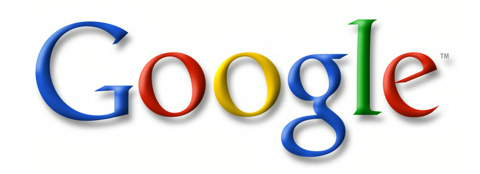
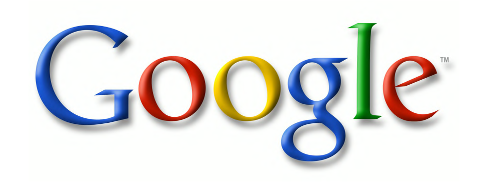
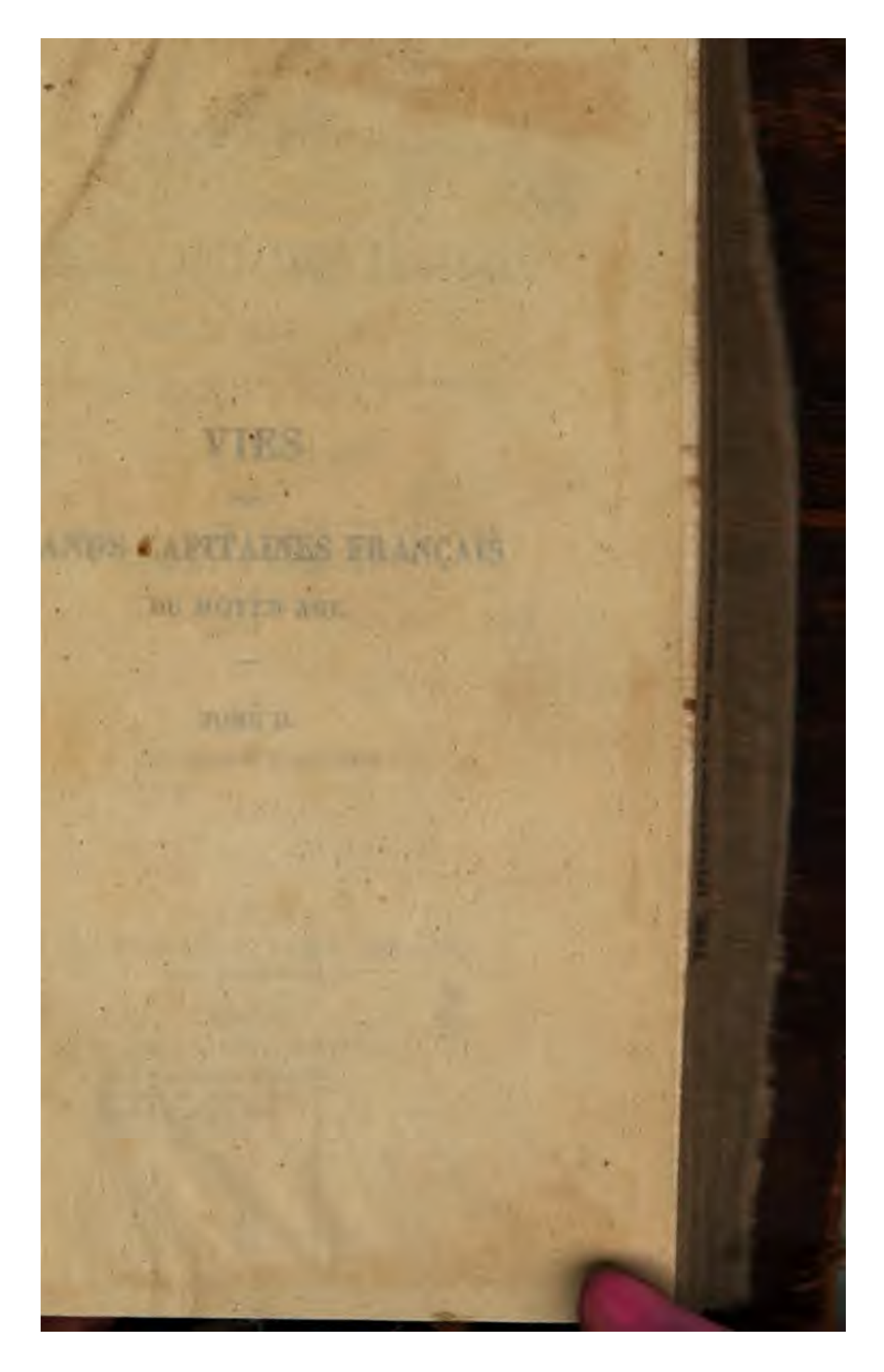

Google


Google


BUHR A
a39015 01803065 3b


NIL NISI VIRTUTE



VIES

ANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

TOME II.


NIL NISI VIRTUTE
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE.

—

TOME II.

LYON, IMPR. DE PÉLAGAUD ET LESNE,
Halles de la Grenette.

VIES

DES

GRANDS CAPITAINES FRANÇAIS

DU MOYEN AGE,

POUR SERVIR DE COMPLÉMENT A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA FRANCE
AUX XIIe, XIIIe, XIVe ET XVe SIÈCLES;

PAR ALEXANDRE MAZAS.

Ne quid falsi dicere, ne quid veri non audeat...
CICERO.

TOME II.

SECONDE ÉDITION.

LYON,
CHEZ PÉLAGAUD ET LESNE, LIBRAIRES,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 26.

PARIS,
CHEZ HIVERT, ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS.

1838.

BERTRAND DUGUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Naissance de Duguesclin. — Son enfance. — Sa jeunesse.

La Bretagne est une péninsule dont les côtes ont à peu près trois cents lieues de contour; sa position topographique s'opposa à la fusion des habitants avec les Romains qui les conquirent, et plus tard avec les Francs : cette population ainsi isolée conserva sa langue, ses mœurs, son génie particulier. Le pays offrait un aspect très-varié : on y rencontrait des villes flo-

rissantes et des solitudes désolées ; sur les côtes, des terres d'une fertilité surprenante ; dans l'intérieur, des cantons entiers frappés de stérilité, de hautes montagnes granitiques et de vastes plaines, des rivières paisibles et des torrents impétueux, et au milieu de tout cela, des pierres brutes plantées symétriquement, restes mystérieux d'une croyance inconnue. On conçoit qu'entourés de la mer, de ses fureurs, et sans cesse en présence des grands phénomènes de la nature, les gens de ces contrées montrassent une âme plus fortement trempée que ceux de la tranquille Beauce ou de la riante Touraine.

Le caractère des hommes était aussi diversifié que le sol : d'abord, la basse Bretagne, c'est-à-dire la moitié du promontoire, parlait un langage inintelligible pour tous ceux qui ne le savaient point en naissant ; cet idiome très-âpre se subdivisait en quatre dialectes : de Vannes, de Quimper, de Léon et de Tréguier. Le vulgaire attribuait un vice distinctif aux habitants de chacun de ces quatre évêchés (1).

La population de la basse Bretagne se composait d'hommes courageux qui, dès leur enfance, s'accou-

(1) On trouve le proverbe suivant dans le Dictionnaire français et breton du père Grégoire de Rostremen, imprimé à Rennes en 1732, article *Vannes :*

Diocèses de
Vannes, *Sod evel ur Gwennedat*.... Sot comme un Vannetais.
Quimper, *Brusk evel ur C'hernevat*.. Grossier comme un Cornouaillais.
Léon, *Laer evelur Leonard*...... Voleur comme un Léonard.
Tréguier, *Traitour evel ur Tregheriad*.. Traître comme un Tréghérois.

Ce dicton a souvent occasionné des rixes dans les foires et dans les marchés.

tumaient à braver les périls au milieu des écueils dont ces rivages étaient semés : ils méprisaient les dangers et prenaient de bonne heure des habitudes martiales ; la vue d'une arme les faisait tressaillir. Duguesclin, Clisson, Arthur de Richemont, les plus grands capitaines du moyen âge, sortirent du duché ; et cette particularité n'a rien de surprenant, car les Bretons semblaient être nés pour la guerre : robustes, patients, sobres, quand la nécessité le commandait, ils supportaient sans murmurer les fatigues les plus dures ; ils cachaient sous des formes apathiques un esprit aussi fin que délié, et surtout une impétuosité de caractère dont l'explosion amenait des résultats effroyables. Les revers, loin de les décourager, leur donnaient de la ténacité, et les succès exaltaient leur imagination à un degré extrême. Ils avaient les goûts des peuples sauvages, aimant passionnément le jeu, la danse et les liqueurs fortes : ces gens en avaient également les mœurs cruelles, mais la religion en corrigea la rudesse sans l'effacer entièrement ; et si les Bretons n'eussent pas été chrétiens, ils ne seraient jamais devenus sociables.

Chacun les taxait d'entêtement, parce qu'on les voyait rarement varier dans leurs affections ou dans leurs déterminations : une pareille opiniâtreté tenait sans doute à cet esprit national dont les Armoricains de tous les âges se montrèrent animés. Aujourd'hui encore l'hermine bretonne apparaît en tous lieux comme l'emblème d'une même famille ; on la considère avec enthousiasme ; les siècles, les malheurs et les changements de domination n'ont pu altérer ce sentiment : exemple unique en France !

Les femmes, qui dans bien des sociétés sont dissemblables des hommes, en Bretagne conservaient avec eux une similitude parfaite ; on les voyait déployer

dans les occasions difficiles le même courage et la même énergie : ces qualités s'alliaient parfaitement aux grâces de leur sexe.

Les habitants des territoires de Rennes et de Nantes participaient davantage, quant aux mœurs et aux coutumes, de la France dont la langue leur était propre ; aussi différaient-ils, au moral comme au physique, des Bretons du promontoire : ils avaient une taille moins élevée, une humeur plus paisible. Malgré cet esprit national qui animait toute la Bretagne, il n'exista cependant en aucun lieu autant de rivalités particulières que dans celui-ci : sept à huit familles, véritables tribus, couvraient le duché de leurs immenses rameaux, et enfantaient des intérêts qui se choquaient violemment.

Ces Bretons, si divisés par les usages, par les costumes, par le langage et même par les institutions politiques, se rapprochaient par deux points de conformité qui paraissaient frappants depuis Ingrande jusqu'à la pointe du Finistère, et depuis le Croisic jusqu'au cap Sainte-Anne: c'était la ferveur religieuse, et une loyale franchise qui ne permettait pas que la bouche avouât ce que le cœur désapprouvait. Cette loyauté, qu'ils portaient dans tous les actes de la vie privée, jointe à un courage indomptable, suffisait, nous le croyons, pour les distinguer de tous les autres peuples ; aussi la nation armoricaine s'environna-t-elle, dans le moyen âge, d'un éclat qui ne fut jamais obscurci. Duguesclin, dont la Bretagne fait son orgueil, à qui les principales villes du pays ont élevé des statues, fut celui qui contribua le plus à fonder sa renommée.

Les historiens ne s'accordent pas sur l'époque de sa naissance ; l'opinion la mieux établie est celle qui le fait naître en 1320, au château de la Mothe-Broon,

à dix lieues de Rennes, dix de Lamballe et six de Dinan. On conserva long-temps la chambre où sa mère lui donna le jour : ce monument historique a subi le sort de bien d'autres que la reconnaissance publique avait consacrés ; il a disparu, et maintenant à peine peut-on reconnaître la place que le château de la Mothe-Broon occupait dans le quatorzième siècle (1).

Il est certain qu'avant les croisades les ancêtres de Bertrand ne tenaient point un rang très-distingué parmi la chevalerie bretonne ; diverses expéditions d'outre-mer les illustrèrent en les ruinant. Cette famille supporta sa mauvaise fortune avec dignité. Quelques alliances l'avaient sensiblement relevée, lorsque Renaud, père de Bertrand, répara les pertes que sa maison avait essuyées, et lui procura un nouveau lustre par son mérite personnel : il épousa Jeanne de Mallemains, châtelaine d'une beauté remarquable ; il eut de ce mariage trois garçons et six filles. Vers la fin de 1320, la dame de Mallemains mit au monde son aîné, le héros dont nous écrivons la vie : Bertrand de Saint-Pern en fut le parrain. La naissance d'un fils dans une famille féodale causait beaucoup de joie ; c'était l'héritier du nom et de la gloire de ses aïeux : on cherchait à lire d'avance sur ses traits les indices de sa grandeur future. On peut juger du désespoir des parents de Bertrand, quand ils le virent d'une laideur si repoussante que l'amour maternel lui-même ne pouvait se faire illusion. Le temps, loin de diminuer cette laideur, l'augmentait encore.

(1) Ce château s'élevait hors de la ville de la Mothe-Broon, à droite sur la route de Lamballe ; la petite rivière d'Arguenon remplissait de ses eaux les fossés : on ne voit aujourd'hui que les restes des fondations ; une allée d'arbres dessine le carré des remparts. On a quelquefois confondu mal à propos ce la Mothe-Broon avec le bourg qui porte le même nom, et que l'on trouve sur la route de Vitré.

La chronique de Mesnard le dépeint de la manière suivante : « Il étoit laid enfançonet et mal gracieux, n'étoit plaisant ni de visage ni de corsage, car il avoit le visage moult brun et le nez camus, et, avec ce, étoit rude de taille de corps, rude aussi en maintieng et en paroles ; et pour ce, son dit père et sa dite mère desiroient sa mort. »

Nous ajouterons à ce portrait que Bertrand avait les yeux vairons et à fleur de tête, le front renversé en arrière, ce qui rendait son nez saillant quoiqu'il fût assez court ; son cou, très-gros, penchait à gauche et donnait à son buste une raideur désagréable : il avait les bras fort longs, les mains petites et blanches, les épaules très-larges ; sa taille dépassait la moyenne ; l'ensemble de sa personne, quoique désagréable au premier aspect, annonçait une force extraordinaire.

Dès les premiers jours de sa naissance, Bertrand devint l'objet de l'aversion générale dans la maison de son père, dont la famille s'augmenta bientôt de deux autres fils aussi beaux que leur frère était laid : on éloigna donc l'aîné en l'abandonnant aux soins des domestiques, qui, réglant leurs sentiments sur ceux des maîtres, ne se piquèrent pas de respect pour un enfant qu'on semblait rejeter. Les mauvais traitements irritèrent le jeune Bertrand, son caractère s'aigrit : *il devint*, dit la chronique, *méchant*, *rude*, *malotru et de mauvaise jeunesse* ; toujours refrogné, tapi dans un coin, prêt à se ruer sur ceux qui paraissaient le regarder avec mépris, il se vit obligé de se garantir des attaques continuelles des gens du logis : mais l'enfant ne tarda pas à se sentir capable de repousser les outrages, et bientôt il en vint à punir les domestiques de leur insolence ; ceux-ci, se voyant soute-

nus, lui ripostèrent; il s'ensuivit une sorte de lutte perpétuelle, qui lui faisait passer les jours à battre et à être battu. Telles furent les premières années de celui qui, par son courage, devait être un jour le vengeur et le soutien de la France.

Tout paraît précieux dans l'histoire d'un personnage comme Duguesclin, les moindres détails ont un intérêt puissant; c'est ce qui nous fera pardonner de nous appesantir un peu sur les premiers temps de sa vie. Ayant atteint l'âge où l'on reçoit les leçons élémentaires, il passa sous la conduite d'un précepteur; mais, au bout de quelques jours, l'élève força le maître à s'enfuir (1). Cette indocilité attira sur le coupable la juste sévérité de sa mère, qui le bannit de sa table et le fit loger au fond d'une chambre séparée, comme un enfant incorrigible dont on n'espérait plus rien.

Le jeune Bertrand entrait dans sa onzième année; le croyant amendé, sa mère lui permit un jour de fête (l'Assomption) de reparaître au dîner de famille : il était d'usage, dans les intérieurs bien réglés, de mettre les enfants à une petite table, joignant celle des parents; on plaçait les fils du châtelain par rang d'âge, de manière à ce que les aînés touchassent la grande table. Bertrand vit avec dépit qu'on n'avait pas observé à son égard l'usage établi : en effet, il se trouvait relégué à l'autre extrémité, tandis que ses frères et ses sœurs se serraient auprès de leur mère, qui les servait les premiers. Bertrand resta quelque

(1) Guillaume de Saint-André, romancier du XIVme siècle, dit :

Que le beirs Bertran ne se laissait doctriner:
Ançois vouloit son maitre et ferir et frapper.

temps immobile sur son siége ; mais enfin, ne pouvant plus se contenir, il se leva furieux et courut déclarer à ses frères que sa qualité d'aîné lui donnait le droit d'être servi avant eux. Les autres enfants, qui le redoutaient, lui cédèrent la place au plus vite, et le vainqueur vint hardiment s'asseoir non loin de sa mère , qui n'avait pu s'empêcher de sourire en le voyant revendiquer aussi énergiquement son droit d'aînesse. Bertrand porta la main bientôt à tous les plats, et mit le service en une telle confusion, que la châtelaine fut obligée de le renvoyer. Le jeune homme obéit d'abord; mais, revenant en courroux peu d'instants après , il saisit la petite table et la renversa violemment sur ses frères et sœurs. Une pareille conduite allait lui valoir une punition exemplaire; déjà les gens avaient voulu se saisir du coupable, qui se débattait vigoureusement entre leurs bras, lorsqu'on annonça une abbesse, parente de la dame de Mallemains. La religieuse, étonnée du désordre qui régnait en ce lieu, aperçut dans un coin Bertrand encore tout ému de la terrible scène qui venait de se passer. Elle n'eut pas de peine à deviner que le jeune garçon produisait cette agitation; la religieuse l'attira à elle en le flattant. Duguesclin se laissa amener, traînant derrière lui la gaule dont il ne se dessaisissait jamais : ses vêtements étaient en désordre; une de ses chaussures s'était perdue lors de la lutte soutenue contre les domestiques. L'abbesse le considéra longtemps, et parut frappée de sa tournure vigoureuse autant que de l'air énergique qui dominait dans toute sa personne. Devinant qu'on l'avait aigri mal à propos, elle essaya de le gagner par des procédés plus bienveillants; mais la dame Duguesclin l'en détourna en pleurant: « Vos soins sont inutiles, dit-elle , c'est

le plus méchant enfant du pays; il fait ma désolation, s'échappe de la maison, et attaque tout le monde; chaque jour il est battant ou battu: son père, aussi bien que moi, voudrait le voir mort. » La douleur de cette pauvre mère toucha l'abbesse, qui la consola de son mieux; c'est sans doute par ces motifs qu'elle dit: « Je veux tirer l'horoscope de mon jeune parent. » Elle prit aussitôt la main de Bertrand, que la curiosité rendit attentif; et après en avoir considéré les linéaments, la religieuse s'écria: « Je vois que cet enfant deviendra un homme très-remarquable, et que par ses hauts faits il sera l'honneur de sa race et de sa patrie! — Je n'en crois rien, dit alors le maître d'hôtel, car c'est le plus mauvais garnement de la contrée; certainement il restera tel. » Cette phrase indiscrète prouva à l'abbesse, d'une manière évidente, que toute la maison se plaisait à maltraiter cet enfant. « Je ne m'en dédis point, répliqua-t-elle, il fera l'orgueil de son pays. » La religieuse avait jugé qu'il fallait piquer l'amour-propre de ce jeune garçon, et consoler en même temps une mère désolée. La fortune voulut qu'elle ne se trompât point: il n'est pas étonnant que l'opinion populaire ait regardé comme l'effet du merveilleux ce qui n'était que le jeu du hasard. Quoi qu'il en soit, les paroles de la nécromancienne émurent Bertrand, et son cœur s'ouvrit dès ce jour à de nouveaux sentiments.

Une amélioration assez marquée apparut le lendemain: on le mit à table avec toute sa famille et la vénérable parente; il y conserva une tenue décente; et lorsque, vers le milieu du repas, on apporta, accompagné des cérémonies d'usage, le paon rôti, le jeune Bertrand alla le prendre des mains du maître d'hôtel, et vint en faire hommage très-gracieusement

à celle qui lui avait prédit un si bel avenir. Il promit de se conduire dorénavant de manière à contenter tout le monde; versant ensuite du vin dans une coupe, et la présentant à l'abbesse, il la pria d'en boire pour l'amour de Bertrand. La prédiction de la bonne religieuse ne s'effaça jamais de son souvenir; elle contribua à lui inspirer, lors de ses premières armes, une confiance aveugle en sa destinée.

Le seigneur Duguesclin, absent depuis quelques mois, revint à son château. On s'empressa de l'instruire de l'heureux changement qui s'était opéré dans le caractère de son fils; il voulut s'en assurer lui-même, et en acquit la certitude : rempli de joie, il résolut de guider désormais les premiers pas de l'aîné de sa race dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait devant lui. Tous ses efforts pour le faire apprendre à lire demeurèrent néanmoins impuissants; le jeune homme se refusait à l'application; et comme, au surplus, personne ne se piquait alors de ce genre d'instruction, Renaud s'en consola, ne s'attachant plus qu'à cultiver les vertus dont son fils paraissait avoir apporté les germes en naissant. En effet, Bertrand, rempli de candeur et de sincérité, se montrait déjà libéral, compatissant, et d'un courage que rien n'étonnait. Privé de grâces personnelles, il rachetait ce défaut par une extrême vigueur et par beaucoup d'adresse. Renaud ayant longtemps voyagé, avait vu l'Italie, et consulté les bons modèles en histoire; il conçut l'idée de donner à son fils une instruction orale, puisque toute autre devenait impossible. Son début fut le récit de cette expédition de Flandres, qui avait illustré les premières années du règne de Philippe de Valois. Bertrand était tout oreilles, chaque fait d'armes l'émouvait, chaque trait de générosité l'attendrissait; collé sur la table,

le cou tendu, il ne perdait pas un seul des mouvements de son père : malheur à ses frères si, dans leurs jeux bruyants, ils venaient le distraire ! il les chassait rudement. A l'issue de ces narrations le jeune homme sortait transporté d'ardeur, et allait s'exercer contre les enfants du voisinage, mettant en pratique les leçons qu'on lui avait données au château. Ni le froid, ni la pluie, ni la chaleur, ne l'arrêtaient ; il devint la terreur des lieux environnants. Le sire Duguesclin, désirant arrêter les courses vagabondes de son fils, et en même temps l'occuper d'une manière régulière, lui permit de lever et d'organiser une bande de jeunes garçons ; elle forma bientôt une compagnie de 200 petits soldats (1) : Bertrand, plein des récits de son père, retenait la description des évolutions et des marches, et les faisait exécuter à ses *hommes d'armes* avec une précision étonnante. Il fallut cependant mettre un terme à ces exercices, car ces combats simulés amenaient des accidents graves ; les enfants, trop animés, se blessaient entre eux. Les parents portèrent des plaintes, qui firent réformer la compagnie. Bertrand, d'une pétulance extrême, ne pouvait se résoudre au repos, on le surveillait inutilement ; il trouvait le moyen de s'esquiver, et rentrait toujours couvert de sang et ses vêtements déchirés. Son père prit le parti de l'enfermer dans un donjon, d'où Bertrand ne sortait qu'au moment des repas. Cette détention ne pouvait devenir un obstacle bien réel pour un caractère aussi bouillant. Un soir l'homme qui remplissait les fonctions de geôlier vint le pren-

(1) L'histoire de Bretagne a conservé les noms de plusieurs de ces enfants, qui bien plus tard se signalèrent à la guerre sous les ordres de Bertrand, leur premier capitaine.

dre afin de le conduire à l'oratoire, où la famille réunie faisait la prière accoutumée. Bertrand, voyant ouvrir le donjon, en sort brusquement et ferme la porte sur son gardien; il s'échappe, s'introduit furtivement dans les écuries du château, détache un cheval, le monte à nu, et part au galop : favorisé par la clarté de la lune, il arrive à Rennes de grand matin, et va descendre chez un de ses oncles qui l'aimait tendrement. Les domestiques l'accueillirent assez mal; la scène allait devenir orageuse, quand son oncle descendit de l'appartement; il fut étonné de voir son jeune parent à cette heure et dans cet équipage. Bertrand lui conta, avec sa candeur ordinaire, toute son aventure: le vieillard la trouvant plaisante, embrassa son neveu, et obtint le lendemain qu'on le laissât quelque temps chez lui. Bertrand atteignait alors sa quinzième année; sa taille, quoique épaisse, s'était développée, et sa force prenait un accroissement prodigieux.

Bertrand se trouvait à Rennes depuis six mois, quand on annonça pour le dimanche suivant une lutte sur la place des Lices, entre les jeunes gens de la ville et ceux des environs : on sait que les Bretons aimaient passionnément ce genre d'exercice, emprunté aux anciens. Bertrand sentit battre son cœur en apprenant que ce spectacle allait avoir lieu, il se promit bien d'y figurer; mais sa tante l'ayant deviné, s'en alarma et lui enjoignit de l'accompagner à l'église pour entendre le sermon : force fut d'obéir. Il sut néanmoins tromper la vigilance de la bonne femme : sortant de la cathédrale, il accourut sur les lieux, et se mêla aux lutteurs. L'un d'eux venait de vaincre tous ses rivaux : Duguesclin court à lui et le provoque. D'abord le vainqueur le regarde en pitié; sa position l'oblige cependant à ne décliner aucun défi : le combat s'engage donc, et au bout

de quelques instants Bertrand terrasse son adversaire ; en se relevant il se heurta le genou si violemment contre une pierre, que la douleur le fit tomber évanoui. On le rapporta vainqueur et blessé, suivi de la foule qui lui témoignait le plus vif intérêt : il resta un mois malade. Au bout de ce temps son oncle le renvoya à la Mothe-Broon, en écrivant en sa faveur. Ce soin parut inutile ; le bruit de la petite victoire du jeune lutteur avait réjoui Renaud Duguesclin, qui, loin de se montrer sévère envers son fils, l'accueillit au contraire avec tendresse, lui donna armes et chevaux, en y ajoutant la permission d'assister aux joûtes qui avaient lieu tous les dimanches dans les châteaux voisins : le père exigea du jeune homme la promesse de rester simple spectateur, sans chercher à prendre part aux tournois. Bertrand y souscrivit. Il s'élança dès ce moment dans le monde militaire, et sut s'y faire aimer ; on oublia bientôt sa laideur en raison de sa politesse, de sa douceur. Nonobstant la convention arrêtée entre Renaud Duguesclin et Bertrand, ce dernier viola sa parole, mais ce fut d'une manière si remarquable, qu'on ne put lui adresser un seul reproche : voici en quelle circonstance. Jean III, duc de Bretagne, maria en 1338 Jeanne de Penthièvre, sa nièce et son héritière, avec Charles comte de Blois. Tout le duché s'empressa de célébrer cette union par des fêtes brillantes : le sire Renaud Duguesclin se joignit aux gens de haut lignage pour former un tournoi en l'honneur des dames ; des cartels invitèrent les preux de France, d'Angleterre et de Flandres à venir rompre des lances : on indiqua la ville de Rennes pour le rendez-vous. Le prix du tournoi était un diamant que la comtesse de Blois devait remettre de sa main au triomphateur. Des

hauts barons, des chevaliers, accoururent en foule pour répondre à l'appel de la chevalerie bretonne.

Renaud Duguesclin se rendit à Rennes, suivi de ses vassaux et dans l'équipage digne d'un homme de son rang; il crut néanmoins devoir laisser à la Mothe-Broon son fils, âgé alors de dix-huit ans. Bertrand ne put supporter cette privation; la vue d'un tournoi, le spectacle qui allait s'y déployer, et peut-être même l'instinct secret de la gloire, l'entraînaient vers le lieu désigné, pour être témoin de cette solennité : mais son père avait emmené tous les chevaux, il ne restait qu'une seule jument de haras; Bertrand s'en empare, la monte, et accourt à Rennes, sans équipage et sans armure; aussi sa tenue grotesque fut-elle l'objet de la risée publique.

Honteux de sa piteuse apparence, Duguesclin alla se confondre parmi la foule du peuple : c'était avec une secrète envie qu'il regardait ces chevaliers couverts de brillantes armures, maniant de magnifiques coursiers. Tout dans cette pompe guerrière devait exciter son enthousiasme : cette quantité de bannières et de pennons confondus au milieu de la lice; les juges du camp armés de la baguette blanche, courbés sous le poids des ans, et qui venaient s'unir encore, par le souvenir, aux exploits des jeunes paladins; les hérauts répétant, de distance en distance, ces paroles faites pour soutenir l'ardeur des poursuivants : *Souviens-toi de qui tu es fils, et ne forligne pas.* Quelles sensations l'âme ardente de Bertrand n'éprouvait-elle pas! Chaque course que fournissait un tenant, le mettait hors de lui; le cliquetis des armes augmentait ses transports : il considérait avec avidité ces femmes richement parées qui animaient de la voix et du geste les chevaliers, en leur

jetant des bracelets et des écharpes ; mais il passait bientôt à l'abattement lorsque, ramenant sa vue sur sa personne, il pensait à son état, aux dons que la nature avait prodigués aux autres et dont elle s'était montrée si avare envers lui. Le pauvre jeune homme s'abandonnait aux plus amères réflexions lorsqu'il vit passer un joûteur parent de sa famille, Guillaume de Bizien, qui, harassé de fatigue après avoir parcouru plusieurs fois la lice, se retirait pour prendre quelque repos : l'ayant reconnu, Bertrand le suivit jusqu'à la maison de son oncle, chez qui le chevalier logeait ; là il conta sa sortie de la Mothe-Broon, ainsi que son arrivée à Rennes, et finit par supplier Guillaume de Bizien de lui prêter un coursier pour qu'il eût l'honneur d'entrer dans la carrière. Charmé de l'ardeur que montrait Bertrand, l'étranger combla ses vœux, l'arma et lui fit donner un cheval frais. Duguesclin, bondissant de joie, pique des deux, se présente à la barrière, la visière baissée et la lance haute : au même instant paraît à l'autre extrémité de la lice un banneret; Bertrand pousse son cheval et agite son gantelet, en signe de combat. Les trompettes du camp sonnent, les deux champions partent comme un trait; du premier coup de lance, Duguesclin enlève la visière de son adversaire : c'était certainement un effet du hasard, mais c'était aussi le chef-d'œuvre de l'adresse. Son coursier, abandonné, choqua si violemment celui de l'autre poursuivant, qu'il le renversa : le joûteur se releva en courroux, et voulut fournir une seconde course, qui ne fut pas plus heureuse ; on le mit de nouveau hors de combat. Renaud Duguesclin s'avança pour le venger : le fils le reconnaissant à son écu, à son cimier, baissa sa lance en signe de respect, et passa sans férir. Cette action fixa l'attention des spectateurs ; on pensa

que l'inconnu rendait hommage à la réputation de Renaud, et cette modestie lui attira l'intérêt de tout le monde. Les tenants se présentèrent pour soutenir l'honneur du tournoi ; plusieurs bannerets combattirent successivement, et furent tous vaincus les uns après les autres avec autant de promptitude que de dextérité.

Des applaudissements universels couvrirent bientôt le jeune chevalier. Son écu tout uni et le soin qu'il prenait de conserver la visière baissée excitaient vivement la curiosité générale ; chacun s'abandonnait aux conjectures sur son état ; enfin un baron normand, qui se reposait après avoir rompu les premières lances, ne put entendre sans dépit les louanges que l'on prodiguait à l'inconnu : « Je vais, dit-il aux dames qui conversaient avec lui, vous apprendre le nom et le pays de ce poursuivant. » En disant ces mots il monte sur son coursier et jette son gantelet, qui fut relevé par ordre de Bertrand. L'intérêt redouble; on se dresse pour mieux considérer cette nouvelle joûte. « Qu'on les laisse aller, » crièrent les juges du camp. Aussitôt les deux adversaires se précipitent l'un sur l'autre : le Normand, fort exercé dans ces sortes de jeux, fait sauter d'un coup de lance le casque du jeune Breton ; celui-ci, resté ferme sur ses étriers sans être ébranlé, joint son ennemi corps à corps, le saisit, l'enlève de son cheval et le jette contre les palissades de l'arène. Les hérauts du camp publient sa victoire, en disant : *Honneur au fils des preux !*

Les acclamations sont unanimes ; on se presse, on fixe les traits du vainqueur, chacun veut le reconnaître : vains efforts. Bertrand restait ignoré, quoique à visage découvert, quand un cri parti du coin de la lice attire l'attention de toute l'assemblée ; c'est Renaud qui l'a poussé : il a reconnu son fils ; il se précipite vers lui,

en croyant à peine le témoignage de ses yeux, le serre dans ses bras, et le couvre de ses larmes en lui prodiguant les noms les plus doux. Le jeune Duguesclin, proclamé vainqueur au bruit des fanfares, fut présenté par son père au duc Jean et à la comtesse de Blois : celle-ci lui remit le prix du tournoi. Bertrand le reçut d'un air humble et courut l'offrir à Guillaume Bizien, par le secours duquel il était entré dans la lice. Cet acte de désintéressement transporta d'admiration la foule assemblée ; on se pressait sur les pas du héros de la fête, chacun applaudissait en le voyant passer : ces bruyantes manifestations semblaient présager la haute fortune du guerrier dont les hauts faits devaient procurer à la Bretagne une gloire impérissable.

LIVRE II.

Guerre pour la succession de la Bretagne. — Premiers exploits de Duguesclin.

Nous serons forcés de revenir plusieurs fois sur cette querelle fameuse qui déchira si long-temps la Bretagne, et qui alluma en Europe un vaste incendie : nous en avons déjà parlé dans la Vie de Jacques de Bourbon.

Jean III, duc de Bretagne, fut, à juste titre, surnommé *le Bon*. Jaloux de prévenir les maux dont il prévoyait que sa mort serait le signal (n'ayant point d'héritier direct), ce prince régla de son vivant sa succession, espérant que cette disposition obtiendrait l'assentiment de la nation entière. Il déclara donc héritière Jeanne sa nièce, fille de Gui comte de Penthièvre, son frère puîné, mort en 1330. Cette fille, représentant son père, avait, d'après les coutumes de la Bretagne, plus de droits que Jean comte

de Montfort, quatrième fils d'Artus II, père de Jean III, mais issu d'un second lit. Pour mieux assurer la légitimité de sa nièce, Jean-*le-Bon* songea à lui ménager l'alliance d'une maison souveraine. Edouard offrit un prince de sa famille; mais la haine irréconciliable que les Bretons nourrissaient pour les Anglais, rendit cette union impossible. La France proposa le jeune Charles d'Evreux, roi de Navarre, surnommé depuis *le Mauvais*. Ces premières ouvertures furent accueillies favorablement, et l'alliance allait être conclue, lorsque le Navarrois refusa de quitter ses armes pour prendre les hermines bretonnes : cette seule objection rompit donc le mariage. Cependant, comme la France tenait beaucoup à donner un successeur à Jean III, elle présenta en second lieu Charles de Châtillon, comte de Blois, fils de Marguerite de France, sœur de Philippe de Valois. Jean III transmit aux états assemblés à Rennes cette communication. Les états voyaient avec peine que le choix de leur souverain se fixât hors du pays ; ils auraient voulu que Jeanne de Penthièvre choisît pour époux un Breton, soit parmi les Rohan, soit parmi les Laval; mais Jean III pensait, non sans quelque raison, que le duché étant, par sa position topographique, ouvert aux attaques de la France et de l'Angleterre, devait chercher à se faire un appui de l'une de ces deux puissances, pour l'opposer à l'autre : en conséquence, ce prince se décida pour la première. Les partisans de Montfort, quoique en minorité, surent rallier à eux l'opinion générale, en ce qu'ils rejetaient toute alliance étrangère: la proposition de Jean III fut donc vivement combattue. Ce prince, fatigué de la résistance qu'il rencontrait, annonça la ferme résolution de céder son duché au roi de France. Cette fière noblesse bretonne, frémissant à l'idée de perdre son indépendance,

consentit à l'alliance du comte de Blois; on célébra le mariage en 1338, et ce fut dans le tournoi donné à cette occasion que se signala le jeune Bertrand Duguesclin.

Jean, comte de Montfort, avait inutilement essayé de traverser cette union; et, quoiqu'elle fût consommée, il n'abandonna pas le projet de s'emparer du duché. Ce prétendant était incapable de se soutenir par ses propres forces, vu la faiblesse de son caractère; mais sa femme, Jeanne de Flandres, princesse énergique, agissait pour lui. Elle sut gagner de nombreux partisans à son époux, autant par son adresse que par une activité infatigable. Le comte de Blois, presque aussi nul que son rival, ne cherchait point à soutenir personnellement les droits qu'il venait d'acquérir, se reposant de ce soin sur les bons offices du roi de France, son oncle.

Il se forma deux partis qui restèrent en présence: l'amour et le respect que l'on professait pour le vieux duc contenaient leur impatience. Enfin, au bout de trois ans, Jean III expira, en 1341; sa mort devint le signal de la guerre civile. Le comte de Blois se trouvait en ce moment auprès de Philippe de Valois; il n'imaginait seulement pas qu'une circonstance aussi décisive réclamait impérieusement sa présence en Bretagne, et n'y parut point. Jeanne de Flandres, au contraire, déployait l'activité d'un guerrier entreprenant; s'étant emparée, au nom de son mari, de Nantes et de Rennes, elle courut à Limoges, où l'on gardait les trésors de Jean III, et les enleva. Des succès aussi rapides ne purent cependant décider la masse entière de la population, ni même la majeure partie de la noblesse, à se prononcer en sa faveur: la religion du serment enchaînait les Bretons. Montfort ne rallia à sa

cause que des hommes ambitieux et turbulents, qui espéraient acquérir de l'importance en se montrant redoutables. On avait cru que Charles de Blois serait accouru pour imprimer une forte impulsion au parti qui l'attendait; mais il resta à Paris, et soumit à la décision du roi de France une affaire jugée depuis trois ans par le dernier duc. Philippe de Valois n'eut garde de laisser échapper l'occasion d'exercer son droit de suzeraineté sur un pays dont il ambitionnait la possession; le monarque mit le plus grand appareil à ce jugement. Montfort, sommé de comparaître devant la cour des pairs, se présenta suivi de 400 chevaliers. L'arrêt fut prononcé à Conflans, le 7 septembre 1341 : le roi proclama lui-même Charles de Blois souverain du duché. Quelques jours auparavant, Montfort s'était en quelque façon échappé de Paris pour revenir au plus vite à Rennes.

La Bretagne n'avait pu voir sans mécontentement Charles de Blois recourir à une autorité étrangère pour faire sanctionner des droits reconnus par les états du pays : un homme plus politique que Montfort aurait su profiter de ces dispositions. Au lieu de tirer quelque avantage de l'indécision de son rival, il commit une faute capitale, une faute irrémissible aux yeux des sujets dont il s'agissait de gagner les suffrages. Ne doutant pas que Philippe de Valois ne voulût soutenir son neveu par la force des armes, Montfort courut se jeter dans les bras du roi d'Angleterre. La Bretagne poussa un cri d'indignation ; la haine nationale se ralluma plus vive que jamais; la portion des féodaux qui ne s'étaient point encore prononcés ouvertement, se déclara en faveur de Jeanne de Penthièvre : le peuple l'imita. Quelques bannerets qui avaient embrassé les intérêts de Montfort, indignés comme les autres, mais retenus par un faux amour-propre, restèrent fidèles à

sa cause, craignant de montrer une versatilité inconnue au caractère breton. On ne vit pas, dans tout le cours de ces démêlés sanglants, dix chevaliers changer de parti par intérêt ou par oubli de leurs serments.

Renaud Duguesclin ne fut pas du nombre de ceux qui regrettèrent que Charles de Blois recourût à l'intervention de la maison de Valois, car il manifestait autant de prédilection pour la France que de haine pour l'Angleterre. Ce Banneret se rangea donc sans aucun regret du côté des Penthièvre, et se prépara, ainsi que toute sa famille, à prendre part à la lutte dont sa patrie allait devenir le théâtre.

Cette guerre se fit d'abord sans vivacité; les rois de France et d'Angleterre envoyèrent un peu tard des divisions de troupes, qui se battirent long-temps sans songer au principal motif de la querelle; enfin le comte de Blois se vit obligé de sortir malgré lui de son inaction, et arriva en Bretagne à la suite d'une armée plus nombreuse que les précédentes. A son approche, les villes ouvrirent leurs portes; néanmoins Rennes, occupée par les Anglais, opposa une résistance héroïque : c'est devant les murs de cette place que Duguesclin fit, à vingt-un ans, ses premières armes, et fixa tous les regards par son coup d'essai. L'animosité dont les habitants paraissaient transportés envers les Anglais, servit merveilleusement les intérêts du comte de Blois. Ce prince entra en possession de la ville après un mois de siége; il prit ensuite Auray, Guérande, et alla investir Vannes qui passait pour un des boulevards du parti de Montfort. Une garnison imposante se défendit d'une manière opiniâtre : resserrée tous les jours davantage, elle allait succomber par famine lorsque les Anglais essayèrent d'y jeter du secours. Ils se réunirent en nombre à Ploërmel, et résolurent de sur-

prendre pendant la nuit les assiégeants au milieu de leur camp : on jugeait alors ces sortes de surprises comme indignes de gens de cœur, aussi se tenait-on fort peu sur ses gardes. Les Anglais, favorisés par l'obscurité, s'approchent du camp, y pénètrent précisément par le côté où Duguesclin se trouvait avec la compagnie du comte de la Bellièvre dont il faisait partie. Le jeune Bertrand, à la tête de 20 Bretons, disputa l'entrée des barrières courageusement, persuadé qu'il n'avait à repousser que des pelotons de partisans. Les ennemis, de leur côté, jugèrent, à une résistance aussi soutenue, que leur projet était éventé, et que toute l'armée se levait sur pied pour les recevoir; les ténèbres contribuaient à les entretenir dans cette erreur : ils ne pensèrent donc plus qu'à regagner leur position. La retraite s'effectuait déjà avant que les généraux de Charles de Blois fussent venus au secours de Duguesclin; quelques prisonniers, restés entre ses mains, expliquèrent toute l'affaire, en faisant connaître le nombre des ennemis. On vit alors que le camp avait été défendu contre 3,000 hommes, grâce à la présence d'esprit et à l'intrépidité d'un simple écuyer. Le comte de Blois, le maréchal Andrehan et les autres chefs comblèrent d'éloges Bertrand Duguesclin. Vannes ouvrit ses portes la semaine suivante. Dès ce moment le fils de Renaud fut choisi pour prendre part aux expéditions difficiles; et cependant l'histoire générale passe sous silence son nom jusqu'en 1351 : on doit peu s'en étonner; chaque rencontre donnait lieu à mille traits de prouesse; et comme les chroniques écrites à cette époque ne prévoyaient pas la haute fortune qui attendait Bertrand, elles ne le signalèrent pas au milieu d'une foule de chevaliers intrépides comme lui. Néanmoins on peut regarder comme cer-

tain qu'il ne demeura point oisif durant cet intervalle : en effet, il devint si redoutable aux Anglais, qu'on voit, en 1351, les Bretons prendre son nom pour cri de guerre, et ce cri devenir l'effroi de l'ennemi.

La période de ces neuf années renferme un conflit d'événements que nous devons rappeler au souvenir du lecteur. La querelle qui occupait la Bretagne aurait dû se terminer en 1342, puisque Jean de Montfort tomba au pouvoir de son rival; mais Jeanne de Flandres sut relever le parti de son époux par une énergie peu commune. D'après ses instances réitérées, Edouard III débarqua sur les côtes du duché une armée qu'il voulut commander en personne, ayant pour lieutenants Robert d'Artois, le comte de Salisbury et le duc de Lancastre. Philippe de Valois y accourut également et commit l'imprudence d'accorder une trève, au moment où la fortune lui offrait des chances très-probables de réussite. Edouard abandonna le théâtre de la guerre, et les hostilités continuèrent contre le vœu des deux monarques : l'un et l'autre parti s'attribuaient des succès assez importants, lorsque l'évasion de Montfort de la tour du Louvre (1345) parut un moment faire pencher la balance de son côté; mais des revers ne tardèrent pas de l'assaillir. Cerné dans son camp devant Quimper, ce prince s'échappa par miracle, et mourut de chagrin le 26 septembre 1345, séparé de sa famille qu'il recommanda au roi d'Angleterre.

Le trépas de Montfort, loin d'assurer le triomphe des Penthièvre, devint au contraire le principe de leur ruine.

Le comte de Blois, réduit à ses propres forces, car Edouard venait d'attaquer la France sur divers points, ne put tenir contre le général anglais Thomas d'Aig-

wort; il perdit la sanglante bataille de la Roche-Dérien le 18 juin 1347, fut pris couvert de blessures, et envoyé à Londres : il y demeura jusqu'au mois de mai 1351. Vers cette époque, on entra en négociations pour obtenir sa liberté moyennant une rançon. Bertrand Duguesclin reparut alors sur la scène : il se rendit à Londres en compagnie des sires de Beaumanoir, de Fléchières, de Penhouët, de Saint-Pern, chargés par les états de trancher les difficultés.

Edouard, voulant donner une haute idée de sa puissance, traita magnifiquement cette ambassade : les fêtes se succédèrent, les tournois surtout se firent remarquer autant par l'affluence des poursuivants que par la richesse des armures. Ce luxe contrastait avec la simplicité des envoyés bretons : ruinés comme tous leurs compatriotes par une guerre désastreuse, ils portaient des vêtements usés que rehaussait une contenance martiale. Duguesclin et ses compagnons ne refusèrent point de rompre quelques lances dans les tournois préparés en leur honneur ; la force et l'adresse qu'ils y déployèrent arrachèrent des applaudissements. Dans un de ces combats, le favori d'Edouard III, Robert Melvill, reçut une blessure mortelle : les historiens de la Bretagne assurent qu'il avait couru contre Duguesclin. Le monarque anglais, très-sensible à cette perte, cessa dès-lors de traiter les bannerets bretons avec la même distinction. Dans une circonstance assez remarquable il ne déguisa point son mécontentement. Les plénipotentiaires réunis commentaient devant lui le projet d'une trève entre les contendants : « J'espère, dit Edouard, que vous observerez l'armistice que je veux bien vous ménager ; répondez, l'observerez-vous ? » Le ton menaçant dont

il prononçait ces paroles décelait une irritation extrême. Les Bretons gardèrent d'abord le silence, mais Duguesclin le rompit sans ménagement : « Seigneur, dit-il, nous observerons la trève comme vous l'observerez ; si vous la rompez, nous la romprons. » Ces mots, dits avec fierté, piquèrent vivement le roi, qui s'emporta en menaçant de punir le téméraire qui semblait avoir mis en doute sa bonne foi. Penhouët le supplia de pardonner au jeune Breton : « C'est, dit-il, un léger cerveau, un fou plaisant. » Edouard accepta cette excuse.

Duguesclin quitta l'Angleterre le mois suivant, en compagnie des autres ambassadeurs, qui avaient à peu près rempli l'objet de leur mission. Charles de Blois obtint la faculté de revenir dans son duché pour compléter la rançon exigée par son vainqueur.

Bertrand, de retour en Bretagne, y trouva les moyens d'occuper son courage. On respectait fort mal de part et d'autre la trève nouvellement conclue ; les garnisons anglaises sortaient des places fortes, dévastaient le pays, enlevaient les femmes, les enfants des plus riches habitants, et ne les renvoyaient qu'après les avoir contraints de racheter leur liberté. Ceux de Becherel surtout tenaient la contrée dans un effroi perpétuel : plusieurs barons s'unirent, en 1352, pour arrêter leurs ravages. Duguesclin, qui aspirait à se signaler, se joignit à eux ; on tendit une embuscade où l'ennemi vint tomber : Bertrand se distingua en cette circonstance si particulièrement, que les chroniques, en faisant la relation de cette rencontre, qui fut toute en l'honneur des Bretons, placent son nom en tête de ceux de ses compagnons de gloire. Le jeune écuyer ne fut cependant pas toujours heu-

reux; car, pris trois fois et mis à rançon, il ne dut sa liberté qu'à la nouvelle assurance d'une paix définitive.

Le pape, qui favorisait Charles de Blois, avait su décider Edouard à le reconnaître pour le véritable souverain de la Bretagne : il proposait un fils du comte de Blois pour l'unir à la fille d'Edouard, et le jeune prince venait déjà de passer en Angleterre avec son frère ; mais au moment où le traité allait être conclu, le comte de Derby, ministre et favori du roi, fit changer les dispositions depuis peu arrêtées, en représentant à son maître la honte qui rejaillirait sur lui s'il abandonnait Montfort, dont on avait juré de défendre les intérêts. Le roi d'Angleterre se rendit aux instances de Derby, et retint même à Londres les deux fils de Charles de Blois, comme otages de leur père. Ce prince n'ayant pu se procurer la somme nécessaire pour acquitter sa rançon, vint reprendre ses fers en avril 1353. Alors la guerre recommenca, d'une manière partielle néanmoins. Les Anglais, animés contre les Bretons d'une haine implacable, les poursuivaient sans distinction de parti, surprenaient les châteaux, les pillaient, et regagnaient les places fortes, chargés de butin. La dame de Tintinac, Isabeau, douairière de Laval, donnait une fête dans son château de Montmuran, en l'honneur du maréchal Andrehan ; Duguesclin y avait suivi les sires de Saint-Pern et de Porrohet : les Anglais, en ayant été instruits, se mirent à battre la campagne pour cerner le château et enlever tous les gens qui s'y trouvaient rassemblés.

Voulant déjouer de tels projets, Porrohet et les autres conviés réunirent pendant la nuit, au milieu du parc de Montmuran, une masse de 1,500 hommes (avril 1354), et, bien loin de donner à l'ennemi le

temps de se présenter devant le château, on courut à sa rencontre. Duguesclin, sorti de Montmuran suivi d'un assez fort détachement, fondit sur les Anglais, et arrêta leurs premières divisions. Le combat dura plusieurs heures; la bravoure des Bretons décida de l'affaire : les soldats d'Edouard, taillés en pièces, laissèrent au pouvoir du vainqueur dix pennons et Calwerley leur commandant, qui fut pris par Henguerand de Hesdin. Ce fait d'armes augmenta la réputation de Duguesclin. Le maréchal Andrehan, charmé de sa valeur, voulut l'armer chevalier. La cérémonie se fit dans la chapelle de Montmuran, en présence des dames invitées à cette fête (1). Bertrand, dont la consistance personnelle venait d'être accrue par un concours de circonstances heureuses, leva sur-le-champ une compagnie de 60 hommes qui s'enrôlèrent sous sa bannière; le blason représentait un aigle à deux têtes, aux ailes déployées : les exploits du vaillant capitaine firent que plus tard cet emblème reçut le nom de l'aigle bretonne.

Duguesclin n'était pas riche; sa famille, fort nombreuse, ne pouvait guère l'aider à entretenir sa compagnie. Ne sachant comment y pourvoir, le nouveau

(1) Ce château (à huit lieues de Rennes), bâti dans un vallon très-pittoresque, est assis sur une masse de granit; ses magnifiques tours existent encore telles qu'on les éleva dans le quatorzième siècle : les bâtiments intermédiaires ont été rebâtis à la moderne. La chapelle n'a rien perdu de son premier état. En 1350, Montmuran appartenait à la maison de Laval; il passa, au seizième siècle, dans la maison de Coligny, puis dans celle de Duplessis-Mornay. Cette terre, revendue plusieurs fois, appartient maintenant à M. de Bizien, ancien maire de Saint-Malo, descendant de ce Guillaume de Bizien qui prêta ses armes et un cheval au jeune Duguesclin son parent.

chevalier se saisit des bijoux de sa mère, et les vendit pour payer ses soldats. La dame courroucée le chassa de sa présence, mais il ne tarda pas à l'apaiser; car, ayant appris qu'un capitaine anglais conduisant un riche convoi devait traverser le bois de Coiron, Bertrand alla l'attendre, le combattit, et s'empara de tout le butin, parmi lequel se trouvait une forte somme d'argent monnayé : il en donna la moitié à ses gens et le reste à sa mère, ne se réservant rien pour lui. Sa générosité bien connue, et quelques autres entreprises exécutées avec autant d'audace que de bonheur, attachèrent à sa fortune quantité de Bretons : l'histoire a conservé les noms de la plupart d'entre eux.

Le principal exploit de Bertrand, durant l'année 1354, fut la prise du château de Fougeray, citadelle qui dominait les routes de Vannes et de Redon; elle avait pour gouverneur Robert Bembro, guerrier célèbre, parent de celui qui commandait les Anglais au combat des trente. Bertrand employa en débutant une ruse de guerre, car il ne pouvait se flatter d'enlever de vive force un boulevard aussi redoutable. Au bout de quelques jours d'observation, il apprit que Bembro, accompagné d'une partie de sa garnison, venait de sortir de la place pour ramasser des vivres. Duguesclin se travestit aussitôt en bûcheron, et fait endosser le même déguisement à soixante des siens; il cache sous une longue blouse sa forte dague, et couvre sa tête d'un bonnet de peau de renard: la cognée de bûcheron était dans ses mains une arme redoutable. Sa troupe, divisée en quatre bandes, se répand dans la campagne en abattant des arbres à la vue des soldats placés aux créneaux; chargeant ensuite d'énormes fagots sur ses épaules, Duguesclin se présente à la porte

du château avec plusieurs de ses compagnons, en demandant asile pour une nuit, craignant, dit-il, de tomber entre les mains des partisans de Penthièvre, qui les maltraiteraient. On le laissa entrer; alors il jette ses fagots sur le seuil de la porte, de manière à l'empêcher de fermer : tandis que le concierge essaie de débarrasser le passage, Bertrand tire sa dague, fond sur le chef du poste et le désarme; en même temps tous les soldats, qui couvraient de leur bois le pont-levis, pour qu'on ne pût le relever, arrivent en en foule et franchissent les barrières en criant : *Duguesclin ! Duguesclin !* Les Bretons se trouvaient, au plus, 80 contre 200; Bertrand, sans se laisser effrayer par cette disproportion, soutint audacieusement le poids de tant d'ennemis : ses compagnons le secondèrent. Ils allaient cependant devenir les victimes de leur témérité, lorsque 100 hommes de cavalerie du parti de Blois, passant par hasard devant Fougeray, vinrent les délivrer; ils virent Bertrand adossé à une muraille, tenant tête à six Anglais; sa hache lui ayant échappé des mains, il se battait à coups de poing : cette lutte inégale cessa, grâce à la jonction de ce renfort. Les Bretons réunis dispersèrent les Anglais, et restèrent maîtres de la place : ils accordèrent l'honneur de la journée à Duguesclin, qui, ayant saisi de nouvelles armes, fit mordre la poussière à ceux qui l'avaient assailli. Bertrand, peu satisfait de ce premier avantage, alla s'embusquer sur la route que devait tenir Bembro pour rentrer au château, l'attaqua, et le tua de sa main. Cette action mémorable, célébrée dans toute la Bretagne, ne fut pour le jeune héros que le prélude de succès plus éclatants : sa réputation s'accrut tellement, qu'en 1356 le comte de Blois, revenu d'Angleterre, le combla de marques d'af-

fection, en lui disant qu'il ne désespérerait jamais de la fortune tant que sa famille le compterait au nombre de ses amis. Ce prince rentrait alors dans ses états avec le consentement d'Edouard, ayant laissé ses deux fils en otage; il osait moins que jamais se flatter de triompher des efforts persévérants de son compétiteur. Le roi d'Angleterre, afin de resserrer les liens qui l'unissaient déjà au parti de Jeanne de Flandres, donna une de ses filles au jeune Montfort; en même temps il redoubla de soins pour assurer à son gendre la possession entière du duché. Bien décidé de porter aux Penthièvre le dernier coup, il envoya sur le continent Henri de Lancastre, son troisième fils, prince magnanime, dont le courage brillant égalait les éminentes qualités. Le nouveau généralissime parut en Bretagne vers la fin de 1355, ayant pour lieutenants les guerriers les plus marquants de l'Angleterre, Pembrok, Chandos, Robert Kenolles. La présence d'un homme aussi généreux adoucit les maux dont cette contrée se trouvait accablée depuis le commencement de la guerre.

L'arrivée de Lancastre à la tête de nouvelles forces, loin d'intimider les partisans du comte de Blois, ne servit au contraire qu'à doubler leur ardeur : on résolut d'affamer les Anglais en ramassant les diverses denrées dans les places fortes, en évitant constamment d'engager une action générale. Plusieurs chefs intrépides se chargèrent de harceler les colonnes, d'enlever les convois, d'adopter enfin cette guerre de partisans qui finit par ruiner l'ennemi le plus formidable. Duguesclin s'y montra le plus ardent : il réunit en peu de temps autour de son pennon jusqu'à 2,000 hommes, qui firent un mal extrême aux Anglais. Le duc de Lancastre, désespéré du genre de guerre embrassé par les

Bretons, résolut de les étonner en attaquant leur capitale, jurant sur son épée de ne point quitter la Bretagne sans avoir planté ses enseignes sur les remparts de Rennes. Tout ce que le parti de Blois comptait de plus brave se jeta dans la place. Duguesclin, emporté par ses courses vers un point opposé, trouva la ville si bien cernée que ni lui ni aucun de ses compagnons ne purent y pénétrer; il demanda au duc de Lancastre la permission d'y entrer avec 10 hommes seulement : le duc répondit qu'il préférerait y laisser passer 500 combattants plutôt que Bertrand tout seul. Dans l'impossibilité de partager les périls du siége, ce capitaine se promit bien de ne point demeurer oisif: caché au fond de la forêt de Paimpont, il épiait le moment favorable pour se glisser dans la ville. Chaque jour il tentait un coup de main, poussait des reconnaissances durant la nuit, taillait en pièces les postes avancés, et harassait l'ennemi en l'obligeant d'être perpétuellement sur pied. Chandos, Kenolles cherchèrent vainement à le joindre, ou à le chasser de ces parages : Bertrand leur échappait au moment où ils croyaient le saisir. Il prit dans une reconnaissance le sire de La Pooll, officier estimé : il sut de lui que Rennes ne tarderait pas à capituler, et que le duc de Lancastre avait tellement miné la partie orientale de la ville, que le lendemain la muraille offrirait une large brèche. Cet avis était donné avec toute l'assurance qu'inspire un succès certain. Duguesclin aurait bien voulu prévenir ses compatriotes du danger qui les menaçait: dès le soir même, favorisé par un violent orage, il se jeta sur le camp des Anglais, suivi d'une troupes de gens résolus, et le traversa en partie. L'intrépide chevalier allait franchir les barrières et sauter dans les fortifications extérieures de Rennes, lorsque plusieurs sentinelles le reconnurent :

l'alarme devint universelle ; il se vit obligé de battre en retraite, et le fit sans perdre un seul homme : cependant on apprit le lendemain que Penhouët, ayant deviné la mine, avait neutralisé les efforts des travailleurs (1).

Le siége durait depuis six mois; les Anglais, harassés de fatigue, pouvaient à peine continuer les travaux. Les habitants commençaient, de leur côté, à ressentir la famine. Plus le duc de Lancastre éprouvait d'obstacles, plus son amour-propre se trouvait engagé à poursuivre son entreprise. Sachant l'extrémité où le manque de subsistances réduisait ses adversaires, il voulut les tenter en leur montrant toutes les ressources de l'abondance, se flattant que des affamés ne pourraient tenir à une pareille séduction. Le général anglais fit donc promener le long des remparts les vivres dont son camp regorgeait, et ordonna qu'on menât paître sur les glacis quantité de bétail, espérant que les assiégés sortiraient de leurs murs pour s'en emparer. Le gouverneur sut éviter le piége ; il parvint même à se saisir d'une portion de ce bétail : cependant cette faible conquête ne devait retarder que d'une semaine, au plus, la reddition de la place. Le comte de Blois, renfermé dans Vannes, ignorait sans doute la position de sa capitale, ou du moins il ne tentait pas de venir à son secours; les émissaires du commandant tombaient constamment entre les mains du duc de Lancastre. Penhouët, se voyant sans ressources, assembla à l'hôtel-de-ville les notables et les officiers; il mit en délibération si l'on capitulerait : cette proposition allait être accueillie, lorsqu'un bourgeois, dont le nom est malheureusement resté inconnu, insista pour qu'on différât encore de

(1) Lobineau, dans son Histoire de Bretagne, tome 1er.

quelques jours. « Je me dévoue, dit-il, pour le salut de tous; je crois pouvoir traverser le camp des ennemis : j'irai me présenter au comte de Blois dans Vannes, et je le déterminerai à venir délivrer les nôtres. » Cette offre rendit la confiance aux plus timides; on consentit à reculer le moment de la reddition. Penhouët commanda le lendemain quelques centaines d'archers pour une reconnaissance; le bourgeois sortit mêlé parmi les soldats, et se laissa prendre par les assiégeants. On l'amena devant le duc de Lancastre, qui le questionna. « La famine est tellement affreuse, dit le Rennois, que j'ai préféré être maltraité par les troupes de Votre Seigneurie que de mourir de faim; d'ailleurs le gouverneur parle de passer au fil de l'épée les bouches inutiles. Les Rennois disent bien qu'il arrive aujourd'hui un secours de 4,000 Français, conduisant quantité de sacs de farine envoyés par le comte de Blois; je n'en doute nullement, mais je n'ai jamais cru que ces 4,000 soldats pussent trouver moyen de tromper la vigilance de Votre Seigneurie, et je me suis échappé pour aller me réfugier à Hennebon, chez un de mes frères. » Le duc de Lancastre se laissa abuser par la naïveté apparente de cet homme; d'autres faux avis lui annonçaient que Charles de Blois amenait en effet plusieurs divisions. Il convoqua aussitôt ses principaux officiers, et l'on décida d'aller au-devant des troupes bretonnes: le duc se mit lui-même à la tête des deux tiers de ses forces, abandonna son camp et se dirigea vers la route de Vannes. Le rusé messager, ayant trompé la vigilance de ses gardes, s'esquiva, et courut en toute hâte dans la direction de Nantes; mais il tomba au milieu d'une embuscade tendue par Duguesclin, à qui rien n'échappait: celui-ci, prenant le Rennois pour un espion du duc de Lançastre, allait le faire pendre

malgré ses protestations, lorsqu'un des officiers le reconnut pour un artisan de la capitale du duché. Le malheureux, prosterné aux genoux du général, raconta le stratagème dont il s'était servi pour sortir de Rennes, et annonça que le duc avait quitté son camp. Duguesclin, ne doutant plus de sa véracité, le combla de présents, et résolut de profiter de cet heureux hasard. Il rassembla ses soldats dispersés dans les bois de la Guerche, marcha toute la nuit, et, décrivant un long circuit, il arriva au lever du soleil en vue de la place. Le chevalier breton donna quelques heures de repos à ses gens, se remit ensuite en marche, surprit le camp plongé dans le sommeil, égorgea les gardes, mit le feu aux tentes, brisa les barrières du parc, se saisit de deux cents chariots chargés de viandes salées, de pain, de vin, et obligea les charretiers à les conduire eux-mêmes dans Rennes. Ses soldats, ayant poussé le cri de *Duguesclin*, furent reconnus par les postes avancés; les assiégés s'empressèrent de baisser les ponts-levis: une partie de la garnison sortit pour les protéger, et Bertrand put alors entrer, amenant une quantité immense de vivres, après avoir bouleversé les quartiers ennemis d'une manière épouvantable. Les Rennois le reçurent comme un libérateur; chacun voulait le voir, le toucher et contempler ses traits.

Cependant, au bout de six heures de marche, le duc de Lancastre, s'étant enfin aperçu qu'un avis perfide l'avait trompé, se hâta de regagner ses lignes, qu'il trouva toutes rompues. Le général apprit bientôt les malheurs que son absence venait de causer, et on lui signala Duguesclin comme l'auteur de ce nouveau revers. Le duc ne put s'empêcher de louer la témérité de ce capitaine intrépide qui, depuis le commencement du siége, n'avait pas laissé passer un seul jour sans lui

occasionner quelque dommage ; il n'en résolut pas moins de continuer le siége, et jura une seconde fois devant ses lieutenants de ne pas quitter la Bretagne sans avoir planté sa bannière sur les remparts de Rennes. Ces serments étaient fréquents parmi les gens de guerre ; on y tenait, quelque présomptueux qu'ils fussent. Le duc déplorait encore les tristes effets de sa crédulité, et regardait la prise de la place comme très-retardée par cet échec, lorsqu'on lui amena les villageois, conducteurs des chariots enlevés par Bertrand. Le généreux Breton, ayant acquis la certitude que ces gens n'avaient point encore reçu des Anglais le prix de leurs denrées au moment de la surprise du camp, obtint des magistrats de Rennes qu'on leur en payât le montant; puis il renvoya ces villageois, avec ordre d'aller présenter ses respects au duc, et de lui offrir de sa part un présent d'excellent vin. Les charretiers s'acquittèrent de leur commission, en exaltant l'équité de Bertrand, à qui ils devaient le remboursement des vivres fournis par eux. Le duc de Lancastre, charmé de ces nobles procédés, manifesta publiquement le désir de connaître un capitaine si distingué par ses manières autant que par son courage ; le comte de Pembrock lui dit qu'il pourrait bien facilement se satisfaire, en envoyant au Breton un sauf-conduit et une invitation de venir au camp : le duc expédia aussitôt l'un et l'autre. Le héraut porteur du message se présenta le lendemain aux barrières de Rennes, accompagné d'un trompette : on le mena devant le gouverneur; ce dernier, informé de la mission, dit au héraut : « Vous demandez messire Bertrand? le voilà précisément qui s'avance vers nous accompagné de quelques chevaliers. — Lequel est-ce? demanda l'An-

glais (1). — C'est celui qui est en jaque noire, ayant sa hache pendue au cou. — Quoi! c'est ce guerrier dont on parle si favorablement? il a plutôt l'air d'un brigand. — C'est lui-même, répondit le gouverneur en riant; mais prenez garde qu'il ne vous entende, vous auriez à vous en repentir. » Le héraut, mettant à profit l'observation, s'approcha respectueusement de Bertrand, en lui présentant la lettre et le sauf-conduit du duc de Lancastre. Le chevalier, voyant la livrée anglaise, reçut assez mal le varlet; il prit la missive, et la remit à un de ses écuyers pour en savoir le contenu: celui-ci lut à haute voix la lettre du généralissime. L'empressement que l'on montrait à voir Duguesclin flatta son amour-propre. « Vous pouvez annoncer à votre maître, répondit-il, que je me ferai un devoir d'aller lui offrir mes respects. » Un don de cent florins en or accompagna ces paroles. L'Anglais, fort étonné de cette libéralité, n'osait pas d'abord accepter; il se retira cependant avec le présent, et courut l'étaler aux yeux de tous ses compagnons.

Les trompettes du camp annoncèrent bientôt l'arrivée de Duguesclin, qui parut escorté de trois officiers seulement. Lancastre envoya à sa rencontre plusieurs chevaliers. Les soldats et les chefs accouraient de tous côtés pour contempler ce guerrier redoutable, dont le nom seul inspirait l'effroi; ils formèrent une haie très-serrée, au milieu de laquelle Duguesclin passa fièrement. Il

(1) Il ne faut pas oublier que depuis le onzième siècle jusqu'à la fin du quinzième la langue parlée en France devint d'un usage familier parmi les Anglais, principalement parmi les gens de guerre, puisque leurs souverains possédaient la moitié de la France: d'ailleurs les successeurs de Guillaume-le-Conquérant avaient transporté au-delà du détroit le dialecte gallo-frank.

descendit de cheval non loin de la tente du général, et mit un genou en terre devant le duc de Lancastre, qui s'empressa de le relever en lui disant : « Je vous sais gré de votre démarche, vaillant capitaine; je désirais depuis long-temps avoir le plaisir de me trouver avec vous. — Je remercie Votre Seigneurie, répondit le Breton, de me procurer l'honneur de baiser les mains d'un aussi grand prince, pour qui je professe un respect si profond que je le défendrais contre qui que ce fût, excepté contre mon seigneur et maître. — Eh, quel est ce seigneur? demanda vivement le duc. — C'est le comte de Blois, à qui la Bretagne appartient de droit, répondit le preux fort librement. — Avant que cette question soit décidée, reprit le duc, il en coûtera la vie à 100,000 hommes. — Tant mieux pour ceux qui resteront, ils hériteront de tout, » s'écria Bertrand. Cette saillie fit sourire le duc, qui dans le cours de la conversation lui dit : « Duguesclin, si vous voulez entrer dans mon armée, je vous y promets un rang très-élevé; plusieurs de vos compatriotes y servent déjà. » Bertrand rougit en entendant une pareille proposition. « Sir, j'ai juré fidélité au comte de Blois, et rien ne pourra jamais m'engager à fausser mon serment. » Cette réponse augmenta encore la bonne opinion que le duc avait conçue du Breton : il le combla de caresses. Chandos et Kenolles lui prodiguèrent également des marques d'estime. Mais tous les assistants ne regardaient point du même œil ce chef de partisans dont ils avaient si souvent éprouvé la bravoure; Bembro surtout s'indignait en voyant traiter d'une manière si distinguée l'ennemi le plus implacable de l'Angleterre. Ce capitaine était fils de Bembro, commandant les Anglais au combat des trente, et proche parent de celui que Duguesclin avait tué de sa main dans la ren-

contre de Fougeray. Ne pouvant se contenir plus longtemps, il perça la foule, et s'adressant à Bertrand, il lui dit : « Je suis Bembro, parent de celui à qui vous avez ôté la vie à Fougeray ; j'espère que vous ne me refuserez pas trois coups d'épée en sa mémoire. — Non, certes, je ne les refuserai pas, » répondit le Breton en lui frappant fortement sur l'épaule. Le duc de Lancastre témoigna un extrême déplaisir lorsque cette provocation parvint à ses oreilles, car on pouvait dès-lors regarder son invitation comme un piége tendu à Duguesclin pour le faire insulter. Il adressa de sévères reproches à Bembro, et s'efforça inutilement d'étouffer ce différend. Les deux champions prièrent le duc de vouloir bien se constituer juge de ce combat : le prince y consentit ; et, pour donner à Duguesclin une preuve de son estime, il le conjura d'accepter le plus beau cheval de ses équipages. Le Breton, transporté de joie, le remercia respectueusement : « Seigneur, dit-il en considérant le fier coursier qu'on avait amené, le cheval est bel, sy le chevaucherai demain devant vous pour acquitter mon convenent. » (Meynard.)

Le gouverneur de Rennes, la garnison et les habitants attendaient avec impatience le retour de Bertrand ; enfin il rentra dans les murs, et raconta à Penhouët tout ce qui s'était passé entre lui, le duc de Lancastre et Bembro. Le gouverneur désapprouva la promesse du duel ; il craignait quelque trahison. La famille de Bertrand ne voulait pas le laisser sortir : il objecta que sa parole étant donnée, rien au monde ne pouvait le détourner d'y rester fidèle. Le jour suivant, le preux monta le destrier de Lancastre, se couvrit de ses armes, chargea sa tête d'un heaume fort riche ; mais au moment où il partait on vit accourir sa tante, la même qui le conduisit jadis au sermon pour l'empêcher d'assister

à la partie de lutte des jeunes Rennois. Cette bonne femme, vivement alarmée, voulut l'embrasser pour la dernière fois, disait-elle. « Ma tante, répondit Duguesclin en riant, allez baiser votre mari, et hâtez-vous de préparer le dîner, car j'aurai fini aussitôt que vous. » Enfin, Bertrand franchit les barrières au bruit des fanfares, et précédé de quatre écuyers, dont un portait sa bannière. Les trompettes du camp répondirent à celles de la ville. Duguesclin fut reçu avec les honneurs de la guerre. Le duc de Lancastre, déjà placé sur un siége ducal au bord de la lice, se leva pour rendre le salut de Duguesclin, et fit lire par un clerc la défense, sous peine de mort, d'approcher les deux poursuivants à la distance de quarante toises. De nouvelles fanfares annoncèrent l'ouverture du champ. Les deux rivaux se mesuraient des yeux, lorsque le duc de Lancastre donna le signal : Bertrand et Bembro se précipitèrent l'un sur l'autre. Le premier débuta par un violent coup de lance, qui perça la cuirasse et le gambesson de son adversaire; celui-ci riposta par un rude coup d'épée appliqué sur le casque de Bertrand. Le Breton, d'abord ébranlé, se remit promptement; après avoir voltigé long-temps autour de Bembro, il le joignit, et d'un choc terrible le jeta sur le sable. D'après les lois du duel à outrance le vainqueur pouvait achever son adversaire, et cet exemple était malheureusement assez fréquent; mais Duguesclin, dont la générosité ne se démentit jamais, montra combien il dédaignait de profiter d'une pareille victoire : satisfait de son triomphe, il laissa la vie au vaincu, se contentant de lui prendre son cheval; et, mettant le sien au galop, il fit le tour de la lice en saluant le duc de Lancastre. Le prince l'envoya complimenter par son écuyer. Bertrand fit présent à ce

dernier du cheval de Bembro, et quitta le camp, qui ne put refuser de le reconnaître pour un chevalier brave, magnanime et libéral.

Le convoi nouvellement introduit par Duguesclin avait ravitaillé la ville pour long-temps; le duc ne pouvait plus espérer de la prendre par famine, aussi voulut-il essayer une seconde fois l'emploi de moyens vigoureux. Il occupa donc une partie de son armée à construire une tour pour battre les murailles. Ces machines ne produisaient aucun effet notable depuis que de larges fossés environnaient les places; comme l'on construisait ces tours en bois, les assiégés s'attachaient à les brûler, et rarement échouaient-ils dans ces sortes de tentatives. Afin de les garantir du feu, on entourait la base de ces tours de peaux de bœufs nouvellement tués. Dès que le duc de Lancastre vit la sienne terminée, il la fit traîner devant les murs de Rennes; elle causa une véritable frayeur aux habitants, qui n'avaient jamais vu de ces machines: Penhouët eut beaucoup de peine à les rassurer. Duguesclin s'offrit d'aller détruire ce qui produisait ces terreurs; on accueillit sa proposition, en le laissant maître de prendre les dispositions nécessaires. Il commanda 500 arbalétriers, et leur distribua des fagots de très-menu bois enduits de soufre; il sortit ensuite à la tête de 1,000 hommes; l'épée d'une main, la torche de l'autre. L'ennemi essaya vainement d'arrêter sa marche, Bertrand renversa tous ceux qui accouraient pour lui fermer le passage: il parvint jusqu'à la tour, y mit le feu et se battit ensuite contre les nouvelles divisions qui voulaient éteindre l'incendie. La machine embrasée s'écroula, et ensevelit sous ses débris ceux qui en défendaient le comble.

Le duc de Lancastre accourait suivi d'une partie de

ses forces ; le cri de *Duguesclin!* poussé par les Bretons lui apprit que ce guerrier était l'auteur de ce coup d'audace. Cependant il l'enveloppa de telle sorte que la retraite paraissait impossible aux Bretons, lorsque le sire de Rohan s'élança à la tête de 2,000 hommes pour protéger les siens. Un combat sanglant se livra sur les bords des fossés ; Bertrand se fit jour au travers des divisions, culbuta le comte de Pembrock qui essayait de l'arrêter, et rentra dans Rennes aux acclamations des habitants. Ce second échec consterna l'ennemi. Le duc de Lancastre voyait dépérir son armée ; la disette se faisait sentir parmi les troupes : cette expédition lui avait déjà coûté plus de 6,000 soldats. Il consulta ses officiers ; ils furent tous d'avis de lever le siége. Le duc partageait bien ce sentiment, mais son serment le retenait : on se rappelle qu'il avait juré de planter ses enseignes sur les bastions, et son honneur s'y trouvait engagé : on imagina un expédient pour bannir ses scrupules. Penhouët, instruit de ce qui se passait, lui fit proposer d'entrer suivi de dix chevaliers, et d'accomplir son serment en plaçant sa bannière sur une des tours ; à condition néanmoins que dès le lendemain il lèverait le blocus. Le duc accepta cette offre, et déploya un appareil extraordinaire à ce puéril simulacre. Il entra donc dans Rennes, reçut les clefs de la ville, alla planter fièrement son étendard sur la principale tourelle, et parcourut ensuite l'intérieur de la cité. Le gouverneur avait ordonné à tous les habitants de placer ostensiblement devant leurs portes les vivres qui leur restaient ; il s'en trouva beaucoup plus que Penhouët lui-même ne se l'était imaginé. Le duc ne put s'empêcher de témoigner sa surprise à la vue d'une telle abondance, et cette circonstance le raffermit davan-

tage dans la résolution de s'éloigner; mais avant de sortir de Rennes, sa vanité éprouva une cruelle mortification. Un bourgeois, indigné de voir flotter sur les murs de sa ville natale la bannière de l'Angleterre, l'abattit, et la jeta aux pieds du prince, en s'écriant : « On a bien dit qu'elle y serait plantée, mais on n'est pas convenu qu'elle y resterait. » Le duc sentit vivement cet affront; il s'exhala en reproches. Penhouët s'efforça de le calmer, en le sommant néanmoins de tenir sa parole. Lancastre ne la viola point, et leva le camp le lendemain 30 juin 1357. Ainsi se termina le siége de Rennes. Cet événement combla de joie Charles de Blois, qui accourut témoigner sa reconnaissance aux vaillants défenseurs de sa capitale: il donna à Duguesclin le château de la Roche-Dérien, en récompense des services signalés que le guerrier venait de rendre à sa cause, ne doutant pas qu'il n'eût encore à réclamer son appui. En effet, quoique la Bretagne fût comprise dans la trève que la France et l'Angleterre avaient signée après la bataille de Poitiers, le duché renfermait trop de ferments de discorde pour que cette convention fût religieusement observée. Le jeune Montfort, n'espérant rien de l'attachement des Bretons, ne cessait d'implorer l'assistance d'Edouard III. De son côté, le monarque anglais rougissait d'abandonner ainsi un jeune prince devenu l'époux de sa fille: son honneur lui faisait une loi de le secourir, et, quoique embarrassé par les attaques incessantes de l'Ecosse, il trouva moyen d'envoyer une nouvelle armée dans l'Armorique. Il en confia une seconde fois le commandement au duc de Lancastre, nonobstant les revers essuyés par ce prince deux ans auparavant.

Le général anglais débarqua auprès de Saint-Malo,

au printemps de 1359. Les plus brillants succès signalèrent son entrée en Bretagne : Lesneven, Saint-Brieux, tombèrent au pouvoir de ses armes ; il marcha vers Dinan, la ville la plus importante du parti de Penthièvre après Rennes et Nantes. Charles de Blois ordonna à Duguesclin de se jeter dans la place avec un corps de 600 hommes ; le vaillant Penhouët s'y renferma, résolu de sauver Dinan comme il avait sauvé la capitale du duché. Le duc de Lancastre fut charmé d'apprendre que les mêmes adversaires l'attendaient, se promettant bien de venger l'affront reçu devant Rennes. Il cerna la ville et appela auprès de lui le jeune Montfort, afin d'exciter l'ardeur des soldats par la présence de ce prince. Le siége fut poussé vigoureusement : la garnison était peu nombreuse, et les moyens de défense presque nuls. Le courage de Duguesclin et de ses braves compagnons d'armes avait seul arrêté la première furie de l'ennemi ; mais on ne pouvait espérer de vaincre d'une manière définitive une armée déjà très-redoutable, et dont la force augmentait chaque jour par l'arrivée de nouveaux détachements. La place fut bientôt réduite à l'extrémité : Penhouët, à la prière des habitants, fit proposer au duc de Lancastre de la lui remettre au bout de quinze jours si le comte de Blois ne venait pas à son aide. Le duc de Lancastre, et surtout Montfort, voulant se montrer généreux envers les habitants de Dinan, persuadés d'ailleurs que cette conquête ne pouvait leur échapper, acceptèrent ces propositions : les hostilités cessèrent, et les chefs des deux partis se firent des visites réciproques ; quelques Anglais entrèrent dans la ville, et les bourgeois jouirent aussi de la faculté de sortir jusqu'à la fermeture des portes. Un jour Olivier Duguesclin, frère de Bertrand, usa de cette licence pour

essayer par les champs un jeune cheval; il rencontra sur ses pas le beau-frère de Chandos, Thomas de Cantorbéry, qui, apprenant par un de ses gens que cet écuyer était le parent du redoutable Breton, l'insulta grièvement, et le fit prisonnier contre tous les droits des gens. Un varlet français, ayant vu traîner Olivier au camp des Anglais, courut en avertir Duguesclin : il le trouva au milieu d'un groupe d'habitants, regardant tranquillement achever une partie de paume, et lui exposa ce dont il venait d'être témoin. Bertrand ne voulut pas d'abord croire à une pareille félonie, mais d'autres personnes lui certifièrent bientôt le fait. « Par saint Yves! s'écria-t-il, on m'a pris mon frère, on me le rendra. » Le chevalier s'arme aussitôt, va droit au camp, pénètre dans la tente du duc de Lancastre : ce prince jouait aux échecs avec Chandos; Kenolles, Pembrock et le jeune Montfort l'entouraient. En voyant Duguesclin, ils se levèrent tous et allèrent au-devant de lui en le comblant de politesses. « Seigneurs, leur dit-il, je viens vous demander justice d'une injure que l'on m'a faite, bien sûrement à votre insu : au mépris de la foi jurée, mon frère Olivier vient d'être fait prisonnier par Thomas de Cantorbéry, qui s'est emparé de sa personne pendant qu'il se promenait seul dans la plaine ; je supplie Vos Seigneuries d'ordonner que mon frère soit relâché sur l'heure. » Chandos, outré de colère comme les autres spectateurs, l'assura que Cantorbéry se repentirait d'avoir agi d'une manière aussi déloyale. Le duc l'envoya chercher, l'accabla des plus vifs reproches, en lui enjoignant de remettre Olivier entre les mains du parent qui le réclamait. « Les reproches de Votre Seigneurie, répondit Thomas, viennent d'augmenter la haine que je porte à Duguesclin; il est présent, qu'il relève le

gage du combat. » En disant ces mots, l'Anglais jeta son gantelet; Bertrand, plus prompt que l'éclair, le releva en lui disant : « J'accepte très-joyeusement votre défi, messire Cantorbéry, et je déclare que vous êtes un félon d'en avoir usé ainsi envers un des miens. » Le duc de Lancastre voulut interposer son autorité pour que ce combat n'eût pas lieu, mais les deux rivaux étaient trop aigris; ils résolurent de décider leur querelle à l'instant même : Kenolles offrit à Bertrand son cheval et ses armes. Cependant les habitants de Dinan apprirent ce qui se passait au camp ennemi, et conçurent de véritables craintes pour la sûreté de Bertrand, que les Anglais ne cessaient de provoquer : la population désolée se porta sur les remparts; on s'empressa de consulter Tiphaine, fille de Robin Raguenel, sire de la Bellièvre, qui s'occupait d'astrologie judiciaire. Cette demoiselle, à l'issue de ses élucubrations mystérieuses, annonça que le guerrier, objet de tant d'alarmes, sortirait vainqueur de ce combat : on ajoutait beaucoup de foi aux prédictions de Tiphaine, aussi un écuyer courut-il annoncer celle-ci à Bertrand au moment où il chaussait l'étrier. Duguesclin reçut cet avis en riant : « Ces prédictions sont bonnes, dit-il, pour amuser les femmes; quant à moi, je n'ai foi qu'en la justice de Dieu, en la force de mon bras et en la bonté de mes armes. »

Déjà la lice s'ouvrait et les champions allaient s'y précipiter, lorsque l'arrivée d'un envoyé de Penhouët arrêta leur furie : le gouverneur de Dinan demandait au duc de Lancastre que le combat eût lieu sur la grande place de la ville : « Il est juste, disait-il dans sa missive, que Duguesclin, souvent insulté, ait au moins une fois ses compatriotes pour juges de sa valeur; nous invitons Votre Seigneurie à être témoin de

la joûte, et à se faire accompagner de 20 chevaliers. » Le duc de Lancastre reconnut l'opportunité de cette demande; en peu d'instants tout fut disposé : le prince accepta les otages offerts pour sa sûreté personnelle, et entra dans la ville accompagné de ses officiers. La principale place de Dinan avait été préparée pour le combat : de hautes barrières l'entouraient de chaque côté. Toutes les dispositions étant accomplies, quelques bannerets des deux nations proposèrent un arrangement. Duguesclin déclara qu'il se tiendrait pour satisfait si Cantorbéry se mettait à sa discrétion, en lui présentant l'épée par le pommeau : c'était pour un chevalier le comble de l'humiliation, aussi Kenolles repoussa-t-il cette proposition comme injurieuse à sa nation : Bertrand ne l'avait sans doute avancée que pour rendre impossible toute espèce de conciliation.

Les habitants de Dinan garnissaient les barrières, des spectateurs couvraient le faîte des maisons; chacun adressait au Ciel des vœux pour l'enfant chéri de la Bretagne. Penhouët fit mettre des gardes aux quatre coins de l'enceinte; son héraut publia l'avertissement suivant : *Celui qui entrera dans la lice pour nuire au chevalier anglais, sera incontinent mis à mort.*

Les préliminaires étant terminés, le beffroi de Dinan et les trompettes du camp donnèrent le signal; on ouvrit aussitôt la barrière : les deux champions, entrant par les côtés opposés, s'élancèrent dans l'arène et se chargèrent avec impétuosité. Chacun brisa ses armes contre son adversaire; quelque rude que fût ce choc, l'un et l'autre restèrent fermes sur les étriers; alors, abandonnant les tronçons de leurs lances, ils saisirent l'épée effilée : peu de gens savaient la manier; il fallait une grande dextérité pour bien s'en servir. Les

deux rivaux cherchèrent long-temps à se percer au défaut de la cuirassse ou par l'ouverture de la visière. Durant cet assaut d'adresse, l'Anglais laisse échapper son fer; alors Duguesclin, caracolant autour de lui, le pousse dans un des angles du champ, et, l'abandonnant un instant, court vers l'épée de son adversaire, met lestement pied à terre, la saisit, et la jette hors de la lice. Cantorbéry se trouvait donc sans armes, mais il conservait l'avantage d'être monté; tandis que Duguesclin, sentant fléchir son cheval par suite d'une blessure grave, venait de le lâcher, bien résolu de joindre son ennemi à la course. Il s'assit sur le gazon pour se débarrasser de ses cuissards et de ses genouillères, qui l'empêchaient de marcher. Cantorbéry ne le vit pas plus tôt courbé qu'il fondit sur lui au galop, espérant le fouler aux pieds de son cheval. Bertrand avait trop de présence d'esprit pour se laisser surprendre; se levant avec agilité, il plonge son épée dans le poitrail du coursier, qui, en se cabrant, renverse son cavalier. Le vainqueur, la dague à la main, se jette sur l'Anglais, et lui déboucle son casque comme pour lui couper la tête : toute l'assemblée pousse un cri d'effroi. C'était mal juger Bertrand, la modération tempérait toujours les effets de son courage : il se contenta de marquer Cantorbéry au visage pour mieux constater sa défaite, et le contraignit à demander quartier. Des chants de victoire célébrèrent l'heureuse issue de cette lutte; hommes, femmes, enfants, tous se précipitèrent dans l'enceinte pour prodiguer les plus touchantes marques d'affection à celui qu'ils appelaient la gloire de leur pays. Les témoignages de la satisfaction publique ne firent point oublier à Bertrand ses devoirs : il courut mettre un genou en terre devant le duc de Lancastre,

en le remerciant d'avoir bien voulu être le témoin de ce combat singulier. Le prince l'assura de son estime, lui fit rendre son frère, et chassa Cantorbéry de sa présence.

En rentrant au camp le duc trouva l'ordre de lever le siége de Dinan : Edouard III, décidé d'accabler le régent de France, qui venait de refuser de ratifier le traité de Londres, rappelait de la Bretagne toutes ses troupes. Le jeune Montfort obtint du duc de Lancastre qu'avant son départ il lui ménagerait une trêve avec Charles de Blois : celui-ci commit la faute de l'accorder ; elle fut conclue à Lamballe, et devait se prolonger jusqu'à la fin de 1361. C'est dans cet intervalle que Bertrand passa au service de la France.

LIVRE III.

Duguesclin entre au service de la France. — Ses exploits devant Melun. Mariage de Duguesclin avec Tiphaine de Raguenel. — Aventure de sa sœur Julienne et du capitaine Felton.

La guerre que Jean II soutenait contre l'Angleterre était assez importante pour fixer à elle seule l'attention de la France. Cependant la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort ne cessait d'occuper les esprits : on avait classé selon leur mérite particulier les principaux acteurs qui figuraient sur ce théâtre sanglant ; et comme la réputation de Duguesclin grandissait chaque jour, il arriva que ce guerrier devint aussi célèbre hors du duché que dans son propre pays : c'est ce qui engagea le dauphin à le rechercher. Ce prince gouvernait pendant la captivité de son père ; les embarras, les dangers qui l'environnaient, mettaient sa jeunesse à une rude épreuve. Les états de

Paris se déclarèrent contre lui; la Jacquerie couvrit le royaume de ruines : pour comble de maux, la trève conclue avec l'Angleterre après la bataille de Poitiers, allait expirer; Edouard refusait de la renouveler : jamais cet ennemi des Valois n'avait montré plus d'acharnement. Le dauphin, voyant la guerre inévitable, se disposa à la soutenir avec honneur. Il redoubla d'efforts pour augmenter le nombre de ses soldats, et s'attacha les capitaines qui avaient acquis quelque réputation dans le métier des armes. La situation pénible du royaume inspirait de l'intérêt à l'Europe entière. Plusieurs princes d'Allemagne et d'Italie, ainsi que le roi d'Aragon, envoyèrent gratuitement des hommes et de l'argent. Duguesclin se fit un devoir de voler au secours du dauphin : la seule condition qu'il mit à ses services fut qu'on lui laissât la faculté d'aller combattre pour Charles de Blois, son souverain naturel, lorsque les circonstances l'exigeraient. Nous ne pouvons point préciser en quelle qualité il passa sous les drapeaux du régent, mais on le voit constamment en tête de la petite armée active que le jeune Charles faisait manœuvrer sur les flancs des colonnes d'Edouard. Bertrand, précédé d'une renommée justement acquise, releva le courage des soldats à un tel point qu'il leur fit entreprendre des expéditions qu'on n'aurait pas osé tenter dans un temps de prospérité. Il communiqua son ardeur au dauphin, qui avait besoin de rassembler tous ses moyens; car un nouvel ennemi venait de se prononcer contre lui. Le roi de Navarre, voyant le régent triompher des dangers toujours croissants, en devint plus actif; il s'unit étroitement aux Plantagenet, et déclara solennellement la guerre à son beau-frère.

Le Navarrois sut persuader à Jeanne d'Evreux, sa tante, veuve de Charles IV, de recevoir garnison an-

glaise dans Melun qui lui appartenait, et dont la possession était d'une haute importance, car cette ville incommodait beaucoup la capitale en interceptant les arrivages. Le peuple de Paris commençait à souffrir de la famine. Le dauphin ne pouvait sortir de ce nouvel embarras qu'en rendant libre la navigation du fleuve : il voulut tenter de s'emparer de Melun, pendant qu'Edouard se consumait en efforts impuissants devant Reims ; il prit donc avec lui les gens les plus déterminés, et se mit à leur tête. Duguesclin fit partie de l'expédition en compagnie de quelques chevaliers bretons qui, ne voulant pas séparer leur fortune de celle de Bertrand, le suivirent en France.

Melun se trouvait sous le commandement du sire de Mareuil, paladin célèbre, dont le sang-froid égalait la bravoure. Il avait pourvu la place d'une garnison nombreuse dont l'ardeur était exaltée par la présence de Jeanne d'Evreux, veuve de Charles IV, de Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois, et de Jeanne de France, femme de Charles-le-Mauvais, trois reines qui vinrent se réfugier derrière les formidables remparts de cette ville. Avant d'user de la force des armes, le dauphin fit proposer au gouverneur des conditions honorables ; on les repoussa dédaigneusement. Le lendemain matin le prince donna le signal de l'assaut ; mille échelles furent appliquées contre les murailles, tandis que deux lignes d'archers protégeaient les assaillants en accablant de traits ceux qui défendaient les créneaux. Le baron de Mareuil animait ses gens par ses paroles et par son exemple : placé dans un angle saillant, il tirait lui-même de l'arbalète avec une adresse rare, choisissant parmi les assiégeants ceux qui lui paraissaient les plus hardis ; jamais il ne lançait un trait inutilement. Le premier assaut échoua en plein. Cet échec portait déjà le

découragement dans l'âme des plus intrépides, lorsque Duguesclin releva leur détermination par son air résolu: « Il faut, dit-il, s'acharner à la personne du baron de Mareuil, et je ne désespère pas de faire tomber bientôt sous mes coups ce redoutable gouverneur, dont la défaite doit assurer la conquête de la place. » La confiance avec laquelle Bertrand prononçait ces paroles ranima l'ardeur des combattants; on recommença l'attaque vigoureusement; toutes les échelles se dirigèrent vers le lieu où l'on présumait que se tenait le baron de Mareuil. Celui-ci, voyant que les ennemis le cherchaient, voulut prouver le mépris que lui inspiraient tous ces efforts, et, par une témérité assez ordinaire chez les guerriers de cette époque, il remplaça son bonnet de mailles par un casque surmonté de riches panaches dont la sommité dépassait les créneaux (1), bravant ainsi le courroux des Français; en même temps il faisait pleuvoir sur eux une quantité de pierres et de poutres ramassées sur les remparts. Le dauphin, posté sur un point culminant, voyait avec une peine extrême le peu de succès qu'obtenait ce second assaut : il accusait la fortune de tous les maux qui, depuis vingt ans, accablaient la monarchie. Dans ce moment, le chevalier Lebègue de Villaines vint le joindre, et lui conseilla d'ordonner une attaque générale, car jusqu'alors les tentatives avaient été partielles. Le dauphin trouva l'avis fort prudent, et, d'après son commandement, on fit les apprêts d'une nouvelle escalade : les troupes disséminées autour des fossés se concentrèrent sur un seul point; les cavaliers mirent pied à terre, et l'on se précipita une troisième fois vers les remparts; les machines de guerre,

(1) Voyez un trait pareil dans la Vie de Clisson.

conduites par Duguesclin et par ses Bretons, frappèrent la muraille à coups redoublés, afin d'y pratiquer une brèche. De son côté, le baron de Mareuil, toujours placé dans l'endroit le plus périlleux, s'attacha à ceux qui conduisaient les catapultes, et en peu d'instants mit hors de combat les hommes qui les servaient. Bertrand, furieux en songeant que le gouverneur tenait seul la fortune en suspens, jura en langage breton d'aller aux créneaux parler à ce Basque : il saisit à l'instant une lourde échelle, l'applique contre le bastion, monte et arrive jusqu'au faîte, en apostrophant vivement le baron de Mareuil : « Je vous ferai, lui disait-il, repentir d'avoir pris les armes contre le dauphin de France. » Le Basque attendait en riant son ennemi courroucé ; le voyant près d'atteindre les créneaux, il laissa rouler sur lui un tonneau plein de pierres. Bertrand, ne pouvant résister à un tel choc, tomba dans le fossé plein d'eau. Toute l'armée, qui considérait avidement cette scène de bravoure, poussa un cri de douleur en voyant choir le valeureux assaillant ; on courut de toutes parts vers le fossé, on en retira Duguesclin encore tout étourdi de sa chute. Le Breton reprit connaissance au bout de quelques instants : il demanda à ceux qui l'entouraient si l'assaut continuait encore. Leur réponse affirmative fit renaître son audace ; il se couvrit d'une armure plus solide, et, malgré les prières de ses amis, il s'empressa de joindre les Français. Voyant que l'on abandonnait l'attaque des tours, parce que la journée tirait à sa fin, Duguesclin s'élance vers les fortifications qui défendaient la tête de pont, parvient à briser plusieurs palissades, puis, accompagné de quelques braves, il se précipite dans les retranchements, taillant en pièces tout ce qui s'y trouve : l'audacieux

serait entré le soir même dans la place, si les assiégés n'eussent aussitôt levé le pont-levis. Le dauphin, voyant monter ainsi à l'escalade un guerrier qu'il ne reconnaissait pas, désira savoir son nom : on lui apprit que c'était Duguesclin, engagé depuis peu de temps au service de la France. Le régent fit appeler le Breton, le combla de caresses, en lui disant qu'il venait de justifier d'une manière glorieuse la bonne opinion que chacun avait conçue de son mérite. Cependant les trois reines renfermées dans Melun, déjà épouvantées des premières tentatives effectuées par les troupes françaises, apprirent bientôt que le dauphin préparait un nouvel assaut pour le lendemain, et qu'il en confierait la direction à Bertrand : celui-ci avait juré de ne faire quartier à personne, s'il prenait la place de vive force. Les princesses, aussi effrayées que les habitants, exigèrent que le baron de Mareuil capitulât sans attendre plus long-temps : en conséquence, la ville et le château furent livrés au dauphin (1359). Ce prince, pour récompenser les services rendus par Duguesclin, le nomma gouverneur de Pontorson, château-fort situé sur la frontière de la Bretagne et de la Normandie.

Bertrand fit son entrée à Paris, marchant derrière le dauphin; sa réputation, son aventure devant Melun et la singularité de sa personne, le rendirent l'objet de la curiosité générale. Les hostilités cessèrent quelque temps après, et les ouvertures de paix que l'on fit amenèrent ensuite le malheureux traité de Bretigny. Bertrand, affaibli par des blessures assez dangereuses, résolut d'aller se reposer dans son gouvernement de Pontorson.

Avant de quitter Paris Bertrand eut encore le temps d'y voir paraître le roi Jean, qui le confirma dans son gouvernement de Pontorson, et lui donna une compa-

gnie de 100 lances, faveur réservée aux princes du sang : ce n'était par le fait que la licence de lever une compagnie de 500 hommes de cavalerie, qui marchaient sous une bannière aux armes de France et du capitaine ; ce corps devenait la propriété de celui qui le formait, mais le roi en acquittait la solde ; et comme le prince ne se piquait guère d'exactitude à cet égard, le zèle du commandant devait y suppléer : c'est ce que fit souvent Duguesclin.

Dès qu'il fut arrivé au château de Pontorson, Bertrand s'occupa à compléter sa compagnie ; elle se composa, en entier, de Bretons d'un courage éprouvé. Sur ces entrefaites il apprit que deux capitaines anglais, au mépris de la trêve, couraient les campagnes, pillant les bourgs et les villages : quoique souffrant, Bertrand ne balança pas à se mettre en mesure de délivrer la province de ces hôtes dangereux (comm. de 1361). Comme sa résidence touchait les frontières de la Bretagne, le chevalier put instruire en peu de temps ses anciens compagnons de sa résolution d'entreprendre une expédition contre les Anglais ; au bout de quelques jours 2,000 *Gars* se trouvaient réunis sous ses ordres : il partit de Pontorson à la tête de 900 chevaux, pour courir à la recherche des capitaines Windsor et Plebi. Ceux-ci, apprenant que Duguesclin avait juré de les combattre sans quartier, eurent grand soin de l'éviter; néanmoins il les atteignit et les resserra dans un bois du côté de Saint-Lô, où leur nombreuse cavalerie les embarrassait au lieu de les servir. Ils envoyèrent à Bertrand un écuyer, pour lui représenter qu'il était indigne de guerriers braves de se mesurer au milieu des bois et des ravins ; que la plaine voisine serait un champ de bataille plus convenable à des gens de cœur. Duguesclin accepta cette proposition ; il laissa défiler

Windsor, le suivit jusqu'au terrain désigné, et puis le chargea impétueusement sans lui laisser le temps de ranger ses escadrons. Le combat dura six heures avec un acharnement incroyable; enfin les Anglais furent défaits, leurs chefs pris, et l'immense butin qu'ils traînaient à leur suite tomba au pouvoir de Bertrand.

On sentit d'autant plus le service rendu en cette occasion par le gouverneur de Pontorson, que Jacques de Bourbon succombait presque en même temps dans les champs de Brignais en combattant des bandes armées. On devait craindre qu'un semblable fléau ne vînt affliger le nord et l'ouest du royaume; mais la présence de Duguesclin suffit pour éloigner de ces contrées les dévastateurs : la Normandie s'en vit délivrée, grâce à ses soins; les habitants de cette province le proclamèrent leur libérateur. Les villes qu'il traversait lui prodiguèrent des honneurs extraordinaires : le clergé d'Avranches vint le recevoir aux barrières, et le conduisit au logement préparé d'avance. A peine y est-il arrivé, qu'un bourgeois se présente, et lui offre, comme gage de son estime particulière, un présent en espèces : Bertrand le refuse avec sa modestie accoutumée. Le bourgeois, après quelques instances inutiles, se retire, et revient aussitôt muni d'un présent double du premier; même refus, accompagné de marques de reconnaissance. Cet homme se retire, et ne tarde pas de reparaître portant un don trois fois plus riche. Surpris d'un procédé si extraordinaire, le héros en demande le motif. « Je ne connaissais pas tout votre mérite, dit le bourgeois, quand je vous ai fait mes premières offres; vos refus successifs m'ont appris à connaître ce que vous valez, et j'ai triplé la valeur de mon présent. » Il appuya cette explication de prières

si pressantes, que le chevalier ne put s'empêcher d'accepter.

Ce fut après avoir purgé son gouvernement des bandes qui le désolaient, que Duguesclin songea à céder aux vœux de sa famille : tous les siens le pressaient depuis long-temps de se marier ; il craignait que sa laideur ne le fît mal accueillir de celle qui fixerait son choix, ne sachant pas que la gloire efface aux yeux des femmes les torts de la nature. La Bretagne s'enorgueillissait déjà de lui avoir donné le jour ; on citait sa générosité autant que sa valeur : on oublia bientôt la difformité de ses traits pour ne songer qu'à sa distinction. Dès que l'on sut qu'il était décidé à se marier, quantité de châtelaines prétendirent à l'honneur de lui appartenir ; il donna la préférence à Tiphaine de Raguenel, dont le père avait assisté au combat des trente : ses connaissances en astrologie judiciaire l'avaient rendue célèbre. Le lecteur se rappellera sans doute que ce fut elle qui prédit la victoire que Duguesclin remporta sur Cantorbéry. Tiphaine s'adonnait à l'étude de l'astronomie : elle résolut quelques problèmes de chimie et de physique, ce qui la fit regarder par le vulgaire comme un être surnaturel. On fut persuadé que Tiphaine entretenait un commerce avec le diable ; sa réputation sur ce point était si généralement établie, que beaucoup de chevaliers, d'ailleurs très-braves dans les combats, refusèrent, pour une raison aussi futile, la main de cette héritière, quoiqu'elle fût riche et belle. Une pareille crainte n'arrêta point Bertrand ; il ne fit aucune difficulté de s'unir à Tiphaine, dont les grâces le charmaient depuis long-temps. De son côté, la fille de Raguenel avait conçu une vive affection pour Duguesclin ; elle s'intéressait à ses succès, et avait démêlé

une âme brûlante à travers l'écorce un peu grossière de sa personne.

L'alliance de Bertrand avec Tiphaine de Raguenel fit l'étonnement de toute la Bretagne ; le peuple disait qu'il n'y avait que Duguesclin qui pût avoir le courage d'épouser une sorcière. Au sortir des noces, Bertrand conduisit sa femme à Pontorson, et engagea sa sœur Julienne, religieuse dans une communauté de Rennes, à l'accompagner pour tenir société à Tiphaine.

Dès que Duguesclin fut rentré dans son gouvernement, il invita la chevalerie de la Bretagne et de la Normandie à venir aux fêtes et aux tournois qu'on devait y donner. Pendant qu'il célébrait son bonheur au milieu de nombreux amis, on lui annonça qu'un corps de troupes britanniques, fort de 1,200 hommes, débarqué récemment à la Hogue, se dirigeait vers la Bretagne par la Normandie, en saccageant sans pitié les lieux qui se trouvaient sur son passage. Bertrand avertit les commandants des places de son gouvernement de se tenir prêts à repousser toute espèce d'agression. Les Anglais avaient pour chef le capitaine Felton, du pays de Sussex (1), homme présomptueux à l'excès, et surtout très-envieux des exploits de Duguesclin, dont le seul nom le mettait en courroux. En débarquant il apprit que Bertrand, nouvellement marié, donnait des fêtes à Pontorson; il ne voulut pas sortir de la Normandie sans l'avoir provoqué. En conséquence, s'étant écarté de sa route, il parut devant Pontorson au moment où l'on s'y attendait le moins. Aussitôt les chevaliers bretons et normands renfermés dans la place

(1) Biographia britannica. Kippis. — Ce Felton avait un frère beaucoup plus distingué que lui, chevalier de la Jarretière, et un des meilleurs généraux du prince Noir.

prirent les armes pour aller à la rencontre des Anglais: le général, arrêtant leur ardeur, ordonna au contraire que personne ne parût, fit lever les ponts-levis et retirer les gardes qui garnissaient les remparts. Felton fut étonné de ne trouver personne aux barrières extérieures; craignant quelque surprise, il enjoignit à ses officiers de fouiller les bois voisins, et tandis que ceux-ci tournaient le château, il s'approcha du bord des fossés, et d'une voix forte appela Duguesclin. Celui-ci parut aux créneaux, magnifiquement vêtu, comme en un jour de réjouissance. « Vous voilà donc, intrépide guerrier, lui cria l'Anglais; je viens, pour l'amour de votre gloire, vous arracher des bras du plaisir, afin qu'un nom pareil au vôtre ne s'obscurcisse pas dans l'oisiveté. Je viens vous défier, en vous laissant le choix des armes et la liberté de fixer le nombre des combattants: 20 contre 20, 100 contre 100; je vous offre même de faire combattre 5 Anglais contre 20 Bretons que vous commanderez: parlez, choisissez. »

Duguesclin, accoudé sur le parapet, regardait Felton en affectant de ne rien répondre à ses insultantes provocations; son silence dédaigneux augmenta la colère de l'Anglais: « Lâche! descends du haut de la tour, viens rompre une lance; je prouverai au monde entier que ta réputation est mal acquise, disait-il. » Bertrand pouvait à peine contenir les chevaliers cachés derrière les bastions, non loin de lui. « Descends donc, lâche, » répétait Felton en fureur. Enfin Duguesclin se met tout droit, regarde son ennemi fixement, lui tourne le dos, reste quelque temps dans cette position, et disparaît sans avoir proféré un seul mot. Sur ces entrefaites, les officiers, revenant de fouiller les bois voisins, entendirent leur général parler très-haut; ne voyant personne sur les

bastions, ils lui demandèrent ce qu'il avait pour se disputer ainsi avec des murailles. « Je viens de provoquer Duguesclin de la manière la plus forte, leur dit Felton, mais il a disparu sans avoir osé soutenir mes regards. » Le superbe recommença ses apostrophes, auxquelles les échos seuls répondirent. La rage dans le cœur, Felton rallia sa troupe, et prit le chemin de la Bretagne.

Dès que Duguesclin vit que les Anglais s'éloignaient, il dépêcha deux coureurs pour porter l'ordre aux garnisons de Beuvron et de Saint-Michel de se réunir le lendemain à l'entrée d'un bois fort connu des deux commandants de ces villes, et sortit le soir même de Pontorson, emmenant tous ses gens. Les archers venus de Beuvron et de Saint-Michel se trouvèrent exactement au lieu indiqué. Bertrand disposait ainsi d'un corps de 1,000 hommes, dont 700 à cheval.

Felton, ayant perdu du temps en se détournant pour venir à Pontorson, désirait le regagner; il chemina donc toute la nuit. Duguesclin, qui dut toujours ses avantages à la rapidité de ses mouvements, l'atteignit au milieu des landes de Mellac, après vingt heures de marche. Il envoya sur-le-champ un de ses écuyers au capitaine anglais pour lui annoncer que l'on venait enlever ses *guilledins*, afin de leur épargner la peine d'aller jusqu'en Bretagne. On appelait guilledins de très-jeunes bacheliers, étrangers au métier des armes : c'était une épithète injurieuse pour des soldats. L'Anglais, étonné de voir devant lui Duguesclin conduisant des forces égales aux siennes, répondit néanmoins avec assurance : « Allez dire à votre maître que mes guilledins serviront à le mener prisonnier, ainsi que tous les siens; » se tournant ensuite vers ses officiers, il leur dit : « Le Ciel nous favorise assez pour offrir

à nos coups ce Bertrand qui a causé tant de mal à nos compatriotes : nous sommes ici en rase campagne, nous n'avons à craindre aucune de ses ruses infernales; comptez donc sur une victoire certaine. » En même temps il fit faire volte-face à sa troupe, et s'avança en bataille serrée contre les Français. Duguesclin n'avait pas besoin de stimuler ses compagnons; il se contenta de parcourir les rangs, de parler à la plupart d'entre eux d'un air de gaieté : les trompettes sonnèrent, et les deux partis se heurtèrent violemment. Du premier choc les lances volèrent en éclats, et furent remplacées par l'épée et la dague. Bertrand saisit sa hache terrible (son arme favorite); il tint tête à quatre Anglais qui, s'étant dévoués pour l'immoler, s'acharnaient après sa personne; il les abattit tous, aidé du seul Geoffroi de Lannion. Felton, pris deux fois par les Bretons, fut deux fois arraché de leurs mains, et finit par succomber dans un troisième engagement; Rollin Bodin le renversa d'un coup de masse d'armes, et le fit prisonnier. Les vainqueurs irrités frappaient sans relâche sur leurs adversaires, qui n'opposaient plus de résistance. Duguesclin, toujours humain après l'action, arrêta la furie de ses soldats; il ordonna de prodiguer des soins aux blessés, et partagea ensuite le butin aussi bien que les prisonniers entre ses hommes d'armes et les arbalétriers, en ne se réservant que Felton : ses écuyers le conduisirent au château de Pontorson.

Il est certain qu'après cette expédition Duguesclin forma le projet d'abandonner une carrière parcourue jusqu'alors si glorieusement. Heureux dans son hymen, il avait savouré avec délices les jouissances du repos. D'après les mœurs du temps, un capitaine ne pouvait, sans déshonneur, quitter le métier des armes avant que

la vieillesse ne l'eût mis hors d'état de servir ; mais Duguesclin s'était placé au-dessus de cette considération par sa bravoure. En se retirant du théâtre de la guerre, il s'élevait au-dessus des préjugés de son siècle, et renonçait volontairement aux honneurs extraordinaires que la fortune semblait lui promettre : on pouvait donc le considérer comme un sage affranchi des illusions du monde. Tiphaine, transportée du sentiment de la gloire, combattit la résolution de son mari. Craignant qu'on ne lui attribuât une retraite qui priverait la patrie d'un de ses plus puissants soutiens, elle se servit de tout son ascendant pour l'engager à changer de résolution : Duguesclin céda aux instances d'une femme dont il appréciait le rare mérite. Les prières de Tiphaine le disposèrent à se rendre aux désirs de Jean de Cintré, commandant de la Guienne, qui le suppliait de venir le seconder dans une entreprise qui devait avoir les plus heureux résultats pour le service du roi.

Edouard III avait signé la paix à Bretigny, mais il ne l'observait point, parce que Jean II ne pouvait l'y contraindre : le gouverneur anglais de la Guienne et ceux des provinces adjacentes ne cessaient de désoler les terres de France ; ils avaient surpris le château d'Essay, place forte environnée de marais, et d'un accès très-difficile. De cette position redoutable ces étrangers tenaient la province dans un effroi perpétuel, dévastaient impunément le plat pays, et couraient se renfermer derrière les inexpugnables remparts du château, sitôt que des forces supérieures approchaient. Duguesclin partit de Pontorson suivi de sa compagnie et d'autres troupes, en tout 1,100 féodaux et 400 archers ; il longea la frontière de la Bretagne, franchit la Loire, traversa le Poitou, l'Angoumois, et opéra sa jonction avec le sire de Cintré sur les bords de la Dor-

dogne. Son intervention releva le courage des Français. Les habitants de la Guienne ne le connaissaient que par la voix de la renommée ; ils accoururent sur son passage pour le contempler.

Nous avons dit que Duguesclin mettait dans ses opérations une promptitude merveilleuse : le jour même de son arrivée il investit le château d'Essay. Jean de Cintré voulait céder le commandement suprême à son généreux auxiliaire ; celui-ci le refusa, et ne fit aucune difficulté de servir sous ses ordres. La place fut attaquée à la fois des deux côtés : les assiégeants échouèrent au début de cette tentative. Bertrand, craignant de laisser fléchir l'ardeur des troupes, saisit une échelle, monte rapidement sur le rempart, et y plante son pennon en poussant son cri de guerre. A ce signal si connu, les Bretons s'élancent à l'escalade pour défendre la bannière de leur général. De son côté, l'ennemi s'efforce de l'abattre : tout plie à l'approche des soldats de Bertrand ; les Anglais se retirent dans le corps de la place, Duguesclin les poursuit chaudement. Trouvant le pont encombré, il passe sur des poutres jetées d'après ses ordres sur les deux parapets ; l'une de ces poutres, rongée par la vétusté, plie sous lui et se rompt : il tombe de quinze pieds au fond de la cour intérieure du château, et se casse une jambe. Se traînant dans un des angles de la muraille, Bertrand s'y adosse et attend courageusement ses ennemis, ayant à sa main sa longue hache dont il se servait avec une dextérité incroyable. Du premier coup le valeureux Breton terrasse un Anglais qui voulait se saisir de lui ; d'un revers il casse les bras du second. Deux nouveaux assaillants se présentent au moment où ceux-ci mordaient la poussière; ils essaient de tourner ce formidable adversaire, afin de le vaincre plus facilement. Bertrand leur faisait face

depuis quelques instants; mais la douleur qu'il ressentait de sa blessure, jointe à la fatigue, allait bientôt terminer cette lutte inégale, lorsqu'un écuyer nommé Hongar, du pays de Morlaix, l'aperçoit près de succomber; aussitôt il se laisse couler le long du mur, saute dans la cour, se précipite sur les deux Anglais, perce le premier de sa dague, et force l'autre à s'éloigner: Duguesclin épuisé tombe entre les bras de son libérateur. Des chevaliers français qui avaient brisé les barrières accourent, l'enveloppent dans leurs manteaux et le transportent ainsi hors de la cour, en mêlant des gémissements aux cris de victoire que poussaient les soldats de Cintré vainqueurs sur tous les points.

En voyant défiler ce funèbre cortége, les Bretons ne doutèrent pas que leur commandant ne fût mort; rien ne put contenir leur fureur, ils mirent le feu au château: « Nous voulons, disaient-ils, que ces ruines fumantes deviennent un monument de notre douleur et de l'amour que nous avons pour Duguesclin; » et les murailles, les tours, les portes, tombèrent comme par enchantement sous leurs efforts réunis. Au milieu de ce tumulte, on vint annoncer à ces furieux que l'objet de tant d'affection n'avait point cessé de vivre; ils refusèrent de le croire, et continuèrent d'assouvir leur vengeance sur des décombres. Enfin, à force de soins, on ranima les esprits de Bertrand; ses fidèles compagnons purent entendre sa voix chérie, et apprendre de sa bouche qu'il espérait encore les mener au combat.

On décida de le conduire en Bretagne. Les écuyers le chargèrent sur leurs épaules; et, traversant ainsi la Guienne, le Poitou, l'Anjou, ils arrivèrent à Nantes dont les habitants supplièrent Duguesclin de s'arrêter

dans leurs murs pour y attendre sa guérison. Le comte de Blois accourut le visiter. Un jour ce prince se trouvant seul avec le chevalier, désira le consulter sur ses affaires particulières. « La comtesse de Penthièvre et mes amis, dit-il, ont résolu de rassembler extraordinairement les soldats attachés à ma cause, afin d'attaquer à l'improviste les Anglais sur tous les points, soit dans les places fortes, soit dans les camps retranchés. — Mais oubliez-vous, répondit Bertrand étonné, que la guerre n'est point déclarée en Bretagne, que les Anglais se reposent sur la foi des traités? —Duguesclin, répliqua le comte, vos scrupules se dissiperont quand vous saurez ce qui se passe. Les Anglais ne cessent de dévaster les campagnes : lorsque je me plains de ces infractions, le duc de Lancastre les désavoue, il est vrai, mais Edouard commande en secret de les continuer; j'en ai des preuves irrécusables : voici un ordre textuel que le hasard a mis entre mes mains; le monarque y désigne lui-même les points sur lesquels il convient de diriger les excursions. » L'indignation de Bertrand fut au comble, et le comte de Blois, voulant profiter de sa colère, le somma de tenir la promesse faite par lui en entrant au service du roi de France, c'est-à-dire de venir au secours de la Bretagne quand elle serait menacée. Le guerrier n'hésita point; il promit de se trouver à Nantes au bout de deux mois, avec des troupes nouvellement rassemblées.

Duguesclin, se sentant en état de monter à cheval, partit pour Pontorson; il fut bientôt à même de reconnaître la vérité des assertions du comte de Blois. Les capitaines anglais, ayant appris que Bertrand se préparait à regagner son gouvernement, résolurent de

l'enlever à sa sortie de Nantes. Richard de Grevasques, le plus entreprenant d'entre eux, se chargea de l'exécution de ce coup d'audace.

Le second jour de marche, Bertrand logea dans une abbaye; son escorte et sa compagnie de cent lances prirent gîte à Nozay. Grevasques arriva devant cette ville le lendemain matin au point du jour, massacra les gardes extérieures, barricada les portes au-dehors, et s'élança vers l'abbaye; mais un écuyer placé sur la tourelle avancée, le vit approcher, et donna l'alarme. Duguesclin descendit lentement, pouvant à peine supporter le poids de son armure; il réunit autour de lui ses gens et le peu de soldats restés auprès de sa personne. Les Anglais, arrêtés quelque temps par les valets qui s'étaient mis en défense, envahirent la dernière cour, où Bertrand les attendait : il voulut marcher à eux le premier, quoique affaibli par de longues souffrances; on ne lui en laissa pas le temps; les chevaliers bretons s'élancèrent en avant pour le garantir, et le retinrent au milieu d'eux. Geoffroy Levoyer, Raoul de Kergouet, le sire de Bouillé, expirèrent à ses pieds, percés de coups. Les assaillants poussaient des cris de joie, regardant la prise de Bertrand comme assurée, lorsqu'on entendit le galop d'une troupe de cavalerie : c'était la compagnie de 100 lances, qui accourait pour délivrer son commandant. Les Bretons, encouragés par l'approche de ce secours inespéré, se multipliaient en quelque façon pour résister à l'ennemi. Grevasques, furieux de se voir enlever sa proie, redoublait d'efforts, quand il vit choir à ses côtés son fils frappé mortellement au visage : le sang de ce jeune homme rejaillit sur lui. Son émotion fut telle à la vue de ce cruel spectacle, que les armes tombèrent de ses mains : on l'entoura, et on le fit prisonnier. Le malheur de ce père infor-

tuné toucha l'âme de Duguesclin, qui, toujours magnanime, le renvoya sans rançon, lui accordant la permission d'enlever le corps de son fils.

Après avoir échappé à ce péril, Bertrand rassembla sa compagnie, et poursuivit sa route pour Pontorson. Déjà il apercevait les tourelles du château; le son du beffroi, qui semblait annoncer de loin son arrivée, frappait son oreille; son cœur palpitait à l'idée de se trouver bientôt réuni à tout ce qu'il avait de plus cher; lorsque le chevalier commandant l'avant-garde vint l'informer que l'on distinguait parmi les haies des hommes armés qui se cachaient mystérieusement: on sut bientôt que c'était une bande de trois cents Anglais. Bertrand prit sur-le-champ les mesures nécessaires pour fermer les différentes issues, et en peu de temps ces partisans se virent contraints de mettre bas les armes. Le chef seul, monté sur un cheval vigoureux, opposait la résistance la plus opiniâtre. Les Bretons l'assaillirent de toutes parts et l'emmenèrent prisonnier à Duguesclin, qui reconnut Robert Felton. Pendant l'absence de Bertrand, ce capitaine avait recouvert sa liberté en payant à Tiphaine la rançon exigée par les lois de la guerre : mais il ne put se consoler de sa disgrâce; le souvenir des traitements généreux qu'on lui avait prodigués au sein de la famille de Duguesclin l'importunait; pour venger son affront, Felton aurait voulu anéantir jusqu'à la maison qu'il avait habitée. En conséquence, deux jours après son élargissement, s'étant mis à visiter les quartiers anglais, il parvint par ses instances à réunir 300 hommes avec lesquels il conçut le projet d'aller surprendre le château de Pontorson, d'enlever Tiphaine de Raguenel et Julienne la religieuse, sœur de Bertrand; entreprise dont le succès lui paraissait infaillible, car 100 archers au plus

composaient la garnison. Felton concerta son perfide dessein avec une chambrière du château, qui promit de le favoriser jusqu'au bout. En effet ce jour-là même, avant que le soleil fût levé, elle l'introduisit dans l'intérieur des cours, en lui livrant deux des portes du parc : cette femme eut également la détestable précaution de laisser ouverte une des fenêtres de l'appartement principal (1).

Le capitaine appliqua une échelle à cette fenêtre, et monta, se réjouissant déjà de tout le chagrin qu'il causerait au rival dont le nom seul allumait sa colère ; mais au moment où il allait entrer dans l'appartement, Julienne Duguesclin, la religieuse, éveillée par le bruit de l'alerte, se présenta, revêtue d'une armure de son frère ; elle fondit sur Felton, qui atteignait déjà la fenêtre, l'attaqua courageusement, mit en pièces son casque, poussa l'échelle d'un bras vigoureux, et la renversa : l'Anglais tomba tout étourdi sur le pavé. L'action héroïque de Julienne (2) donna le temps à la garnison et aux gens du château d'accourir de toutes parts ; on assaillit les soldats étrangers qui, épouvantés par ce premier échec, lâchaient pied et s'échappaient à travers le parc, se hâtant de sortir de Pontorson ; leur bande fuyait encore lorsqu'ils rencontrèrent la troupe de Duguesclin, qui les ramena prisonniers au château. Le général breton y trouva tout le monde en rumeur : il l'attribuait à son arrivée inattendue. En effet, Tiphaine et Julienne vinrent le recevoir au perron, en lui prodiguant les marques de

(1) Nous n'avons retrouvé aucune trace de ce château.

(2) Julienne Duguesclin fut depuis abbesse de Saint-Georges à Rennes, et mourut dans un âge fort avancé.

leur tendresse : le vainqueur présenta son prisonnier aux dames ; à cette vue Tiphaine ne put contenir des éclats de rire, qui se prolongèrent long-temps : « Ah ! seigneur Felton ! s'écria-t-elle, vous voilà encore ! quoi ! vaincu en quelques heures par la sœur et par le frère, c'est trop pour un vaillant homme comme vous. » Duguesclin, étonné de ce discours, en demanda l'explication ; on la lui fournit : « Comment, capitaine ! dit-il à Felton, surprendre des dames endormies dans leur lit ! c'est déloyal, vous en avez reçu la seule punition que méritait votre procédé : car être battu par moi, c'est convenable, et d'ailleurs vous y êtes accoutumé ; être battu par une religieuse, c'est vraiment trop surprenant. »

Bertrand, n'écoutant que sa bonté ordinaire, aurait néanmoins oublié les torts de Felton, en raison de la singularité de l'aventure, si on ne lui eût fait connaître les moyens mis en œuvre par l'Anglais pour s'introduire dans Pontorson. Indigné de sa perfidie, Bertrand l'accabla des plus sanglants reproches, et le fit reléguer au fond de la grosse tour. La femme qui avait livré à l'ennemi une des portes de la place, fut enfermée dans un sac de cuir et jetée à l'eau, châtiment réservé aux traîtres.

La situation critique de la Bretagne ne permettait pas à Duguesclin de goûter long-temps le repos : quoique la guerre ne fût pas déclarée ouvertement, les ravages continuaient des deux côtés ; de sorte que les peuples, toujours trompés dans leur fausse sécurité, demandaient à grands cris qu'on les tirât de cette incertitude, souvent plus difficile à supporter qu'un malheur dont on connaît toute l'étendue et dont on peut prévoir le terme. Les Bretons, exaspérés, forcè-

rent enfin Charles de Blois à décider sa querelle avec son compétiteur. Le conseil arrêta que l'on rappellerait Duguesclin, dont le nom inspirait aux soldats une confiance aveugle : on dépêcha vers lui un banneret, qui vint le sommer de tenir la promesse faite au duc de Bretagne à son retour de la Guienne.

Ainsi que tous les gens sages, Bertrand pensait que cette fameuse querelle devait se vider violemment d'un seul coup; il s'empressa de quitter Pontorson, et arriva à Nantes vers les premiers jours d'avril 1363 : on lui fit un accueil capable d'embarrasser sa modestie. Charles de Blois lui conféra le commandement général des troupes : en vain voulut-il s'en défendre, regardant les sires de Rohan, de Laval et de Beaumanoir comme plus dignes de cet honneur par leur rang et par leur mérite; mais ces trois barons furent les premiers à le presser d'accepter, pour le bien public, la charge de laquelle dépendait le salut du duché. Le prince remit à Duguesclin les insignes du commandement, un bâton d'argent parsemé d'hermines. Bertrand, dont l'activité passait toute croyance, se mit à parcourir les villes, les bourgs et les moindres cantons. A sa voix, les plus attiédis se ranimèrent; il compta bientôt sous ses ordres 22,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie. Dès que l'armée eut terminé ses préparatifs, Charles de Blois envoya un héraut à son compétiteur pour lui déclarer la guerre, attendu qu'on n'avait cessé de violer les conditions de la trève. Jean de Montfort répondit qu'il le ferait repentir d'avoir provoqué une rupture aussi éclatante.

Duguesclin commença les opérations par le siége de Carhaix, qui dura trois semaines; il marcha ensuite contre le château de Bécherel, forteresse dont la prise pouvait entraîner des conséquences très-fâcheuses pour

le parti contraire. Les Anglais se concentrèrent à trois lieues de Bécherel, avec l'intention de bloquer étroitement les lignes formées par les assiégeants. A leur approche, Bertrand manifesta l'intention d'abandonner les travaux et de tenter une bataille en rase campagne; mais il s'aperçut dès-lors que le titre de commandant en chef, dont on l'avait décoré, ne le rendait pas maître de prendre les résolutions qu'il jugerait convenables. Le conseil du comte de Blois voulut que l'armée ne fît aucun mouvement. Bertrand, obligé de se conformer à cette décision suprême, se retrancha si bien dans sa position, que les généraux anglais, indignés de voir consumer le temps en efforts impuissants, obligèrent Montfort à défier son rival en combat singulier. Duguesclin, dont la finesse égalait le courage, profita de l'impatience de l'ennemi pour sortir de la situation critique où il se trouvait contre son gré : Bertrand fit refuser le cartel, en offrant de vider l'affaire, dans un délai de huit jours, par une action décisive qu'on livrerait au milieu des landes d'Evran. Cette proposition, acceptée par le présomptueux Montfort, sauva d'une ruine certaine l'armée de son compétiteur.

Les hostilités cessèrent durant une semaine : les deux partis profitèrent de cet intervalle pour réunir jusqu'à leurs plus faibles ressources. Chandos, commandant les troupes anglaises, les concentra sur un seul point, et vint joindre Montfort, accompagné de Robert Kenolles et du sire de Montagu, ses lieutenants. Au jour marqué, les vastes plaines d'Evran virent se déployer des masses énormes. On distinguait, à la tête des Bretons du parti de Montfort, Olivier de Clisson, depuis connétable de France, Tanneguy-Duchâtel, Olivier de Cadoudal et Pierre de Lanvaux; ils suivaient à

regret les mêmes enseignes que les soldats d'Edouard III: cette armée renfermait dans ses rangs 18,000 hommes. Celle de Charles de Blois, plus nombreuse, se composait en entier de Bretons ou de Normands; on y voyait tout ce que le duché comptait de plus illustre: les sires de Rohan, de Laval, d'Avaugour, de Raits, de Rieux, de Malestroit, de Pellevé, de Penhouët, de Quélen, de Cornouailles, de Porrohet, de Tintiniac, de Beaumanoir, de La Marche, etc. Duguesclin pouvait concevoir un juste orgueil en voyant marcher sous ses ordres les chefs de ces puissantes maisons. La journée se passa en escarmouches très-opiniâtres; elles furent toutes à l'avantage du parti des Penthièvre. Le lendemain matin on fit de très-bonne heure les apprêts d'un engagement général: déjà les lignes achevaient de se former; déjà le hennissement des chevaux et les acclamations des guerriers répondaient au son éclatant des trompettes, lorsque les évêques, qui se trouvaient dans les deux camps, vinrent se placer spontanément au-devant des rangs, prêts à se heurter. Les combattants, retenus par le respect, s'arrêtèrent; les prélats entrèrent en conférence au milieu de la plaine, et décidèrent de mettre un terme au différend qui depuis si long-temps agitait la nation. On applaudit de part et d'autre à leur zèle, d'ailleurs fort respectable. Duguesclin fut le seul qui n'approuva point cette démarche; toujours profond dans ses jugements, il prévoyait qu'on n'observerait jamais bien une simple trève, et que la querelle ne serait véritablement terminée que lorsque l'un des deux compétiteurs aurait reçu le coup décisif. Il ne doutait pas que, si on livrait bataille, les résultats ne fussent favorables à Charles de Blois; aussi s'opposa-t-il à toute espèce d'arrangement: son opinion ne prévalut point.

Les évêques obtinrent que les deux rivaux s'aboucheraient ; ils leur peignirent avec chaleur les maux de la guerre, leur montrèrent les Bretons prêts à s'égorger pour des intérêts privés ; ils finirent par les faire consentir à un partage. Les soldats, dont la première effervescence s'était calmée pendant qu'on parlementait, témoignèrent par des cris la joie que leur causait la proposition émanée des évêques : la convention fut donc proclamée ; les soldats des deux camps se mêlèrent, et chacun regagna ensuite ses foyers. Ainsi finit cette campagne. Duguesclin dit au comte de Blois, lorsqu'il le vit signer la convention : « Seigneur, nous avons manqué une belle occasion de vous faire seul duc de Bretagne. » On ne demeura pas long-temps sans reconnaître la justesse de ses prévisions.

Les parties belligérantes se donnèrent réciproquement des sûretés (fin de 1363). Montfort menaça de rompre les négociations si Bertrand n'était pas compris au nombre des otages, ne doutant pas que son rival n'oserait rien entreprendre tant qu'il serait privé de ce vaillant capitaine. Duguesclin aurait pu alléguer les obligations qui l'attachaient au service du roi de France, et ce motif eût paru légitime à tous les yeux : ne voulant cependant pas que son pays pût lui reprocher d'être une des causes volontaires de ses malheurs, il se résigna, en obtenant néanmoins qu'on le relâcherait au bout d'un mois. Il espérait que, dans cet intervalle, les principales clauses du traité seraient posées irrévocablement, ou que la guerre recommencerait incontinent : Duguesclin pensait que, dans ce dernier cas, il lui serait permis de reprendre le commandement de l'armée. Le sort trompa ses calculs : voici comment.

L'accord conclu dans les landes d'Evran avait be-

soin de la sanction de Jeanne de Penthièvre, héritière véritable de Jean III, et de qui Charles de Blois tenait ses droits sur le duché. On n'avait pu la consulter, puisque l'arrangement s'était opéré sur le terrain, et que cette princesse se trouvait alors retenue à Nantes. Elle manifesta une indignation extrême en apprenant que l'on venait de disposer de son héritage sans son aveu, et déclara que nulle considération ne la ferait consentir au partage. D'un autre côté le roi d'Angleterre, ayant vu avec regret aplanir ces différends, attisait le feu de la discorde; il ne se donna point de repos que les négociations ne fussent rompues. Ainsi les habitants de ces malheureuses contrées furent encore trompés dans leurs espérances : tout reprit l'aspect de la guerre. Les hostilités ne se déclarèrent pas d'abord ouvertement; mais chacun se tint sur la défensive. Bientôt de légères escarmouches, des rencontres journalières entre des corps isolés, recommencèrent à porter la désolation au sein des campagnes. On rendit les otages de part et d'autre : cependant, au mépris des lois de l'honneur, Montfort retint Duguesclin et le confia en dépôt à Felton, le même qui avait été fait prisonnier plusieurs fois par cet intrépide guerrier. Ce capitaine venait de payer sa seconde rançon, et se trouvait, par le plus abominable abus de la force, le geôlier de celui dont naguère encore il était le captif.

Depuis un an Bertrand languissait dans la détention la plus arbitraire; on lui avait accordé comme une grâce de sortir, une heure par jour, du château de Bécherel, environné d'une forte escorte. La surveillance que l'on observait à son égard diminua insensiblement : il n'eut bientôt plus pour gardien qu'un jeune bachelier âgé de quinze ans, fils du capitaine

Felton. Dès ce moment l'audacieux Breton conçut le projet de briser ses fers. Comme on le menait promener chaque jour dans le même lieu, il envoya un dimanche son écuyer, qui ne l'avait pas quitté durant sa captivité, l'attendre à l'entrée de la forêt avec deux chevaux très-vigoureux. Tout s'exécuta selon ses désirs : lorsque Duguesclin fut arrivé, ainsi que le jeune Felton, à l'endroit indiqué, il sauta sur un des chevaux, et dit au bachelier : « Mon enfant, votre père sait très-bien que je suis retenu prisonnier injustement ; je ne lui ai point engagé ma parole d'honneur, ainsi il comprendra que je me sois soustrait violemment à un esclavage aussi peu mérité. » En disant ces mots il s'éloigna. Le jeune Felton, le voyant partir, fit retentir la forêt de ses plaintes : « Vaillant chevalier, criait-il, vous allez être la cause de ma mort ; mon père me tuera. » Les pleurs de cet enfant touchèrent Duguesclin ; il revint sur ses pas, et lui dit : « Si votre père veut vous maltraiter, venez vous réfugier chez moi à Pontorson ; je me charge de votre sort. » Piquant ensuite son cheval, il disparut dans l'épaisseur du bois.

Montfort, irrité de l'évasion de Bertrand, accusa Felton de s'être laissé gagner par de l'argent : on savait que le capitaine anglais en était fort avide. Mais Duguesclin, trop généreux pour laisser planer un tel soupçon sur ce chevalier, publia une déclaration de ce qui s'était passé, certifiant sur son honneur que Felton disait l'exacte vérité. Celui-ci, nullement satisfait, adressa un cartel à son ancien prisonnier, qui l'accepta ; mais le dauphin fit porter le différend au parlement : l'affaire fut plaidée solennellement. La cour arrêta que Duguesclin n'avait point forfait à l'hon-

neur, puisque deux cents chevaliers à bannière attestaient que, d'après les arrangements convenus, il ne devait demeurer en otage qu'un seul mois.

Bertrand, ayant brisé ses fers (commencement de 1364), alla se jeter dans Guingamp, la place la plus voisine, et se préparait à la quitter pour gagner sa résidence de Pontorson, lorsqu'il vit sa maison entourée par une foule de gens qui criaient : « Vaillant Duguesclin, ne nous abandonnez pas! » Fort étonné de ces paroles, il demanda ce qu'on voulait de lui : les magistrats lui apprirent que les Anglais tenaient deux châteaux voisins, Trogof et Pithiviers, et qu'ils commettaient de tels ravages, que les habitants avaient résolu d'abandonner leurs demeures et de s'expatrier si Bertrand ne consentait à délivrer ces contrées de ces cruels ennemis. Duguesclin ne fit aucune difficulté de se rendre au vœu public, en déclarant toutefois qu'il entendait être secondé vigoureusement. On mit à sa disposition tout ce qu'il jugea convenable, et dans l'espace de quelques jours, par la seule force de son génie, le guerrier sut se ménager des ressources dont on ne soupçonnait pas l'existence : il inspira une telle confiance, que les bourgeois de Guingamp formèrent un corps d'arbalétriers, et consentirent à partager les dangers de l'expédition. Bertrand prit la moitié de la garnison de Pontorson, obtint quelques troupes de la comtesse de Penthièvre, appela auprès de lui les chevaliers bretons qui habitaient non loin de là, visita les châteaux, les manoirs, les abbayes, et y recueillit des hommes, des armes et des vivres; enfin, en peu de temps, il se trouva comme par enchantement à la tête de 6,000 combattants. Duguesclin marcha aussitôt contre Pithiviers, château construit au milieu des ma-

rais : le gouverneur se nommait Jacques Davy. Jeanne de Rostremen, veuve d'Alain, sire de Rohan, éprise de ce capitaine, qui passait pour le plus bel homme de l'Angleterre, venait de l'épouser : elle habitait avec lui Pithiviers.

La position de la place rendait l'entreprise fort difficile; mais, à l'aide des villageois accourus de divers lieux, Duguesclin parvint à élever une chaussée très-large, fit approcher les machines de guerre, battit les murailles, et pratiqua une large brèche : ses gens s'y précipitèrent en fureur; les paysans eux-mêmes montèrent à l'assaut. Pendant que les uns s'élançaient vers les remparts, d'autres s'attachaient à enfoncer une porte de secours; ils la couvrirent de matières combustibles, et parvinrent ainsi à y mettre le feu. Davy, jugeant à l'acharnement des Bretons que sa ruine était inévitable, n'aspirait qu'à faire payer cher sa défaite; déjà une foule d'assaillants l'entouraient : les assiégeants, irrités d'une défense trop prolongée, venaient de livrer le château aux flammes, ne faisant quartier à personne; ils cherchaient le gouverneur, pour l'immoler. Duguesclin, qui reprenait son caractère humain dès que la résistance cessait, fit abattre lui-même les échelles afin que personne ne montât plus, et s'avançant au milieu de la scène d'horreur que présentait l'intérieur de la place, il prit Davy sous sa protection, en écartant ceux qui le serraient de trop près, et arracha à la brutalité des soldats Jeanne de Rostremen, après laquelle les Bretons s'acharnaient, voulant la punir d'avoir répudié le beau nom de Rohan. Le château de Trogof n'imita point Pithiviers; il capitula à la première sommation.

LIVRE IV.

Duguesclin signale les premiers jours du règne de Charles V par des succès éclatants. — Victoire de Cocherel. — Soumission de la Normandie.

Charles V avait deviné un grand homme dans le capitaine breton, que l'on ne connaissait encore que par une valeur audacieuse. Le prince s'empressa de l'appeler auprès de sa personne dès que l'absence de son père eut mis entre ses mains, pour la seconde fois, le gouvernail de l'Etat. Le roi Jean se vit obligé de laisser à Londres, en otages, plusieurs hauts barons, et son fils le duc d'Anjou, lequel, impatient de cette chaîne, s'évada et franchit le canal de la Manche. Edouard III se plaignit amèrement de cette violation de la foi jurée : Jean alla sans balancer reprendre ses fers, guidé par le noble motif d'éviter à la France les malheurs d'une nouvelle guerre, dont l'évasion de son fils pouvait devenir le prétexte. Il mourut à Londres le 10 avril 1364, emportant au tombeau l'admiration des Anglais, qui, témoins de ses vertus, ne

furent point les victimes de ses fautes. Les Français, pleins d'amour pour leurs rois, donnèrent à la mémoire de ce prince des larmes d'autant plus sincères, qu'ils voyaient déjà dans son fils le réparateur de ses imprudences : c'était ce même Charles V qui, à l'âge de vingt ans, avait, par sa seule sagesse, soutenu la monarchie sur le penchant de sa ruine.

Le régent, avons-nous dit, appela Duguesclin auprès de lui dès que son père se fut embarqué pour l'Angleterre. Il voulait concerter avec ce vaillant chevalier les moyens de comprimer le roi de Navarre qui élevait des prétentions, malheureusement trop bien fondées, sur la Champagne et sur la Bourgogne. Ce Charles-le-Mauvais, dont nous parlons ici, se montrait le plus lâche des hommes, comme il en était le plus pervers : retiré derrière les murailles de ses forteresses, il indiquait aux bandes navarroises les contrées vouées à la dévastation, et contemplait du haut des tours les incendies allumés par ses ordres. Au bout de deux mois Charles déclara solennellement la guerre à son beau-frère, avec une jactance ridicule : ne se croyant pas capable de diriger lui-même la lutte, il en confia le soin à Jean de Grailli, captal du Buch, capitaine basque, de l'illustre maison de Foix, guerrier brave, présomptueux et surtout très-rusé. S'étant mis à la solde de l'Angleterre, lui et ses compagnies, formées de vagabonds de tous les pays, ce Grailli assista à la bataille de Poitiers et s'y distingua d'une manière particulière. En 1364, ce chef de bandes entra momentanément au service du Navarrois, annonçant qu'il allait conquérir en entier le royaume de France, en dépit des efforts de Duguesclin, dont la haute réputation excitait sa jalousie au dernier degré. De son côté, Bertrand mit beaucoup d'empressement à se rendre aux

invitations du dauphin : ce prince le nomma gouverneur de toute la Normandie, que Charles-le-Mauvais s'efforçait d'envahir. Duguesclin prit des mesures propres à justifier la confiance que l'on mettait dans son zèle; et, dès ce moment, il se voua tout entier à la défense de la France.

Il fallait en premier lieu songer à former une armée capable de résister au roi de Navarre, dont les émissaires avaient ramassé tous les partisans gascons, italiens, espagnols, répandus dans les provinces. L'entreprise offrait des difficultés sérieuses : la féodalité dégoûtée par les revers, essuyés depuis que les Valois régnaient, paraissait *engourdie*, disent les Chroniques; elle oubliait son antique renommée au sein de la mollesse; et, par une fatalité inouïe, les héritiers de ces vieilles races militaires dont la belle mission avait toujours été de soutenir l'honneur du pays, les Montmorency, les Couci, les Bourbon, les Chevreuse, se trouvaient ou en bas âge ou retenus en Angleterre comme otages du roi Jean. Edouard III, qui redoutait leur courage, refusait de les mettre en liberté, quoique le monarque français fût venu reprendre ses fers. Le héros breton ne désespérait cependant pas de la fortune publique; il se plaisait à braver les difficultés, et fit un appel aux nobles : sa voix les tira de la léthargie, et réveilla leur ardeur martiale; ils reprirent l'épée, dont quelques-uns ne connaissaient plus l'usage.

Les premiers qui accoururent se ranger auprès de Duguesclin furent le comte d'Auxerre et le comte de Châlons, princes du sang royal; Hennequin, grand-maître des arbalétriers; le vicomte de Beaumont, Léon de Cayeux, Thierri de Bournonville, Tranchant de Granville; les sires de Rambures, de Saimpi, Robert de Villequier, de Betancourt, Odoart d'Albon, Robert

de La Treille, Pierre de Villaines, Robillard de Fontebois, Renard de Renti, Petiton de Courton, de Beaujeu, Guillaume de Bouestel, Eustache de La Houssaye, Thibaut Dupont, Roland Dubois, etc. : le fameux Arnauld Cervolle vint se mettre sous les ordres de Bertrand, amenant 1,500 soldats bourguignons et francs-comtois.

Le général français prépara son expédition avec une adresse rare, se gardant bien de tirer l'ennemi de la sécurité dans laquelle l'entretenait la situation de la Normandie, entièrement dégarnie de troupes. Profitant de la faute que le captal du Buch avait commise en s'enfonçant dans le Cotentin, Bertrand sortit inopinément de Paris, conduisant la petite armée formée dans l'intérieur de la capitale; il se porta sur la rive gauche de la Seine, à l'effet d'investir Mantes, Meulan et Rouleboise, qui tenaient Paris dans une gêne continuelle en arrêtant les arrivages des vivres : Charles-le-Mauvais avait muni ces villes de nombreuses garnisons. Quant à Rouleboise, ce n'était qu'un fort qui incommodait beaucoup le chemin de Rouen. Les habitants de cette dernière ville, très-dévoués au dauphin, sortirent au nombre de 10,000, ayant à leur tête un bourgeois nommé Lelièvre : ils manifestaient l'intention d'enlever la tour et de la raser. Le régent, prévenu de leur intention, applaudit à ce zèle, et envoya Duguesclin ainsi que l'élite de ses forces pour protéger leurs mouvements.

Rouleboise fut attaqué vigoureusement des deux côtés; mais les énergiques dispositions du commandant surent contenir les assaillants : il parut sensible à tous les yeux que cette conquête ne serait pas l'ouvrage d'un seul jour. Guillaume de Launay, un des principaux officiers, ouvrit l'avis d'abandonner le siége pour aller assaillir Mantes,

dont la réduction moins difficile entraînerait celle du fort: Duguesclin ne goûta point ce conseil, regardant comme un déshonneur de se retirer de devant une place sans l'avoir soumise. Le capitaine de Launay, le voyant inébranlable, demanda la permission de tenter un coup de main sur Mantes : Bertrand la lui accorda, et établit un cordon de 100 hommes qui devaient l'avertir de tous les mouvements de Launay, afin de le soutenir à propos si le cas l'exigeait.

Le capitaine partit suivi d'une troupe d'hommes choisis, dont il avait éprouvé plusieurs fois la résolution, et employa pour surprendre la ville un stratagème savamment calculé : il détacha d'abord 30 soldats qui envahirent les cabarets du faubourg, et s'y montrèrent chauds partisans du roi de Navarre. Ces hommes remplirent si bien leur rôle, que les bourgeois et les archers de la garnison ne firent aucune difficulté de les laisser entrer dans la ville à la fermeture des portes; et comme ils étaient disséminés sur plusieurs points, ces soldats arrivèrent séparément dans Mantes, se rencontrèrent au milieu des rues, mais ne s'abordèrent pas, afin qu'on les crût étrangers les uns aux autres. Le lendemain au point du jour, 20 archers déguisés en villageois, ayant leurs armes cachées sous d'amples blouses, se présentèrent à la porte principale au moment où l'on baissait les ponts-levis pour laisser sortir les bestiaux; ils s'annoncèrent comme venant demander de l'ouvrage aux propriétaires des métairies voisines de Mantes. Ils en imposèrent si bien par leur maintien, que l'on n'hésita pas à les laisser passer. Ces 20 Français n'eurent pas plus tôt franchi le pont-levis, qu'ils se jetèrent sur les hommes de garde et les garrottèrent : l'un d'eux sonna du cornet; à ce signal, les 30 soldats introduits la veille accoururent se réunir à ceux-ci en criant : *Launay! Launay!*

6.

Le capitaine, entendant ces clameurs, s'avança rapidement et entra au galop. La garnison se défendait néanmoins en divers lieux, lorsque Duguesclin, averti du mouvement, vint lui-même accompagné d'une partie de ses forces. Les Navarrois, entourés de toutes parts, gagnèrent une église : le général les y bloqua, et fit prévenir les habitants que s'ils tentaient de secourir les gens de Charles-le-Mauvais, la ville serait mise au pillage. Sur ces entrefaites, 400 hommes de cavalerie se présentaient devant Mantes pour renforcer la garnison; mais ils furent arrêtés par le sire de Malestroit, que Duguesclin envoya contre eux avec un fort détachement : ils furent culbutés, et la majeure partie tomba au pouvoir des Français. La nouvelle de cet échec engagea ceux de Mantes à capituler.

Sans perdre un seul instant, Bertrand revint devant Rouleboise, dont le gouverneur lui reprocha en termes injurieux, à travers les créneaux, les moyens dont il s'était servi pour se rendre maître de Mantes. « Quant à moi, cria-t-il plusieurs fois, je me ferai tuer plutôt que de capituler. » En effet, ses actions répondirent à ses discours; il se défendit intrépidement, et repoussa plusieurs fois les Français qui montaient à l'escalade. Duguesclin n'était pas homme à se rebuter aisément; il fit venir de Melun toutes les machines de guerre qui s'y trouvaient, et les disposa sur-le-champ devant les murs : à cette vue, les assiégés perdirent courage et se soumirent; on leur accorda des conditions honorables. Duguesclin prit possession du fort et en ordonna la démolition immédiate, pour qu'il ne servît plus d'asile aux soldats de Grailli.

Regardant son expédition incomplète si Meulan restait entre les mains du roi de Navarre, Bertrand avisa aux moyens de réduire promptement cette place. Ayant

reçu de Paris quelques troupes fraîches et rappelé celles qui battaient la campagne, Duguesclin eut à sa disposition 6,000 hommes : il concentra ces forces sur la rive droite de la Seine, et en partagea le commandement avec le comte d'Auxerre. On mit l'infanterie sur des bateaux, les gens d'armes côtoyèrent la rivière : les deux généraux s'avancèrent pour reconnaître Meulan. Une tour élevée, placée sur la montagne qui domine la ville, servait de citadelle ; des portes ferrées, de hautes palissades et la moitié d'une division défendaient le pont ; les murailles, reconstruites depuis quelques mois, n'offraient point d'accès à l'escalade ; les fossés pleins d'eau rendaient les approches fort difficiles. Les habitants, très-dévoués au roi de Navarre, se montraient décidés à seconder de tous leurs moyens la garnison, composée de soldats anglais, normands et navarrois.

Duguesclin résolût de diriger ses premiers efforts contre la citadelle : au moment où il distribuait les postes, un carreau de pierre, d'un volume considérable, fut lancé de la tour et vint rouler aux pieds de son cheval, qui se cabra de frayeur ; si Bertrand eût fait un pas de plus, il était infailliblement écrasé.

Les arbalétriers reçurent aussitôt l'ordre de commencer à tirer sur ceux qui défendaient les remparts. Pendant que les Anglais étaient occupés à riposter aux assiégeants, Duguesclin se mit à la tête de la gendarmerie, décrivit un long circuit, vint fondre sur les retranchements des barrières extérieures, et les enleva après quelque résistance : les Navarrois se retirèrent confusément, en fermant les portes. Bertrand, qui les serrait de près, abattit lui-même à coups de hache les retranchements, et se précipita suivi des siens par cette ouverture ; les assiégés, épouvantés en le voyant paraître

au cœur de la place, crièrent grâce; ils capitulèrent, et Duguesclin arrêta les excès autant qu'il fut en son pouvoir.

La conquête de Mantes, de Meulan et de Rouleboise s'effectua d'une manière si prompte, que le captal du Buch, retenu du côté de Saint-Lô, n'eut pas le temps de venir au secours de ces trois villes. Mais un événement majeur vint dédommager Charles-le-Mauvais des pertes que Bertrand lui occasionnait : c'était la mort de Jean II; ce prince expirait à Londres le jour même où Duguesclin s'emparait de Mantes. A peine le monarque français eût-il fermé les yeux, qu'Edouard envoya sur le continent un baron pour sommer le dauphin de payer les 14 millions qui restaient dus sur la rançon du roi. Charles V refusa d'acquitter cette somme, se fondant sur ce que son père était mort dans les fers. Edouard s'y attendait fort bien, mais il désirait se ménager un prétexte pour recommencer les hostilités et appuyer les prétentions du roi de Navarre. Jean Jouel, commandant les troupes anglaises en Normandie, reçut l'ordre d'unir ses forces à celles du captal du Buch, afin d'agir de concert contre la France. Ceci augmenta l'arrogance du sire de Grailli, qui jura de mener, pieds et poings liés, aux genoux du roi de Navarre, ce Duguesclin devenu la terreur de Charles-le-Mauvais.

Ces menaces, loin d'intimider le Breton, ne servirent qu'à doubler son ardeur. Bertrand courut à Paris afin de se concerter avec Charles V sur les moyens qu'on pourrait adopter pour conjurer cet orage. Il trouva le prince tout étourdi de la brusque déclaration de guerre d'Edouard III : le vaillant capitaine sut relever le courage de son maître par ses mâles discours et par la confiance qu'il montrait lui-même.

Duguesclin fit rassembler à Paris beaucoup de bateaux,

y embarqua les nobles et sa compagnie de 100 lances, descendit la Seine jusqu'à Rouen, bien résolu de tourner tous ses efforts vers un seul but, celui de soustraire la Normandie à la puissance du Navarrois. En quittant la capitale il supplia le nouveau roi de se rendre à Reims dans le plus court délai et de s'y faire sacrer, afin de prévenir le sire de Grailli, qui annonçait hautement l'intention de s'emparer de cette ville et de mettre ainsi un obstacle invincible à la cérémonie. Le lieutenant de Charles V ayant visité Rouen, gagna Pontorson où, d'après son invitation, plusieurs officiers du parti de Penthièvre devaient venir le joindre. Les Bretons, las de se déchirer entre eux, saisissaient l'occasion d'occuper leur courage hors du duché : le nombre de ces Bretons s'élevait à 3,000; leur mouvement ne fut point remarqué des Navarrois, puisque cette ville touchait les frontières de la Bretagne. La jonction des troupes concentrées à Pontorson avec celles venues de Paris s'effectua auprès de Pont-de-l'Arche, tout aussi secrètement; elles formèrent un total de 10,000 hommes. Le captal du Buch ne put s'empêcher de témoigner beaucoup d'étonnement en apprenant l'arrivée de Bertrand à Pont-de-l'Arche; car il le croyait encore retenu au Louvre auprès de Charles V.

L'armée de Grailli, forte de 12,000 combattants, comptait dans ses rangs des Anglais, des Navarrois, des Gascons, et quelques Normands conduits par les sires Malet de Graville et Pierre de Saquainville. Ces deux barons, relevant du roi de France, pouvaient être taxés de félonie. Parmi les autres chefs supérieurs on distinguait le sire de Mareuil, ancien gouverneur de Melun, Jean Jouel, qui menait les divisions anglaises, et Jean de Beauvoir, sire de Chatellux. La cavalerie de

Grailli, très-inférieure en qualité, ne pouvait se mesurer contre celle de son adversaire.

Duguesclin commandait pour la première fois les nobles de France : il voyait sous ses ordres deux princes du sang, les comtes d'Auxerre et de Châlons, le grand-maître des arbalétriers, l'un des dignitaires de la couronne, et Arnauld Cervolle, dit l'Archiprêtre, le chef de partisans le plus redoutable de cette époque. On devait donc craindre que chacun de ces barons ne voulût se prévaloir de son rang pour décliner l'autorité du général ; prétention fatale qui avait causé les désastres de Crécy et de Poitiers. Bertrand ne se laissa point intimider : fier des 3,000 Bretons qui marchaient sous ses enseignes, il déploya dans ses rapports avec les bannerets français une fermeté qui les contraignit d'obéir sans murmurer. Les soldats, par contre-coup, se virent obligés d'observer une exacte discipline ; chose qui n'était pas ordinaire, mais que Bertrand sut obtenir d'eux.

Ayant concentré ses troupes sur un seul point, Duguesclin les passa en revue et fit publier devant le front des deux lignes ce singulier ordre du jour : « Que celui qui ne se sent pas le cœur de courir les dangers de la campagne sorte des rangs sans crainte ; mais aussi que l'on sache que tout homme qui fuira devant l'ennemi, sera puni de mort impitoyablement. » Pas un soldat ne sortit des rangs. Les hauts barons se rassemblèrent devant les lignes, non loin du centre, et mirent en délibération quel serait le cri de guerre ; précaution fort essentielle, car le cri de guerre servait à rallier les soldats autour de leurs chefs respectifs : ceux-ci n'avaient pas d'autre moyen pour qu'on les reconnût au fort de la mêlée, les armures ayant

entre elles une similitude trompeuse. Chaque leude se servait d'un cri particulier; mais en campagne on en adoptait un qui prédominait sur tous les autres, et servait de signal à l'armée entière. Duguesclin proposa de prendre celui du comte d'Auxerre : ce seigneur refusa, par modestie. Des débats assez vifs s'élevaient déjà pour savoir à quel choix on s'arrêterait, quand les soldats poussèrent spontanément le cri de *Duguesclin! Duguesclin!* Les chefs y répondirent par les mêmes acclamations : ce fut un nouveau gage de confiance qu'ils venaient de donner à leur général. Les échos répétaient encore le nom du héros de la Bretagne, lorsqu'on vit accourir un chevalier qui lançait vigoureusement son coursier en répétant de loin la même clameur : l'eau découlait de sa cuirasse et des flancs de son cheval. On reconnut bientôt Enguerand de Hesdin, le même qui au combat de Montmuran, en 1354, avait abattu et fait prisonnier le capitaine anglais Calverley. Le banneret venait de lever dans ses domaines des hommes d'armes destinés à grossir la *puissance* de Charles V; il traversait avec eux la ville de Vernon, qu'habitait Blanche d'Evreux : cette princesse, qui s'intéressait vivement au roi de Navarre son frère, fit fermer les portes, dans le dessein d'empêcher Enguerand de sortir, et de priver ainsi les Français d'un valeureux officier. Enguerand, feignant de se soumettre, revint sur ses pas; parvenu au milieu du pont de bois, fort peu élevé, il piqua vivement son cheval, lui fit franchir le parapet, et sauta dans la Seine; mais comme elle était très-encaissée en cet endroit, l'intrépide cavalier ne put gagner les bords : il laissa le destrier suivre le fil du courant, jusqu'à ce que la rive fût assez basse pour sortir de l'eau. Le capitaine se jeta alors dans la campagne, où le hasard

se trouvait garantie par l'Eure. La rivière s'échappe en cet endroit entre deux montagnes (1) qui forment rideau. La vallée, occupée par les troupes de Duguesclin, se développait sur une lieue de long; elle s'élargissait dans la direction de la Ronce : le sol en était alors très-uni; maintenant il est sillonné par des haies et des allées d'arbres, qui marquent le morcellement des terres. Cette petite plaine, bornée de tous les côtés au moyen d'obstacles naturels, semblait être dessinée pour servir de théâtre à un engagement sérieux.

Grailli couvrait le sommet de la colline avec la division du centre : la ville d'Evreux lui envoyait des vivres en profusion; il pouvait donc, pour attaquer, attendre le moment où l'ennemi, forcé par la famine de quitter ses lignes, déterminerait un mouvement de retraite. Le village de Cocherel formé de quelques maisons, et le bourg de Pacy situé à deux lieues de l'autre côté de l'Eure, n'offraient aucune ressource aux Français.

Les deux armées s'observèrent plusieurs jours en silence. Quelques escadrons navarrois, ayant voulu assaillir les fourrageurs, furent repoussés et taillés en pièces. Le lendemain un chevalier anglais descendit de la colline, vint planter son pennon devant le front de l'armée, en défiant le plus brave au combat; les bannerets se disputèrent l'honneur de le vaincre : Duguesclin le réserva à Roland Dubois, écuyer breton, dont la force athlétique lui garantissait d'avance un succès

(1) L'une est la Ronce et l'autre la *Côte aux Anglais*, ce qui a fait croire dans le pays que la bataille se livra sur cette hauteur; ce qui aurait été impraticable. D'ailleurs les Mémoires sur Duguesclin, et même le récit de Froissard, indiquent trop bien les lieux pour qu'on puisse s'y méprendre.

complet. Roland sortit des rangs, tourna quelque temps autour de l'Anglais pour fatiguer son ardeur, puis l'aborda, et du premier choc le renversa sur la poussière. Ayant saisi par la bride le cheval du poursuivant, il l'emmenait comme trophée de sa victoire, lorsque six Anglais, qui s'étaient avancés en qualité de témoins, se précipitèrent pour lui barrer le chemin : six Bourguignons s'élancèrent à leur rencontre, les culbutèrent et en firent quatre prisonniers.

Duguesclin crut d'abord que cette petite escarmouche serait le prélude d'une furieuse mêlée ; il s'y attendait avec d'autant plus de satisfaction, que ses troupes paraissaient enflammées d'enthousiasme. Il se mit à les haranguer, suivant son habitude, mettant en pratique les exemples fameux dont son père l'avait souvent entretenu. Bertrand possédait l'art de remuer les âmes par de belles images, n'oubliant jamais de citer quelque trait saillant de l'histoire romaine ; dans cette circonstance, il fit retentir aux oreilles de ses soldats le mot de gloire, toujours d'un effet magique sur le cœur des Français : un murmure flatteur lui prouva que ses paroles avaient été bien comprises. Déjà les chevaux frémissaient dans les jambes des chevaliers, déjà les fantassins brandissaient les armes et n'attendaient qu'un mot pour fondre sur l'ennemi qui les bravait ; mais le général se vit encore forcé de contenir l'ardeur dont il venait d'embraser tous les siens. Grailli avait vu sans émotion la défaite des six Anglais, et rien n'annonçait de sa part l'intention de descendre de la montagne : Bertrand refusa donc de se porter en avant, espérant que la fortune ne tarderait pas à lui offrir quelque chance favorable. Dans ce moment Arnauld Cervolle, le fameux partisan, l'un de ses lieutenants, proposa de recourir aux négociations pour sortir de ce

mauvais pas; les autres chefs goûtèrent ce conseil, et en conséquence on envoya un héraut vers Grailli pour demander qu'il fût permis à l'archiprêtre de venir conférer. Les généraux navarrois y consentirent, et on allait délivrer le sauf-conduit, lorsque le captal s'y opposa en disant : « Cervolle est si mauvais barateur, que s'il venait jusqu'à nous contant jongles et bourdes, il adviseroit notre force et nos gens : ce nous pourroit tourner à grand domaige. »

Duguesclin, voyant le refus que faisait Grailli de recevoir l'archiprêtre, résolut d'épuiser toutes les ressources de son génie inventif pour amener l'ennemi dans la plaine, où il pourrait tirer avantage de sa cavalerie, plus nombreuse que celle du captal. Il prit le parti de simuler une retraite : ruse d'autant plus ingénieuse qu'elle pouvait ne pas être un stratagème, vu la situation de l'armée française, déjà pressée par la disette. On dut instruire les soldats du dessein projeté, de peur qu'une pareille détermination ne les décourageât, et que, frappés par cette idée, ils n'exécutassent en désordre cette manœuvre.

Bertrand fit plier les tentes avec fracas, rappela les postes avancés, et commença sa retraite (17 mai 1364) en traversant les ponts de l'Eure dans le dessein d'aller gagner le vallon de Pacy, ou de faire volte-face rapidement pour se former en ligne une seconde fois sur le même terrain, si on lui en laissait la faculté.

Dès que le captal vit commencer le mouvement rétrograde, il tomba dans une perplexité extraordinaire. Les Anglais demandaient à grands cris de fondre sur les fuyards; les Navarrois, regardant au contraire comme un piége la marche inverse de Bertrand, persistaient à conserver leur position : mais Jean Jouel, qui commandait spécialement les troupes d'Edouard III, dit

que son maître ne lui pardonnerait jamais d'avoir laissé échapper un homme qui avait causé tant de mal à l'Angleterre. Aussitôt, sans vouloir écouter aucune observation, il descendit rapidement suivi de sa division, et se précipita sur l'arrière-garde des Français, dont les deux premiers corps avaient déjà sauté la rivière. Duguesclin était resté avec le dernier en deçà de l'Eure, pour mieux observer la contenance du captal. Voyant que la totalité de l'armée ennemie hésitait à s'ébranler, il jugea qu'on lui donnerait le temps de reprendre sa position; il envoya donc contre les Anglais les troupes qui n'avaient point encore passé, et s'empressa en même temps de ramener dans la plaine les deux autres divisions: ses ordres s'exécutèrent avec une célérité jusque-là sans exemple. Le deuxième corps, conduit par le comte d'Auxerre, franchit les ponts de Cocherel, et vint se ranger à la gauche de l'arrière-garde, qui avait été assez heureuse pour obliger les Anglais à reculer sur le corps de bataille. Les soldats de la droite, marchant sous les ordres du grand-maître des arbalétriers, ne voulant pas attendre que le pont fût évacué par ceux qui les précédaient, se jetèrent d'eux-mêmes dans l'eau, traversèrent les divers bras de la rivière, et arrivèrent sur le terrain aussi vite que les troupes de l'autre aile, de sorte que l'armée se trouva de nouveau en ligne comme par enchantement. Au reste, le captal du Buch favorisa lui-même les Français d'une manière particulière; car il ne sut pas se décider franchement, ne sut ni appuyer les Anglais, ni rester sur la montagne, et la quitta lorsqu'il ne pouvait plus secourir Jean Jouel. Grailli ne descendit dans la plaine que pour recueillir les fuyards anglais, que la cavalerie française poursuivait chaudement. S'apercevant alors que le mouvement de Duguesclin n'avait été qu'un piége tendu à dessein, il

voulut opposer ruse contre ruse. On lui avait annoncé un renfort de 1,200 chevaux, qui pouvaient apparaître d'un moment à l'autre ; il désirait les attendre en gagnant du temps, sans cependant déceler son embarras : dans cette vue, il demanda une trève de quelques heures, comme cela se pratiquait souvent au moment d'une bataille. Voyant Bertrand s'arrêter après son premier succès, il lui envoya dire par un héraut que sa coutume était de ne jamais profiter des chances offertes par le hasard, et que lui et ses lieutenants ne voulaient pas en ce jour tirer avantage de l'état pitoyable où de longues privations avaient mis les troupes de France. L'émissaire s'acquitta de son devoir avec esprit; il employa les moyens les plus adroits pour déguiser la vérité. « Gentil héraut, lui répondit Duguesclin, vous savez moult bien prêcher ; suis content de vous, et je vous baille cent florins en régal ; et vous direz à votre retour que, si Dieu plaît, je mangerai aujourd'hui du captal un quartier, et ne pense ce soir à manger d'autre chair. » Il faisait allusion au nom de Buch, qui se prononçait en français comme bœuf (1). Se tournant ensuite vers ses officiers : « Compagnons, leur dit-il, nous venons de tendre nos filets, les oiseaux s'y sont fait prendre. » Au même instant il fit sonner les trompettes, et s'avança rapidement vers les Navarrois, en poussant devant lui les goujats et les valets de l'armée, afin de produire du désordre parmi les rangs ennemis. Ces valets surpassèrent son attente, culbutèrent les archers gascons, se jetèrent ensuite sur les ailes en se partageant, et démasquèrent ainsi le front de la ligne. Alors les deux partis s'abordèrent rudement. Les Bre-

(1) Quatre têtes de bœuf formaient les armes parlantes de cette maison.

tons, qui tenaient le centre, se faisaient distinguer par leur opiniâtreté : un de leurs chefs, Thibaut de Pont, armé d'une épée de six pieds, dominait les autres combattants par sa taille gigantesque ; mais ayant brisé son arme sur le casque de Bembro, le paladin saisit sa hache, et de chaque coup il faisait voler une tête ou un bras. De son côté, Bertrand parcourait les lignes, animant les siens de la voix : « Amis, disait-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France, et qu'il faut étrenner son règne par une victoire ; » accompagnant, comme à son ordinaire, ces paroles de saillies qui transportaient les soldats et les enlevaient. Ils répondirent tous avec enthousiasme par leur cri usité : *Duguesclin! Duguesclin!* que les échos répétèrent au loin. Bertrand, voulant alors donner lui-même l'exemple, s'élance au fort de la mêlée, et y porte la terreur. Déjà il faisait plier le centre de l'ennemi sous ses efforts, lorsque son aile gauche se mit à reculer devant les gens d'armes navarrois que commandait le baron de Mareuil, l'ancien gouverneur de Melun. Ce guerrier cherchait dans tous les rangs Duguesclin, pour se mesurer avec lui : Renaud de Bournonville, Jean de Sénarpont, Pierre de Lépine, avaient succombé sous ses coups en essayant d'arrêter sa furie. « Où êtes-vous, messire Bertrand ? criait-il ; je vous appelle au combat. » Duguesclin arrivait en ce moment pour réparer le désordre ; il entendit cette présomptueuse provocation, et fondit sur Mareuil avec la rapidité de l'aigle : d'un choc il l'abattit de son cheval ; mais des flots de combattants séparèrent ces terribles rivaux, lorsque Bertrand allait achever à coups de lance son adversaire. La lutte devint opiniâtre auprès de ces deux chefs : la bannière de Duguesclin, portée par le sire de Matignon, renversée deux fois, fut relevée par

Olivier de Mauny, Thibaud de La Rivière, Yves de Charolles, Jean de La Chesnaie et Geoffroi de Kerimel. Cependant le sire de Mareuil, échappé des mains de Bertrand, avait repris l'offensive, et vengeait son affront sur ceux qui l'approchaient. Il tua de sa main Hennequin, grand-maître des arbalétriers; mais, au moment où le guerrier cherchait quelque autre ennemi digne de sa colère, il se vit arrêté par le comte d'Auxerre et son frère jumeau le comte de Châlons, combattant toujours à côté l'un de l'autre. Ils s'attachèrent tous deux à ses pas : le premier lui enleva son casque d'un revers de son épée, et le second lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Navarrois, privés de leur intrépide commandant, reculèrent devant les Normands et les Picards réunis. L'aile gauche des Français regagna le terrain qu'elle avait perdu, et vint s'appuyer au centre où combattait Duguesclin. L'infatigable général survint à l'instant même où les Anglais, après avoir tué le vicomte de Beaumont, se précipitaient comme des furieux au milieu des Bretons. Ceux-ci, attaqués par des forces supérieures, commençaient à plier, lorsque la seule voix de Bertrand les ranima; ils se pressèrent autour de lui, et rétablirent leurs lignes.

Quoique l'ennemi eût perdu beaucoup de monde, il continuait néanmoins à se battre vigoureusement sur tous les points. Le centre, commandé par le captal en personne, soutenait les deux ailes sans se laisser entamer : c'est alors que Duguesclin, jugeant d'un coup d'œil la situation des affaires, conçut un de ces mouvements décisifs qui fixent la fortune; il ordonna à Thomas de La Houssaye de prendre 600 cavaliers de l'aile droite, celle qui avait souffert le moins, de se couler derrière les haies qui bordaient l'Eure, et de décrire un demi-cercle pour se jeter sur les derrières du

centre de l'ennemi, en passant entre la gauche des Navarrois et la montagne de *la Ronce*. La Houssaye exécuta cet ordre avec une rare intelligence: il fondit à l'improviste sur les Anglais; ceux-ci, déconcertés par cette attaque imprévue, furent obligés de diminuer les efforts qu'ils faisaient sur le front de la division : ils subirent ce désavantage sans cesser de disputer le terrain. Dans ce moment solennel deux coureurs, ayant percé la foule des combattants bourguignons, annoncèrent à Duguesclin l'approche d'une division de 1,200 chevaux: méprise heureuse! car ces cavaliers venaient en qualité d'auxilaires au secours des Anglais. Bertrand, trompé comme les autres, crut que le roi lui envoyait ce renfort de Paris. Cette nouvelle, passant de bouche en bouche, parvint dans les rangs ennemis, et y sema l'épouvante. Les Français, animés encore davantage, renversèrent enfin les deux ailes de leurs adversaires; toutefois le centre, composé en entier de cavalerie, ne se laissait point entamer, quoique attaqué de tous côtés. Duguesclin forma ses escadrons en colonne serrée, et, se mettant à leur tête, il perça la première ligne ennemie. Bertrand parvint ainsi sur le point où combattait le sire de Grailli, qui étonnait les plus hardis par sa bravoure héroïque. Roland Bodin, écuyer breton, d'une taille extraordinaire, se précipita sur lui, fit voler sa lance en éclats, le joignit corps à corps, et, le saisissant à deux mains par le casque, le tint suspendu sur son cheval. Duguesclin arriva quand le captal, en se débattant, allait percer de sa dague Roland Bodin au défaut de la cuirasse; voyant le danger que courait son écuyer, il courut vers le captal, et, lui appuyant son épée sur la gorge, s'écria : « Rendez-vous à l'instant, ou vous êtes mort. » Grailli présenta son gantelet à Duguesclin, qui laissa à Roland l'honneur entier de cette belle capture. Saquain-

ville mit également bas les armes; Jean Jouel, commandant les Anglais, blessé à mort, fut pris par Olivier de La Chapelle. La perte de tous ces chefs paralysa les efforts des Navarrois, et décida du gain de la bataille; le centre de l'ennemi, entouré par les deux ailes des Français et par les cavaliers de La Houssaye, finit par s'ouvrir : les Navarrois, les Anglais et les Gascons combattant sur ce point, furent tous tués, pas un seul n'échappa.

Déjà les vainqueurs célébraient leurs glorieux avantages, lorsque des trompettes vinrent annoncer à Bertrand que 1,200 cavaliers normands ou navarrois, accourant en toute hâte, allaient déboucher dans la plaine par Jouy : c'étaient les mêmes que les hérauts avaient signalés depuis deux heures. Duguesclin rétablit aussitôt ses lignes, et fit passer aux prisonniers les ponts de Cocherel, afin de leur ôter la faculté de s'échapper si l'action recommençait. Les nouveaux escadrons ennemis parurent bientôt sur le champ de bataille, s'y enfoncèrent sans précaution, et se virent enveloppés en un clin d'œil. Ces troupes firent d'abord les démonstrations préliminaires pour exécuter quelques charges ; mais, frappées du spectacle qu'offrait la terre jonchée de cadavres, elles n'opposèrent qu'une faible résistance. Les soldats furent pris en totalité ; leur commandant supérieur, Pierre de Sailly, s'échappa seul, grâce à la vitesse de son cheval, et si troublé par la frayeur, que le banneret arriva tout d'une traite à Nonancourt, couvert d'un sac à farine : il l'avait pris dans un moulin, afin de cacher l'éclat de ses armes. Le gouverneur de Nonancourt, quoique du parti de Charles-le-Mauvais, ne le reconnaissant pas sous ce déguisement, ne voulut jamais ordonner de baisser le pont-levis pour lui donner asile. Une autre singularité qui se passa durant l'action mérite de tenir ici sa place, en ce qu'elle peint les

mœurs féodales de l'époque. Le fameux Arnauld Cervolle voyant s'avancer droit à sa chevauchée la bannière du captal du Buch, de qui sa maison tenait une terre en fief, crut de son devoir de ne pas combattre personnellement celui auquel il devait soumission comme vassal; en conséquence, Arnauld sortit des rangs furtivement sans emmener un seul de ses gens, et en ordonnant à l'écuyer qui portait son pennon de l'élever bien haut, afin que l'on ne doutât point de sa présence. Cervolle avait donné des preuves trop éclatantes de sa valeur pour qu'on pût le soupçonner de lâcheté; néanmoins Charles V se montra très-irrité de sa conduite, et « les chevaliers, assure Froissard, parloient moult vilainement de lui. »

Certain de la victoire, Duguesclin dépêcha à Reims Enguerand de Hesdin pour en porter au roi l'heureuse nouvelle (1). Ce paladin, quoique blessé, avait demandé à remplir cette mission : il entra tout armé dans la cathédrale de Reims, au moment où l'archevêque allait commencer la cérémonie du sacre (19 mai 1364). Les mains qui versèrent l'huile sainte sur la tête du monarque, s'élevèrent vers le ciel pour remercier le Dieu des batailles du triomphe accordé par sa miséricorde aux armes de la France; triomphe d'autant plus précieux, qu'il justifiait les espérances de bonheur que la nation avait conçues à l'avénement du nouveau roi. Aussi Charles V ne mit-il pas de bornes à sa reconnaissance; il combla de grâces le général dont les talents et le cou-

(1) Le château actuel de Cocherel n'existait point alors; il appartient aujourd'hui à M. de Lacroix, dont l'habitation n'est séparée du champ de bataille que par l'Eure. M. de Lacroix fait élever en ce moment-ci un obélisque à l'entrée de la plaine, afin de perpétuer le souvenir de cette victoire, et montrer le lieu où se livra l'action.

rage venaient d'assurer un si beau succès : il le nomma maréchal ou gouverneur de la Normandie, et lui donna en propriété le comté de Longueville, confisqué sur le roi de Navarre. Après avoir distribué aux compagnons d'armes de Duguesclin les récompenses qu'ils méritaient à si juste titre, le monarque sévit contre tous les Normands pris les armes à la main. Saquainville eut la tête tranchée ; on préparait le même sort à Guillaume de Malet, lorsque le fils de ce baron menaça d'user de représailles sur la personne de Bremor de Laval, fidèle serviteur du roi, et tombé en sa puissance depuis quelques mois. Cette menace produisit son effet ; un cartel autorisa l'échange des deux bannerets.

Duguesclin se rendit à Rouen, la capitale de son gouvernement ; Charles V y vint également le surlendemain : il voulait se concerter avec lui, afin de tirer de la victoire de Cocherel le parti le plus avantageux. On arrêta, dans cette conférence, de ne travailler qu'à soumettre les places de la Normandie occupées par les troupes de Charles-le-Mauvais. En vertu de ce plan, le nouveau maréchal se mit en mesure de continuer la campagne : il vit aussitôt accourir, de divers côtés, des chevaliers qui aspiraient à l'honneur de servir sous ses ordres. L'armée, forte de 12,000 combattants, se composait des vainqueurs de Cocherel et de nobles, envoyés récemment par les provinces méridionales. Parmi ses lieutenants on distinguait le comte d'Auxerre, le comte de Châlons, Olivier de Mauny, Eustache de Saint-Pierre, le vaillant Thibaut de Pont, Eustache de La Houssaye, et Alain de Beaumont, qui brûlait de venger la mort de son frère le vicomte, tombé sous les coups des Anglais.

Ces généraux commencèrent l'expédition par entrer dans le Cotentin, dont les habitants, fort dévoués à Edouard III, lui avaient livré les forteresses de Valognes,

de Carentan et de Douvres. L'ennemi, maître de ces places, et surtout de la première, protégeait le débarquement des convois sortis des ports d'Angleterre : le chasser de ces positions devenait donc le point essentiel. L'avant-garde de Bertrand, commandée par Bouestel, culbuta les bandes navarroises qui voulaient défendre le passage de la Céline. On s'enfonça ensuite au travers du Cotentin, et, l'ayant balayé dans toute sa largeur, les Français parurent devant Valognes : de nombreux pelotons de soldats anglais couvraient les approches de la place ; ils furent taillés en pièces, et les fuyards allèrent porter la terreur dans la ville, en criant que *le diable de Bertrand* les poursuivait. La plupart des habitants avaient manifesté une haine violente contre la maison de Valois; ils abandonnèrent à la hâte leurs foyers; le reste se réfugia, ainsi que la garnison, dans la citadelle. Duguesclin, arrivant comme un torrent, enleva les fortifications extérieures, et peu d'instants après le corps de la place. Il paraissait probable que la citadelle ne pourrait pas résister aux assaillants ; mais Bertrand, avare du sang de ses soldats, voulut tenter la voie des négociations avant de recourir à la force. Il fit proposer au gouverneur des conditions très-honorables ; on répondit par des propos outrageants : le signal de l'assaut ne se fit pas long-temps attendre. Cette première tentative ayant échoué, le maréchal ordonna de dresser les machines de guerre qui lançaient des quartiers de pierre. Les assiégés essayèrent d'amortir la violence des coups, en prenant soin de tendre des balles de coton et des peaux de bœuf fraîches : cet expédient leur réussit parfaitement. Voyant diminuer l'effet des machines, ils en firent un sujet de raillerie, et enlevèrent même les balles de coton ainsi que les peaux de bœuf, les jugeant inutiles : un de leurs

soldats, placé sur la tourelle la plus élevée, frappait sur une cloche chaque fois qu'il voyait la machine lancer un projectile, et plusieurs de ses compagnons essuyaient avec un linge, par moquerie, l'endroit où le coup avait porté, en criant : « Vous avez bien tort de salir ainsi nos belles pierres blanches. » Les archers du dehors, irrités de la plaisanterie, leur crièrent qu'ils les feraient repentir de cette insolence.

Cependant l'expédition n'avançait pas ; déjà les officiers parlaient de se replier sur Carentan, dont la conquête paraissait plus facile ; mais le maréchal repoussa vivement cette proposition, regardant la levée du siége comme un affront trop cruel pour les armes françaises : Bertrand fit dire à ceux de la citadelle, qu'il était décidé à rester devant leurs murailles une année entière plutôt que d'abandonner son entreprise. Le gouverneur, ébranlé par cette résolution, offrit de remettre la forteresse moyennant 30,000 livres qu'on lui compterait sur-le-champ. Duguesclin répondit à l'envoyé : « Je n'achète les places qu'à la pointe de mon épée. Je donne à votre maître trois jours pour se décider : ce délai écoulé, je n'écouterai aucune proposition, et je ferai pendre aux créneaux soldats et gouverneur. » Celui-ci, intimidé par cette réponse, se soumit, et obtint pour les Anglais des conditions avantageuses : la principale fut la faculté d'enlever ce qu'ils pourraient transporter eux-mêmes. Le commandant sortit suivi des siens, tous chargés d'effets précieux. Les vainqueurs, se voyant privés d'un si riche butin, voulaient les arrêter : Bertrand, religieux observateur de sa parole, interposa son autorité; les soldats obéirent respectueusement; ils ne purent néanmoins s'empêcher de couvrir les assiégés de huées, accompagnées de sanglants quolibets. Huit chevaliers, qui fermaient la marche de la colonne, sen-

sibles aux outrages qu'on leur prodiguait, rentrèrent précipitamment dans le château, levèrent le pont-levis, et crièrent du haut des bastions : « Nous avons des vivres, et nous défendrons si bien le poste, que jamais Bertrand n'y entrera.—Certes, gars, dit celui-ci, vous mentirez, car j'y souperai ce soir, et vous jeûnerez dehors. » Alors il donna le signal de l'assaut; les archers coururent à l'escalade, transportés d'une sorte de frénésie : on enleva la place, non sans perdre beaucoup de monde; car les Français, se disputant l'honneur de monter les premiers, chargèrent si fort les échelles qu'elles cassaient sous leur poids, et les assaillants roulaient dans les fossés pleins d'eau. Duguesclin n'avait pas vu sans admiration l'audace de ces huit chevaliers, dont la défense, quoique courte, fut réellement héroïque; mais il ne put les sauver : au mépris de ses instances, les premiers soldats qui pénétrèrent dans le fort massacrèrent tout ce qu'ils y trouvèrent.

Le général, ayant donné quelques instants de repos à ses troupes, se hâta de marcher contre Carentan : cette ville capitula au bout de deux jours. Il n'en fut pas de même de Douvres, où commandait Calverley, capitaine de beaucoup de réputation : on fut obligé de faire un siége en règle. Bertrand, après avoir reconnu la position, resta convaincu qu'il aurait à surmonter des obstacles prodigieux; il fit appeler auprès de lui plusieurs habitants du pays, afin d'en tirer quelques lumières touchant la situation de Douvres, les chemins couverts et les ressources intérieures. Un de ces bourgeois, nommé Pierre Ledoux, voyant Bertrand inquiet sur le succès de l'entreprise, lui dit : « Quoi! seigneur, vous paraissez embarrassé? il vous reste cependant un moyen infaillible, c'est de faire crier par toute l'armée : *Duguesclin! Duguesclin!* à ce nom seul, la ville se rendra au plus

vite. » Bertrand sourit à cette adroite flatterie. « Je crois, répondit-il, que ce ne serait pas un moyen bien redoutable pour vaincre le brave Calverley. » Dans le fait, outre la valeur personnelle des Anglais et l'habileté bien reconnue de leur chef, Bertrand avait à considérer que beaucoup de Normands opposés à Charles V s'étant refugiés dans Douvres leur dernier asile, on devait s'attendre à une résistance très-opiniâtre. Duguesclin essaya un assaut, qui ne réussit pas : alors on eut recours à la mine, en continuant l'attaque des murailles, afin de retenir les assiégés sur les remparts; on poussa vigoureusement les travaux sans qu'ils s'en aperçussent. Un fait singulier leur donna l'éveil le cinquième jour : un verre rempli d'eau, placé par hasard sur le parapet, fut renversé à plusieurs reprises sans cause apparente. Ceci surprit étrangement les soldats; l'un d'eux se coucha à terre, et sentit un tressaillement; on se douta alors que les assiégeants minaient les bastions : on donna l'alarme. Calverley fit aussitôt contre-miner dans la direction de l'ouest, et rencontra les gens de la sape : un combat terrible fut livré dans les entrailles de la terre; les Anglais finirent par être accablés, mais on ne put continuer les travaux sur ce point. Il devint nécessaire d'ouvrir une nouvelle mine : celle-ci eut plus de succès, car elle perça sous le caveau de l'église vers la fin de la journée. Bertrand, escorté d'une troupe d'élite, passa la nuit dans le temple; et le matin, ouvrant les portes avec fracas, il sortit en criant : *Duguesclin! Duguesclin!* Les habitants et la garnison, épouvantés à cet aspect, jetèrent leurs armes et demandèrent quartier. Le Breton reçut leur soumission, et fit arborer sur les tours l'étendard français, qui n'y flottait plus depuis vingt ans. Bertrand traita fort honorablement Calverley et les siens : il sentait bien qu'en se battant contre lui les

Anglais accomplissaient un devoir, et obéissaient aux ordres de leur roi. Les chevaliers normands ne pouvaient invoquer un semblable motif, aussi furent-ils punis comme des rebelles : le général ne voulut pas que les mains victorieuses de ses soldats servissent à châtier des traîtres ; le bourreau fit justice des plus coupables, on jeta les autres au fond des cachots.

LIVRE V.

Duguesclin va une troisième fois au secours du comte de Blois. — Bataille d'Auray. — Bertrand, de retour en France, délivre le royaume des grandes compagnies, et les entraîne en Espagne.

Un nouvel incident ne permit point à Duguesclin de compléter la soumission de la Normandie. Le vicomte de Rohan vint le trouver devant Douvres pour l'engager à passer en Bretagne, où les deux partis se montraient plus que jamais décidés à terminer la fameuse querelle dans une bataille rangée. Attaché à la France par ses exploits, par les bienfaits dont le roi l'avait comblé, Bertrand ne savait jusqu'à quel point il pouvait disposer de sa personne; mais Charles V le tira d'embarras, en lui commandant de mener son armée au secours du comte de Blois. Charmé de voir concilier son devoir avec ses affections particulières, il se hâta de suivre le sire de Rohan, accompagné de 7,000 hommes, la plupart de cavalerie. De nouveaux chevaliers accoururent pour remplacer ceux que la guerre avait moissonnés: Philippe de Châlons, Gérard de Frontigny, Henri de

Pierrefort, Heugues de Baillon, Aimard de Poitiers, Charles de Dinan, Louis de Beaujeu, Budes de Guébriant et le sire de Poix accrurent le nombre de ses lieutenants. Le comte d'Auxerre, et son frère le comte de Châlons, Olivier de Mauny, Le Bègue de Villaines, Guillaume de Bouestel, Eustache de La Houssaye et Thibaut de Pont ne le quittèrent plus.

Bertrand venait de dépasser les confins de la Normandie et revoyait déjà son pays natal, lorsqu'un écuyer accourut l'avertir que son père, Renaud Duguesclin, touchait à sa dernière heure, et demandait instamment de le voir encore une fois. Le général laissa le commandement de l'armée au comte d'Auxerre, et courut en toute hâte au château de la Mothe-Broon. Il y arriva au moment où Renaud recevait les dernières consolations de la religion; la famille éplorée entourait le lit funèbre. Bertrand mêla ses larmes à celles de ses frères et de ses sœurs. Le moribond distingua au milieu de ces gémissements les sanglots de son fils aîné; il tendit une main glacée à l'objet de sa première affection : « Mon cher fils, dit-il, je remercie la Providence du bonheur qu'elle me procure de te voir encore une fois; tu as honoré mes cheveux blancs en suivant la ligne que je t'avais tracée; sois toujours homme de bien : la gloire est périssable, mais la vertu ne l'est point. » L'effort que venait de faire le châtelain pour prononcer ces paroles, anéantit ses forces; il ne tarda pas d'expirer dans les bras de ses enfants.

Une invitation encore plus pressante du comte de Blois ne permit point à Bertrand de rester plus longtemps au sein de sa famille; à peine lui laissa-t-on le loisir de rendre les derniers devoirs à son père. Il quitta donc le paisible séjour de son enfance pour aller de nouveau affronter les hasards de la guerre. Le sire de

Rohan vint le recevoir non loin de Guingamp, escorté par ses vassaux. Jeanne de Penthièvre et son époux lui firent le même honneur, accompagnés des sires de Léon, de Rieux, de Raitz, de Laval, de Malestroit, de Kergorlay, de Quintin, de Tournemine, de Tintiniac, de Beaumanoir, de La Bellière, de Montboucher, de Coëtquen et de Kergouët.

Le sire de Rohan, lié d'amitié avec Duguesclin, lui expliqua la position où se trouvait la Bretagne. Le jeune Montfort se contentait de la moitié du duché (1); mais Jeanne de Penthièvre, ne croyant pas qu'elle pût dépouiller ses enfants d'une portion de l'héritage de leurs ancêtres, persistait à ne vouloir faire aucune concession; de sorte que les deux partis, sans cesse en présence, vivaient dans un état d'hostilité. Le comte de Blois, toujours modèle de vertus, mais toujours d'une incapacité absolue, déplorait les calamités dont il se voyait la cause innocente : son caractère timide, si opposé à celui de la nation entière, révoltait les fiers Bretons et diminuait le zèle des partisans de la maison de Penthièvre. Le comte de Montfort, élevé à l'école du malheur, déployait au contraire une énergie remarquable, une activité merveilleuse; la modération de ses prétentions, le ton avec lequel il les soutenait, lui gagnaient bien des cœurs. Pendant que les partisans de son rival se renfermaient dans une espèce de neutralité, les siens redoublaient

(1) Ceci ne doit point étonner, car Montfort n'avait aucun droit sur le duché : son père et les princes de sa famille supprimèrent l'original de toutes les expéditions du contrat de mariage de Charles de Blois avec Jeanne de Bretagne; on n'en a jamais trouvé une seule copie. Si l'on en croit Froissard, cet acte devait être préjudiciable à leur cause; car il établissait formellement la succession au duché en faveur de Jeanne, et prouvait que le comte de Montfort y avait souscrit moyennant quelques légers dédommagements.

d'ardeur. La comtesse de Penthièvre, effrayée de sa position, jugea qu'on ne pouvait en sortir que par un coup d'éclat; elle ramena ses amis en leur annonçant la résolution de courir les chances d'une bataille rangée, dont le résultat serait le triomphe ou l'anéantissement de ses droits. Croirait-on que Charles de Blois, forcé malgré lui d'adopter cette courageuse détermination, montra quelques scrupules sur la légitimité des droits de sa femme? Il fallut qu'on déroulât de nouveau à ses yeux les motifs d'une querelle qui durait depuis vingt-trois ans, que 200,000 hommes avaient scellée de leur sang, et pour laquelle lui-même avait été criblé de blessures à la Roche-Derrien. Montfort, n'ayant pu rallier en sa faveur la majorité des Bretons, accepta les secours d'Edouard III son beau-père. Par compensation, la comtesse de Penthièvre implora l'assistance du roi de France, protecteur-né de la Bretagne. De graves considérations engageaient Charles V à soutenir le comte de Blois; il lui importait que le duché ne fût pas assuré dans la maison de Montfort par les bons offices des Plantagenet, qui en profiteraient pour exercer en Bretagne une influence préjudiciable aux intérêts de la France. Charles V, entraîné par ces motifs, ordonna à Duguesclin de voler au secours du comte de Blois, dès qu'il eut appris que les deux compétiteurs se décidaient à vider d'une manière définitive leurs différends dans une seule rencontre.

Le bruit de l'arrivée de Bertrand produisit un effet merveilleux; il se répandit avec rapidité dans les diverses contrées du pays : les partisans de Penthièvre, depuis long-temps refroidis, accoururent en foule, ne doutant pas qu'il n'y eût de la gloire à acquérir sur les traces du vainqueur de Cocherel. Jeanne quitta Guingamp pour aller se montrer, avec son époux, à l'armée rassemblée au milieu des landes de Josselin. La vue de

20,000 hommes armés pour sa défense ne put bannir les terreurs de Charles de Blois : le souvenir d'un rêve sinistre le poursuivait sans cesse ; il en fit part à ses principaux barons ; et comme tous les rêves peuvent s'expliquer de diverses manières, on interpréta le sien à son avantage : il parut satisfait, et ses frayeurs s'évanouirent.

Quant à Montfort, il ne cherchait pas un appui dans l'interprétation de vaines chimères ; ses émissaires ne cessaient de supplier Edouard de hâter le départ des secours promis depuis long-temps. Le monarque anglais, fidèle à sa promesse, envoya 8,000 hommes d'excellentes troupes, commandées par Chandos, un des guerriers les plus remarquables de ce siècle. Ce général, né dans le Cumberland, fut l'ami et le compagnon d'armes du prince Noir. Il avait contribué d'une manière particulière aux succès de ce héros, autant par ses conseils que par son intrépidité ; aussi le combla-t-on de récompenses : le onzième collier de la Jarretière lui fut donné par ordre de réception (1). Il occupait dans le parti de

(1) Il est à remarquer que, lors de l'institution de la Jarretière, le prince de Galles ne fut pas nommé l'un des premiers ; le prince Noir ne fut que le quatorzième, et eut avant lui Edouard III, Henri de Lancastre, comte de Derby, surnommé *Torticol* (cou tordu), cousin germain du roi. Ce Torticol fut un des personnages les plus illustres de l'Angleterre ; il gouverna long-temps la Guienne, et la défendit vigoureusement contre tous les efforts de la France ; ses vertus le firent appeler par le peuple, *le bon duc de Lancastre.* Sa fille unique, Blanche, épousa Jean de Munh, troisième fils d'Edouard, qui prit, avec la permission de son beau-père, le titre de duc de Lancastre : c'est lui qui, à l'époque dont nous nous occupons, commandait les armées anglaises en Bretagne. Les autres premiers chevaliers furent Pierre de Grailli, captal du Buch, de la maison de Foix, oncle du rival de Duguesclin ; lord Montaigu, lord Wilhougby, lord Beauchamp, lord Courtenay, lord Gray, lord Stapleton, lord Wirthoslz, Chandos, lord Holland et lord Ampredicourt.

Montfort la place que Duguesclin tenait dans celui de Blois. Sa réputation jetait dans le moment plus d'éclat que celle du Breton : on lui accordait la même valeur, une prudence aussi consommée, et peut-être plus de talents militaires; mais il ne brillait pas des mêmes vertus; son âme était fermée à tout autre sentiment que celui de l'ambition. Cette passion étouffait en lui les qualités dont le Ciel l'avait doué; et lorsque son cœur s'abandonnait à quelque mouvement de générosité, l'effet en semblait détruit par les formes dures qui les accompagnaient: on peut, d'après cet aperçu, juger de la différence qui existait entre son caractère et celui du bienveillant Duguesclin. Chassant un jour avec Edouard, Chandos fut frappé par un cerf qui lui creva l'œil gauche d'un coup de son bois (1).

Montfort, jeune, sans expérience, mais nullement présomptueux, ne fit aucune difficulté de se laisser guider par Chandos, pour lequel il montrait une déférence marquée : ainsi le général anglais commandait souverainement au nom du prince. Il voulut commencer la campagne par le siége du château d'Auray, une des principales forteresses du parti contraire. Cette résolution hardie plut extrêmement à Jean de Montfort. L'armée partit d'Hennebon, et vint investir la ville, dans laquelle on pénétra sans difficulté, grâce au mauvais état des fortifications; mais le gouverneur du château annonça l'intention de se défendre autant que le permettraient ses moyens. Sur ces entrefaites, on apprit que Duguesclin venait de rejoindre le comte de Blois avec les meilleures troupes de France. Cette nouvelle diminua tellement la confiance de Montfort que, malgré les exhortations de Chandos, il désira tenter la voie

(1) Biographia britannica. Kippis.

des négociations : en conséquence, deux chevaliers furent députés vers le comte de Blois pour lui proposer une troisième fois le partage du duché, afin d'éviter l'effusion du sang breton. L'époux de Jeanne de Penthièvre aurait accepté si l'on n'eût enchaîné ses volontés ; il se vit obligé de céder aux cris de la comtesse et à l'impatience de ses partisans : ce prince repoussa donc la proposition, et leva son camp de Josselin pour marcher contre l'ennemi. Au moment du départ, Jeanne de Penthièvre embrassa devant le front de l'armée quatre chevaliers : honneur d'autant plus insigne pour eux, que la comtesse passait pour la femme la plus fière. Ces quatre chevaliers furent le comte d'Auxerre à cause de sa naissance, les sires de Rohan et de Rieux comme barons les plus considérables de la nation, et Bertrand Duguesclin pour son mérite personnel.

Cependant les écuyers envoyés par Jean de Montfort revinrent apporter à leur maître la notification du refus de Charles de Blois, accompagnée de l'offre de vider le différend devant Auray par une action générale. Cette réponse excita la colère de Chandos, qui regardait la proposition de partage comme un acte de générosité ; aussi s'empressa-t-il de reprendre le siége d'Auray que l'on avait interrompu durant les conférences. Le général anglais tenait beaucoup à s'emparer de la place avant l'arrivée de l'ennemi. Les assiégés souffraient déjà beaucoup de la famine, et suppliaient Charles de Blois par des messages secrets de hâter sa marche. Le comte, campé à l'abbaye de Lanvaux, se trouvait hors d'état de les contenter, il désirait faire dire aux bourgeois de redoubler de zèle, promettant de les délivrer sous peu de jours ; mais les assiégeants gardaient si bien les approches, que personne ne pouvait pénétrer jusqu'au château. Enfin un arbalétrier du parti de Penthièvre

fut assez adroit pour envoyer dans la tourelle la plus élevée, son dard auquel pendait un billet adressé au gouverneur. L'avis que renfermait cette missive ne satisfit point les assiégés, qui entrèrent aussitôt en pourparlers avec les Anglais : les magistrats proposèrent de rendre la place si on ne venait point à leur secours dans un espace de temps déterminé ; et, selon l'usage d'alors, ils demandèrent des vivres pour une semaine. Montfort, voulant gagner l'affection des habitants d'Auray en se montrant généreux, souscrivit à ces conditions. Les attaques cessèrent ; les otages furent échangés, et on laissa passer dans la ville les subsistances dont elle manquait. Les assiégeants gardèrent leurs lignes, se bornant à empêcher que personne n'entrât dans le château. Le second jour de la trève, ils virent avec étonnement la garnison rassemblée sur les remparts poussant des cris de joie, et faisant retentir les airs du bruit de nombreux instruments. On signalait ainsi l'approche du secours si ardemment désiré.

Loin d'imiter son rival, qui laissait à Chandos la faculté de diriger les opérations, le comte de Blois, craignant de blesser l'amour-propre des hauts barons, avait partagé le commandement entre trois généraux, le comte d'Auxerre, le comte de Rieux et Duguesclin ; le dernier pouvait d'autant plus prétendre au droit de régler les opérations, qu'il venait d'amener un renfort sans lequel le comte de Blois se fût trouvé dans l'impuissance de soutenir la lutte. Bertrand ne fit aucune réclamation ; bientôt même il vit repousser ses avis, et s'aperçut clairement qu'on voulait le réduire à un rôle passif : toutefois, entraîné par l'amour de la patrie, le héros ne se montra pas moins décidé à redoubler d'efforts pour contribuer au triomphe de la cause de la maison de Penthièvre, et il courut se

placer à la tête du corps formé de ses vieux soldats bretons. Le comte d'Auxerre prit le commandement des Français envoyés par Charles V.

L'armée du comte de Blois quitta Lanvaux le 28 septembre 1364, et parvint en colonne déployée jusqu'à une lieue et demie d'Auray : elle commit la faute de se diriger par Plumargat, et se mit dans la nécessité de franchir le bras du Morbihan pour arriver à Auray, tandis qu'en se dirigeant par Pluvigner elle serait arrivée sans obstacle sous les murs de la place par une plaine unie. En apprenant l'approche de son rival, Montfort, ou plutôt Chandos, abandonna Auray, et vint occuper le quartier de landes que le comte de Blois devait infailliblement traverser. Ce dernier employa la journée entière à faire le dénombrement de ses forces; elles dépassaient vingt mille hommes : on y distinguait les chefs des plus illustres maisons du duché, car le comte de Blois comptait beaucoup plus de partisans que son rival. D'abord tout le pays *Bretonnant*, à l'exception de Vannes, c'est-à-dire le promontoire, peuplé d'hommes énergiques, parlant tous le dialecte gallique, lui conservaient une foi invariable; sur les neuf hautes baronnies, six, Avaugour, Léon, Quintin, Derval, Châteaubriand et Malestroit, servaient sa cause; les trois autres, Vitré, Ancenis et Laroche-Bernard défendaient les intérêts de Montfort. La famille Duchâtel, très-puissante dans le bas Léon, y balançait l'influence du vicomte de Léon, cousin de Jeanne de Penthièvre; mais cette princesse dominait dans le pays de Pontivy au moyen des Rohan ses parents, à Redon par les Rieux également ses alliés, à Dinan par les Beaumanoir, à Carhaix par les Kergorlay, à Morlaix par les Penhouët, à Lannion et à Tréguier par les Troguindi : elle ne put ga-

gner à sa cause le pays de Nantes, où la famille de Clisson exerçait une influence exclusive. Rennes montrait quelque affection pour Charles de Blois, néanmoins ses habitants n'auraient point fait des sacrifices essentiels; Quimper, Auray et Hennebon suivaient tour à tour les chances de la guerre.

Les deux partis ne se trouvaient qu'à une demi-lieue l'un de l'autre; mais ils étaient séparés par la rivière qui coule dans une grève marécageuse, resserrée entre deux montagnes assez élevées, et qui se rapprochent au pas de Trehorai en formant deux corniches parallèles; de sorte que le plateau occupé par le comte de Montfort s'élevait à plus de 50 pieds au-dessus de la grève dans laquelle serpente la rivière. Il est indispensable de faire remarquer que Montfort pouvait descendre du plateau dans la plaine marécageuse par un chemin fort raide qui tournait la montagne, et rien ne l'empêchait en suivant cette voie de remonter sur le plateau par le côté opposé. Le bras du Morbihan qui, dans son état naturel, a 50 pieds de large devant Auray, dont il rase les remparts, se rétrécit aux deux tiers une lieue plus bas en tirant vers le détroit de Trehorai; mais il s'enfle prodigieusement à la marée montante.

Le point important était de savoir laquelle des deux armées franchirait la première cet obstacle; elles s'arrêtèrent donc en s'observant. L'une et l'autre avaient des drapeaux semblables et le même cri de guerre : *Bretagne, au riche Duc!* on distinguait néanmoins dans le parti de Blois une différence; les bannières flottaient mêlées aux lis français, dont l'alliance presque nationale devait enorgueillir les Bretons. Celles de Montfort flottaient seules, car Chandos n'avait pas voulu déployer l'étendard d'Angleterre, dont la vue

aurait pu irriter les chevaliers des deux partis. En effet, au combat de la Roche-Derrien, quantité de Bretons attachés à la cause de Montfort abandonnèrent subitement les rangs lorsque Aigworth mit en évidence le drapeau britannique, chose qui n'arrivait souvent qu'au moment de l'action.

Tous ces nobles réunis devant Auray apercevaient parmi les rangs opposés un parent, un ami; bien plus, ceux des Bretons qui s'étaient battus ensemble pour la même cause au combat des trente, dix ans auparavant, se trouvaient maintenant en face les uns des autres, prêts à s'entre-déchirer : tristes effets des discordes civiles! Ainsi Beaumanoir, Jean de Serent, Maurice du Parc, Amauri de Fontenay, Geoffroi de La Marche, Maurice et Geslin de Troguindi, Tristan de Pestiviers, suivaient la fortune de Charles de Blois; tandis que Geoffroi de La Roche, les deux Kerenrais, Louis Goyon, les deux Fontenay, Guillaume de La Lande, marchaient sous les étendards de Montfort, à côté de Calverley et de Kenolles, qu'ils avaient combattus *au Chêne de mie voie*. Depuis vingt ans, quantité de familles se partageaient d'affection au sujet de cette querelle : on voyait dans l'une et dans l'autre armée des Kergorlay, des Charruel, des Châteaubriant, des Kersoson, des Montboucher, des Mahé, des Champagné, etc. Les Anglais considéraient avec une sorte de satisfaction les apprêts de cette horrible lutte : le sang breton allait couler, rien ne pouvait les réjouir davantage.

Les deux armées passèrent la journée du 28 rangées en bataille; l'une et l'autre désiraient ne pas franchir la rivière la première. Dans celle du comte de Blois, Duguesclin commandait l'aile gauche, environné d'une compagnie de Bretons, ses fidèles com-

pagnons d'armes depuis plus de dix ans : on distinguait parmi eux Olivier son frère, Silvestre de Budes, devenu depuis si célèbre dans les guerres d'Italie, Henri de Pledran, Thibaud de La Rivière, Pierre du Boissel, Jacques de Lorgeril, Saint-Pern, Ferron du Parc, Goyon, La Hunaudaie, Thomelin, La Houssaye, Coëtlogon, Brehant, Visdelou, Robin de La Boissière, Gui d'Angauville, Sauvage de Pomereuil, Rus de Kergouardet, Jean Appert, de Bethizi, Bertrand de Blois, Etienne Botterel, 6 écuyers de la famille Le Boutellier, Thibault de Châteaubriant, Guillaume de Cossé, 5 écuyers de la maison de La Cournillière, Raoul de L'Espinay, Guyot d'Houdetot, Michel Jourdan, Raoul de Kersaliou, Mathieu de Piédouë, Raoul de Piedevache, Rollin de Pontbriant, Raoul de Quelen, Guyon de Kernas, Olivier de Vitré, Laurens de Valence.

Le comte d'Auxerre conduisait l'aile droite, le sire de Raitz la réserve; le comte de Blois se plaça au centre, ayant à ses côtés le vicomte de Rohan, Jean Ier, l'un des hommes les plus supérieurs de son temps, descendant en ligne directe de Conan Mériadec, premier roi de l'Armorique. Il seconda dignement Penhouët dans sa défense de Rennes en 1357. Son mariage avec Jeanne d'Avaugour, héritière du comté de Léon, le rendait le plus riche baron (1) : son jeune fils Alain faisait ses premières armes dans cette malheureuse circonstance.

Chandos partagea également en quatre corps les 16,000 hommes composant l'armée de Montfort; il plaça l'aile droite sous les ordres du sire Duchâtel et

(1) Veuf de Jeanne d'Avaugour en 1367, le vicomte de Rohan épousa une princesse du sang de France, Jeanne de Navarre, tante de Charles-le-Mauvais.

de Robert Kenolles : ce dernier, soldat d'extraction obscure, s'éleva par son audace à une brillante fortune militaire ; il venait d'être nommé chevalier de la Jarretière, et se trouvait le 74e de cet ordre depuis sa création. Chandos confia la gauche à Olivier de Clisson et à Mathieu Huet, Anglais d'origine normande ; il prit le commandement du centre, retenant près de lui le prétendant au duché, et mit la réserve sous la conduite de Calverley, chevalier du pays de Cornouailles, homme d'exécution, qui jouissait dans l'armée d'Edouard d'une réputation populaire. On voit, d'après ces dispositions, que Chandos, pour ne pas blesser les Bretons du parti de Montfort, leur partagea les commandements principaux ; néanmoins il composa en entier le corps de réserve de soldats anglais, les destinant à frapper le coup décisif. Calverley, désigné pour marcher à leur tête, s'indignait qu'on l'eût placé en dernière ligne ; il fallut toute l'autorité de Chandos pour l'engager à demeurer à ce poste (1). Les Anglais étaient armés uniformément, tels que devaient l'être les soldats d'une puissance de premier ordre ; quant aux Bretons, comme depuis vingt ans leur pays gémissait au milieu des horreurs d'une guerre civile, durant laquelle on avait à se défendre sans cesse contre des attaques subites, ils s'équipaient suivant leurs moyens et même suivant leur goût : chacun adoptait l'arme la plus convenable à ses habitudes, à sa force corporelle. Ainsi l'un se servait de la longue épée pour frapper d'estoc et de taille, l'autre de la lance raccourcie, celui-là du maillet de fer ou de la hache, celui-ci de la dague ou du fléau, formé d'un

(1) Biographia britannica. — Ogée, Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne, in-4°, tome 1er.

bâton ferré auquel pendaient deux boules de fer supportées par des chaînettes. On voit d'après cet aperçu que, si l'armée de Charles de Blois comptait plus de soldats dans ses rangs, si elle se composait d'hommes individuellement très-braves, celle de Montfort rachetait son infériorité numérique au moyen d'un ensemble parfait et d'une organisation bien entendue.

Chandos, en général consommé, évita de se rapprocher de la rivière, afin de laisser un certain espace vide qui pût engager l'ennemi à faire le premier pas; on restait donc immobile de part et d'autre : chacun voulait attendre que son rival commençât l'agression. Les deux compétiteurs profitèrent de cette espèce de trève pour exciter le zèle de leurs partisans en les haranguant. Au même instant le sire de Beaumanoir, le héros du combat des trente, transporté d'un mouvement patriotique, franchit le Morbihan, gravit le plateau, et alla droit au général anglais : « Noble Chandos, lui dit-il, ne pourrait-on pas trouver un expédient pour empêcher que des hommes, nés et nourris sur la même terre, se massacrent entre eux? les deux rangs opposés renferment des frères, des amis qui, après la bataille, déploreront leurs exploits ou plutôt leurs fureurs. — J'applaudis à ces sentiments honorables, répondit Chandos, mais il est trop tard pour entrer en pourparler; toute espèce d'arrangement est devenue impossible. — Au moins, répondit Beaumanoir, qu'il me soit permis de prendre part à cette malheureuse lutte et de verser mon sang comme les autres. Vous savez que je suis prisonnier de Montfort sur parole; les lois de la guerre me défendent de combattre sans sa permission : obtenez pour moi, je vous supplie, d'être délié momentanément de mon serment. » Chandos alla en son nom demander cette faveur. « Je la lui accorde, répondit

Montfort, mais à condition qu'on ne lui donnera point de commandement particulier, que sa bannière ne sera point déployée, et qu'il redeviendra mon prisonnier, quelle que soit d'ailleurs l'issue de l'action.» Beaumanoir rentra dans sa division, joyeux de pouvoir exercer son courage. A peine ce preux avait-il repassé le ruisseau qui séparait les deux armées, que Gauthier Huet, capitaine anglais, le franchit à son tour, et proposa aux Bretons de rompre une lance. Hervé de Kergouët, plus prompt que tous les autres, se précipite pour soutenir l'honneur national; les deux adversaires courent l'un sur l'autre. Du premier choc le Breton renversa Huet et son cheval; puis il s'arrêta, et dit à son ennemi: « Relevez-vous, capitaine, vous êtes vaincu et mon prisonnier: vos armes et votre destrier m'appartiennent; je vous rends l'un et l'autre, ainsi que la liberté, pour vous en servir dans la bataille qu'on va livrer.»

La nuit vint surprendre les deux armées dans leurs positions respectives; chacune d'elles avait persisté fort sagement à ne pas vouloir commencer le mouvement. Le lendemain 29 septembre (1), un dimanche, jour de la saint Michel, on célébra les saints mystères devant les lignes. A peine la cérémonie était-elle terminée, que le son bruyant des trompettes donna le signal du carnage. En ce moment le comte de Blois, qui s'était chargé à regret d'une pesante armure, promenant sa vue avec émotion sur cette plaine où la mort allait bientôt exercer ses ravages, s'écria: « Que ne puis-je racheter au prix de tout mon sang celui qu'on va verser pour moi!» Des larmes involontaires accompagnèrent ces paroles. Le comte d'Auxerre, impatient de se signa-

(1) Vély, le président Hénaut et Anquetil ont commis une erreur manifeste en mettant la bataille d'Auray le 22 septembre.

ler, craignant que la marée ne couvrît bientôt le gué, se hâta de sauter le détroit à la tête des Français : ce général eut ensuite à gravir des masses de rochers ; enfin il arriva sur le plateau, tout désuni et sans ordre. Ce passage dut exiger beaucoup de temps. Le comte d'Auxerre vint se placer en avant d'un petit village nommé Brech (1), qui se trouve à cinq quarts de lieue d'Auray, et sur le même plan. Chandos, voyant le mouvement commencé, s'avança de son côté, les rangs serrés : les deux lignes s'arrêtèrent alors une seconde fois. Quelques historiens assurent qu'il se fit une espèce de trève pendant laquelle Montfort envoya au comte de Blois un messager pour lui faire sentir l'inconvenance de combattre le dimanche, et pour demander de remettre l'action au lendemain : l'époux de Jeanne de Penthièvre refusa de souscrire à cet arrangement. On doit croire que les autres chefs se chargèrent de la réponse, car le comte de Blois passait pour le prince le plus pieux de son temps. Au reste, un incident assez singulier avait ouvert le champ avant le retour du héraut.

L'armée de Montfort et la division du comte d'Auxerre, se trouvant fort rapprochées, se mesuraient des yeux, prêtes à s'élancer ; elles occupaient un terrain couvert de landes : tout-à-coup une grosse vipère (ces reptiles sont fort communs dans ce pays) sort de dessous un buisson, et se dresse au milieu des soldats du comte d'Auxerre. A cette vue, ceux-ci tirent leur épée pour tuer l'animal malfaisant ; le reste de la division, ainsi que les troupes de Montfort, voyant agiter des armes,

(1) Nous avons pu nous convaincre par nous-même que le souvenir de cet événement est toujours présent à la mémoire des habitants de cette petite commune de Brech.

crurent que l'action commençait sur ce point. Alors les trompettes se mirent à sonner, et les deux corps s'abordèrent (1). Mathieu Huet attaqua vigoureusement le comte d'Auxerre; celui-ci le contraignit à reculer en désordre : le commandant des Français poursuivait l'ennemi chaudement, lorsqu'un archer du pays de Galles lui perça l'œil droit d'un coup d'épée au travers de la visière du casque. Le sang qui sortait de cette blessure remplit également l'autre œil : le comte resta sans défense, et fut pris ainsi par Chandos. La perte de ce valeureux chef porta la consternation dans l'âme de ses compagnons. Sa division, composée de Bretons et de Français, étant seule engagée, fut écrasée en un instant : ainsi l'aile gauche, formant le tiers de l'armée du comte de Blois, était détruite sans retour avant que les autres corps eussent seulement effectué leur passage; enfin, cette opération s'exécuta non sans beaucoup de difficulté. Duguesclin et le comte de Blois gravirent péniblement les rochers, et n'arrivèrent sur le plateau que pour recueillir des débris. Les lignes se formèrent avec assez de promptitude, et l'action recommença plus chaudement. A la vue de tant de combattants transportés de fureur, Charles de Blois se sentit entraîné ; ses vaines terreurs disparurent : il se prépara à recevoir courageusement son rival, lequel, revêtu des insignes d'un duc de Bretagne, fendait la presse pour parvenir jusqu'à lui. Les deux compétiteurs se joignirent, se choquèrent avec force, et firent frémir la terre sous les pieds de leurs coursiers. Le combat cessa autour d'eux : la lutte de ces illustres joûteurs occupa seule l'attention générale ; elle se termina enfin par un violent coup de hache, déchargé sur la tête de Montfort par

(1) Tous les habitants de Brech parlent de ce fait singulier.

Charles de Blois. Le vainqueur s'écria : ***Bretagne, Montfort est mort !*** Mais sa joie fut de courte durée; celui qui venait de succomber sous ses coups était un écuyer couvert de l'armure de son maître (1). Le véritable prétendant s'avançait suivi de la phalange anglaise; Chandos et Bembro marchaient à ses côtés : ce fut un torrent qui renversait tout sur son passage; il se précipita sur la division au milieu de laquelle combattait Charles de Blois. Persuadés que le gain de la bataille dépendait de la vie du comte, les Anglais s'acharnèrent après lui avec une opiniâtreté frénétique. Les barons bretons firent au prince un rempart de leur personne, et opposèrent long-temps une barrière insurmontable. Parmi les plus ardents on distinguait Jean III de Kergorlay, qui se tenait devant le duc; il se comportait vaillamment, et, se voyant assailli de tous côtés, il ne cessait de crier : ***A mon aide, preux de Bretagne !*** Beaumanoir, qui se trouvait en ce moment près du même lieu, lui répondit : ***Aide-toi, Kergorlay, et Dieu t'aidera*** (2). Enfin, cette barrière de guerriers, qui enveloppait Charles de Blois, fut rompue; Jean III de Kergorlay se fit tuer aux pieds du prince, après avoir fait des prodiges de valeur. Le trépas de ce fidèle vassal ne précéda que de quelques instants la ruine de son suzerain : trois fois le duc de Bretagne fut enlevé aux siens, trois fois ils l'arrachèrent des mains des Anglais. Cependant les coups multipliés qu'on lui portait faussèrent ses armes, la visière de son casque fut brisée, il resta à visage découvert, et un soldat du pays de Cornouailles,

(1) Cet exemple de faire prendre, un jour de bataille, les insignes du chef à un chevalier n'était pas rare. Charles d'Anjou avait agi ainsi en Italie, contre Mainfroi.

(2) Ces paroles sont devenues la devise de la maison de Kergorlay, qui l'a conservée jusqu'à nos jours.

profitant de cette circonstance, lui plongea son épée dans la bouche ; le fer sortit derrière le cou : le malheureux époux de Jeanne de Penthièvre tomba, et fut long-temps foulé aux pieds de ceux qui se disputaient ses tristes dépouilles (1).

Ainsi périt, les armes à la main, le prince le moins belliqueux de son temps. La nouvelle de cette catastrophe répandit parmi les chevaliers la consternation et le découragement. Duguesclin, qui conservait un avantage notable sur le point où sa division combattait, en devint au contraire plus furieux ; il voulait venger le prince qu'on venait d'immoler. Depuis le commencement de l'action, Bertrand, aidé de ses vieux Bretons, tenait en échec le corps qui lui était opposé ; armé d'un énorme maillet de fer, cet impétueux guerrier promenait la mort dans les rangs ennemis. Les sires de Rohan, de Laval, de Beaumanoir, Charles de Dinan, Eustache de La Houssaye, le secondaient dignement : Huet, et tout ce que les Anglais comptaient de plus brave, venaient de mordre la poussière. Mais Chandos, devant qui l'aile droite et le centre avaient plié après la mort de Charles de Blois, réunit toutes ses forces contre Bertrand ; il ne pouvait se croire certain de la victoire, tant que ce capitaine redoutable agirait à la tête des siens : il l'enveloppa entièrement, et culbuta la majeure partie de sa division par-dessus le plateau ; et comme la marée montait en ce moment, quantité de soldats se noyaient en roulant. Les chevaliers finirent par s'éclaircir autour de

(1) Geoffroi Robbin, cordelier, confesseur du comte de Blois, ne quittait jamais ce prince ; il le suivit à Auray jusqu'au fort de la mêlée : il le vit frapper, fut renversé lui-même, se releva, et put exhorter le comte à se souvenir de Dieu avant d'expirer. Charles exhala le dernier soupir en se frappant la poitrine, comme un pénitent. (Lobineau, tome 1er, page 374.)

Duguesclin ; peu à peu le cercle se rétrécit, les Bretons se serraient près de leur chef et tombaient à ses pieds : il se trouva lui-même retranché derrière un monceau de cadavres ; quoique sa hache et son épée fussent rompues, quoique sa main fatiguée pût à peine soulever le maillet de fer, il continuait à se défendre. Les assaillants, étonnés de cette résistance, n'osaient plus l'approcher ; ils dirigeaient de loin leurs traits contre ce seul homme : il allait en être accablé, lorsque Chandos l'aperçut dans ce pressant danger ; ce général accourut, en criant à ses Anglais de ne plus frapper sur le Breton : « Messire Bertrand, lui dit-il en s'approchant, soumettez-vous, la journée n'est pas vôtre. » Duguesclin, couvert de sang, accablé de lassitude, se rendit avec Jean de Rohan et Jean de Serent (1), demeurés constamment à ses côtés. Les sires de Rieux, de Kergouët, de Dinan, n'existaient plus ; on les avait tués sous les pas de Charles de Blois. Beaumanoir combattait sans bannière, la tête couverte d'un casque dépouillé de panaches, armé comme un simple écuyer, mais ses terribles coups le faisaient reconnaître : il se trouvait auprès de Charles de Blois lorsque ce prince reçut l'atteinte mortelle. Ayant essayé de garantir ses jours contre une foule d'ennemis acharnés, lui-même fut percé de mille traits, et son sang alla se confondre avec celui du duc de Bretagne.

Après l'entière défaite de l'armée de Penthièvre, Montfort chercha lui-même le corps de Charles : il le découvrit, horriblement mutilé et souillé de boue. A la vue de ce triste spectacle, Jean ne put retenir ses larmes : Chandos l'arracha brusquement à ces pénibles ré-

(1) La famille de Jean de Serent, l'une des plus anciennes de Bretagne, s'est éteinte dans la personne du duc de Serent, mort en 1823 chevalier des ordres.

flexions, en lui faisant observer que la mort de son parent était le seul événement qui pût assurer à sa maison la possession du plus beau duché de la chrétienté. « Allons, dit-il, remerciez Dieu et vos amis; vous ne pouvez avoir ensemble la Bretagne et votre cousin (1). » Les anciennes chroniques disent que la victoire avait été annoncée à ce prince par un lévrier appartenant au comte de Blois. Cet animal, remarquable par sa beauté, qu'on citait pour son attachement à son maître, passa le ruisseau au moment de l'action et alla droit au comte de Montfort, qui arrivait alors devant une fontaine jaillissante: comme le prince était à cheval, le chien se leva sur les pieds pour mieux le caresser; on reconnut le lévrier de Charles de Blois: les spectateurs étonnés s'écrièrent que ce chien venait saluer Montfort duc de Bretagne. Ce prince, passant d'un état précaire à une situation brillante, fit éclater sa reconnaissance envers tous ceux qui avaient contribué à fonder sa fortune. « Après Dieu, dit-il à Chandos, c'est vous qu'il faut remercier de la victoire, car je la dois autant à vos talents qu'à votre bravoure. » En disant ces mots, il remplit de vin son hanap (sa coupe d'or) et le partagea avec le général anglais: cette distinction, accordée sur le champ de bataille encore fumant, était regardée comme la plus noble récompense qu'un souverain pût imaginer (2).

Montfort fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint Michel, sur le lieu où l'on avait trouvé le corps de

(1) Au milieu du désordre de la journée, la soldatesque dépouilla le corps de Charles de Blois: on lui trouva sur la peau un cilice de crin blanc, que l'on jeta avec mépris; mais le cordelier Robbin le ramassa soigneusement, le regardant comme une précieuse relique. (Ogée, page 108.)

(2) Voyez, à propos de la cérémonie du hanap, la note du t. IV.

Charles de Blois; il institua également un ordre de chevalerie (*l'Hermine*) en mémoire de cette victoire.

Jeanne de Penthièvre perdit, dans la seule journée d'Auray, l'héritage de ses pères, son époux, et l'espoir de revoir ses enfants, retenus prisonniers à Londres. Elle s'exhala en plaintes amères contre le sort qui la poursuivait, et tenta d'intéresser le peuple à ses malheurs; mais la Bretagne, affaiblie par vingt-quatre ans de guerre, avait à déplorer ses propres infortunes : il ne se fit en sa faveur aucune manifestation sérieuse.

Les partisans de Charles de Blois, quoique nombreux encore, paraissaient peu redoutables, ayant perdu leurs principaux chefs, les uns tués, les autres prisonniers de Chandos. Montfort insista pour que ces derniers ne fussent point mis à rançon : Duguesclin se trouvait du nombre. Ce guerrier, dont la fatalité venait de trahir le courage, avait fait triompher, sans le concours d'autrui, cinq mois auparavant, les armes de la France; maintenant il se voyait chargé de fers, obligé d'expier les fautes que d'autres avaient commises, sans qu'on pût lui en imputer une seule. Les Anglais le conduisirent en Poitou, dont Chandos était sénéchal; on ne rougit pas de le traiter avec une extrême dureté.

Pendant que Bertrand allait en captif dans un pays qui plus tard devait être le théâtre de ses plus brillants succès, Charles V travaillait à obtenir sa liberté. Au premier bruit du désastre d'Auray, le roi envoya en Bretagne l'archevêque de Reims proposer en son nom à Montfort un arrangement final avec la veuve de Charles de Blois, annonçant que la France n'abandonnerait pas ses enfants, et qu'elle défendrait leur cause par tous les moyens qui étaient en sa puissance. Ce langage étonna tellement Montfort, que ce prince ne poursuivit pas ses avantages avec cette célérité qui enchaîne la fortune.

La Bretagne eut par conséquent le temps de se reconnaître : elle manifesta autant d'amour pour Jeanne de Penthièvre, que de haine pour l'Angleterre. L'arrivée de l'archevêque de Reims fortifia ces divers sentiments : Montfort se vit obligé de sacrifier ses affections particulières à la sécurité de ses propres intérêts ; il n'eut en vue que de s'assurer une paix solide avec la France, en offrant des avantages raisonnables à la veuve et aux enfants de son compétiteur. Le roi d'Angleterre, satisfait de voir l'époux de sa fille souverain du duché, ne l'en détourna point, convaincu d'être toujours à même d'exercer dans les états de Montfort une influence exclusive : il se trompa ; car la Bretagne ne cessa de le regarder comme l'artisan de tous ses maux, et ne montra de la reconnaissance que pour Charles V, dont la politique savante mettait déjà en défaut la finesse du vieux Plantagenet.

Le 11 mars 1350 on signa donc à Guerande une convention, en vertu de laquelle Montfort fut reconnu duc de Bretagne sous le nom de Jean IV ; Jeanne conservait le titre de duchesse et le comté de Penthièvre : le dernier article déclarait ses enfants habiles à succéder au comte de Montfort, dans le cas où ce prince mourrait sans postérité.

Charles V avait demandé que l'on mît à rançon les barons pris à Auray. Duguesclin l'intéressait plus que tous les autres ensemble ; il insista pour qu'on brisât ses fers. Edouard, las de la guerre, y consentit. On fixa la rançon à 100,000 francs : celles du roi Jean et de Charles de Blois exceptées, on n'en avait point vu de si élevée. Ce fait seul atteste le mérite de Duguesclin et l'importance dont il jouissait. Charles V paya la somme exigée, sans partager le mérite de cette action avec le pape, comme l'ont dit quelques écrivains ; d'ailleurs la

moitié de la somme fut hypothéquée sur le comté de Longueville, qui appartenait à Bertrand.

La bataille d'Auray venait de montrer à Charles V que les destinées des états dépendent ordinairement de la force des armes; aussi prit-il à son service de vaillants capitaines. Olivier de Clisson et Tanneguy-Duchâtel, deux Bretons d'un courage éminent, vinrent en France occuper leur valeur. Le captal du Buch, prisonnier depuis la bataille de Cocherel, obtint sa liberté sans rançon; le roi même le combla de présents: Grailli, reconnaissant d'un aussi noble procédé, se voua au service de la France, et débuta par ménager un accommodement entre Charles-le-Mauvais et Charles V.

Quoique privé de tous ses alliés, le Navarrois se montrait encore redoutable; car son génie infernal lui suggérait sans cesse quelque expédient pour embarrasser ses ennemis: cependant, déconcerté par l'abandon du captal, il prêta l'oreille aux propositions de Grailli. Une entrevue eut lieu entre les deux princes au milieu d'un des faubourgs de Paris: on s'y prodigua les plus vifs témoignages d'amitié. Le roi pouvait agir avec sincérité; pour Charles-le-Mauvais, il ne mettait aucune franchise dans sa conduite. L'événement prouva que le fourbe ne cédait qu'à la nécessité. Ce prince offrit à son beau-frère un cœur en or, en le priant d'accepter ce riche joyau comme un gage de leur réconciliation. Duguesclin, présent à cette entrevue, détestait le Navarrois: « Prince, lui dit-il fortement, je vous conjure d'être religieux observateur de votre promesse; sans cela, vous aurez certes le loisir de vous en repentir. » Bertrand ne tint pas le même langage au captal du Buch, qu'il voyait pour la première fois en ami. Ces deux guerriers se donnèrent, en présence de toutes les personnes appelées à la conférence, les marques d'une estime ré-

ciproque : leur noble franchise contrastait avec la gêne involontaire des deux rois.

Enfin la France respirait, après trente années de guerre et de troubles; l'esprit belliqueux de Philippe de Valois et de Jean II lui avait causé des maux incalculables; elle sentait le besoin d'un long repos : bien loin de s'indigner de l'humeur pacifique de Charles V, elle changea en admiration les préventions défavorables qu'on avait conçues à son égard après la bataille de Poitiers; elle abandonna avec confiance ses destinées aux soins de son génie réparateur, et déjà la main habile du monarque rassemblait les débris de ce malheureux naufrage, lorsque l'aurore de ce bonheur fut tout-à-coup obscurcie par un nouveau fléau, d'autant plus effrayant que son existence tenait à un vice radical de nos institutions : nous voulons parler des grandes compagnies, qui reparurent à la paix générale comme elles avaient surgi après celle de 1360.

On conçoit l'embarras que devait causer une multitude d'hommes armés, la plupart sans profession, commandés par des chefs bien plus difficiles à satisfaire que les soldats, et que l'on licenciait, vu l'impuissance de continuer leur solde. Le roi, secondé par Duguesclin, puisa dans sa sagesse les moyens d'en délivrer le royaume.

Lorsque Charles V, Edouard III et Charles-le-Mauvais eurent congédié les bandes qui les servaient, le sol français se vit inondé de gens de guerre, livrés à eux-mêmes. Oubliant qu'ils venaient de combattre les uns contre les autres, ces hommes s'agglomérèrent pour former une association épouvantable, dont la règle unique fut le droit de la force. On comptait, dans ce rassemblement, des Français, des Bretons, des Gascons, des Allemands, des Anglais, des Catalans et des Italiens, présentant un total de 50,000 hommes, presque tous à cheval. On dis-

tinguait à leur tête Hue Calverley, Robert Scot, Mathieu Gournay, Gauthier Huet, Arnauld Cervolle, et même deux princes du sang royal de France, Jean d'Evreux et le comte de Châlons. Ces divers chefs, disposant à leur gré de nombreuses compagnies, regardaient comme très-pénible l'obligation de renoncer subitement à l'exercice d'une influence redoutable pour rentrer dans une condition ordinaire : ils surent aisément communiquer cette humeur indépendante à des hommes nourris dans la licence des camps. Leurs ravages devinrent si effrayants, que l'on fit des prières publiques pour demander au Ciel l'expulsion de ces brigands. Tout fut dévoré par eux; les villes manquèrent d'espace pour recueillir les habitants des campagnes, fuyant devant ces hordes dévastatrices, et bientôt les cités elles-mêmes tombèrent au pouvoir de ces *malandrins* ou *tard-venus*. Cette association s'établit au milieu de la France, qu'elle appela *sa chambre*. Plusieurs forteresses devinrent les boulevards des grandes compagnies, qui choisirent Châlons-sur-Saône pour le point central de leur domination. Elles prélevaient les impôts à leur profit, s'appropriaient le péage des rivières, objet fort important à une époque où les ponts étaient rares : des employés préposés par les chefs des tard-venus administraient les provinces. En un mot, ces hommes, réunis sous prétexte de la nécessité de subsister, envahissaient les biens de l'Etat et ceux des particuliers. Les malandrins, loin de diminuer de nombre, augmentaient au contraire, car ils se recrutaient par les serfs que l'ordonnance de Louis Hutin avait affranchis soixante ans auparavant. Ces esclaves ne voulurent plus travailler dès que la cédule royale les eut libérés; ils abandonnèrent la culture des terres, et se trouvèrent bientôt, eux et leurs enfants, dans un dénûment complet. Ils s'offrirent en auxiliaires aux capi-

taines, qui accueillirent ceux dont l'âge et la force leur convenaient. Charles V voyait renverser d'un seul coup les projets qu'il formait pour le bonheur de ses peuples.

Ce prince, n'ayant pas à sa disposition les forces nécessaires pour exterminer ces nouveaux ennemis du repos public, eut recours aux négociations, seul moyen qui lui restait. Il députa auprès des chefs des compagnies plusieurs évêques, qui essayèrent de les fléchir en leur montrant comme un théâtre plus propice l'Asie, qui implorait l'assistance des chrétiens contre les Turcs; ces prélats offrirent même des sommes considérables aux tard-venus, s'ils voulaient aller en Chypre défendre le dernier Luzignan. Les malandrins refusèrent, en objectant qu'ils avaient sous la main les mêmes avantages qu'on leur présentait dans des contrées éloignées. Le péril devint enfin si pressant, que le monarque ne fit pas difficulté de réclamer l'intervention d'Edouard III; il le supplia d'interposer son autorité pour que les Anglais, qui composaient la moitié des tard-venus, sortissent des terres de France. En cette circonstance Edouard agit avec franchise, et ordonna aux chefs anglais des malandrins de rompre sur-le-champ leur association armée. Quelques-uns se montrèrent disposés à obéir, mais la majeure partie répondit qu'on n'avait pas d'ordre à recevoir de lui. Le roi d'Angleterre, irrité au dernier point, annonça l'intention de franchir le détroit pour venir les châtier. Charles V, encore plus effrayé, refusa vivement cette assistance; sur quoi Edouard, très-piqué, jura de ne lui fournir aucun secours, dussent les malandrins l'expulser de Paris.

En refusant l'appui du monarque anglais, Charles V venait d'éloigner un danger sans doute très-grave, mais il restait sans défense devant celui qui le pressait d'un autre côté. Les dévastations s'étendaient jusqu'aux portes

de la capitale; rien ne trouvait grâce aux yeux de ces brigands : les églises furent transformées par eux en lieux de débauche. L'Etat semblait toucher à une dissolution complète : Duguesclin le sauva. Les services qu'il rendit en cette occasion, lui valurent les bénédictions de tout un peuple et le nom de *restaurateur de la monarchie*, que la France reconnaissante se plut à lui donner : ce beau nom, il ne l'a partagé dans la suite qu'avec deux autres guerriers, Dunois et Barbazan.

On se rappelle qu'après le combat de Brignais, où succomba Jacques de Bourbon, le marquis de Montferrat s'étant érigé en chef des tard-venus, les avait entraînés en Italie, et qu'il s'en servit pour chasser les Sarrasins de l'extrémité de la péninsule : Duguesclin proposa un expédient semblable. La moitié de l'Espagne subissait encore le joug des Maures : ces riches contrées devaient offrir aux compagnies un appât bien séduisant; mais comment les en convaincre, après le refus positif de passer en Asie? Duguesclin crut pouvoir les y décider, en offrant de se mettre lui-même à leur tête. Cette proposition devait paraître d'autant plus généreuse de sa part, qu'il n'avait cessé de montrer autant de haine que de mépris pour les pillards de profession. Il fallait de plus s'arracher au repos, qui lui présentait tant de charmes; il fallait, sans y être obligé, quitter Pontorson, les objets de ses affections, et cela pour devenir le chef de bandes indisciplinées, en exécration à la France entière : mais que ne peut l'amour du bien public!

Sans perdre un seul instant, Duguesclin partit pour Châlons, séjour des principaux malandrins : il se fit précéder d'un écuyer, qui devait annoncer sa venue. En traversant les nombreux détachements des tard-venus échelonnés sur sa route, Bertrand les engagea à regagner

la Bourgogne, afin, leur dit-il, de l'aider dans une immense entreprise qu'on allait combiner de concert avec leurs généraux : les compagnies obéirent, et Paris ne craignit plus d'être insulté.

La nouvelle de l'approche de Bertrand surprit et charma tout à la fois les chefs des malandrins, qui envoyèrent à sa rencontre une députation. Il arriva au bout de quelques jours : des écuyers portaient ses enseignes déployées; une suite nombreuse et brillante l'accompagnait: on lui rendit des honneurs excessifs. Le comte de Châlons, Le Bègue de Villaines, naguère ses lieutenants, le comblèrent de caresses : Gauthier Huet et Calverley, jadis ses adversaires dans les champs d'Auray, se montrèrent pareillement empressés à le bien recevoir. Le lendemain Duguesclin désira communiquer aux grandes compagnies l'objet de son voyage. L'armée se concentra au milieu d'une plaine peu éloignée de Châlons; Bertrand se plaça sur un tertre, et demanda qu'on lui prêtât un moment d'attention. Nous avons vu que ce guerrier aimait beaucoup à haranguer, et qu'il s'en acquittait très-dignement : d'une voix forte il adressa aux capitaines réunis autour de lui le discours suivant :

« Compagnons d'armes, nous avons fait, vous et moi, assez pour damner nos âmes, et vous pouvez vous vanter d'avoir fait pis que moi; faisons maintenant honneur à Dieu, et le diable laissons. Depuis quelque temps vous êtes occupés à des travaux indignes de braves gens; je viens vous en proposer de plus honorables, et que je partagerai avec vous : c'est d'aller en Espagne combattre les ennemis de la foi, de leur arracher la possession de contrées riches et florissantes. Allons nous emparer des trésors accumulés par les infidèles dans Grenade et dans Cordoue : le roi de France vous offre de payer les frais

de l'expédition, et le pape vous accordera l'absolution de toutes vos fautes ; nous sauverons nos âmes, et nous acquerrons de la gloire et des richesses. »

Ce discours ayant circulé promptement dans l'armée, fit pousser mille acclamations en signe d'acquiescement; mais les commandants de ces phalanges ne se laissèrent pas enflammer aussi facilement : ils voulurent qu'on stipulât des conditions. Bertrand leur donna l'assurance que le roi compterait sur-le-champ 200,000 florins, et leur accorderait de plus un pardon irrévocable pour les désordres commis dans le royaume, offrant même de les conduire à Paris pour les présenter à Charles V, qui ratifierait le traité : il sut enfin adoucir ces hommes terribles, qui avaient méprisé les menaces des deux plus puissants monarques de la chrétienté.

Calverley et vingt-cinq autres capitaines consentirent à se rendre auprès de Charles V. Des décrets foudroyants avaient été lancés contre eux par le prince et par l'Eglise : il paraissait donc naturel pour eux de concevoir quelques craintes en se présentant devant le roi; mais la seule parole de Bertrand suffit pour les rassurer sur ce point.

Le chevalier breton les devança à Paris, afin d'annoncer la convention nouvellement conclue ; il fut reçu comme un libérateur. Calverley et les siens arrivèrent au bout de la semaine : le roi ne voulut pas qu'ils entrassent de jour dans la capitale, craignant sans doute que leur présence n'excitât la fureur du peuple ; en conséquence ils vinrent le soir au Temple. Charles V les reçut avec bonté ; un certain nombre de bannerets, du plus haut lignage, témoignèrent le désir de partager les dangers de l'expédition : cette déclaration bannit toutes les incertitudes des malandrins; ils restèrent convaincus que le projet de porter la guerre en Espagne avait été

formé dans l'intention d'aller secourir les chrétiens, et non pour débarrasser la France de la présence des grandes compagnies. Le maréchal Andrehan, Olivier de Mauny, Guillaume Dubouestel, Jean d'Harcourt, Pierre de Montmorency, Yves de Rohan, ne balancèrent pas à se ranger sous les bannières de Duguesclin, qui fut investi du commandement suprême. Cet heureux négociateur obtint des malandrins la remise des places fortes dont ils s'étaient emparés. Cent mille florins devaient être comptés à Lyon, et les autres cent mille sur les frontières d'Espagne. Duguesclin, pour mieux se lier avec les *tard-venus*, se fit le frère d'armes de Calverley, l'homme le plus influent de l'association : on voyait rarement deux guerriers, nés dans des pays différents, s'unir par les liens de la fraternité d'armes; mais ici la politique tenait lieu d'affection. A l'issue de la cérémonie, qui se fit en présence de l'armée réunie dans les plaines de Châlons, cette multitude de bandits, dont le nombre augmentait chaque jour, leva le camp, et se dirigea vers le Languedoc en suivant le cours du Rhône. Afin de se distinguer des croisés des autres époques, les *tard-venus* chargèrent leur poitrine et les enseignes d'une croix d'argent: ils prirent dès-lors le nom de *compagnies blanches*.

Duguesclin eut soin d'emmener de force tous les vagabonds accourus de l'Allemagne et de l'Italie dans l'intention de ravager la France; mais son autorité n'était pas assez bien établie pour contraindre ces féroces guerriers à fléchir sous les règles de la discipline: il ne put les empêcher de se livrer à la rapine et à la violence : la terreur les précédait. Ils allaient passer le Pont Saint-Esprit pour traverser le Languedoc et pénétrer en Espagne par les Pyrénées, lorsqu'un légat du pape Urbain V vint au-devant de cette armée, et lui ordonna de rétrograder sous peine d'ex-

communication : le légat croyait que ces gens s'avançaient avec la résolution d'envahir le comtat Venaissin. Mais, au lieu d'éloigner le péril, le légat ne fit que l'augmenter ; car les tard-venus, irrités de cette menace, changèrent d'idée, et, au mépris des supplications de Duguesclin, voulurent marcher sur Avignon, afin d'obliger le pape à leur donner de l'argent et l'absolution. « Il est juste, disaient-ils, que le chef de la chrétienté, dont les richesses sont immenses, contribue comme les autres à chasser de l'Espagne les mécréants. » Ils entrèrent aussitôt dans le Comtat. Les habitants des campagnes, saisis d'épouvante à l'approche de ces étranges croisés, abandonnèrent leurs demeures pour chercher un refuge auprès du pontife. Urbain V se montra tout aussi effrayé, lorsque des tours de son palais il vit la plaine couverte d'hommes armés livrant aux flammes les moindres chaumières : il envoya au plus vite un second légat pour leur témoigner son indignation. Le cardinal sortit d'Avignon en habits pontificaux ; les premiers soldats qu'il rencontra lui crièrent : « Monsieur le légat, nous apportez-vous de l'argent ? » Ce début ne le rassura guère ; cependant il poursuivit son chemin, et arriva dans la tente de Duguesclin : celui-ci le reçut avec respect, sans lui cacher néanmoins ce qu'il pensait de la conduite du pape, dont l'imprudence venait de provoquer la fureur des malandrins. « Allez, ajouta-t-il, dites au Saint-Père que nous les conduisons en Espagne contre les Sarrasins ; il est juste que le chef de l'Église fasse de son côté quelques sacrifices pour éloigner de la chrétienté un fléau auquel lui-même n'aurait pu long-temps se soustraire. Les malandrins demandent de l'argent et l'absolution de leurs péchés, je lui conseille de donner l'un et l'autre : 200,000 flo-

rins suffiront. » Le légat, étonné de ce langage, répondit qu'il pouvait assurer d'avance que le pape donnerait volontiers l'absolution, mais non pas l'argent. L'évêque de Capoue se vit obligé, pour regagner la ville, de passer entre deux haies de tard-venus, dont les avides regards, disent les anciennes chroniques, convoitaient les dorures de ses somptueux habits.

Urbain V, en apprenant la réponse de Duguesclin, voulut d'abord résister; mais le légat fit une telle peinture de ces hommes redoutables, que l'effroi s'empara du pape. Il ordonna de lever à la hâte sur les principaux habitants de la ville et sur le peuple la moitié de la somme exigée: des messagers l'apportèrent au camp, ainsi que la bulle d'absolution signée de la main du pontife et scellée du grand sceau. Le prévôt d'Urbain V avait commencé à compter l'argent devant la tente de Bertrand, lorsque ce général lui demanda si les espèces sortaient du trésor particulier d'Urbain V, ou des caisses du consistoire. « Seigneur, répondit le prévôt, c'est une contribution levée à l'instant même sur les citoyens d'Avignon. — Reprenez cet argent, s'écria Duguesclin en courroux; nous ne voulons rien ravir au pauvre peuple; nous entendons que le pape, qui retire de si riches décimes du clergé de France, fournisse à lui seul les 100,000 livres. Que l'on restitue cette somme aux gens de qui elle vient, et si nous avons connaissance que nos intentions n'aient pas été fidèlement remplies, nous reviendrons, s'il le faut, du fond de l'Espagne pour en obtenir l'exécution. » Le prévôt remporta l'argent. La menace de Duguesclin produisit son effet : le pape puisa dans ses coffres les 100,000 livres, qu'il envoya au camp en invitant les chefs à venir le visiter. Bertrand,

Calverley, Le Bègue de Villaines et vingt autres capitaines entrèrent dans Avignon; ils allèrent présenter leurs respects au pontife, et baisèrent sa mule. Urbain goûta sans doute un instant de satisfaction, en voyant ainsi prosternés à ses pieds ceux qui venaient de lui dicter des lois d'une manière si brutale.

En traversant la ville, Duguesclin recueillit les témoignages de la reconnaissance des habitants. La conduite tenue par lui en cette circonstance et le succès qui la couronna rendirent plus puissante l'autorité de ce général; il parvint à ramener au devoir cette multitude de soldats de différentes nations: chose d'autant plus surprenante, que le fameux Arnauld Cervolle, ayant essayé de les réprimer, venait d'être massacré par eux.

Le Languedoc n'essuya point le triste sort du comtat Venaissin. Le jeune duc d'Anjou, frère du roi, gouverneur de cette province, accourut sur les frontières pour recevoir les malandrins, espérant tempérer par sa présence les maux que des hôtes aussi dangereux pourraient occasionner au pays. Duguesclin, ne s'étant mis à la tête des tard-venus que dans l'intention de se sacrifier aux intérêts publics, n'épargna aucun soin pour seconder les efforts du duc d'Anjou. Les malandrins étrangers, anglais, allemands, espagnols, italiens, regardaient le royaume comme une terre conquise par les armes, et le traitaient en conséquence: on devait craindre qu'ils ne communiquassent le même esprit aux Français. Dans une circonstance aussi difficile, Duguesclin montra toute la profondeur de son génie en mettant en pratique cette maxime des anciens : *Divide et impera*. En redoublant d'adresse le généralissime parvint à rompre la confraternité qui, semblable au ciment, liait entre eux tous ces dévas-

tateurs et en formait une masse compacte. Il se rendit maître assez facilement des Bretons, des Normands et des Gascons; il en composa un parti puissant, au moyen duquel on put contenir les étrangers. Enfin, Bertrand sut tellement gouverner ces hordes furieuses, qu'elles franchirent les Pyrénées sans avoir occasionné dans le Languedoc plus de mal que n'en eût causé le passage d'une armée ordinaire.

Duguesclin, s'étant arrêté quelque temps à Toulouse, y avait vu Henri de Transtamarre, rival du fameux don Pèdre-le-Cruel, roi de Castille. Henri, forcé de laisser le champ libre à son compétiteur, venait de se réfugier auprès du duc d'Anjou, lequel nourrissait une haine très-légitime à l'égard du meurtrier de Blanche de Bourbon, sa parente; aussi embrassa-t-il les intérêts de Henri de Transtamarre, quoique celui-ci ne fût dans le fait qu'un rebelle armé contre son frère et son roi. Transtamarre, uni au duc d'Anjou, sut entraîner dans la coalition le roi d'Aragon; mais don Pèdre ne tarda point à triompher de cette triple alliance. Henri regarda l'arrivée des grandes compagnies comme un bienfait du Ciel : la rage dont on les voyait animées lui paraissait devoir servir merveilleusement ses desseins. Duguesclin ne se montra point d'abord disposé à le seconder : don Pèdre, malgré ses horribles excès, n'en était pas moins à ses yeux un prince légitime. Il déclara donc à Transtamarre que les compagnies blanches allaient en Espagne pour combattre les ennemis de la foi, et non pour subjuguer les états d'un prince chrétien. Henri essayait de bannir ses scrupules en lui peignant son rival sous les couleurs les plus désavantageuses, lorsqu'un conseiller de la couronne, venu en toute hâte de Paris à Toulouse, remit à Duguesclin un

message, renfermant l'ordre formel d'employer les malandrins à commencer une guerre terrible contre le roi don Pèdre. Des considérations de la plus haute politique engageaient le monarque français à se prononcer contre le prince castillan : les liens du sang lui commandaient de venger la mort de Blanche de Bourbon, sa belle-sœur; puis Charles V considérait que don Pèdre n'avait cessé de prêter son appui aux entreprises d'Edouard III et de Charles-le-Mauvais, et sous ce rapport il méritait l'animadversion de la France. Urbain V se joignit à Charles V : le Saint-Père anathématisa le Castillan, qui se plaisait à protéger très-efficacement les juifs et les hérétiques.

La déclaration du pape, jointe aux ordres du roi, triompha de la répugnance de Duguesclin, qui se rendit aux vœux du comte de Transtamarre, dont il estimait en particulier les qualités personnelles : Bertrand prit dès ce moment des mesures énergiques pour assurer le succès de l'entreprise. Pour mieux suivre Duguesclin dans cette expédition qui fut un des épisodes les plus intéressants du moyen âge, il est nécessaire de jeter auparavant un coup d'œil sur l'état dans lequel se trouvait l'Espagne à l'époque où Bertrand y apparut, et puis expliquer la cause de la fameuse querelle de don Pèdre et de Henri de Transtamarre : l'intérêt qu'inspire cette digression nous excusera sans doute de nous y être engagé.

LIVRE VI.

État de la péninsule hispanique au milieu du quatorzième siècle. — Dugnesclin conduit les grandes compagnies au secours de Henri de Transtamarre. — Conquête de la Castille.

TANDIS que Philippe-Auguste triomphait à Bouvines d'une puissante coalition, tous les princes chrétiens de l'Espagne, réunis dans les plaines de Murendal, taillaient en pièces 100,000 Arabes ou Africains. Alphonse *le Noble*, roi de Castille, Jean II, roi d'Aragon, et Sanche *le Fort*, roi de Navarre, furent les héros de cette journée. Sanche brisa les chaînes qui fermaient l'entrée du camp du miramolin de Maroc, et décida de la victoire par cette heureuse diversion. En mémoire de son triomphe, il orna ses armes des chaînes du chef africain telles qu'on les voit encore dans l'écu de Navarre. Le roi de Castille, par la vaillance dont il fit preuve à Murendal, rehaussa l'éclat dont brillait déjà sa famille : son petit-fils, Alphonse XI, marcha sur ses traces et remporta, en 1340, contre le sultan Alboacen la victoire de Tarifa, si célèbre en Espagne ; le Maure y

perdit la moitié de son armée, ses femmes, ses fils et ses trésors. Alphonse eut un règne glorieux ; mais ses passions désordonnées préparèrent de longs malheurs à sa famille. Ce prince avait épousé, pour des raisons politiques, Marie de Portugal, à laquelle il preféra bientôt Eléonore de Gusman, précédemment sa fiancée; rien ne put l'en détacher. Cette violente passion tenait à une noble origine : Alonzo de Gusman, père d'Eléonore et duc de Médina, se trouvait gouverneur de Tarifa, en 1294, lorsqu'une armée d'Arabes vint cerner la place. Sommé d'ouvrir ses portes, Gusman s'y refusa fièrement: alors les assiégeants le menacèrent d'égorger en sa présence son jeune fils, tombé entre leurs mains. La voix de la nature se tut devant l'intérêt de la patrie; Alonzo jeta lui-même aux ennemis, du haut des murailles, un poignard en prononçant ces paroles généreuses, qui sont devenues la devise de la maison de Gusman : *Mas pesa el rey que la sangre ; le roi l'emporte sur le sang*. Ce trait héroïque fit long-temps l'admiration des Espagnols, et encore trente ans après il charma tellement Alphonse XI, à peine âgé de vingt ans, que ce prince voulut s'allier à la maison de Gusman, et se fiança avec Eléonore, fille d'Alonzo; mais son conseil, ne goûtant point cette union, décida qu'il épouserait une infante de Portugal, attendu que le salut de l'Etat réclamait en ce moment cette alliance. Le roi, obligé de sacrifier ses affections, s'unit à Marie, ayant le tort impardonnable de conserver auprès de lui celle qu'il avait cru pouvoir élever au trône. La reine, justement irritée, courut chercher un refuge dans un château situé au milieu des montagnes de la Sierra-Morena : c'est là qu'elle mit au monde le farouche don Pèdre, dont le caractère parut tenir des âpres contrées où il avait reçu le jour.

Marie de Portugal soigna elle-même son enfance, et lui communiqua dès le berceau la haine que son cœur nourrissait contre sa rivale; elle préparait ainsi les moyens de satisfaire sa jalouse rage. Alphonse, éloigné de la reine et de son fils, s'accoutuma à regarder comme légitimes les six enfants que lui donna Eléonore; il les dota de riches apanages, et avantagea principalement le premier, Henri, né en 1331. Alphonse mourut de la peste, le 10 août 1350, devant Gibraltar, la même année que Philippe de Valois, dont il ne cessa de cultiver l'amitié. Don Pèdre fut alors retiré de la Sierra-Morena pour se voir placer sur le trône; il y apporta un caractère intraitable. On forma un conseil de régence, car il atteignait à peine seize ans. Ceux qui composaient ce conseil, pour se réserver l'exercice du pouvoir, n'occupèrent le jeune roi qu'à des plaisirs. Son gouverneur, Albuquerque, s'étudiant à nourrir ses inclinations vicieuses, lui apprit de bonne heure à mépriser ce que les peuples chérissent le plus dans un souverain, la religion, la morale et les bonnes mœurs: il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts pour corrompre son cœur. Albuquerque ne remplit pas seul cette horrible tâche; Marie de Portugal le seconda, ne cessant d'entretenir son fils dans des idées de vengeance, de lui répéter que le rang suprême où le Ciel venait de le placer, n'était digne d'envie qu'autant qu'il procurait la faculté de se baigner dans le sang de ses ennemis. Ne nous étonnons donc pas si don Pèdre devint un prince exécrable; les piéges odieux dont on environna son enfance contribuèrent puissamment à le rendre tel.

Don Pèdre se montrait d'autant plus disposé à servir le ressentiment de sa mère, qu'Eléonore, fière de sa nombreuse famille, formait une ligue redoutable dans le but de placer son fils sur le trône, à l'exclusion de celui de

la reine : l'ambitieuse favorite échoua complètement. Contrainte de s'éloigner de la capitale, elle se réfugia, accompagnée des siens, dans les vallées de la Rioca, afin d'y attendre que la fortune lui offrît une occasion favorable. Du fond de sa retraite, la fille de Gusman continuait à susciter des embarras à don Pèdre. Ce prince, irrité de voir ses droits compromis par des machinations criminelles qui tendaient à lui arracher la couronne aussi bien que la vie, crut anéantir d'un seul coup tous ses ennemis, en frappant leur chef dans la personne d'Eléonore de Gusman. Celle-ci, avertie des projets du roi, quitta Osma, et alla se cacher en Andalousie; mais des sicaires l'y suivirent : Olmedo, l'un d'eux, la tua d'un coup de hache auprès de Cordoue. Marie de Portugal s'empara d'une partie des dépouilles de sa rivale : son fils lui donna la ville de Talavera, qui prit depuis lors le nom de *Talavera de la Reyna* (1).

En apprenant la mort d'Eléonore, ses enfants, saisis d'effroi, se hâtèrent d'échapper au glaive assassin suspendu sur leurs têtes. Henri et ses deux frères parvinrent à gagner Lisbonne : don Pèdre les vit avec regret se soustraire à sa furie; et, pour assouvir la soif de sang qui le tourmentait, il se mit à chercher ailleurs d'autres victimes. Don Garcias de la Vega, dont les grâces et les succès excitaient son envie, fut poignardé par ses ordres. Son caractère acquérait tous les jours plus de férocité; on crut que l'amour l'adoucirait : on lui montra Marie Padilla, parente d'Albuquerque; ce fut dans l'espérance de prolonger son pouvoir et d'assurer son crédit, que l'ancien gouverneur du prince offrit la jeune Castillane aux regards de son élève : il réussit admirablement. Padilla joignait à une rare beauté l'amabilité la plus at-

(1) Ferreras.

trayante. Don Pèdre se livra à sa nouvelle passion sans aucun ménagement: sa favorite devint l'arbitre de toutes les destinées. Les régents du royaume, amis de leur pays, effrayés de voir livrer le sort de l'Etat aux caprices d'une femme sans pudeur, voulurent prévenir les inconvénients qui pouvaient en résulter; ils résolurent de marier le jeune monarque, malgré lui-même et malgré Albuquerque. Don Pèdre comptait déjà dix-huit ans. Les rois ses prédécesseurs n'exerçaient point un pouvoir aussi absolu qu'on le croit communément : qui ne connaît la fameuse formule des états de Castille et d'Aragon? *Nos que valemos tanto como vos, y que podemos mas que vos, hos hazemos nuestro rey, y senor con tal que guardeis nuestros fueros, se no, no.* En conséquence, don Pèdre fut obligé de céder aux états assemblés à Valladolid, qui décidèrent, vers la fin de 1352, que le roi épouserait une princesse du sang royal de France. On députa quatre conseillers auprès de Jean II, qui réserva à la famille du duc de Bourbon l'honneur de donner une reine à la Castille. Blanche fut choisie par les ambassadeurs espagnols comme la plus belle des six princesses, filles de Pierre, duc de Bourbon. Le vicomte de Narbonne fut chargé de la conduire à son époux (1). Toutes les femmes du sang royal envièrent le sort de Blanche, lorsqu'elles la virent partir pour aller partager un trône; mais, hélas! combien ne durent-elles pas remercier le Ciel de les avoir privées de ce funeste honneur! Blanche, vivant dans une profonde retraite, ignorait absolument les désordres de l'homme auquel on l'unissait; chacun le lui peignit sous les couleurs les plus favorables. Elle quitta

(1) Le roi Jean donna à Blanche, en présent de noces, 25,000 florins à prendre sur les droits prélevés par le fisc lors de la foire de Beaucaire. (Hist. du Languedoc, notes du 2e volume.)

donc sans regret la France et sa famille, et se vit reçue en Espagne avec acclamations. La Castille la salua comme un astre bienfaisant, dont l'influence devait ramener le calme et la décence dans une cour livrée à tous les débordements. La beauté de Blanche étonna don Pèdre. Le mariage fut célébré pompeusement à Valladolid, le 3 juin 1353.

Les grâces naïves de la reine, son extrême innocence, auraient dû bannir totalement le souvenir de Padilla ; mais, le croirait-on? au bout de quelques jours, le dégoût le plus prononcé remplaça l'impression qu'avait produite sa première vue (1). La reine fut chassée non-seulement de la couche nuptiale, mais encore du palais; on la relégua dans le château de Médina Sidonia. Néanmoins cet exil ne devait être que la moindre de ses infortunes ; son indigne époux alla prendre à Montalban sa favorite, la ramena à Burgos, et la fit jouir de tous les honneurs de la royauté. Une conduite aussi répréhensible devint le sujet des remontrances les plus sévères : on vit s'élever contre Padilla une opposition formidable, qui se grossit naturellement des partisans du comte de Transtamarre. Ce prince, jetant depuis long-temps des yeux d'envie sur le trône, suivait ses projets en silence, et se réjouissait des fautes que le roi commettait. Don Pèdre demeura sourd aux exhortations de ses amis, ainsi qu'aux prières

(1) Ferreras, Histoire d'Espagne, tome v, in-4°.

Ortis, autre historien espagnol, assure que Padilla eut recours aux maléfices pour conserver le cœur du roi, et pour dégoûter don Pèdre de la belle princesse de Bourbon. Suivant lui, Blanche avait brodé de ses mains une écharpe couleur de feu, elle la donna à son époux ; mais aussitôt que celui-ci l'eut mise, il crut avoir un serpent autour du corps. Don Pèdre prit tellement sa femme en horreur, qu'il ne pouvait la regarder sans tressaillir.

de sa mère; il persista dans son genre de vie, mélange de cruauté et de débauche. Voyant que le mécontentement augmentait de jour en jour, que ses ennemis devenaïent plus redoutables, il eut recours aux juifs, fort nombreux en Espagne: il s'en déclara hautement le protecteur, les attira auprès de lui et en peupla la ville de Burgos. Un d'eux, nommé Jacob, devint en même temps son conseiller intime et le ministre secret de ses vengeances. Cet indigne conseiller entraîna son maître dans des voies si abominables, lui fit commettre tant de crimes, tant d'impiétés, que l'indignation publique fut portée à son comble. Il se forma contre don Pèdre, au sein de ses états, dans sa famille même, non pas une simple opposition, mais une ligue des plus redoutables. Sa mère, jalouse de Padilla, et Albuquerque, dont la faveur était passée, se rangèrent du côté des mécontents. Le roi brava l'orage avec audace, et sut inspirer beaucoup d'effroi à ses ennemis : la terreur le précéda en tous lieux, il ne voulut régner que par elle, et se procura des ressources immenses chez les juifs, qui, pour prix de sa protection, lui livrèrent leurs trésors. Il marcha contre les révoltés, les dissipa, prit Tolède, et massacra tous les gens désignés pour ne pas désirer le triomphe de sa cause. On signala à sa colère un orfèvre âgé de quatre-vingts ans, comme ayant fourni de l'argent aux confédérés, et il prononça contre lui la peine de mort : le fils de ce malheureux vint, à l'insu de son père, racheter la vie du vieillard au prix de la sienne. Loin d'admirer un acte aussi touchant, le roi accepta froidement l'échange, et envoya le jeune Espagnol au supplice. La comtesse Osorio, d'une des plus illustres maisons de la Castille, habitait cette ville; son fils suivait le parti d'Henri de Transtamarre : don Pèdre la fit saisir comme accusée d'en-

tretenir des relations avec les rebelles, et la condamna à périr par le feu. Une des femmes de la comtesse voulut l'accompagner jusqu'au lieu du supplice; dès que les flammes du bûcher s'allumèrent, elle se jeta sur sa maîtresse, la tint embrassée, et fut consumée avec la comtesse. Les chroniques espagnoles ont conservé le nom de cette héroïne du dévouement : elle se nommait Isabelle d'Avallos (1).

Plus prompt que l'éclair, le farouche vainqueur se porta devant Toro, où venait de se renfermer la reine douairière, ainsi que beaucoup de ses partisans; maître de la ville au bout de quelques heures de résistance, il la livra à la fureur de ses soldats, et fit égorger les principaux chefs ennemis, en présence de sa mère : cette princesse épouvantée tomba évanouie; en reprenant ses sens elle se trouva entourée de cadavres palpitants, que don Pèdre considérait d'un air joyeux. A cette vue elle poussa un cri d'effroi, et donna sa malédiction au barbare, sorti de son flanc; mais ce dernier y répondit par un sourire amer, accompagné des plus terribles menaces. La semaine suivante Marie de Portugal mourut du poison (1356) : l'histoire n'accuse pas d'une manière positive son fils, de cet attentat; mais le soupçon est bien permis en pareil cas.

Albuquerque lui-même, traître à tous les partis, ne sut échapper aux coups de don Pèdre : il avait travaillé à former ce monstre, il devait en être la victime; on lui trancha la tête par l'ordre du tyran : c'est la seule action juste du cruel roi de Castille. On comprend que la race de Gusman fut enveloppée dans une proscription aussi étendue : cette famille fut anéantie, à l'exception de trois enfants mâles. Henri, l'aîné, après

(1) Ferreras, liv. VIII.

avoir échappé par miracle à toutes les embûches, se retira auprès du roi d'Aragon (1357). Don Pèdre demanda son extradition, et, sur le refus du prince aragonais, la guerre éclata incontinent. Don Pèdre y fit preuve d'une valeur surprenante ; la rapidité de ses conquêtes contraignit le roi d'Aragon d'implorer la paix. N'ayant plus d'asile sur les terres d'Espagne, le comte de Transtamarre se réfugia en France. Le vainqueur parcourut les provinces nouvellement soumises, et dévasta la Biscaye.

Il serait trop long de nommer ici toutes les victimes de la fureur de don Pèdre : la plus illustre fut la reine Blanche de Bourbon. L'espèce de captivité dans laquelle vivait cette princesse, sa noble résignation, ses vertus angéliques, ne cessaient d'inspirer l'intérêt le mieux senti : chacun déplorait ses malheurs. Le comte de Transtamarre eut l'adresse de confondre sa cause avec celle de la reine, de sorte que Blanche paraissait l'âme de toutes les ligues formées contre son mari. Don Pèdre, ne cachant plus les sinistres projets qu'il avait formés contre cette princesse, chargea les juifs de l'immoler : ceux-ci, qui abhorraient la reine en raison de son extrême attachement à la foi catholique, acceptèrent avec empressement cette détestable mission. Plusieurs messagers de cette nation se rendirent à Médina Sidonia, apportant au gouverneur Inigo Ortis l'ordre de faire mourir Blanche de Bourbon par le suc d'herbes vénéneuses qu'ils lui remirent ; mais Inigo Ortis, indigné, déclara qu'il ne tremperait pas dans un pareil forfait. Un mois après, Perez Rebboledo, un des chambellans de don Pèdre, vint prendre la reine à Médina Sidonia, la sépara de ses fidèles serviteurs, et la conduisit dans le château de Xérès. C'est là que le crime fut consommé, et non à Médina comme le dit Mariana.

Abreuvée d'amertumes depuis neuf années, Blanche désirait ardemment le trépas. Le Ciel exauça enfin ses vœux, et finit son martyre : des mains criminelles préparèrent un breuvage empoisonné ; Blanche le prit courageusement, bien persuadée qu'elle recevait la mort : elle expira dans des douleurs affreuses, à l'âge de vingt-six ans, au mois de mars 1361 (1). Malgré des infortunes si peu méritées, la mémoire de cette princesse n'a point trouvé grâce devant l'auteur des *Essais sur les Mœurs*, qui a voulu prouver qu'elle avait eu des torts graves avant même d'avoir connu don Pèdre. Nous ne chercherons pas à combattre cette accusation, dont la fausseté est évidente jusque dans les moindres détails ; nous sommes persuadé que le désaveu d'une nation tout entière et l'assentiment des historiens espagnols seront, aux yeux de l'homme sage, une autorité plus respectable que l'opinion d'un écrivain, qui sut merveilleusement peindre, il est vrai, les écarts de l'esprit humain, mais qui voulut trop souvent excuser les forfaits éclatants aux dépens de la vertu malheureuse.

La mort de Blanche retentit dans toute la chrétienté, et y causa une profonde indignation. En France, plus de 500 bannerets firent vœu de venger le trépas d'une sainte princesse, et dès ce moment prirent l'écharpe verte, conformémeut aux statuts de la chevalerie (2).

(1) Les anciens mémoires sur Duguesclin font une relation fabuleuse de la mort de Blanche ; Guyard les a copiés en entier, parce que le merveilleux est toujours préféré à la vérité. Ayala, auteur d'une histoire de don Pèdre fort estimée, Zurita, Ferreras, Mariana, rapportent cette catastrophe telle que nous venons de l'écrire.

(2) L'écharpe verte annonçait un vœu contracté ; le chevalier ne la quittait qu'après avoir accompli son serment, ou après en avoir été relevé. Les Français tenaieut cet usage de celui qui était pratiqué chez les anciens Francs, lesquels se chargeaient le bras gauche d'uue chaîne

En Espagne, cet attentat inouï causa une explosion unanime de mécontentement; les provinces gouvernées par des tyrans secondaires se révoltèrent : don Pèdre, sourd aux exhortations les plus sages, dévasta ses propres états et les remplit de carnage. Les Espagnols, saisis d'épouvante, supplièrent le roi de France de les prendre sous sa protection. Charles V, décidé à venger l'honneur de sa maison, et désirant en même temps soulager les misères d'un peuple digne de son intérêt, déclara la guerre à don Pèdre : ceci eut lieu pendant que Duguesclin et les tard-venus traversaient le comtat Venaissin.

Quoique les énergiques menaces de Charles V eussent augmenté l'irritation des esprits, cependant le tyran ne se laissa point abattre; il fit tête à l'orage. Jamais on ne vit mieux la force du pouvoir établi : la fermeté seule du roi contint une multitude d'ennemis. Sur ces entrefaites, don Pèdre reçut un coup qui lui fut plus sensible que toutes ces attaques : Padilla, consumée depuis deux ans par une maladie de langueur, n'eut pas le temps de jouir du triomphe que le trépas de Blanche devait lui assurer; la favorite expira le surlendemain qu'elle eut appris la triste fin de cette noble victime. Celui qui avait fait couler tant de larmes et tant de sang connut à son tour la douleur : on crut que le chagrin l'entraînerait dans la tombe avec l'objet de ses affections. « C'eût été un jeu bizarre de la nature, dit M. de Sacy, de voir

quand ils faisaient une promesse solennelle, ne la quittant pareillement qu'après avoir rempli leurs engagements : d'où vient la phrase proverbiale, *être esclave de sa parole*. Les mœurs et les usages venant ensuite à s'adoucir, il arriva que les preux du moyen âge remplacèrent la chaîne par une écharpe de la couleur la plus agréable à l'œil.

Pierre-le-Cruel mourir de sensibilité. » Mais la douleur le rendit encore plus terrible : don Pèdre ne mit plus de bornes à ses fureurs ; il s'indignait de ne pouvoir reprocher à personne le trépas de Padilla, et n'en immola pas moins des victimes à ses mânes. Louis de Lara, l'aîné de la famille de La Cerda, fut étranglé par ses ordres. Il restait encore, de cette maison si malheureuse, un fils âgé de deux ans : les soins de sa gouvernante, appelée Mincia, le dérobèrent longtemps aux recherches des sicaires de Pierre; mais un jour la fatigue ayant forcé cette femme généreuse à s'arrêter au milieu d'une forêt, elle fut atteinte par ces barbares, et pendue à un arbre, ayant vu étouffer en sa présence l'enfant confié à sa garde (1).

Cependant l'artisan de tant de crimes n'était pas tellement occupé de ces soins homicides, qu'il oubliât les intérêts de sa couronne : don Pèdre savait multiplier ses moyens de défense à mesure que ses ennemis augmentaient. Il appela en Castille les juifs, disséminés sur la surface des Espagnes. Le roi, regardant encore ce secours comme insuffisant, alla proposer au chef maure, régnant à Grenade, de contracter une étroite alliance : on dit même que, pour mieux cimenter cette union, il offrit d'embrasser l'islamisme. Tranquille du côté du sud, don Pèdre conduisit toutes ses forces au-devant du roi d'Aragon : ce prince, sur les instances de Henri de Transtamarre, se préparait à reprendre les hostilités. Suivi d'une armée à laquelle la rapine et la licence étaient non-seulement permises, mais encore commandées, le roi de Castille attaqua impétueusement l'Aragonais, le rejeta au-delà des frontières déjà envahies, s'empara de plusieurs provinces,

(1) Mariana, t. III, Ortis, chap. XIX.

et obligea le provocateur à demander une suspension d'armes. Henri de Transtamarre, dont la valeur personnelle essaya vainement d'arrêter le torrent, fut trop heureux de sortir sain et sauf de l'Aragon; ce prince se retira auprès du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc : ce fut là qu'il trouva Duguesclin.

Don Pèdre rachetait une partie de ses vices par des qualités remarquables : on doit le regarder comme un homme supérieur sous plusieurs rapports; jamais souverain ne déploya plus d'activité, ne sut mieux tirer parti des moindres ressources. Le Castillan s'était ménagé depuis long-temps l'alliance de Charles-le-Mauvais, dont les états touchaient les siens. Les secours envoyés par ce nouvel auxiliaire le mirent en position de braver la ligue des différents princes, conjurés contre lui.

Le roi d'Aragon venait de rompre la trève, dans l'intention d'assurer le triomphe de la cause de Transtamarre; le duc d'Anjou lui avait promis de le seconder au moyen de forces considérables : c'est par suite de ce traité que Duguesclin s'ébranla à la tête des grandes compagnies, lesquelles, s'étant reposées quelques mois dans le fertile Languedoc, ne respiraient que les combats. Le jeune duc de Bourbon, frère de Blanche, devait commander l'expédition; mais, au moment de partir, le prince fut rappelé à Paris pour des raisons que l'histoire n'explique point. Bertrand, général en chef, entra en Espagne vers la fin de 1365, par la vallée de Roncevaux, ancien théâtre de la défaite et de la mort de Roland, neveu de Charlemagne. Duguesclin, plus heureux, tailla en pièces les troupes castillanes qui s'opposaient à son passage, et les chassa des défilés. Ne voulant pas quitter ces

lieux sans payer un tribut d'admiration à la mémoire du guerrier illustre qui l'avait précédé dans ces vallées, il rangea en bataille ses hommes d'armes devant le tombeau de Roland, à l'endroit même où périt le paladin du IXe siècle : il fit sonner les clairons et élever les bannières, et, s'avançant vers le mausolée, il mit un genou à terre et récita cette prière : « Sire Dieu, ici gist fleur de chevalerie ; soubs cette pierre est clos heur et vaillance : fais à ton serviteur Guesclin servir son roi Charles comme cestui preux servit puissamment l'empereur Charlemaigne, et comme cestui Roland estre occis par beau jour de bataille. »

L'armée française se composait de 40,000 hommes : la chevalerie du Languedoc et de la Provence accourut pour prendre part à cette croisade. 600 jeunes Toulousains s'enrôlèrent sous les bannières de Bertrand : on distinguait parmi eux Lautrec, Castelnau, Brassac, Sabonnet, Paul de Montpezat, Robert de Blagnac, Hue de L'Espinasse. (Annales de Toulouse, par le prouvaire Goudouli.)

Au début de la campagne, Bertrand, que les chroniques espagnoles appellent *du Claquin*, se fit un plan d'opérations dont la conception annonçait un puissant génie. A l'aide de 4,000 Castillans, partisans de Transtamarre, ce général éclaira le pays et prit une connaissance parfaite des localités ; puis, ayant partagé son armée en divisions, il les envoya dans différentes directions, et fit cerner à la fois les cinq places fortes de l'Aragon tombées récemment au pouvoir du roi de Castille. Au bout d'un mois don Pèdre se vit enlever toutes ses conquêtes. Le succès n'arrêtait pas plus Duguesclin que les revers n'ébranlaient ses résolutions ; il avançait toujours avec une célérité qui fut le véritable fondement de sa fortune. Ayant

achevé de chasser l'ennemi de l'Aragon, il pénétra en Castille sur quatre points : la première ville attaquée fut Magalon, défendue par un homme aussi dévoué qu'intrépide : les juifs composaient presque en entier la population. On donna un assaut qui dura plusieurs jours ; car la brèche demeura constamment occupée, soit par les assiégés, soit par leurs adversaires. Duguesclin, dépourvu de machines de guerre, indispensables pour abattre la sommité des créneaux, se décida à percer le mur ; il confia le soin de cette opération à Guillaume Dubouestel. De son côté le général en chef occupait les assiégés sur les murailles, soit par des décharges continuelles de traits, soit par des escalades partielles. Dès que l'ouverture fut pratiquée, les assiégeants s'y précipitèrent : la garnison, réunie aux habitants, leur en disputa long-temps l'entrée ; on se battit le reste de la journée au milieu des rues ; enfin on acheva d'enlever la place. La fureur avec laquelle les malandrins usèrent de leur victoire étonna les barons français qui les accompagnaient : chacun put dès-lors apprécier encore mieux le service que Bertrand avait rendu au royaume en le délivrant de pareils hôtes. De son côté, Henri de Transtamarre dut s'applaudir d'avoir déchaîné contre son rival des ennemis aussi furibonds : quelle singularité, en effet, que le prince le plus odieux de son temps fût attaqué par des hommes devenus l'effroi de la chrétienté !

Duguesclin s'avança rapidement en Castille ; il trouva les esprits tellement prévenus contre le souverain, que les soldats de cette armée, si propres à inspirer les plus justes craintes, furent reçus comme des libérateurs. Bertrand avait d'abord cru que Henri de Transtamarre, entraîné par la haine, outrait les torts

de don Pèdre; mais lorsqu'il vit tout un peuple accuser ce monarque sanguinaire, lorsqu'on lui eut déroulé la série de ses crimes, les anciens scrupules disparurent entièrement : Bertrand se crut appelé à purger la terre d'un monstre qui la désolait. Il fit prendre au comte de Transtamarre le titre de roi de Castille, et dès ce moment les partisans secrets de la maison de Gusman se déclarèrent ouvertement : les habitants des campagnes, accourus du fond des vallées, venaient saluer leur nouveau maître, dont l'aménité contrastait avec la sombre rudesse de son frère. Les Espagnols brisèrent par un vœu spontané les liens qui les unissaient à don Pèdre, agissant en cela selon l'esprit de la constitution qui régissait la Castille, *Sè no, no.* . . . . :

Bertrand et le comte de Transtamarre se dirigèrent vers Burgos. On s'était ménagé des intelligences parmi les bourgeois de cette ville; mais, avant d'y arriver, il fallait soumettre plusieurs places fortes, occupées par les troupes de don Pèdre : Duguesclin résolut de les réduire toutes. Briviesca tenait le premier rang : on marcha contre elle sans plus tarder. Henri de Transtamarre, pressé de se montrer dans sa capitale, fit observer qu'il serait plus urgent d'éviter les siéges et de tourner Briviesca, dont la conquête demanderait peut-être un temps infini. Les principaux chefs penchaient pour ce parti, et le général lui-même allait s'y ranger, lorsque les provocations du gouverneur, don Rodriguez de Sanabria, l'en détournèrent. Cet officier, noble galicien, avait reçu l'ordre d'employer tous les moyens imaginables pour entraver la marche de l'ennemi. Instruit par ses espions que le conseil de Transtamarre annonçait l'intention de gagner Burgos en s'écartant de Briviesca, il envoya à Bertrand

un présent d'excellent vin, accompagné d'un message ainsi conçu : « Vaillant Duguesclin, je me regarderais comme déshonoré si vous passiez si près de moi sans donner quelques assauts à la place que je commande. Je puis vous assurer que la manière dont je vous recevrai, vous prouvera que j'étais digne de votre attention. » Cette chevaleresque provocation jeta l'assemblée dans une agitation inexprimable ; on s'écria de toutes parts qu'il fallait aller fondre sur Briviesca. Duguesclin aurait couru risque de voir mépriser son autorité, s'il eût voulu résister à de si impérieuses manifestations. Bertrand répondit au héraut : « Je satisferai les désirs de votre maître : nous savons tous apprécier son courage ; mais Rodriguez se trompe s'il croit que la hauteur de ses murailles et la largeur de ses fossés pourront nous arrêter. » On attaqua la place d'après les règles suivies à cette époque. Le général fit des dispositions savantes, et les exécuta lui-même en se portant dans les lieux où le danger se montrait le plus imminent. Un écuyer breton, Jean du Bois, planta sur les remparts la bannière particulière de Duguesclin. Cependant le gouverneur, placé devant la principale brèche, repoussait les assaillants qui s'y présentaient : il se battit long-temps corps à corps avec le maréchal Andrehan, et le terrassa ; il le sommait de livrer son gantelet comme son prisonnier, lorsque des cris effroyables lui apprirent que les assiégeants avaient pénétré dans la place par le côté opposé. Rodriguez, abandonnant la brèche, s'élança vers le point où le péril devenait plus pressant, mais au bout de quelques pas il se trouva en présence de Duguesclin. Ce dernier, ayant brisé une des principales portes, s'avançait dans l'intérieur, suivi d'une phalange nombreuse. Rodriguez et lui

se rencontrèrent dans l'amphithéâtre qui servait aux combats de taureaux. L'Espagnol attaqua le Breton comme il avait attaqué le maréchal Andrehan : les soldats s'arrêtèrent de part et d'autre pour considérer cette lutte terrible; elle finit bientôt : Bertrand désarma don Sanabria, le fit prisonnier, et le remit à deux de ses écuyers, les chargeant de le garantir du courroux des malandrins; puis il expulsa les assiégés des postes occupés encore par eux. La soumission totale de la garnison le mit en possession de Briviesca, après six heures de combat (28 mars 1366).

L'action étant finie, Bertrand appela don Rodriguez, lui rendit la liberté sans rançon, et le combla de présents. Le gouverneur, confondu par tant de générosité, se jeta aux pieds de son magnanime vainqueur. Au même instant parut le comte de Transtamarre, qui revenait de la poursuite des fuyards : voyant Sanabria pénétré de reconnaissance, il crut le moment favorable pour achever la conquête d'un capitaine dont chacun admirait le caractère. Le prince lui proposa subitement d'embrasser la cause des Gusman. L'Espagnol resta muet de surprise; la religion du serment l'attachait à don Pèdre. Duguesclin comprenait ce qui se passait dans son âme : « Respectons, dit-il à Henri, l'honneur de ce brave guerrier; il a défendu vaillamment les intérêts de son maître, sa conduite nous paraîtrait moins honorable si aujourd'hui il les abandonnait brusquement. » En même temps, il permit au gouverneur de se retirer où bon lui semblerait (1).

Don Pèdre ne jugeant pas les fortifications de Burgos

(1) Les mémoires sur Duguesclin disent que don Pèdre fit trancher la tête au généreux Sanabria : ceci est inexact; nous le verrons reparaître sur la scène.

assez redoutables, sortit de cette ville, emportant ses trésors; il se retira dans Tolède, dont il croyait les habitants très-dévoués à sa cause : ceux-ci s'empressèrent au contraire de prêter l'oreille aux propositions du comte de Transtamarre. Les négociations s'entamèrent pendant que Duguesclin soumettait les places voisines : il avait forcé don Fernandez de Tobar, gouverneur de Calahorra, de capituler sans condition. Le clergé de Burgos, interprète des sentiments de tous les habitants, invita le comte de Transtamarre à venir prendre la couronne de Castille dans cette ville. On convint que Henri irait revêtir les insignes de la royauté dans le monastère de *las Huelgas*, ce qui eut lieu trois jours après, le 14 avril 1366. Durant le cours de cette cérémonie, Duguesclin marchait à côté du prince, l'épée nue à la main; tous les yeux se fixaient sur ce héros, dont la valeur aussi bien que la prudence donnait un maître à la Castille : le fils d'un châtelain de la Bretagne disposait d'un sceptre dans la patrie du Cid, comme lui *faiseur de rois*. Le comte de Transtamarre (Henri II); voulant récompenser dignement celui auquel il devait un trône, le créa duc de Molina (1), et le nomma connétable de Castille en le dotant du comté de Soria.

Henri eut à essuyer bien des traverses avant que son pouvoir, comme souverain, fût entièrement consolidé. Dès son entrée à Burgos, les Anglais malandrins voulurent le quitter, soit que leurs chefs fussent jaloux de Duguesclin, soit que par ses agents don Pèdre fût par-

(1) Nous avons vu dans une des salles de la bibliothèque de Rennes le titre original de la donation du duché de Molina en faveur de Duguesclin : cette pièce, écrite en castillan, sur vélin, avec des majuscules en or, fut donnée en présent à la ville de Rennes par les derniers descendants du héros breton.

venu à leur inspirer de la défiance. Les Anglais entraînèrent avec eux une partie des Normands et des Gascons : déjà une scission malheureuse s'annonçait parmi les différents corps de l'armée. Les Anglais occupaient les villages avoisinant Burgos, sur les bords de l'Ebre ; ils agirent si secrètement, que personne ne soupçonna leurs desseins. Calverley, homme extrêmement dangereux, conduisait en secret cette sorte de conspiration : il se rendit auprès de Henri à l'insu de Duguesclin, et lui annonça que les Anglais, les Normands et les Gascons, décidés à partir sur-le-champ pour le royaume de Grenade, demandaient qu'on leur payât l'arriéré de la solde. Henri, fier de ses succès, comptant trouver des défenseurs parmi les Castillans, reçut Calverley d'un air de hauteur : « Retirez-vous où bon vous semblera, lui dit-il, je vais acquitter à vos compatriotes ce qui leur est dû ; » et aussitôt il fit prévenir Duguesclin de la démarche du capitaine étranger. Bertrand, moins confiant en la fortune que le comte de Transtamarre, regarda cette désunion comme un événement très-fâcheux ; il se mit en mesure de parer un coup aussi terrible. Il apprit que Calverley devait rassembler le lendemain toute sa division dans une plaine voisine de la rive gauche de l'Ebre ; il ordonna aux Français et aux Bretons d'être sous les armes, sur le même terrain choisi par les Anglais, et à la même heure : Calverley ne put s'empêcher de marquer de la surprise lorsque Duguesclin unit ses soldats aux siens ; mais l'armée, accoutumée à obéir au banneret breton, ne fut pas étonnée en le voyant procéder au dénombrement des troupes et les passer en revue. Jamais ce général n'avait montré autant d'affabilité : il distribua, au nom du nouveau roi, des récompenses honorifiques et pécuniaires, fit solder l'arriéré, parcourut les rangs, s'informa des besoins du soldat avec cette sollicitude si propre

à le gagner. En même temps ses principaux officiers allèrent, par ses ordres, se mêler aux Normands et aux Gascons : ils surent aisément les dissuader de suivre Calverley; bientôt même ils les virent manifester pour leur illustre chef un dévouement aussi entier que le premier jour. A peine la revue commençait-elle, que les Anglais se trouvèrent seuls de leur avis. Duguesclin, qui jusqu'alors paraissait ignorer le complot, s'avança vers le front de leur division et dit : « Vous vouliez donc nous quitter, et laisser imparfait ce que vous avez commencé? Don Pèdre, chassé par vous de sa capitale, possède encore des places, des richesses immenses; il peut reconquérir ce que nous lui avons enlevé, et alors cette entreprise, qui aurait dû vous immortaliser aux yeux de l'Europe, vous rendra un objet de ridicule : poursuivons donc l'odieux Castillan jusque dans sa dernière retraite; affermissons la couronne sur la tête du roi Henri, et alors vous me verrez le plus ardent à marcher contre les Maures de Grenade. » Un murmure d'approbation couvrit la voix de Bertrand. Aussi honteux que piqué de se voir délaissé, Calverley dissimulait vainement son embarras : Duguesclin s'empressa de lui adresser quelques paroles obligeantes. Ainsi, dans l'espace de quelques heures, cette scission, qui pouvait devenir fatale, ne causa plus d'inquiétude. L'armée, réunie, poussa de nouvelles acclamations pour saluer son général. Ne voulant pas laisser aux troupes le loisir de réfléchir sur ce qui venait de se passer, Duguesclin les partagea le soir même en plusieurs corps, qu'il dirigea vers Tolède : on s'attendait à rencontrer une résistance sérieuse devant cette place, don Pèdre ayant concentré sous ses remparts le reste de ses troupes; mais ce prince ne se méprit pas long-temps sur les dispositions qui animaient la bourgeoisie. En effet, l'alcade major, don Martin Fernandez, envoya des par-

lementaires à Duguesclin, qui, au bout de huit jours de marche, parut en vue de la ville. A son approche, le tyran se retira dans la direction de l'Andalousie. Bertrand, ayant fait occuper les hauteurs qui avoisinaient Tolède, et rassembler toutes ses forces sous les remparts, s'avança dans la ville, dont il fit respecter les habitants et leurs propriétés. Henri de Transtamarre, qui dirigeait l'arrière-garde, fut reçu à la lueur des flambeaux. Le surlendemain (11 mai 1366) on vit arriver la nouvelle reine, Jeanne de Penafiel, une des descendantes de saint Louis par la famille de La Cerda. Grâce au dévouement de quelques serviteurs fidèles, cette princesse venait d'échapper à la fureur de don Pèdre, qui voulait l'immoler (1). Le général français s'empressa d'aller à sa rencontre.

Les mémoires sur Duguesclin disent que les dames de la suite de la reine témoignèrent beaucoup de surprise à l'aspect du héros; elles se voyaient trompées dans leur espoir : car ces dames ne doutaient point que le Ciel ne lui eût donné un physique proportionné à sa renommée. Jeanne, en apercevant Bertrand, descendit de sa litière, et embrassa le guerrier : « Généreux ami, lui dit-elle, le comté de Transtamarre m'appartient; je vous prie de l'accepter de ma part, comme un témoignage de ma reconnaissance. » Duguesclin, confus, ne consentit à recevoir ce nouveau don que sur les instances les plus pressantes. Désintéressé pour lui-même, il ne manqua pas de demander des grâces pour ses lieutenants, Le Bègue de Villaines et Mathieu Gournay. Il se plut surtout à recommander à la bienveillance du prince le capitaine anglais Calverley : cet étranger reçut la seigneurie de Carrion,

(1) Ferreras, in-8°, tome v, liv. VIII.

accompagnée du titre de comte (1). L'armée, bien payée et abondamment pourvue de vivres, prit le chemin de l'Andalousie. A cette époque, l'Espagne chrétienne se trouvait partagée en quatre royaumes, la Navarre, l'Aragon, le Portugal et la Castille.

Un souverain moins exécré que don Pèdre aurait trouvé dans les provinces non envahies des ressources suffisantes pour résister à l'orage: ce prince fugitif espérait qu'après la conquête de Tolède, les tard-venus, effrayés par les difficultés locales, ne pousseraient pas plus loin leur entreprise, puisque l'espace qui séparait la Castille de l'Andalousie était une terre inculte, couverte de forêts impraticables et peuplées de bêtes féroces; aussi les regardait-il comme des barrières plus sûres que les remparts de Tolède et de Briviesca. Mais qui pouvait arrêter les malandrins, guidés autant par l'espoir du pillage que par l'exaltation de la foi chrétienne? car la pensée de chasser les infidèles du royaume de Grenade les dominait sans cesse. A cette époque, combattre les mahométans passait pour l'action la plus sainte et la plus illustre: les hommes les plus pervers se montraient souvent animés de sentiments religieux, et les grandes compagnies n'avaient consenti à servir les intérêts du comte de Transtamarre que dans l'intime conviction de trouver à leur tour dans ce prince un auxiliaire puissant, qui les aiderait à écraser les ennemis du Christ. Duguesclin ne cessait de les entretenir dans cet espoir, autant par politique que par zèle pour la religion.

Il s'agissait donc d'expulser le tyran de Séville, son dernier refuge: cette ville, alors la plus peuplée de l'Espagne, comptait dans son sein beaucoup de par-

(1) Ayala, t. 1, in-4°, p. 409.

tisans du comte de Transtamarre. Ce prince y envoya des émissaires secrets, chargés de préparer les esprits à la révolution qui semblait inévitable. L'archevêque ne balança pas à abandonner la cause d'un roi frappé des anathèmes de l'Eglise ; les juifs imitèrent son exemple, regardant comme très-dangereux de prêter leur appui à un souverain contre qui toute l'Espagne se déclarait si ouvertement ; ces gens craignaient que la perte de leurs richesses ne devînt la conséquence d'une fidélité qui ne s'alliait nullement à leurs sentiments naturels. Don Pèdre se voyait donc totalement délaissé ; à peine put-il retenir auprès de sa personne 600 chevaliers ou écuyers. Fernand de Castro, le plus considérable d'entre eux, ne cessa de montrer à ce prince l'attachement le plus désintéressé : on le citait comme l'homme le plus vertueux de l'Espagne ; il n'usa de son crédit que pour arracher des milliers de victimes au tyran. Fernand conseilla au roi d'abandonner Séville, et d'aller chercher un asile en Portugal. Don Pèdre suivit ce conseil avec docilité, mais il ne put se résoudre à quitter une ville au sein de laquelle on conspirait contre lui, sans y faire sentir les terribles effets de sa vengeance. Une femme juive l'avait instruit des machinations secrètes des habitants. Le roi fit annoncer son intention de gagner le Portugal ; mais il exigeait qu'on lui rendît à sa sortie de Séville tous les honneurs dus au souverain, insistant surtout pour que trente des notables, chrétiens, maures et juifs, vinssent l'accompagner une lieue hors des barrières. L'archevêque désirait ardemment le départ de Pierre, dont la présence pouvait compromettre ses compatriotes auprès de Henri ; il lui assura qu'on se ferait un devoir de souscrire à ses moindres désirs. Les trente notables sortirent avec don Pèdre et les soldats, au nombre

de 600 : dès qu'ils furent à un quart de lieue, le tyran voulut se ruer sur eux; mais Fernand de Castro l'en empêcha, et, grâce aux efforts de ce noble favori, les notables de Séville échappèrent par la fuite au sort affreux qu'on leur préparait.

Ce dernier incident augmenta la haine que l'on portait à don Pèdre ; son nom seul inspirait l'horreur. On envoya une députation à Duguesclin, pour le supplier de venir recevoir la soumission de la capitale de l'Andalousie. Bertrand devança de quelques jours don Henri, et occupa la ville sans difficulté (1). Sa modération, le soin qu'il mit à contenir les malandrins, le firent bénir des habitants. La conquête de Séville assura au comte de Transtamarre l'entière possession de la Castille. Cette révolution si extraordinaire s'était opérée dans l'espace de dix mois.

(1) Hay Duchâtelet et Guyard de Berville, croyant sans doute augmenter la gloire de Duguesclin, dont ils ont écrit la vie, disent que Séville fut pris après un siége mémorable ; mais les historiens espagnols, Ayala, Ortis, Ferreras et Mariana, assurent que la ville se rendit volontairement.

LIVRE VII.

Duguesclin termine la conquête de l'Andalousie.—Don Pèdre se rend à Bordeaux pour implorer l'assistance du prince Noir, qui passe en Espagne avec une nombreuse armée.—Bataille de Navarette.—Duguesclin y est fait prisonnier.

Les fatigues de la guerre, jointes à une chaleur excessive, avaient diminué l'armée française d'un tiers; le reste aspirait au repos. Duguesclin séjourna deux mois à Séville; il prit San-Lucar à la suite d'un siége assez vif, et enleva le château de Xérès. Blanche de Bourbon y avait été inhumée d'une manière peu convenable; on lui fit, d'après les ordres de Bertrand, des obsèques royales dans l'église cathédrale. A peine Duguesclin venait-il de s'acquitter d'un devoir que lui commandait sa qualité de Français, qu'il apprit des choses extraordinaires sur le compte de don Pèdre. Le tyran avait espéré recevoir un accueil empressé de la part de son oncle le roi de Portugal, qui s'appelait également Pierre (1). Ce prince, époux de la belle

(1) On comptait alors en Espagne trois princes portant le même

Inès de Castro, aussi loyal que sévère, ne cessait de dire à ses ministres : « Ne péchez pas contre la justice, vous ne pécherez pas contre moi. » Méprisant son neveu, il lui interdit le séjour de ses états : d'après ses ordres, deux conseillers, don Perez de Castro et le comte de Barcellos, allèrent prendre le fugitif sur les frontières du Portugal, et le conduisirent en Galice. Don Pèdre voyant, contre tout espoir, les habitants de cette province disposés en sa faveur, prit la résolution d'y attirer tous ses partisans. Déjà il avait réuni un noyau de 6,000 hommes, et prenait une attitude menaçante : Duguesclin sut en peu de temps arrêter ses progrès ; il s'avança rapidement en Galice, atteignit Fernand de Castro sur le Minho, et le battit. Fernand, ayant reçu quelques renforts, revint à la charge ; mais il essuya une seconde défaite. Bertrand, poursuivant ses succès, arriva sous les remparts de Saint-Jacques de Compostelle, et emporta la place, qu'il trouva plongée dans la consternation, occasionnée par un trait de cruauté inouï dont Pierre se rendit coupable en quittant la ville. Il savait que l'archevêque de Saint-Jacques, don Suéro, formait des vœux en secret pour le triomphe de la cause de Transtamarre ; il le fit massacrer au milieu de sa cathédrale, lorsque le prélat montait à l'autel pour dire l'office des morts. Perez Charriaco, Gomez Gallinato et deux autres écuyers galiciens furent, dans cette occasion, les instruments de la vengeance de don Pèdre (1). Ce tyran, instruit

nom : don Pèdre-le-Cérémonieux, roi d'Aragon ; Pierre-le-Justicier, roi de Portugal ; et don Pèdre, roi de Castille. Cet homonyme de Pierre a jeté dans l'erreur les historiens français, qui ont confondu les deux derniers, quoique leur caractère différât essentiellement. Don Pèdre de Portugal mourut l'année suivante.

(1) Ayala, 1779, in-4°, tome 1, page 418.

de la défaite de son lieutenant Castro, quitta précipitamment la capitale de la Galice, et courut à la Corogne. Il y apprit un nouveau malheur; car plus don Pèdre commettait de forfaits, plus le Ciel appesantissait sur lui sa colère : il sut que le peuple de Séville avait brisé ses statues; que, pendant ce tumulte, Gil Boccanegra, amiral de Castille, s'était mis à la poursuite de Martin Yanez, qui conduisait sur le Guadalquivir le trésor du roi, et avait enlevé ce précieux dépôt, formé de trente-six quintaux d'or (1). Ce dernier coup atterra le prince; l'approche de Bertrand le détermina à monter sur un vaisseau que des serviteurs fidèles tenaient préparé. Il emmenait à sa suite ses trois filles toutes jeunes, issues de son commerce avec Padilla; Béatrix, Constance et Isabelle (2); don Lopez de Cordova, grand-maître d'Alcantara, l'accompagnait également. Le roi fit cingler vers Saint-Sébastien, dont il gagna la rade (fin de mars 1367). Au moment de perdre de vue les côtes de l'Andalousie, don Pèdre se leva debout sur le tillac, en s'écriant : « Je la reverrai cette terre où je régnai, et je l'inonderai du sang de mes ennemis. »

Pendant que ce prince abandonnait un pays qui le repoussait, Duguesclin, tour à tour guerrier et négociateur, ayant rangé en entier la Galice sous les lois de don Henri, sut déterminer Pierre IV, roi d'Aragon, à reconnaître le comte de Transtamarre pour souverain de la Castille; service d'autant plus capital, qu'un orage terrible menaçait de fondre sur la maison de Gusman.

Don Pèdre, en quittant le Portugal, avait écrit au

(1) Ayala, page 420, et tous les historiens espagnols.

(2) Béatrix fut abbesse de Sainte-Claire de Tordessillas. Constance et Isabelle épousèrent les deux frères, le duc de Lancastre et le duc d'York, fils d'Edouard III.

prince de Galles pour le supplier d'embrasser sa défense : Edouard répondit à cette demande de la manière la plus favorable. Afin d'intéresser davantage son protecteur, le fils d'Alphonse résolut d'aller le trouver en Guyenne : à cet effet il partit de Saint-Sébastien par mer et débarqua au bout de quelques heures à Bayonne, où le prince de Galles, prévenu de son dessein, arriva pour le recevoir. « C'est avec l'espoir de trouver en vous un vengeur, lui dit le Castillan, que je viens me jeter dans vos bras. En embrassant ma querelle, vous trouverez la gloire que procure la défense de la justice; ma cause est celle des rois, car je me suis vu dépossédé de la couronne par un frère bâtard, qui ne s'est appuyé que sur le droit de la force: l'épée de Duguesclin a renversé mon trône ; la vôtre seule peut le relever (1). »

Edouard n'estimait certainement pas celui qui implorait son assistance, néanmoins l'idée de devenir l'arbitre des rois enflammait son imagination ; d'ailleurs la réputation de Duguesclin l'importunait. Le prince Noir répondit à don Pèdre qu'il regardait comme un honneur de le rétablir dans ses états, mais qu'une entreprise aussi majeure ne pouvait s'exécuter sans l'aveu de son père (2). Pour montrer toutefois son désir de le favoriser, il envoya aussitôt en Angleterre trois chevaliers de son hôtel, les sires de War, de Loring et de Pomier, plutôt pour engager le monarque à seconder son fils dans ses projets, que pour lui demander la permission de commencer une nouvelle guerre. Don Pèdre désira que Lopez de Cordova, grand-maître d'Alcantara, accompagnât ces chevaliers à Lon-

(1) Ayala, chap. XVI, page 422.
(2) Life Edward's, prince of Wales, by Arthur Collins.

dres, afin que ce ministre pût plaider sa cause auprès du vieux Edouard, sans doute prévenu à son égard. « Vous lui direz : Le roi mon maître a perdu son père de bonne heure ; il est resté jeune, sans appui, entouré d'embûches ; ses frères, plus âgés, au lieu de le protéger, sont devenus ses plus ardents ennemis : on l'appelle cruel, tyran, pour avoir châtié ceux qui le méritaient (1). »

Dans l'intervalle de cette mission, don Pèdre s'appliqua à gagner l'affection des généraux anglais, soit en leur montrant la gloire qu'ils pouvaient acquérir dans cette entreprise, soit en leur promettant des récompenses brillantes, auxquelles il préludait par de riches présents. Le roi avait été assez heureux pour sauver une portion de ses trésors, nonobstant le numéraire qui fut pillé à Séville. Il offrit au prince de Galles un dessus de table en or massif, incrusté de pierres précieuses : son père le tenait d'un chef maure, de Grenade ; les historiens espagnols en font une description pompeuse.

Au bout de trois semaines les chevaliers anglais rapportèrent l'autorisation de commencer les hostilités contre Henri de Transtamarre. Le monarque repoussa d'abord les instances du prince Noir, soit qu'il craignît une agression de la part de Charles V pendant l'absence de ses meilleures troupes, soit qu'il vît avec regret entreprendre une campagne qui pouvait augmenter la renommée du vainqueur de Poitiers. Personne n'ignore qu'Edouard III eut l'inconcevable faiblesse de devenir jaloux de son fils.

Duguesclin et Henri de Transtamarre, instruits des

(1) Ces instructions, qui sont fort curieuses, se trouvent tout au long dans Radeo de Andrada, historien très-exact.

démarches que don Pèdre faisait auprès du prince Noir, ne négligèrent rien pour conjurer l'orage qui se formait contre eux. Leurs efforts se trouvèrent d'abord paralysés par le départ subit des Anglais : les malandrins de cette nation reçurent du prince Noir l'ordre de se replier sur les frontières de la Navarre, et de se rallier aux phalanges que lui-même conduisait en Espagne. Calverley ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable pour assouvir sa vieille haine : ni le souvenir des bienfaits du comte de Transtamarre, ni le regret de détruire son propre ouvrage, ni la confraternité d'armes qui l'unissait à Duguesclin, n'arrêtèrent sa résolution. Le nouveau roi de Castille, justement effrayé, ne put s'empêcher de regarder cette défection comme le présage de grands malheurs; néanmoins Bertrand sut relever son âme abattue : il lui conseilla d'instruire sans déguisement ses sujets des périls qui les menaçaient, afin d'éprouver jusqu'à quel point on pouvait compter sur leur affection. Le peuple manifesta son attachement pour Henri d'une manière non équivoque; les villes, les bourgs et les moindres villages offrirent au souverain des secours volontaires d'hommes et d'argent. Séville annonça qu'elle fournirait 20,000 soldats, Burgos 10,000, Palencia 15,000, Valladolid 10,000 : enfin, en peu de temps 80,000 hommes apparurent réunis au centre du royaume. Cependant Bertrand sentit que ces milices, animées du plus pur dévouement, ne sauraient tenir devant les soldats du prince de Galles : après le départ de Calverley, il ne resta que 8,000 hommes de vieilles bandes. Le général résolut de passer en France, afin d'implorer pour Henri de Transtamarre l'appui de Charles V, comme don Pèdre venait d'implorer celui d'Edouard III; jugeant qu'en bonne politique les Valois devaient redoubler de zèle pour soutenir en Castille un prince dont l'alliance, fondée sur la

reconnaissance, pourrait plus tard leur servir à expulser les Anglais du midi de la France. L'événement justifia les prévisions de Duguesclin.

Bertrand partit donc de Burgos, en laissant son armée sous la conduite d'Olivier de Mauny et du sire de Villaines. Désirant raffermir la fidélité chancelante du roi d'Aragon, allié d'Henri de Transtamarre, il s'écarta de sa route pour aller à Saragosse, faire sentir à ce prince que sa propre sûreté lui commandait de resserrer les liens qui l'unissaient au souverain de la Castille, puisque les Anglais ramenaient en Espagne le roi de Majorque, dépossédé de ses états par l'Aragonais (1). En sortant de Jaca, Duguesclin entra en France, où il fut reçu comme le héros de la patrie; Charles V le combla de caresses, le traita non pas comme un simple général, mais en duc de Molina, en connétable de Castille, et lui promit une division de 8,000 hommes d'élite. Charles V ne voyait pas sans une secrète joie son ancien rival épuiser les ressources de l'Angleterre pour tenter une expédition dangereuse, qui n'offrait aucun avantage réel. En effet, Hume, parlant de cette entreprise,

(1) Une circonstance futile avait fait naître cette querelle. Pierre IV, roi d'Aragon, et don Jayme, roi de Majorque, se trouvèrent, en 1339, dans la ville d'Avignon, où ils allaient visiter le pape. L'entrée des princes était une cérémonie dans laquelle on déployait beaucoup de magnificence : dans celle-ci, le roi d'Aragon prit brusquement le pas sur celui de Majorque; ce dernier, indigné, saisit un fouet que tenait son écuyer, et, par manière d'insulte, en frappa vigoureusement le cheval de don Pèdre; l'Aragonais mit l'épée à la main, et fondit sur don Jayme : on les sépara. Une rupture suivit de près cette querelle; le roi de Majorque fut vaincu, perdit le comté de Montpellier, la Cerdagne, et enfin Majorque : il mourut de chagrin, laissant un fils qui essaya vainement de rentrer en possession de l'héritage de ses pères.

déclare que les guerres d'Edouard n'eurent ni la justice pour base, ni l'utilité pour objet (1).

Jaloux d'éviter la faute que le vieux Edouard commettait sans réflexion, le roi de France se garda bien de dégarnir de troupes ses places fortes; aussi ne donna-t-il à Duguesclin que 8,000 archers. Ce secours, quoique précieux sans doute, était insuffisant; pour y suppléer, Bertrand fit un appel aux Bretons ses compatriotes: à sa voix on vit accourir quantité d'écuyers et de chevaliers; des bacheliers âgés de quinze ans voulurent suivre ses bannières, et commencer sous ses auspices le métier des armes. En peu de temps il s'assembla un nombre de Bretons à peu près égal à celui des soldats fournis par Charles V : ce fut à la tête de ces 15,000 auxiliaires que Duguesclin reprit le chemin de l'Espagne, en traversant toute la France. Malgré sa diligence, il avait été précédé de plusieurs mois par le prince Noir. Celui-ci, résidant en Guienne, pouvait, au bout d'une semaine de marche, arriver aux frontières de la Castille. Le héros apporta dans les préparatifs sa prudence accoutumée. Le duc de Lancastre lui amena d'Angleterre 6,000 gens d'armes : le captal du Buch alla, par ses ordres, lever des compagnies dans la Gascogne; les hauts barons d'Aquitaine, les comtes d'Albret, d'Armagnac, de Rochechouart, de Périgord, de Caraman, les sires de Courson, de Breteuil, durent se ranger sous ses étendards, en vertu des obligations que leur imposaient les lois féodales. Le jeune Edouard eut en deux mois à sa disposition 70,000 hommes: une faible partie de ces soldats avait concouru au triomphe de Poitiers.

Avant de mettre son armée en mouvement, le prince

(1) « His foreign wars were in other respects, neither founded in justice, nor direct to any salutary purpose. » Chapitre XVI.

Noir exigea que don Pèdre prît des engagements pour le dédommager des frais immenses qu'allait entraîner cette expédition. Le Castillan offrit en garantie la majeure partie des trésors mis en sûreté, grâce à ses soins : il promit de payer en entier la solde des troupes, et se déclara ce jour même vassal de la couronne d'Angleterre(1). Cette convention conclue, on désira s'assurer des dispositions du roi de Navarre. Ce prince félon avait embrassé la cause de Transtamarre, en voyant la fortune se déclarer en sa faveur ; mais apprenant que la puissance la plus formidable de la chrétienté prêtait son appui à don Pèdre, il changea brusquement; et sans rompre d'une manière définitive les liens qui l'unissaient au comte de Transtamarre, il fit des ouvertures aux généraux anglais: ceux-ci les accueillirent avec d'autant plus d'empressement, que Charles-le-Mauvais pouvait à son gré interdire ou faciliter le passage de ces montagnes. Il consentit volontiers à s'aboucher avec don Pèdre, abandonné déjà par lui une fois : l'entrevue eut lieu à Bayonne, vers la fin du mois d'août 1367 (l'année commençant à Pâques). Quel spectacle de voir en présence les deux princes les plus abominables de ce siècle! Malgré l'analogie apparente de leur caractère, il existait entre eux plusieurs points d'opposition très-marquants : en effet, tous deux beaux, bien faits, spirituels, arrivaient au mal par des chemins différents. L'un ourdissait des trames dans l'ombre, immolait par des mains étrangères ceux qui encouraient sa disgrâce, et quelquefois répandait des larmes d'une fausse pitié sur les forfaits que sa rage avait commandés; l'autre, dédaignant la dissimulation, commettait à découvert les attentats les plus inouïs ; ministre de ses vengeances, il frappait de sa main les victimes, et les voyait d'un

(1) Collins, page 195.

œil sec expirer devant lui: l'un concevait des craintes sérieuses à la vue des moindres dangers, se tenait caché derrière des murailles pendant que l'on combattait pour ses intérêts; l'autre, inaccessible à la crainte, bravait tous les ressentiments, marchait à la tête de son armée, et pressait le carnage: celui-là obtint tout par la ruse, celui-ci par la violence: le premier sut dérober sa tête à la foudre, et mourut dans un âge avancé, d'une manière ignoble; le second périt jeune, les armes à la main, sur un théâtre de vengeances, livré à tout ce que la haine et la fureur ont de plus terrible.

Le fils d'Edouard présida à cette entrevue de Bayonne, ménagée par ses soins: Charles-le-Mauvais s'engagea à livrer les défilés moyennant la cession de la Galice, exigeant de plus la promesse formelle qu'on ne s'emparerait d'aucune place forte de la Navarre. Les trois princes se séparèrent s'étant trompés mutuellement; car, dans le même temps qu'ils traitaient ensemble, Charles d'Evreux écoutait favorablement les nouvelles propositions de Transtamarre, don Pèdre se promettait bien de ne pas céder une seule ville de la Galice, et le général anglais, se défiant du Navarrois, prenait la résolution de ne négliger aucune précaution pour rester maître du passage des Pyrénées, et assurer ainsi sa retraite en cas de revers. Au sortir des conférences, le prince Noir regagna Bordeaux, sa résidence ordinaire: il y conduisit don Pèdre. Le roi de Castille, voyant l'armée prête à lever le camp, promit à son protecteur l'abandon de la Biscaye; il s'engagea de plus à payer à ses capitaines, le lendemain de leur entrée en Espagne, la somme de 550,000 florins, et 50,000 un mois après: il fit à Chandos la donation anticipée de la ville de Soria. Edouard voulait attendre la délivrance de la princesse sa femme: elle mit au monde, vers les derniers jours de

janvier 1367, un fils que l'on nomma Richard, et qui dans la suite monta sur le trône. Au comble de la joie, le prince anglais partit de Bordeaux le 1er février (1), demeura une semaine entière sur les bords du Gers, afin de terminer la concentration de ses forces, puis il s'ébranla sur trois colonnes : la première était commandée par le duc de Lancastre et Chandos, la seconde par Edouard lui-même et don Pèdre, la troisième par don Jayme, roi de Majorque. L'armée franchit les gorges de Roncevaux le 19 février; don Pèdre, en touchant le territoire espagnol, s'empressa de lancer des manifestes dans les différentes provinces (2). Calverley fut chargé de préparer l'entrée de l'armée, en éclairant la route qu'elle allait tenir : il devait trouver, en entrant en Navarre, des guides et des vivres, on ne lui fournit ni les uns ni les autres: il s'égara au milieu des montagnes, fit des détours immenses, et laissa la moitié des siens enterrés sous les neiges. Le duc de Lancastre, qui marchait à la tête de la première colonne, recueillit ces débris; il envoya demander à Charles-le-Mauvais des explications sur ce manque de foi : le Navarrois répondit à ce message par de nouvelles protestations, attribuant les malheurs de Calverley à un malentendu. De son côté, Henri de Transtamarre, outré de se voir abandonné par le roi de Navarre dans le moment le plus critique, détacha Olivier de Mauny en le chargeant de se saisir des principales places qui fermaient les passages des Pyrénées. Le chevalier breton partit accompagné de 8,000 hommes : malgré sa célérité, il n'entra dans les gorges que lorsque les colonnes ennemies avaient entièrement débouché dans la

(1) Arthur Collins, p. 196.

(2) Cascales, dans son Histoire de Murcie, p. 116, donne la teneur d'un de ces manifestes.

plaine. Mauny, au désespoir, voulut du moins punir Charles-le-Mauvais de sa trahison : il ravagea le pays jusqu'aux portes de Pampelune. Charles tenta de l'arrêter lui-même ; il se montrait pour la première fois à la tête des troupes : son début ne fut pas heureux ; plus expert à fomenter des troubles qu'à guider des soldats au champ d honneur, le Navarrois essuya une défaite complète, et tomba au pouvoir de Mauny. Des historiens assurent que ce prince se laissa faire prisonnier à dessein, pour que don Pèdre ne pût l'accuser de trahison. Quoi qu'il en soit, le vainqueur sut tirer parti de cet avantage : il s'empara de plusieurs citadelles, jeta l'épouvante dans la Navarre, et alla joindre à Burgos Henri de Transtamarre. Celui-ci se trouvait fort embarrassé ; car le seul bruit de l'arrivée du prince de Galles effraya tellement les provinces, que les villes, ne songeant qu'à leur propre sûreté, ne s'empressaient point de fournir les contingents promis dans un moment d'enthousiasme ; on ne put réunir que 35,000 soldats, dont 10,000 seulement de vieilles troupes : aussi le nouveau roi prit-il la résolution d'éviter un engagement avec le prince de Galles, qui, menant une armée aguerrie et bien plus nombreuse, se signalait par de rapides progrès.

Le général anglais concentra son armée le long de la vallée de Pampelune; les trois colonnes avaient mis huit jours pour gravir les montagnes; il donna quelque repos à ses soldats, et forma de plusieurs divisions un corps d'exécution, qui fut placé sous les ordres de Thomas Felton et de Guillaume son frère. Le premier était celui que Duguesclin avait pris deux fois en Bretagne ; le second jouissait de l'entière confiance d'Edouard, qui le nomma sénéchal du Poitou. Kenolles fit également partie de cette avant-garde, qui traversa toute la Navarre, entra dans l'Alava, franchit l'Ebre à Logrono, et s'arrêta à

Navarette afin de suivre les mouvements de don Henri. Pendant que Felton exécutait cette marche rapide, Edouard se porta sur Vittoria, capitale de l'Alava, s'en rendit maître, et poussa jusqu'à Salvatierra, dans le dessein d'atteindre l'Ebre; le duc de Lancastre, conduisant un autre corps, perçait par Estella afin de s'approcher de ce fleuve, choisi par les Anglais pour devenir la base de leurs opérations. De son côté Henri manœuvra dans le dessein de couvrir Burgos, la capitale de la Castille; il s'en acquitta avec une supériorité de talent qui mérita les éloges du prince de Galles lui-même (1). Au lieu de s'avancer de front vers Burgos en passant l'Ebre à Miranda, Edouard inclina sur sa gauche, afin sans doute d'éviter les gorges de Pancorbo, la forteresse de Briviesca et les montagnes d'Oca. Il traversa une seconde fois l'Alava, s'étendant jusqu'à Logrono gardé par Felton, passa l'Ebre sur ce point, et vint prendre position à Navarette. Le prince Noir envoya une division s'emparer de Calahorra, et posta Felton sur la chaussée, pour qu'il pût observer le passage de Miranda. L'armée anglaise embrassait donc le long de l'Ebre une étendue de vingt lieues. La Rioca, qu'elle occupait en entier, était du petit nombre des provinces restées fidèles à la fortune de don Pèdre. Soria, sa ville principale, bâtie près de l'ancienne Numance, avait refusé de reconnaître Henri pour souverain. Les difficultés que les Anglais eurent à surmonter pendant leur marche, donnèrent au comte de Transtamarre le temps de changer ses dispositions. De Miranda il se replia sur Burgos, envahit lui-même la Rioca, et campa auprès de Najera, gros bourg situé non loin de la Najarilla, petite rivière que la fonte des neiges avait fort enflée : elle prend sa source aux montagnes de los Cameros. Posté de cette

(1) Froissard, liv. 1, pag. 539.

manière, don Henri couvrait admirablement sa capitale. Il atteignit Najera le 28 mars; le prince de Galles occupa Navarette le même jour (1). Ainsi les deux armées se trouvaient en présence, ayant entre elles une plaine, ou plutôt, comme disent les Espagnols, une *conque*, se développant sur quatre lieues de large. Pour arriver à Burgos, il fallait que le prince de Galles passât sur le ventre de l'ennemi.

Les choses étaient dans cet état lorsque l'on vit apparaître Duguesclin. Après avoir pénétré dans la Navarre à la tête de 12,000 hommes, ce général s'était réuni, dans l'Alava, aux partisans de Transtamarre. Il franchit l'Ebre à Miranda et longea les frontières de la Rioca, dans l'intention d'opérer sa jonction avec don Henri. Avant d'exécuter ce projet, il eut encore l'occasion de se signaler. Les deux Felton avaient été chargés, avons-nous dit, de conserver libre la communication de l'Alava, et d'arrêter les détachements espagnols qui allaient à Burgos joindre l'armée castillane. Au pied des montagnes qui séparent les deux provinces ils rencontrèrent le corps d'armée de Duguesclin, qu'ils prirent de loin pour une division aragonaise, en voyant flotter à l'avant-garde les enseignes de don Jayme. Personne n'ignorait que Bertrand devait franchir les Pyrénées, mais on le croyait retenu au pied des monts. Les Anglais, persuadés que les gens armés qui s'avançaient n'étaient que des troupes espagnoles, par conséquent fort peu aguerries, marchèrent en toute assurance; mais ils ne tardèrent pas de distinguer parmi elles des Français: bientôt ils ne purent plus douter que Duguesclin lui-même ne les commandât, car les soldats poussaient déjà son redoutable cri de guerre. Cepen-

(1) Lopez Ayala, Cronicas de Castilla, tome 1, p. 449.

dant la retraite était devenue impraticable, et ils cherchaient à sortir de ce mauvais pas avec le moins de dommage possible, lorsque Bertrand fondit sur eux et tailla en pièces les 2,000 cavaliers anglais : Guillaume Felton, cherchant à rallier les siens, tomba percé de coups ; quant à Thomas, il se vit pour la troisième fois prisonnier de Bertrand.

Ce fut par ce succès important que le héros annonça sa venue au prince, qui l'attendait si impatiemment. Les bruyantes clameurs des Castillans signalèrent son entrée dans le camp ; elles furent entendues des Anglais. On venait d'informer le jeune Edouard de la défaite de Felton ; il déguisa, d'une manière bien honorable pour Duguesclin, le chagrin que lui causait cet échec : « Mes amis, dit-il à ses généraux rassemblés autour de sa personne, entendez-vous ces cris ? ils annoncent l'arrivée du Breton ; nous allons enfin avoir à combattre un homme digne de se mesurer avec nous. » Ses chevaliers se plaignaient déjà de n'apercevoir dans l'armée de Henri aucun adversaire redoutable, injure d'autant plus gratuite envers le comte de Transtamarre, que ce prince ne cessait de déployer un courage à toute épreuve et une activité sans exemple : ses moindres dispositions attestaient une prudence consommée. Malgré son vif désir de combattre, désir bien évident à tous les yeux, le prince Noir voulut tenter les voies de conciliation ; il écrivit à don Henri une lettre datée de Navarette, du 1er avril, pour l'engager à accepter sa médiation, en le suppliant d'éviter l'occasion de faire couler le sang chrétien (1). Henri répondit le lendemain en prenant le titre de roi de Castille et de Léon, titre que le prince de Galles ne lui avait point donné :

(1) Ayala, page 450. Cascales, Historia de Murcia.

« Dieu m'a envoyé, dit-il, pour délivrer la Castille d'un maître cruel; les acclamations des peuples ont légitimé mes actions; en renonçant à la couronne, je repousserais l'œuvre du Tout-Puissant : au reste, je suis prêt à subir les chances d'une bataille rangée (1).

Tout en offrant d'accepter le combat, Henri ne faisait aucune démonstration qui annonçât l'intention de sortir de la position inexpugnable que ses troupes occupaient, car pour venir l'attaquer il fallait que l'ennemi passât en sa présence la rivière de Najarilla. Le prince de Galles se trouvait dans une situation assez triste; les bords de l'Ebre, ainsi que le pays placé derrière son armée, manquaient absolument de vivres; le séjour prolongé de 70,000 hommes avait épuisé toutes les ressources. Les Espagnols, naturellement sobres, font peu de provisions, de sorte que leurs greniers et leurs celliers furent bientôt vidés. Les Anglais souffraient cruellement de la disette : la Navarre, dévastée par leurs propres soldats, ne fournissait plus rien; ils ne se procuraient de l'eau que difficilement. Edouard essaya de piquer l'amour-propre du comte de Transtamarre en envoyant plusieurs partis de cavalerie jusqu'à la rivière : personne ne bougea. Bertrand avait apporté au nouveau roi de Castille des lettres de Charles V; ce sage monarque disait à son allié : « Vous allez avoir à vous défendre contre une armée qui compte dans ses rangs tout ce qu'il y a de plus brave et de plus expérimenté dans la chrétienté : évitez une action décisive autant que vous le pourrez (2); » conseil d'autant plus facile à suivre, que l'armée de don Henri nageait dans l'abondance : Najera et Burgos lui fournissaient les

(1) Ayala, page 450. Cascales, Hist. de Murcie.
(2) Ayala, Mariana, tome II.

vivres nécessaires; mais les seigneurs castillans s'indignaient de leur inaction. Un nouvel incident mit le prince dans l'impossibilité de leur résister plus long-temps.

Edouard tenta un dernier moyen, qui tenait d'ailleurs aux mœurs chevaleresques de ce siècle. Il dépêcha vers Duguesclin un héraut, paré des armes d'Angleterre, accompagné de plusieurs trompettes : cet envoyé arriva avec grand fracas, traversa toute l'armée castillane, demandant à chacun de lui indiquer le quartier de Duguesclin. Les Espagnols, curieux de connaître l'objet de ce message, le suivirent en foule et le conduisirent dans la tente du roi, où Bertrand écoutait le rapport de quelques officiers; il accueillit le héraut d'un air de bonté, et s'amusa à le questionner, en lui faisant donner du vin que l'Anglais but en témoignant une satisfaction extrême, car il jeûnait depuis long-temps. « Eh bien! dit Bertrand à cet homme, vivez-vous bien à Navarette? — Pas trop, répondit le héraut; et si cela continue, le puissant prince de Galles n'aura pas seulement deux œufs pour ses Pâques (1), et je gagerais qu'il donnerait aujourd'hui une partie de sa seigneurie de Guienne en échange d'une tranche de bœuf. »

Bertrand ayant congédié le héraut, fit lire ensuite, devant Henri et les principaux bannerets, la missive du prince de Galles; en voici la teneur : « Jusqu'ici don Henri a refusé le combat; votre arrivée, vaillant Duguesclin, doit lui inspirer la confiance nécessaire pour tenter le sort des armes; je vous invite à descendre dans la plaine. Si vous n'acceptez point mon défi, je me verrai forcé d'attaquer les Espagnols jusque dans leurs retranchements; je les traiterai comme des pay-

(1) Pâques arrivait seize jours après.

sans qui se cachent derrière des palissades, et non comme de véritables soldats. » Le contenu de ce message, que l'on ne put tenir caché, blessa vivement l'amour-propre des hidalgos castillans, qui demandèrent que l'on mît sur-le-champ en délibération si l'on accepterait ou refuserait le combat. On se rendit à leurs désirs : le comte de Tello, frère de Henri, et le marquis de Villena, commandant la division des Aragonais, insistèrent fortement pour qu'on répondît à la bravade du prince Noir, en acceptant aussitôt le défi. Duguesclin ne partagea point cet avis, montrant le message du prince comme la preuve manifeste de la position critique des Anglais : « Laissez-les, dit-il, se consumer au milieu de leur camp, bientôt la faim les contraindra d'en sortir ; nous les attaquerons pendant leur retraite, nous les harcellerons, et nous les ruinerons en détail. » Quelque sages que fussent ces avis, on les méconnut. Les officiers castillans, déjà assez jaloux de voir traiter les Français avec autant de distinction, se rangèrent du parti du comte de Tello ; celui-ci, jeune et présomptueux, répondit aux objections de Bertrand, d'abord par des apostrophes discourtoises, puis par des invectives : « La crainte de compromettre votre renommée, dit-il au chevalier breton, vous tient dans la réserve ; le nom seul du prince de Galles vous fait peur. » Pour toute réponse Duguesclin, enflammé de courroux, s'élança vers le comte de Tello l'épée à la main, lui criant de se mettre en défense. Henri l'arrêta en le prenant dans ses bras, et contraignit son frère de présenter sur-le-champ des excuses à Bertrand devant l'assemblée. (Mémoires de Mesnard.)

Duguesclin, encore tout ému de ce qui venait de se passer, dit aux hidalgos castillans : « Vous voulez le

combat : eh bien ! sachez qu'il vous sera fatal à tous ; pour moi, ayant fait mon devoir dans le conseil, je le ferai également sur le champ de bataille, et le soleil couchant me trouvera demain ou mort ou prisonnier (1). » Il fut donc décidé que le matin du jour suivant on sortirait des retranchements pour en venir à une action générale. Henri de Transtamarre n'exerçait encore qu'une autorité fort précaire ; il ne pouvait heurter de front l'opinion des nobles accourus des diverses provinces pour défendre ses intérêts : cependant les paroles de Duguesclin l'effrayaient. Il se rendit auprès de lui dès que les ombres de la nuit eurent enveloppé le camp : il le trouva seul dans sa tente, absorbé par ses rêveries ; ses traits respiraient encore la colère, car la réparation de don Tello n'avait point calmé son ressentiment.

« J'ai réfléchi à ce qui s'est passé dans le conseil, lui dit le prince en l'abordant ; je viens vous consulter à l'effet de changer les dispositions, si nous en avons encore la faculté. — Il n'est plus temps, répondit Duguesclin ; vous ne serez pas maître de contenir cette foule de nobles dont l'orgueilleuse imprudence méconnaît la voix de la raison. Je vous donne un dernier avis, c'est de mettre votre personne en sûreté dès que la fortune penchera du côté de l'ennemi ; une seule défaite ne doit point vous abattre : le sort se montrera moins rigoureux dans une autre circonstance (2). » Le ton solennel qui accompagna les paroles de Duguesclin fit tressaillir le prince espagnol, qui crut y voir la prédiction certaine de quelque catastrophe.

Dès le matin, malgré la neige qui tombait, ce qui est commun dans cette partie de l'Espagne, les Cas-

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin. — (2) Ibid.

tillans quittèrent Najera, passèrent la rivière, et vinrent se ranger en bataille au-delà, en occupant deux hameaux nommés Aleson et Açofro. Les historiens ne s'accordent pas sur la force de cette armée; ils assurent que ses huit divisions formaient un total de 80,000 hommes : nous croyons cette évaluation exagérée. Lopez Ayala, chancelier du comte de Transtamarre, dit que ce prince avait réuni autour de lui 5,000 hommes d'armes à cheval et à pied, ce qui présente un effectif de 25,000 cavaliers ou fantassins. L'historien parle ensuite des volontaires de Biscaye, de la Navarre, des Asturies et de l'Andalousie : il est certain que cette dernière province fournit un corps de 6,000 hommes de cavalerie, montés sur des mules ou sur des chevaux appelés en Espagne *ginetès*. Les Andalous avaient adopté la coutume de couvrir leurs mules de clochettes dont le son argentin entretenait un bruit continuel. Ces Espagnols ne portaient ni cuirasses, ni gambesons, ni chemises de mailles; ils se paraient de riches habits d'une couleur éclatante, taillés en forme de tunique antique; ils avaient les jambes nues, la tête ombragée de brillants panaches tirés de l'Afrique. L'infanterie espagnole ne se servait que de la fronde et d'une légère javeline. Une division d'archers génois composait, si l'on en croit Froissard, l'avant-garde du comte de Transtamarre; le prince de Galles menaît également à sa suite plusieurs milliers d'Italiens. Chez les Castillans on ne pouvait distinguer le soldat de l'officier; les chefs y affluaient outre mesure. . . . .

Lopez Ayala, qui fit long-temps la guerre, nous a laissé, au sujet de cette bataille de Navarette, une relation beaucoup plus précise que celle des autres chroniqueurs. Selon lui, Henri forma l'infanterie sur une ligne perpendiculaire, en donnant pour appui au centre et aux

ailes, des escadrons de cavalerie serrés en masse. La ligne s'étendait du village d'Aleson à celui d'Açofro (tous deux existent encore) : cet espace comporte plus d'une lieue. Duguesclin, à pied, avec les troupes venant de France, au nombre de 10,000 hommes, occupait la droite, ayant également sous ses ordres un corps de 5,000 nobles castillans, commandés par don Sanche, frère puîné de Henri, âgé de vingt-huit ans : ce jeune prince avait déployé beaucoup de courage dans maintes circonstances, mais la timidité de son caractère le rendait moins cher au comte de Transtamarre. On distinguait parmi les chefs espagnols de cette division Pierre de Manrique, don Gonzales de Castanéda, Ruiz Cisnéros, Lazos de La Vega. Don Pedro Lopez Ayala, l'historien, portait la principale bannière. A côté de lui marchait Henriquez Bozo, du pays de Murcie, alors octogénaire : il mourut en 1406, âgé de cent vingt ans, ayant eu la gloire d'assister à toutes les batailles qui se livrèrent en Espagne durant un siècle. L'aile droite, dont nous venons de parler, se trouvait protégée par 2,000 cavaliers espagnols aux ordres du marquis de Villena, neveu du roi d'Aragon, du grand-maître de Callatrava don Moniz de Godoy, des commandeurs de Saint-Jacques don Fernand Osares et Ruiz de Sandoval. Cette cavalerie, montée, comme nous l'avons dit plus haut, avec de petits chevaux de Biscaye, de Navarre, des Asturies, s'appuyait elle-même à un ruisseau nommé l'Ayalde qui va s'unir à la Najarilla. L'aile gauche, le point le plus rapproché de Navarette, était couvert par un corps de 6,000 Andalous, montés avec des mules qu'eux seuls savaient manier. Ce commandement important fut confié au comte de Tello, troisième frère de Henri, âgé de vingt-quatre ans, dont la légèreté égalait la présomption : il ne le cédait pas en dépravation à don

Pèdre, et se fût montré peut-être aussi cruel que lui si le sort eût livré à ses caprices les destinées de la Castille. Le comte de Transtamarre, qui redoutait don Tello, venait de lui concéder la principauté de Biscaye. Henri se plaça au centre avec des masses d'infanterie, formées des volontaires de la Castille, de la Murcie, de Léon et de l'Alava : on voyait groupés autour de sa personne don Juan Polomèque, évêque de Badajos, l'amiral Boccanegra, Perez de Gusman, oncle maternel de Henri, Alphonse de Haro, Gomez Cisnéros, Inigo Orosco, don Pèdre Tenorio, depuis archevêque de Tolède, Jordan de Uziez, commandeur de Saint-Jacques, Martinez de Luna, Fernand Lopez Ayala, père de l'historien, etc.

En avant de la ligne se trouvait une division d'arbalétriers génois, mêlés à des cavaliers espagnols, volontaires de San-Estevan del Puerto. Un nombre considérable d'instruments de guerre s'unissaient à la voix des troubadours : on aurait cru facilement qu'une fête magnifique avait réuni à Najera tout ce que l'Espagne renfermait de riche et de puissant.

Le samedi 3 avril 1367, veille de la Passion (1), le prince de Galles, ayant quitté Navarette au point du jour, exécuta un mouvement en avant, franchit un léger rideau de collines, et vint se déployer en face de l'armée castillane, à trois portées de trait. Edouard commença par conférer l'ordre de chevalerie à plusieurs personnages éminents : il arma de sa main don Pèdre, le comte de Holland (2), trois nobles de la maison de Courtenay,

(1) M. Buchon, dans son excellente édition de Froissard, fait observer avec raison que cet historien se trompe en disant que le 3 avril était la veille de Pâques : cette fête tombant le 18, en 1367, le 3 de ce mois devait être la veille de la Passion.

(2) Le prince de Galles avait épousé Jeanne d'Angleterre, fille du

Jean Trivet, Nicolas Bond; le duc de Lancastre arma le sire de Camois, Gauthier Loring, Jean Grandçon. Chandos fit douze chevaliers anglais : les principaux furent le sire de Clifton, Jean Cotton, Jacques Prior, Guillaume Firmacon; il conféra l'ordre à plusieurs nobles aquitains, en premier lieu Aymeri de Rochechouart, grand tenancier du Poitou (1).

L'armée du prince de Galles, plus nombreuse d'un quart que celle de don Henri, se composait également d'éléments divers : il se plaça au centre, ayant à ses côtés un second lui-même, le confident de ses pensées, le vainqueur d'Auray, le terrible Chandos enfin ; deux autres personnages marquants l'accompagnaient encore, deux rois détrônés, don Pèdre et don Jayme de Majorque : ce dernier, dont le père mourut dépossédé de ses états par Pierre d'Aragon, était devenu le troisième époux de Jeanne, reine de Naples. Cette princesse, extrêmement altière, ne laissait aucune autorité à son nouvel époux. Honteux d'une pareille existence, don Jayme vint se jeter aux pieds d'Edouard, en le suppliant de l'aider à rentrer dans l'héritage de ses pères : ce prince lui promit son assistance. Le duc de Lancastre prit le commandement de l'aile gauche, ayant pour premiers lieutenants Calverley, Kenolles, le comte de Pembrok; l'élite des troupes anglaises formait cette division : ainsi le duc de Lancastre se trouvait opposé à Duguesclin. Le comte d'Armagnac marchait à la tête de l'aile droite, composée en entier de troupes de Guienne : on distinguait parmi ses officiers les sires d'Albret, de

comte de Kent, frère d'Edouard II ; on la surnommait *la belle vierge de Kent*. Elle était veuve du comte de Holland, qui lui laissa le fils dont il est question ici.

(1) Froissard, liv. 1, pag. 544.

Duras, de Perussé, de Rochechouart, de Perduccas, de Rosem, de L'Estrade, de Mucidant, et le captal du Buch, les mêmes qui dix ans auparavant contribuèrent si puissamment au gain de la bataille de Poitiers. Comme dans l'armée de don Henri, des Génois et des troupes légères castillanes du parti de don Pèdre, au nombre de 2,000 hommes, couvraient en totalité le développement de la ligne. Ces soldats anglais, gallois, gascons et même normands, rivalisant de courage, portaient des armures pesantes et brunies par le temps; la lame de leurs épées et le fer de leurs lances réfléchissaient seuls les rayons du soleil. Les fatigues et les difficultés éprouvées au passage des Pyrénées avaient emporté la majeure partie des chevaux, de sorte que le tiers de la cavalerie cheminait à pied; mais le soldat de cette époque se distinguait par l'inappréciable mérite de savoir combattre à pied comme à cheval; le cavalier démonté, ôtant ses genouillères et ses cuissards, devenait un fantassin redoutable, sans que sa nouvelle position portât dans son âme ni le dégoût ni le découragement. Les Anglais marchaient sous la conduite du plus grand capitaine de son siècle, héritier d'un des plus beaux trônes du monde; de vieilles bandes se montraient fières d'obéir à sa voix; leurs soldats s'enflammaient à l'aspect de ces guerriers français et bretons, leurs rivaux de gloire, qu'ils retrouvaient devant eux à l'extrémité de l'Europe : ils pouvaient les distinguer facilement parmi les Castillans. Ainsi l'on voyait réunis dans un coin de l'Espagne, et combattant pour des intérêts étrangers à leur patrie et même à leurs affections, les personnages les plus renommés dans le métier des armes : le prince de Galles, Duguesclin, Chandos, Robert Kenolles, le duc de Lancastre, le maréchal Andrehan, Le Bègue de Villaines. On voyait aussi flotter au

milieu de cette plaine les bannières de France, d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, de Majorque, de Navarre, de Naples et d'Ecosse.

Le terrain sur lequel l'action allait se livrer offrait l'aspect d'un bassin resserré entre l'Ebre et les montagnes de la Calzada, à seize lieues de Soria, à dix de Burgos. On assure que Scipion vainquit les Numantins à la même place. Le prince de Galles, monté sur une mule d'Aragon, parcourait les rangs, en ne cessant de dire aux soldats : « Nous jeûnons depuis long-temps; c'est à Najera que vous trouverez des vivres en abondance. » L'allocution était appropriée à la circonstance, et devait toucher des hommes affamés, bien mieux que les discours les plus éloquents. Edouard résolut de diriger tous ses efforts contre la cavalerie qui formait la gauche des Castillans, ne doutant pas que la défaite de ce corps n'entraînât celle du centre : s'attendant à une résistance opiniâtre de la part des Français, il ne chercha qu'à les contenir d'abord, pour les accabler ensuite du poids de toutes ses forces, lorsque les Espagnols auraient été entièrement dispersés. Le prince Noir commanda d'épargner, dans la chaleur du combat, les soldats appartenant à la division de Duguesclin : il donnait cet ordre avec la ferme persuasion qu'un succès complet serait le résultat de ses dispositions.

Don Pèdre demanda au prince de Galles la permission de marcher contre l'ennemi, en tête du corps qui entamerait l'action ; il était revêtu de tous les insignes de la royauté, la couronne et le manteau de pourpre. Le tyran ne put s'empêcher de s'abandonner à un mouvement d'exaspération, lorsqu'il se vit en face de cette armée castillane au milieu de laquelle ses yeux semblaient distinguer ses trois frères, ses plus cruels ennemis.

Les trompettes sonnèrent de part et d'autre pour

donner le signal du combat : cet instrument de guerre ne servait alors qu'à cet usage. Les Génois du comte de Transtamarre et les volontaires de San-Estevan se présentèrent pour commencer l'action ; mais, par une perfidie insigne, ils passèrent brusquement du côté de don Pèdre (1). Profitant de cet incident, le comte d'Armagnac conduisant la portion de la cavalerie du prince de Galles, encore montée, s'avança en escadron serré, secondé par une troupe de Gallois, gens féroces autant qu'intrépides, exercés de bonne heure à courir en combattant au milieu des chevaux. Le comte d'Armagnac fondit sur les 6,000 Andalous placés sous les ordres du jeune Tello. Don Pèdre, monté sur un magnifique cheval blanc, se tenait en avant des vassaux de la Guienne. Ne pouvant contenir sa fureur, en se voyant si près des Espagnols, il se précipita sur eux presque seul : sa voix terrible les menaçait en termes effrayants ; il cherchait ses frères dans leurs rangs : « Où sont ces indignes bâtards ? » criait-il (2). Les Castillans, reconnaissant le cruel don Pèdre, dont le nom seul inspirait l'effroi à toute l'Espagne, sentirent diminuer leur assurance. Le captal du Buch acheva leur défaite en lançant contre eux sa division. Don Tello partagea la terreur des siens : épouvanté du spectacle qu'offrait le combat, spectacle nouveau pour lui, il recula en désordre et se laissa emporter par son cheval. Les Castillans, privés de leur chef, ne songèrent qu'à se soustraire aux coups de l'ennemi ; d'ailleurs leurs mules très-effrayées ne voulaient point s'arrêter, et aucune puissance humaine n'aurait pu les retenir. En peu d'instants la plaine se couvrit de cette cavalerie en déroute ; elle se précipita dans le défilé de

(1) Ayala, chap. XII, page 454.
(2) Froissard.

Najera, dont la gorge fut bientôt encombrée de milliers de cadavres : le reste alla tomber dans la rivière de la Najarilla. Le comte d'Armagnac et le captal du Buch, abandonnant la poursuite de ces fuyards, revinrent sur leurs pas, et marchèrent en colonne serrée contre le centre des Castillans, dont le flanc droit, totalement dégarni, se trouvait alors attaqué de front par le prince de Galles. Henri de Transtamarre avait su résister à un choc aussi terrible : vêtu en simple chevalier, il se faisait distinguer seulement par son grand cheval pie et par son bouclier surchargé des tours de Castille. Ne pouvant s'imaginer que le corps de Tello lâchât pied si promptement, il s'avançait avec confiance contre les Anglais, à la tête des 4,000 Castillans à cheval. Edouard eut besoin de tout son sang-froid et de sa présence d'esprit pour empêcher que sa ligne ne fût rompue : il fit ouvrir précipitamment ses divisions, et les Espagnols, emportés par la charge, les dépassèrent après avoir laissé dans ce terrible passage la moitié des leurs. Mais l'intrépide Transtamarre se fraya un nouveau chemin et rejoignit son infanterie, qui, abordée vigoureusement par Chandos, reculait en désordre; il parvint à la rallier, et contint quelque temps l'ennemi qui recevait du centre de nombreux renforts : deux fois les Anglais se virent obligés de céder à sa furie ; jamais prince ne paya mieux de sa personne. Cependant la nouvelle de la défaite de son frère le déconcerta : il courut dans la direction opposée, afin d'opérer sa jonction avec Duguesclin qui, dans la conjoncture présente, devenait son unique soutien. Le héros breton justifiait d'une manière brillante les espérances que l'on avait fondées sur lui : attaqué par les compagnies anglaises les plus aguerries, que guidaient les meilleurs généraux de cette nation, le comte de Lancastre, Kenolles, Pembrok, Calverley, il les avait

complètement battues. Bertrand, poussant de la manière la plus impétueuse les restes de ces phalanges, menaçait à son tour le centre du prince de Galles, lorsque don Henri vint se jeter dans ses bras et l'instruisit de ce qui se passait à l'aile gauche. Duguesclin ignorait la catastrophe de don Tello, parce que la position du terrain ne lui permettait pas de juger des mouvements généraux de la ligne; ayant gravi précipitamment un plateau voisin qui dominait toute la scène, le guerrier d'un regard en embrassa l'ensemble et désespéra de la journée: « Je vous supplie, dit-il au comte de Transtamarre, de mettre votre personne en sûreté par une prompte retraite que vous exécuterez aisément à l'aide des troupes du centre: ne vous abandonnez pas au désespoir, une seule défaite ne doit point anéantir votre fortune; je vais de mon côté arrêter celle du prince Noir, et sauver, s'il se peut, les débris de l'armée. » Henri pressa dans ses bras le généreux Breton, et, d'après ses désirs, il regagna le centre. Son parent le grand-maître d'Alcantara y combattait vaillamment, ayant su retenir sous leurs bannières les Espagnols, pressés de différents côtés. L'arrivée de Henri et l'approche de Duguesclin relevèrent tous les courages; pendant deux heures encore Edouard se vit obligé de lutter opiniâtrement pour empêcher la jonction des Français avec les Castillans; il ne s'imaginait pas rencontrer une résistance aussi prolongée. Enfin le grand-maître d'Alcantara s'étant enfoncé dans la mêlée, fut tué par des archers génois: sa mort abattit la résolution des Espagnols; ils jetèrent leurs armes en frappant l'air de cris perçants. Ces lignes régulières, qui couvraient naguère la plaine, n'offrirent bientôt plus que l'image d'un vaste troupeau que des loups avides poussent à leur gré devant eux.

Le prince Noir, ne cherchant pas à s'embarrasser de

prisonniers espagnols, leur ouvrit une issue, ne lâchant contre eux que quelque cavalerie pour accélérer la fuite des vaincus : un soin plus grave l'occupait ailleurs, celui de contenir un ennemi dont la défaite allait demander des efforts continus. Chandos, accouru avec des troupes fraîches au secours de Lancastre et de Kenolles, battus par Duguesclin, n'avait pas été plus heureux que ses frères d'armes : il s'était vu forcé de se replier en désordre sur le principal corps de bataille. Le général en chef, secondé par le comte d'Armagnac, concentra sur un seul point ses formidables divisions, leur fit changer de direction, et arrêta enfin la marche victorieuse des Français.

Duguesclin, jugeant qu'on ne devait plus songer au gain de la bataille, vu la dispersion totale des Espagnols, tourna toute son attention vers un seul point : atteindre Najera, pour y rallier les débris de l'armée castillane ; mais son habile adversaire devinant ce projet, n'agit, de son côté, que pour lui barrer le chemin : il y parvint, grâce à la supériorité numérique de ses troupes. Bertrand soutint contre des forces quadruples un de ces combats désespérés, tels qu'on en livrait alors dans le seul but d'honorer une défaite. Resserrant ses divisions déjà fort amoindries, il en forma une masse compacte, dont le front présentait l'aspect d'un mur de fer. La volonté du chef paraissait animer cette phalange, de sorte que les moindres mouvements s'exécutaient avec un ensemble remarquable. Placé au centre de cette vaste agglomération, ayant à ses côtés Sylvestre de Budes, qui portait sa bannière, Duguesclin, à pied comme les autres, disputait le terrain vaillamment, et donnait tour à tour l'exemple d'une valeur héroïque et d'un sang-froid impassible. Les autres chefs disséminés sur la ligne, le maréchal An-

drehan, Le Bègue de Villaines, Thibaut du Pont et Jean Dubois, le secondaient on ne peut mieux (1). Ce corps de bataille fut simultanément attaqué par tous les généraux anglais : le captal du Buch, Chandos, le duc de Lancastre, échouèrent l'un après l'autre, et virent leurs cohortes écrasées par les Français. Au milieu de la déroute des siens, Chandos tomba lui-même sous les coups d'un chef espagnol-maure qui s'était rallié à Duguesclin ; renversés tous deux sur la poussière, ils luttaient depuis quelque temps, lorsque l'Espagnol, se trouvant sur son ennemi, allait lui enfoncer son poignard dans la gorge : Chandos le prévint en lui perçant le flanc de sa dague.

Pembrok, à la tête des Ecossais, voulut à son tour essayer de rompre cette ligne ; cet officier portait l'étendard d'Angleterre : mais il fut bientôt arrêté dans sa marche, car le maréchal d'Andrehan fondit sur lui, arracha de ses mains la bannière, et la foula à ses pieds. En ce moment Edouard survint, menant la réserve ; il ne put s'empêcher d'admirer l'ordre que gardaient les Français, et l'ardeur avec laquelle Duguesclin cherchait à retenir la fortune qui se déclarait contre eux. Cependant, plus cette lutte devenait glorieuse pour eux, plus elle coûtait cher à leurs adversaires ; il importait de la faire cesser promptement. Le prince Noir commença par recueillir dans les rangs de la réserve les débris des corps de Kenolles et de Chandos, puis il attaqua Duguesclin de

(1) Les principaux historiens espagnols, Ayala, Zurita, Ferreras, Cascales, Mariana, Garibay, s'accordent à dire que Duguesclin et Henri de Transtamarre furent les seuls qui firent leur devoir dans cette bataille ; ils louent particulièrement le premier, dont la valeur extraordinaire tint durant plusieurs heures la fortune en suspens.

front et sur ses flancs : Bertrand, accablé ainsi de tous côtés, fut obligé de reculer, laissant sur la poussière ses plus braves officiers. Le Bègue de Villaines et Eustache de La Houssaye, blessés grièvement, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Se retirant lentement, sans cesser de porter les coups les plus terribles, Duguesclin parvint à regagner une vieille muraille romaine, qui, au début de la journée, protégeait sa droite : il s'adossa à cet obstacle, en y groupant 200 chevaliers qui lui restaient encore : alors s'engagea un nouveau combat plus acharné; Bertrand et le petit nombre de Français survivants à leurs compagnons d'armes, semblaient se multiplier. Les Anglais, aussi étonnés qu'irrités de cette ténacité, leur criaient inutilement de se rendre. Le prince de Galles s'avança lui-même, et commanda à ses soldats d'épargner ces valeureux guerriers ; mais don Pèdre les suppliait au contraire de ne point accorder de quartier, et les engageait par mille promesses à immoler Duguesclin : « Tuez-le, » répétait-il. Le Breton l'entend, se précipite sur lui comme un lion, le choque si rudement que sa lance vole en éclats, et que don Pèdre roule aux pieds des combattants. Bertrand, oubliant qu'une foule d'ennemis l'entourent, se jette en avant pour achever le roi ; dans ce moment plusieurs Anglais le saisissent au corps et l'enlèvent de terre. Il s'agitait vigoureusement pour s'arracher de leurs bras, lorsque le prince de Galles s'approcha en lui disant : « Duguesclin, rendez-vous, la fortune a trahi votre valeur. — Oui, je me rends, reprit-il, mais c'est au plus vaillant et au plus généreux prince de la terre. » En même temps il présenta au vainqueur le tronçon de son arme, resté dans ses mains(1).

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

Cependant don Pèdre, relevé de sa chute, accourait enflammé d'un courroux indicible : il voulut frapper Duguesclin désarmé ; les Anglais le repoussèrent avec indignation : « Je vous supplie, dit-il à Edouard, de me livrer ce bandit, je donnerai en échange son pesant d'or. » Le prince Noir reçut cette offre d'un air de mépris, et remit son prisonnier au captal du Buch. On comprend quel est le sort que don Pèdre réservait à Bertrand : il venait de racheter de plusieurs soldats Lopez d'Orosco, et l'avait immolé à coups de poignard ; vingt Castillans furent égorgés par ses mains durant l'action. La vue de ce vaste champ de carnage ne l'avait point rassasié de sang ; sa fureur cherchait encore à s'exercer sur quelques malheureux, lorsque le magnanime vainqueur l'arrêta en lui ordonnant de rester auprès de sa personne : le roi de Castille obéit, et se jeta même aux genoux de son protecteur pour le remercier d'un si brillant succès, qui allait le replacer sur le trône. « Relevez-vous, beau cousin, répondit le modeste Edouard ; rendez grâces à Dieu, car la victoire vient de lui et non de moi (1). »

Le nouveau triomphe du prince de Galles, remporté sur les Espagnols et sur Duguesclin, honorait sans doute autant ses talents que sa vaillance ; mais on doit convenir que la fortune se plaisait à le favoriser d'une manière particulière. A Navarette, comme à Maupertuis, l'imprudence de son ennemi le servit plus encore que son courage et ses combinaisons. Lorsque les barons castillans, contre les sages avis de Duguesclin, acceptèrent si imprudemment le combat, le prince Noir éprouvait une telle disette, qu'il regarda la possession des vivres, amoncelés dans le camp de don Henri, comme le plus beau fruit

(1) Washingham. — Arthur Collins, p. 123.

de sa victoire. Les Anglais négligèrent le soin de leurs prisonniers et de leur riche butin, pour ne songer qu'à satisfaire la faim qui les pressait depuis nombre de jours. Edouard fit son repas sans apprêts, sur l'herbe encore fumante de sang : il voulut que Duguesclin fût son convive, de compagnie avec ses principaux lieutenants. Le captal du Buch prodiguait au guerrier breton les soins les plus empressés, sans pouvoir néanmoins déguiser la joie qu'il ressentait de le tenir en sa puissance. « Tel est le sort des armes, lui dit Grailli; à Cocherel j'étais votre prisonnier, aujourd'hui vous êtes le mien. — Vous remarquerez cependant quelque différence, répondit Bertrand : à Cocherel je vous ai pris moi-même, ici vous n'êtes que mon gardien. »

Au sortir de ce banquet, qui rappelait si bien ceux des héros d'Homère, le prince de Galles voulut voir les prisonniers; on lui en amenait de tous les points. Parmi les chefs espagnols on distinguait don Sanche, comte d'Albuquerque, frère de don Henri; don Philippe de Castro, cousin germain du favori de don Pèdre; le marquis de Villena, neveu du roi d'Aragon; don Pèdre Moniz, grand-maître d'Alcantara; Garcias Palomèque, évêque de Badajoz; Ferrand Osores, commandeur de Saint-Jacques; don Carillo Quintanna, majordome du comte de Transtamarre; enfin les deux Ayala père et fils (1); parmi les Français, après Duguesclin, Le Bègue de Villaines et le maréchal Andrehan, le Nestor des généraux de cet âge.

(1) Les historiens modernes disent que don Pèdre Ayala était fils de Fernand Ayala, pris à Navarette; ils semblent ignorer que l'auteur de la Chronique de Castille partagea le sort de son père, après avoir combattu vaillamment à Najera : il vécut pendant deux ans en Angleterre, dans une dure captivité. Henri de Transtamarre, qui l'aimait beaucoup, paya sa rançon, le nomma chan-

En apercevant ce dernier, le prince de Galles parut fort irrité, et l'apostropha en ces termes : « Vous êtes un traître, un perfide, et vous méritez la mort; car je vous fis prisonnier à la bataille de Poitiers, je brisai vos fers à condition de ne point porter les armes contre le roi d'Angleterre ni contre moi tant que vous n'auriez point payé votre rançon : vous en fîtes le serment de chevalier, et cependant je vous trouve en face de moi, quoique vous deviez encore plus de la moitié de votre rançon. » La rudesse de cette apostrophe atterra le maréchal Andrehan; accablé sous le poids du malheur, ce vieillard semblait ne compter pour rien toutes ses infortunes, mais il ne pouvait supporter l'idée de se voir flétri par l'épithète de traître et de félon, qu'on lui prodiguait en présence de tant de preux réunis : « Seigneur, dit le maréchal au prince Noir, il vous est libre de m'arracher la vie, mais vous ne devez pas me déshonorer en faisant croire que j'ai trahi mes serments. Choisissez, parmi tous ceux qui nous entendent, douze chevaliers, et permettez qu'ils deviennent juges de ma conduite. » L'émotion avec laquelle le maréchal prononça ces paroles toucha Edouard, qui se rendit sur-le-champ à ses désirs, et choisit douze chevaliers pour en former ce tribunal d'honneur, devant lequel il reproduisit, mais en termes moins âpres, l'accusation contre le sire d'Andrehan. Celui-ci répondit : « Je fus fais prisonnier par le prince de Galles, cela est vrai; je jurai de n'accompagner à la guerre le roi de France ni aucun prince de sa famille,

celier de Castille, et l'envoya comme ambassadeur auprès de Charles V, en 1374. Don Pedro Lopez Ayala mourut à Calahorra, à l'âge de soixante-quinze ans, en 1407, un an après le vieux Bozo son ami. (Voyez le Discours préliminaire de Euguenio Amirola, éditeur des Chroniques d'Ayala, 1779.)

contre le roi d'Angleterre ou son fils aîné, si je n'avais payé en entier ma rançon, cela est encore vrai. Mais en combattant à Najera je n'accompagnais point le roi de France, car ni lui, ni ses fils, ni aucun prince de sa famille ne sont présents; je ne portais point non plus les armes contre le roi d'Angleterre, mais seulement contre un prétendant à la couronne de Castille : et, qu'il me soit permis de le dire, le prince de Galles n'est point ici le chef de l'entreprise; il est à la solde de don Pèdre avec ses compagnies, comme je suis avec les miennes à la solde de don Henri. Je puis donc affirmer que dans cette circonstance je n'ai point violé mes serments. » Les douze chevaliers ne purent s'empêcher de reconnaître le bon droit du sire d'Andrehan; le prince de Galles, également frappé des paroles du maréchal, avoua qu'il avait eu tort de l'accuser, et le combla de caresses (1).

Au soleil couchant, le prince Noir parcourut le champ de bataille en demandant sans cesse qu'on lui montrât le corps de don Henri, car chacun le disait mort, et lui-même ne le connaissait pas; mais toutes les recherches furent vaines ; le lendemain on ramena le cheval pie du comte de Transtamarre, et en même temps tous les rapports s'accordèrent à confirmer que ce prince n'était ni mort ni prisonnier. « En ce cas, répondit Edouard avec son laconisme accoutumé, nous n'avons rien fait (2). » Cet Henri, à la vie duquel les destinées de la Castille semblaient être attachées, eut le bonheur d'échapper sain et sauf à toutes les poursuites. Ayant abandonné son destrier sur les bords de la Najarilla, il traversa Najera, prit le cheval d'un écuyer blessé grièvement, et arriva

(1) Lopez Ayala, présent à cette scène chevaleresque, nous en a laissé une relation fort détaillée, chap. XIII.

(2) Zurita, Cronicas d'Aragon, chap. XIII.

tout d'une traite dans le voisinage d'Osma; non loin de ce bourg il rencontra un chevalier du pays d'Alava, nommé Ferrand de Gonoa : cet homme généreux, reconnaissant le prince, le supplia d'accepter son cheval, bien meilleur que le sien, et le seul morceau de pain qui lui restait. Henri se remit en route, et s'adjoignit au bout de quelques heures trois hidalgos castillans, Sanchez de Tovar, don Egas, Micer Ambrosio, fils de l'amiral Gil Boccanegra. Le lendemain, au moment de traverser Bororia, petit village voisin de Soria, il se vit entouré brusquement par un peloton de cavaliers espagnols, échappés comme lui du champ de bataille : en l'apercevant, ces hommes conçurent la pensée de s'emparer de sa personne et de le conduire à don Pèdre, afin d'en obtenir une riche récompense. Henri, conservant son sang-froid dans ce pressant danger, profite d'un moment d'hésitation, fond l'épée à la main sur celui dont la voix excitait davantage ses compagnons, et l'étend raide mort à ses pieds : le reste de cette bande, effrayé de l'énormité de l'entreprise autant que de la résolution du prince, l'abandonne et s'échappe au travers des sentiers de la montagne (1). Le second jour de marche, le comte de Transtamarre atteignit Illueca, ville frontière de l'Aragon; il y reçut un accueil empressé de la part du gouverneur Martinez de Luna, et de son frère Pierre, le même qui fut pape sous le nom de Benoît XIII lors du grand schisme d'Occident. Le dernier le conduisit jusqu'aux portes de Jaca, d'où le prince se rendit à Ortez, auprès du comte de Foix, qui le mena à Montpellier en passant par Narbonne, Béziers et Loupian.

La femme et les enfants du comte de Transtamarre sortirent miraculeusement de la Castille, grâce aux soins

(1) Ayala, chap. XIV, page 462.

de l'archevêque de Saragosse, qui leur fournit les moyens de franchir les Pyrénées et de gagner les terres du roi de France. Henri se trouvant, ainsi que sa famille, plongé dans le plus grand dénûment, vendit au duc d'Anjou, pour la somme de 27,000 francs d'or, la seigneurie de Cessenon, qu'il possédait encore en Languedoc (juin 1367). Ce fief était situé entre Béziers et Saint-Pons (1).

Tandis que don Henri échappait à la fureur de ses ennemis, Duguesclin, victime de l'impéritie des Castillans, comme il le fut à Auray de la présomption des Bretons, suivait son vainqueur en captif dans les diverses provinces de l'Espagne. Il fut ainsi témoin d'une révolution plus subite que celle qui avait précipité don Pèdre du trône de ses pères. A l'approche des Anglais, les villes terrifiées ouvraient leurs portes, et rentraient sous la domination d'un maître qu'elles abhorraient. Pierre signalait son nouveau règne par des cruautés qui épouvantaient Edouard; il cherchait partout son rival pour le massacrer, s'imaginant que chaque bourg lui servait d'asile. Le prince de Galles arriva à Burgos le 6 avril, accompagné de don Pèdre et de la moitié de son armée; il courut remercier Dieu de sa victoire de Navarette (2), dans cette même abbaye de las Huelgas, où, l'année précédente, Duguesclin avait fait couronner roi de Castille le comte de Transtamarre : exemple frappant de l'instabilité des choses humaines!

(1) Histoire du Languedoc. Don Vaissette, t. IV.

(2) En 1811, la guerre nous amena dans l'Arioca : nous pûmes visiter les lieux où se livra cette bataille. Les habitants ont conservé le souvenir de cet événement, et de vieilles légendes espagnoles font le récit du combat en signalant la lâcheté de don Tello. Elles parlent aussi du cheval pie de Henri. La rivière de Najarilla fut appelée souvent *la Rubia* (la Rouge), à cause du sang qui colora ses ondes le jour de ce désastre.

LIVRE VIII.

Deuxième expédition de Duguesclin en Espagne. — Bataille de Montiel. — Mort de don Pèdre.

Ce fut pour Duguesclin un supplice cruel que d'être obligé de suivre ses vainqueurs dans toute la Castille, car le spectacle affligeant d'un pays livré au courroux d'un prince inexorable s'offrait constamment à ses yeux : bien d'autres déploraient ces horribles excès ; le jeune Edouard lui-même en ressentait la plus vive affliction. Ce héros avait saisi avec joie l'occasion d'augmenter sa renommée, sans considérer s'il ne l'obscurcirait point en servant les intérêts d'un roi tel que don Pèdre. Il refusa d'abord de croire aux crimes qu'on lui imputait; mais le voyant sur le théâtre de ses fureurs, il se sentit convaincu, et une généreuse indignation s'empara de son âme : des milliers d'infortunés venaient se réfugier dans sa tente pour éviter d'affreux supplices. Le prince Noir déclara à don Pèdre que les Anglais et leur chef avaient passé les monts pour vaincre les Fran-

çais et les Espagnols réunis, et non pour présider à des massacres, lui rappelant qu'un des articles de la convention signée à Bordeaux prescrivait que le roi n'ordonnerait la mort d'aucun chevalier castillan, sans l'avoir fait juger conformément aux lois établies (1). Don Pèdre, aveuglé par la passion, ne pouvait se résoudre à mettre des bornes à ses vengeances. Voyant les habitants des provinces embrasser ses genoux, il prit pour de l'affection ce qui n'était que de l'effroi; il crut pouvoir se passer de la protection des étrangers qui venaient de le replacer sur le trône, et n'aspira qu'au moment de se soustraire à leur tutelle. L'ingratitude est le caractère distinctif des méchants. On ne pouvait néanmoins inviter les Anglais à s'éloigner, sans remplir au préalable les engagements contractés envers eux. Edouard somma don Pèdre de se déclarer le vassal de l'Angleterre, et de compter les sommes stipulées comme indemnités des frais considérables de l'expédition. Le roi demanda du temps pour se concerter avec les grands du royaume, disant que ses ministres se trouvaient hors d'état de se procurer les espèces réclamées, vu le départ subit pour l'Aragon ou pour le Portugal des plus riches habitants du pays, ajoutant que rien ne pourrait mieux le mettre à même d'accomplir ses promesses que la prompte retraite de l'armée anglaise vers les frontières de la Navarre. Le prince Noir, éprouvé fortement par le climat de l'Espagne, ressentait depuis quelque temps les atteintes d'une maladie qui portait avec elle les caractères d'une épidémie : il désirait regagner au plus vite la Guienne, dont l'air moins ardent semblait lui promettre un prompt rétablissement. Les principaux officiers, attaqués du même mal, partageaient son impatience; d'ailleurs le pays, ruiné par la guerre, ne pouvait

(1) Ayala, chap. XIII, ann. 1367.

nourrir plus long-temps ses légions. A ses yeux, le but qu'il s'était proposé en entreprenant ce voyage se trouvait rempli de la manière la plus complète : la Castille rentrait sous l'obéissance de son maître, et la France avait perdu son influence au-delà des Pyrénées. Edouard consentit donc à se retirer en Navarre, pour y attendre l'effet des promesses du Castillan ; mais il acquit, durant sa retraite, des preuves incontestables de sa perfidie. Bien décidé à ne tenir aucun de ses engagements, don Pèdre aurait voulu anéantir l'armée anglaise et mettre le prince Noir dans l'impuissance de punir son ingratitude; il lui tendit des embûches, et ordonna aux guides de le conduire par des chemins impraticables. Les troupes, égarées dans les montagnes des Asturies, eurent à souffrir de la soif, de la faim, et des fatigues excessives; elles se virent obligés de se battre contre les habitants de ces rudes contrées : enfin Edouard, ayant décrit un cricuit immense, déboucha sous les remparts de Pampelune, ayant perdu durant sa marche plus de monde que dans toute la campagne. Le généralissime anglais trouva en Navarre un prince aussi perfide que celui qu'il venait de quitter : c'était Charles-le-Mauvais ; ce fourbe avait su se tirer des mains d'Olivier de Mauny, à l'aide d'un stratagème que lui seul pouvait imaginer. En apprenant les résultats de la bataille de Navarette, il demanda au chevalier français de sortir de sa captivité simulée : on n'a pas oublié qu'il s'était laissé faire prisonnier à dessein. Olivier exigea une rançon assez modique : le Navarrois y souscrivit, en invitant le chevalier à le suivre jusqu'à Tudela : l'intendant de la province devait compter dans cette ville la somme convenue. Mauny voulut que le roi laissât son fils, comme otage, entre les mains d'autres officiers qui occupaient le château de Borja. A peine le Navarrois eut-il franchi les barrières de Tu-

dela avec Olivier de Mauny, que les ponts-levis se dressèrent subitement derrière eux. On s'empara de la personne du paladin, qui fut contraint de rendre le jeune prince pour racheter sa liberté.

Charles vit d'un mauvais œil arriver les Anglais dans ses états, et se concerta secrètement avec don Pèdre pour les abîmer. Le hasard dévoila cette trame au jeune Edouard, qui, dans sa juste colère, voulait revenir sur ses pas pour précipiter l'exécrable don Pèdre du trône auquel il venait de l'élever; mais ses officiers l'en détournèrent: l'Espagne leur inspirait à tous un dégoût insurmontable; ils craignaient de voir péril sous un ciel dévorant le grand homme qui faisait leur orgueil. Ils repassèrent tous en Guienne, ayant vainement attendu les sommes promises par le Castillan.

Dès son entrée à Bordeaux, le prince Noir sentit diminuer son mal : il envoya au roi son père, comme trophée de la victoire de Navarette, le cheval de bataille de Henri. Les Plantagenet ne retirèrent pas d'autre fruit de cette expédition, dont les suites eurent pour l'Angleterre des conséquences bien funestes, ainsi que nous le verrons plus tard. Le prince Noir permit aux chevaliers français de se racheter par des rançons : il excepta toutefois Duguesclin, dont les Anglais redoutaient la valeur autant que le caractère entreprenant; ils le supplièrent de ne point lâcher ce dogue de Bretagne, qui les dévorerait tous. Mais des raisons d'une plus haute importance lui commandaient de le tenir dans les fers : Charles V semblait méditer une irruption en Guienne, il devenait essentiel de le priver d'un guerrier aussi formidable : un mouvement d'amour-propre l'emporta néanmoins sur toutes les considérations de la politique.

On avait renfermé Bertrand au fond d'une espèce de

cachot, sans égard pour son rang ni pour sa réputation. Les barons de la Guienne désapprouvèrent cette rigueur : un reste d'affection les attachait encore à la France ; loin de vouloir concourir à son abaissement, ils désiraient contribuer à lui faire rendre un général fameux, dont le bras pouvait la servir si efficacement contre ses ennemis. Bien d'autres que ces leudes témoignaient à Bertrand un intérêt touchant : les notables de Bordeaux lui envoyaient chaque jour dans sa prison des présents assez considérables, notamment un don de 10,000 fr. qu'il distribua aussitôt aux chevaliers, ses compagnons de captivité. Une foule de peuple se tenait constamment rassemblée sous les fenêtres de son donjon, dans l'espérance de l'apercevoir. La valeur seule ne commande pas un pareil empressement : vingt généraux de son temps jouissaient d'une réputation aussi bien établie que la sienne, et aucun d'eux n'inspirait le même enthousiasme. Les barons aquitains résolurent d'obtenir son élargissement à quelque prix que ce fût : le sire d'Albret y parvint d'une manière fort ingénieuse. A son retour d'Espagne, le prince Noir donna un banquet auquel il convia les vassaux de la Guienne et du Poitou, les sires d'Albret, d'Armagnac, de Duras, de Rosem, de Perusse, d'Escars, d'Aubeterre, de Rochechouart, de Parthenay, de Pons, de L'Esparre, de Mucident, etc. A la suite du repas, ces seigneurs, tous hommes de guerre, parlèrent beaucoup de leur métier : ils agitèrent plusieurs questions difficiles au sujet des prisonniers, et des règles qu'on devait observer à leur égard. Ceci fournit naturellement le prétexte de placer le nom de Duguesclin ; les uns se plurent à rehausser son mérite, les autres à le déprécier : le sire d'Albret se rangea à dessein de l'avis des derniers, et saisit habilement l'occasion de flatter le héros anglais, de louer

ses talents en rabaissant ceux du héros breton. « On a, dit-il en s'adressant au prince Noir, une opinion si fausse du mérite de Duguesclin, qu'on va jusqu'à le comparer à Votre Seigneurie; on dit même que vous le retenez prisonnier, sans vouloir accepter de rançon, dans la crainte que le sort des armes ne le mette une seconde fois en face de vous. — Comment! on dit cela? répondit Edouard fort ému. — Oui, Seigneur, dirent tous les vassaux aquitains, c'est un bruit universel. — Je vais le faire cesser à l'instant, s'écria le prince; je prouverai que je n'ai nullement peur de Bertrand. » Il ordonna qu'on lui amenât Duguesclin. Celui-ci, sachant que les Anglais se montraient résolus de ne point briser ses fers, s'abandonnait à un sombre désespoir, cherchant vainement à se distraire : l'écuyer d'Edouard le trouva causant tranquillement avec la femme et les enfants du geôlier. Le Breton refusa nettement de le suivre, ne voulant pas, disait-il, aller servir de spectacle à son inexorable vainqueur. Cédant enfin aux supplications de l'envoyé, Duguesclin partit vêtu d'un vieux pourpoint gris. Sa figure refrognée, ses habits délabrés, et ses cheveux en désordre, formaient un grotesque si prononcé, qu'à son aspect le prince de Galles ne put s'empêcher d'éclater de rire. Il le fit asseoir auprès de lui : « Eh bien! Bertrand, comment vous trouvez-vous à Bordeaux? — Ma foi, prince, pas trop bien; j'aimerais autant ouïr gazouiller les rossignols de la Bretagne, que d'entendre trotter les souris de la Guienne. — Vous savez qu'on publie que j'ai peur de vous voir rendu à la liberté, et que cette seule raison prolonge votre captivité. — On le dit, répondit franchement Bertrand, et l'on assure même que vous craignez le fer de ma lance. — Par saint Georges! reprit Edouard en rougissant, dès ce

moment vos fers sont brisés ; fixez vous-même votre rançon, et quand vous ne la porteriez qu'à cinq florins, je l'accepterais. — Je la mets à 100,000 francs, s'écria énergiquement le Breton (1). — Eh ! où prendrez-vous une pareille somme ? répliqua le prince extrêmement piqué. — Je la trouverai dans la bourse de mes amis ; et, s'il le faut, les femmes de la Bretagne me rachèteront du produit de leurs quenouilles (2). » Ainsi se termina cette scène, dans laquelle Bertrand répondit à un acte de hauteur par un mouvement de fierté encore plus éclatant.

Les bannerets réunis au banquet comblaient de caresses Duguesclin, dont ils avaient tous éprouvé la valeur et la générosité. La princesse de Galles vint exprès d'Angoulême pour visiter le prisonnier dont on parlait tant ; elle se le fit présenter le lendemain de son arrivée ; le dernier trait de fermeté de Bertrand l'avait charmée : « Je veux, lui dit-elle, payer 30,000 livres de votre rançon, je les remettrai pour vous au prince mon époux. — Ah ! madame, s'écria Duguesclin en se jetant à ses genoux, j'avais cru être le plus laid chevalier de France, mais je commence à concevoir de moi une meilleure opinion, puisque de grandes dames comme vous me font de pareils présents (3). » Le mois suivant il prit le chemin de la Bretagne, s'étant engagé à ne pas ceindre l'épée avant que sa rançon ne fût acquittée intégralement. La veille de son départ, il reçut 20,000 livres qu'un chevalier venu du Languedoc lui remit de la part du duc d'Anjou. Le premier jour de marche, Duguesclin rencontra sur le chemin un malheureux écuyer qui revenait à Bor-

(1) Cien mil francos de oro. Ayala, chap. XVIII, p. 468.
(2) Mémoires et Chroniques de Duguesclin. — (3) Ibid.

deaux reprendre sa parole, attendu que sa famille n'avait pu fournir la somme nécessaire pour le retirer des mains d'un chevalier gascon fort exigeant. « Combien te faut-il? lui demanda Bertrand. — 100 florins. — En voilà 200 : achète un cheval, et viens me joindre lorsque j'appellerai tous mes anciens gars. »

La route de Bordeaux à Nantes était couverte d'infortunés chevaliers ou écuyers qui sortaient comme lui de prison; en les voyant, Bertrand oubliait sa propre position pour ne songer qu'à celle de ces infortunés : il soulagea la misère de tous avec une trop grande générosité, car en arrivant à Paris il ne lui resta pas un seul florin, provenant des dons du duc d'Anjou. Charles V l'accueillit avec distinction. Le monarque ne voulut voir en lui que le vainqueur de Cocherel, et non le prisonnier du prince Noir. Bertrand, que ses revers récents n'avaient point abattu, déclara au roi qu'il désirait rentrer le plus tôt possible en Espagne pour rétablir Henri de Transtamarre. Le roi fut effrayé de cette résolution. Bertrand, plein de ses projets, en regardait l'exécution comme infaillible, et fit remarquer à Charles V que don Pèdre, abandonné du prince Noir, détesté des Castillans, verrait bientôt sa cause trahie par toute la population. Il lui parla du comte de Transtamarre comme d'un prince très-digne de son amitié, dont les rares qualités égalaient le courage. Le roi, ébranlé par ses discours, promit de seconder ses desseins; mais on convint d'agir de manière à ne point effrayer l'Angleterre. Duguesclin quitta Paris et revint au château de Pontorson, après une absence de quatre années. Il demanda à Tiphaine Raguenel sa femme 80,000 livres laissées entre ses mains : celle-ci, aussi libérale que son époux, avait employé cet argent à soulager la misère des soldats bretons revenant d'Espagne. Loin de la blâmer, Bertrand la loua de

sa conduite : il ne songeait pas à l'embarras dans lequel lui-même allait se trouver envers le prince Noir. Il avait compté sur ses amis, ils justifièrent sa confiance : les sires de Rohan, de Laval, de Tintiniac, de Châteaubriand, de Dinan, se cotisèrent pour former en entier la somme de 100,000 francs; Duguesclin les accepta sans difficulté. Ce fut, aux yeux de la Bretagne, un nouveau genre d'illustration que d'avoir payé la rançon de Duguesclin ; les Rohan et les autres bannerets s'en firent aussi un titre de gloire, dont leurs descendants tirèrent vanité en plus d'une circonstance.

Bertrand sortit du duché, ayant eu soin d'annoncer qu'on le verrait bientôt franchir une seconde fois les Pyrénées pour aller combattre don Pèdre : à ce seul bruit les chefs des plus illustres familles, ainsi que les écuyers et les soldats rachetés par ses soins, se préparèrent à le suivre. Il repassa par Paris, où une foule de bannerets lui promirent de le seconder efficacement. Bertrand ayant terminé les préparatifs d'urgence, reprit le chemin de Bordeaux, dans l'intention de dégager sa parole en acquittant au prince Noir le prix de sa liberté ; mais cet homme admirable ne put encore mettre des bornes à ses libéralités, ou plutôt il ne put commander aux mouvements généreux de son cœur. Comme il parcourait un pays qui avait été long-temps le théâtre de la guerre, les traces de ce terrible fléau se présentaient à chaque pas; il y répandit des largesses, donnant à l'un de quoi rebâtir sa maison, à l'autre l'argent nécessaire pour acheter des troupeaux et des instruments aratoires. Apprenant que les prisons de La Rochelle regorgeaient de soldats pris à Navarette, Bertrand y vola, et les délivra tous en satisfaisant l'avidité des capitaines anglais.

Dix écuyers se présentèrent un soir à la porte d'une

hôtellerie située sur la route d'Angoulême : la fatigue les accablait, et des vêtements en lambeaux attestaient leur mauvaise fortune; le maître de la maison fit quelques difficultés de les admettre chez lui : « Qui êtes-vous? leur demanda-t-il.—Nous sommes, répondirent ceux-ci, de vieux soldats de Duguesclin.—Des soldats de Duguesclin! s'écria l'hôte; entrez, mes bons amis, vous trouverez gîte chez moi. » Et il leur offrit tout ce que son auberge renfermait de meilleur, en les accablant de questions sur le compte de Bertrand. « Qu'est devenu ce guerrier magnanime?—Hélas! il n'est peut-être pas plus heureux que nous, reprirent-ils; retenu pendant six mois dans les prisons de Bordeaux, notre général a obtenu la faculté de se racheter, et de fixer lui-même le prix de sa rançon : il l'a portée de son propre mouvement à 100,000 francs. Jamais ni lui ni les siens ne pourront trouver cette somme, et il sera obligé d'aller reprendre ses fers. — N'en croyez rien, répliqua avec feu le maître du logis, chacun se fera un honneur de contribuer à payer une pareille dette; pour moi, je me saignerai, s'il le faut, pour le tirer d'affaire. J'ai encore dix chevaux dans mon écurie, cinq cents moutons, et trente muids de vin; je vendrai tout cela, ainsi que les draps que ma femme avait aquatés quand nous nous mariâmes. » Dans ce moment la voix de cet homme fut couverte par le bruit de plusieurs chevaux qui s'arrêtaient devant la porte. Des chevaliers que la nuit avait surpris, venaient chercher un asile dans cette maison : ils mettent pied à terre, et entrent dans la salle où se trouvaient les dix écuyers rangés autour de la table; ceux-ci se lèvent spontanément, poussent un cri de surprise et de joie : ils ont reconnu Duguesclin; le général a reconnu également ses soldats, et les questionne avec bonté sur leur position. « Nous revenons, dirent-

ils, de la Bretagne, et allons à Bordeaux reprendre notre parole, car l'argent nous manque pour payer la rançon exigée par les Anglais. » L'hôte, comprenant alors que l'étranger était ce Duguesclin pour qui il donnerait son avoir tout entier, se jette à ses genoux. Bertrand s'empresse de le relever, le loue de sa générosité envers des soldats malheureux, et, pour l'en récompenser, lui accorde l'honneur de l'accolade; puis il remet au plus ancien de ces écuyers 3,000 livres pour le rachat des dix hommes d'armes, et y ajoute 2,000 livres destinées à l'acquisition de lances et de chevaux, en leur recommandant de se trouver le mois suivant en Languedoc, où sa compagnie doit se réunir pour commencer une nouvelle campagne. Cette aventure se répandit dans toute la Guienne, et servit de sujet à des chansons populaires : on en cite encore quelques fragments.

En marquant ainsi chacun de ses pas par un bienfait, Duguesclin augmentait sa renommée, mais il épuisait aussi ses ressources. Le Breton arriva à Bordeaux aussi pauvre qu'il en était parti. Les Anglais n'ignoraient pas l'emploi désintéressé que cet homme avait fait de l'argent destiné à racheter sa liberté : ils le reçurent avec respect, ne pouvant lui refuser le tribut de leur estime. En le voyant, le prince de Galles lui demanda sa rançon: Bertrand fut obligé d'avouer qu'il ne possédait pas un florin. « Vous faites le magnifique, reprit Edouard d'un ton presque sévère; vous donnez à tout le monde, et vous n'avez pas de quoi vous libérer vous-même. —J'espère que Dieu et mes amis viendront à mon aide, répliqua le captif un peu confus; en attendant, je vais rentrer dans mon donjon.—Non, non, restez avec nous, vous aurez Bordeaux pour prison. » Le magnanime vainqueur de Navarette aurait fini vraisemblablement par

briser les fers de son rival, et alors rien n'aurait manqué à sa gloire ; mais la France ne lui en laissa pas le temps. Au bout d'une semaine un chevalier accompagné de plusieurs varlets se présenta au prince Noir, en plein conseil. L'étranger conserva la visière baissée; rien dans ses armes ne pouvait indiquer à quelle nation il appartenait : le messager acquitta la rançon de Duguesclin, et repartit sur-le-champ sans même l'avoir vu. On sut quelque temps après que cet envoyé venait de la part du duc d'Anjou, à qui Charles V avait ordonné de conquérir le héros breton à quelque prix que ce fût. Libre de tous soins personnels, Duguesclin fit de nouvelles dispositions pour fondre sur don Pèdre, regardant son honneur engagé à maintenir don Henri dans la possession de la couronne. Le roi de Castille, aveuglé sur ses propres intérêts, se fit un ennemi irréconciliable de celui qui avait relevé son trône, et dont le bras formidable l'aurait soutenu, si tant de bienfaits n'eussent été payés de la plus noire ingratitude. Le prince de Galles n'avait retiré de son intervention que la triste gloire d'avoir rétabli un tyran dans ses états. Loin de l'indemniser des frais considérables que nécessitèrent les préparatifs de l'expédition, le Castillan n'acquitta seulement pas les sommes dues aux grandes compagnies. Le prince Noir se vit obligé de vendre ses joyaux et sa vaisselle pour apaiser 4,000 malandrins revenus avec lui d'Espagne; jamais il ne put tirer du roi les moindres sommes. On verra plus tard que la gêne dans laquelle ce prince se mit pour servir le perfide don Pèdre, devint la cause éloignée des désastres qui marquèrent les dernières années des deux Edouard.

Duguesclin s'aperçut du dépit du prince de Galles ; il lui fut aisé d'accroître son ressentiment, en peignant sans cesse sous leurs véritables couleurs les torts du

Castillan. Enfin le héros anglais, indigné de ce que tous ses messages restaient sans réponse, de ce que l'on ne faisait droit à aucune de ses réclamations, déclara hautement qu'il abandonnait sans retour les intérêts de don Pèdre. « Puisque Henri de Transtamarre ne vous a plus pour ennemi, il ne doit pas désespérer de la fortune, s'écria Bertrand transporté de joie ; en peu de temps son odieux rival sera précipité du trône une seconde fois. » Quelque regret que le prince Noir ressentît de voir détruire son ouvrage, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une vive satisfaction en songeant qu'on allait punir celui qui l'avait si indignement trompé.

Duguesclin quitta la Guienne, emportant l'estime d'Edouard et de ses lieutenants ; il se rendit en Languedoc. Un nombre considérable de chevaliers, venus de diverses provinces, accouraient au-devant de lui ; parmi eux figuraient les écuyers dont il avait payé si généreusement la rançon : tous se montraient décidés à le suivre jusqu'aux extrémités de la terre. Le Breton, inquiet de savoir ce qu'était devenu le comte de Transtamarre, obtint sur son compte des renseignements fort rassurants.

Henri, après avoir séjourné quelques semaines en Rouergue, se jeta dans les Pyrénées accompagné de quelques-uns de ses partisans, dont l'affluence augmentait chaque jour ; il ravageait la Navarre, appartenant à Charles-le-Mauvais, portait la désolation dans le Bigorre, dépendant des Anglais, faisant ainsi sentir les effets de sa vengeance à tous ceux qui avaient concouru à sa ruine. Ayant reçu du duc d'Anjou, gouverneur du Languedoc, une division de 2,000 hommes, il s'enfonça dans l'Alava : plusieurs barons considérables vinrent le joindre, entre autres le fils de Gaston Phébus, comte de Foix. Qui le croirait? pendant que des étrangers

prenaient sa défense, don Henri trouvait des ennemis au sein de sa propre famille : don Tello, au lieu de redoubler de zèle pour qu'on oubliât la lâcheté dont il avait fait preuve dans les champs de Najera, don Tello, disons-nous, venait de contracter une étroite alliance avec Charles-le-Mauvais, en vue de nuire à son frère (1). D'un autre côté, don Pèdre parcourait ses états le fer et la flamme à la main, immolant à son courroux des milliers de victimes : la terreur s'empara tellement de tous les esprits, que ces actes de férocité n'occasionnèrent aucune révolte. Burgos, Séville, Tolède, virent tomber les têtes de leurs principaux habitants ; il semblait que le tyran ne voulût régner que sur des cadavres. En vain Fernand de Castro cherchait-il à calmer cette espèce d'ivresse ; ses exhortations restèrent sans effet. On conçoit que la nation entière n'attendait qu'une occasion favorable pour secouer un joug aussi odieux.

Le comte de Transtamarre franchit l'Èbre à Logrono (fin d'août 1367), et traça sur le sable, avec la pointe de son épée, une croix : « Je jure, dit-il, par ce signe révéré, de ne plus sortir de la Castille, d'y vaincre ou d'y périr. » S'avançant ensuite au milieu de ce même champ de Navarette, naguère témoin de sa défaite, il y aperçut encore des traces bien douloureuses de ce désastre. Don Henri dut sans doute se rappeler alors les paroles de Duguesclin, qui, la veille de la bataille, prédit un grand revers, sans lui ôter l'espérance de le réparer. Voulant signaler par quelque action mémorable son passage dans ce lieu funeste, le comte de Transtamarre arma chevalier, sur les bords de la Najarilla,

(1) Ce don Tello mourut au bout de deux ans (1370), sans laisser de postérité, n'ayant cessé de causer des embarras à son frère Henri II.

le fils du comte de Foix. La nouvelle de l'arrivée du prétendant devint le signal d'une violente commotion. Henri s'était concilié l'amitié des Espagnols durant le court espace de son règne : autant la domination de son frère se montrait tyrannique, autant la sienne s'exerçait avec des formes paternelles. Don Pèdre avait donc le tort irrémissible de forcer les Castillans à préférer un usurpateur bon et juste à un prince légitime, il est vrai, mais fourbe et cruel.

Burgos ainsi que Valladolid ouvrirent leurs portes au comte de Transtamarre, dont l'armée grossissait à chaque pas. Il visita dans la citadelle de Burgos don Jayme d'Aragon, roi de Majorque, qui, en combattant à Navarette comme lieutenant du prince de Galles, avait reçu une blessure très-grave qui lui ôtait l'usage de ses jambes (1). Maître de Valladolid, le comte de Transtamarre fut obligé de s'arrêter devant Tolède. Le gouverneur de cette ville se montrait très-attaché aux intérêts de Pierre; d'ailleurs les habitants, ayant déjà éprouvé les effets de la vengeance du roi de Castille, craignirent de se compromettre une seconde fois en recevant dans leurs murs un prince qui n'avait pu se soutenir sur le trône. Henri forma le blocus de Tolède au commencement de mai, c'est-à-dire les premières semaines de l'année 1368.

Cependant don Pèdre, que des soins importants retenaient alors à l'extrémité de la Péninsule, ne se laissa pas effrayer à l'approche de ce nouvel orage; il résolut d'appeler toute la population aux armes. Cette mesure ne lui réussit point, car personne ne répondit à son appel; et les moyens violents mis en usage pour y contraindre les habitants, ne servirent qu'à augmenter la haine que chacun lui portait. Apprenant que don

(1) Froissard, liv. 1, pag. 566.

Henri venait d'opérer un mouvement rétrograde sur l'Ebre, il courut s'établir à Ségovie. Sa présence dans cette ville, loin de calmer les esprits, ne fit que les irriter davantage. Un clerc, poussé par ses compatriotes, vint le trouver au fond de son palais, et, jouant le rôle d'inspiré, l'exhorta à sortir de Ségovie au plus vite et à regagner l'Andalousie, en lui annonçant, de la part de saint Dominique, qu'il périrait de la main de Transtamarre : « Il est juste, lui dit don Pèdre, que tu ailles sur-le-champ rendre compte de ta mission à saint Dominique. « En même temps il le fit jeter vivant dans un bûcher (1).

De pareils actes ne pouvaient qu'allumer le courroux des peuples. Don Pèdre se voyant délaissé, quoique ses agents offrissent des sommes considérables pour enrôler des soldats, eut recours aux expédients les plus extraordinaires ; d'abord en se liguant étroitement avec le roi de Grenade, Mahomet Lagus : ce musulman se montra d'autant plus disposé à le secourir, qu'il devait le pouvoir suprême à ses bons offices. Tracer l'origine de l'alliance de ces princes, c'est les peindre tous deux du même trait. En 1360, Mahomet Lagus, disposant dans Grenade d'un parti puissant, obligea le sultan Bermejo-le-Rouge à quitter sa capitale : ce dernier, ayant rendu des services essentiels au roi Alphonse, pensa que le fils ne lui refuserait point son assistance dans ce pressant danger ; en conséquence, il envoya un des siens auprès du Castillan, afin d'obtenir la permission de venir chercher un asile au sein de ses états. De son côté Mahomet Lagus, connaissant le caractère de don Pèdre, lui fit promettre beaucoup d'or et la cession de plusieurs villes en échange de la tête de son compé-

(1) Ortis, Annales de Séville.

titeur. Don Pèdre reçut les deux messages le même jour; un de ses officiers alla dire à Bermejo que le roi de Castille, jaloux d'acquitter les dettes de reconnaissances contractées par son père, irait lui-même à Séville recevoir le sultan. D'après cette assurance, le Maure arriva dans la capitale de l'Andalousie, escorté par trente serviteurs attachés à sa fortune : des esclaves conduisaient quantité de mules chargées de lingots d'or et d'argent. Le surlendemain, don Alvarez, grand-maître de Saint-Jacques, donna au chef maure et aux gens de sa suite, un banquet splendide à l'issue duquel on fit naître une rixe simulée : au milieu du tumulte occasionné par cette scène, ces étrangers furent égorgés ; don Pèdre tua de sa main, d'un coup de javeline, Bermejo, qui mourut en lui reprochant sa perfidie et en prédisant à son meurtrier une fin non moins cruelle (1). Le roi de Castille s'empara de tout l'or apporté par le Maure : la moitié de ces trésors fut pillée à Séville par les partisans de Transtamarre.

Uni par le crime au sultan de Grenade, don Pèdre s'en rapprocha davantage lorsqu'il se vit attaqué par Henri. N'espérant plus intéresser à sa cause le prince de Galles, dont on avait payé les services de la plus noire ingratitude, le roi implora l'appui de Mahomet Lagus. Son attente ne fut point trompée : son nouveau protecteur lui ménagea l'alliance des chefs africains de Fez et de Maroc, qui franchirent le détroit de Gibraltar, suivis de 20,000 hommes. Tandis que le sultan de Grenade redoublait de soins afin d'accomplir ses engagements,

(1) Annales de Séville, par Ortis de Zuniga, in-fol., p. 180. — Cronica de los Moros d'Espagna, par Jayme Bleda, 1618, in-fol., p. 498. — Historia de los Moros de Grenada, par Luys Marmal, liv. 1, p. 12.

don Pèdre rentrait dans Séville pour y donner le signal des massacres : d'après ses ordres on envoyait au supplice tout habitant soupçonné de favoriser seulement de ses vœux la cause de don Henri ; la spoliation accompagnait le meurtre, car le tyran devait acquitter exactement la solde des Arabes venus à son secours, et il ne fallait pas songer à les tromper comme on avait abusé de la bonne foi du prince Noir. Tous les moyens lui semblèrent bons pour se procurer les sommes nécessaires. Sachant que l'on conservait de riches reliques dans un des caveaux de l'église de Sainte-Marie de Séville, ancienne sépulture de plusieurs rois de Castille ses ancêtres, il y descendit, en enleva ce qui lui parut de quelque prix, et arracha même les couronnes d'or qui ornaient la tête d'Alphonse-le-Sage et de sa femme Béatrix : « Qu'ont-ils besoin de diadème? dit l'impie, n'ont-ils pas dans le ciel la couronne des saints (1) ? »

Les succès qu'obtenaient sur tous les points les lieutenants de son compétiteur, ne faisaient qu'accroître sa rage. Don Pèdre se rendit lui-même à Grenade pour hâter les préparatifs des Maures (2) ; mais il se trompait sur les véritables intentions de ces musulmans. Ce n'était point pour défendre la cause d'un prince catholique que les souverains de Grenade, de Tunis, de Fez et de Maroc, unissaient leurs efforts ; ils n'agissaient ainsi que dans la seule pensée d'arrêter les progrès que les chrétiens faisaient en Espagne, et de garantir l'isla-

(1) Annales de Séville, par Ortis, p. 213. — Annales espagnoles, par Garibay. — Antiquidades de la ciudad de Sevilla, par Rodrigo Caro, 1634.

(2) Les Mémoires sur Duguesclin et les historiens français disent que don Pèdre passa en Afrique, et qu'il y épousa la fille du sultan de Fez : c'est un fait controuvé ; aucun historien espagnol ne parle de cette prétendue union.

misme des dangers qui le menaçaient. On leur disait sans cesse que Duguesclin devait porter la guerre chez eux, s'il parvenait à détrôner une seconde fois le roi de Castille. La renommée, qui grossit tous les objets, leur montrait le héros breton comme un être surnaturel qui marchait à la tête d'une armée formidable, ayant à ses ordres des flottes nombreuses; de sorte que le nom de Bertrand inspirait en Afrique autant d'effroi aux Maures, qu'il en inspirait en Bretagne aux Anglais : ces musulmans craignaient de voir descendre ce redoutable guerrier sur les plages de Carthage, pour venger la mort de Louis IX. Ils crurent donc prévenir une troisième invasion des chrétiens, en acceptant l'alliance du monarque espagnol. Pendant que celui-ci pressait le passage des 30,000 auxiliaires africains, Henri, revenu une seconde fois devant Tolède, y éprouvait la même résistance. Sa situation devenait fort critique, car le succès pouvait seul entretenir les dispositions favorables qu'une partie des Castillans montraient en sa faveur. Déjà le bruit de la coalition de don Pèdre avec les mahométans se répandait; il suffit pour arrêter sur-le-champ les progrès de l'insurrection : les partisans de don Pèdre reprenaient de l'assurance, et, quoique peu nombreux, ils glaçaient d'épouvante la multitude toujours incertaine; la défection se mit parmi les soldats de don Henri. Ce prince, désespéré de perdre le fruit de tant de travaux, se disposait à regagner l'Aragon, lorsque la nouvelle de l'arrivée de Duguesclin fit changer la face des affaires. Jamais impression ne fut plus subite. Henri envoya des émissaires secrets pour annoncer dans les lieux les plus reculés la venue de Bertrand, et cette mesure produisit sur les populations l'effet que le prince en attendait.

Impatient de pénétrer en Espagne, Duguesclin s'était

engagé, au commencement de novembre 1368, dans les Pyrénées alors couvertes de neige; son courage, sa constance, animaient ses soldats d'un esprit vraiment singulier: jamais un autre général ne serait parvenu à leur faire surmonter les difficultés qui se renouvelaient sans cesse. Charles-le-Mauvais s'opposait de tout son pouvoir à l'entrée des nouvelles bandes; le comte de Castelbon, commandant supérieur de ses troupes, s'empara des défilés, voulant en disputer le passage. Duguesclin, irrité de ce qu'on lui suscitait ces entraves, s'arrêta au milieu de ces montagnes, et conçut le hardi projet d'en expulser les Navarrois avant même de paraître en Castille. En effet, ayant inspiré à ses compagnons l'énergie nécessaire pour tenter une pareille entreprise, il revint sur ses pas, assiégea le comte de Castelbon dans la principale forteresse, enleva d'assaut le boulevard, et fit prisonnier le gouverneur. On le contraignit de servir lui-même de guide aux Français dans ce pays difficile. Ce succès inespéré permit à Bertrand d'atteindre les plaines de Vittoria, accompagné de 8,000 soldats aguerris, ayant avec lui ses anciens lieutenants, attachés depuis dix ans à sa fortune, Olivier de Mauny, Eustache de La Houssaye, Dubouestel, Geoffroy de Villiers, Thibaut du Pont, Carenlouët, Guillaume de Launnoy. Le valeureux Le Bègue de Villaines l'avait devancé, et ne quittait plus Henri de Transtamarre, dont il soutenait le courage chancelant.

Deux mois avant que Duguesclin fît son irruption en Navarre, l'armée des Maures s'ébranla : elle se composait de 40,000 hommes, dont le quart de cavalerie (1). Le roi de Castille y joignit 6,000 fantassins et 2,000 cavaliers. Abil Ismaël, fils de Mahomet Lagus, prit le

(1) Ayala, chap. III, anno 1369, page 535.—Historia de l'obispado de Cadix, par Suarez-Pedro.

commandement de ces forces réunies. D'après le plan de don Pèdre, on devait soumettre, en débutant, les villes révoltées de l'Andalousie, et puis marcher sur Tolède pour débloquer cette place : en conséquence, les opérations commencèrent par le siége de Cordoue. Fernandez de Fuente-Mayor y commandait pour Henri (1); il s'y défendit en héros, et paralysa les efforts des assaillants. Les Arabes mettaient d'autant plus d'ardeur à s'emparer de Cordoue, que cette cité, jadis leur capitale, passait, aux yeux des Musulmans, pour une ville sainte : ils y avaient bâti une mosquée fort révérée parmi les sectateurs de Mahomet; elle servait de cathédrale aux chrétiens. Enflammés de fanatisme, les Maures livrèrent un nouvel assaut, et enlevèrent un faubourg. Le gouverneur Fernandez de Fuente-Mayor, réunissant ses forces, attaqua les assiégeants au milieu des rues, les battit, et les expulsa du faubourg. Ismaël, voyant les siens découragés et son armée diminuée d'un tiers, leva le camp (2) et alla venger l'affront de ses armes sur Jaën; s'étant rendu maître de la place après un combat opiniâtre, il l'incendia : les habitants furent emmenés en captivité. Ubeda et Utrera éprouvèrent le même sort; mais le Maure échoua devant Andujar, défendu par le beau-frère de don Henri, le comte de la Niébla. Ismaël, intimidé par cet échec, ne songea plus qu'à rentrer en possession du territoire perdu depuis un siècle par les sultans de Grenade. Il soumit ainsi vingt-cinq villes, et réduisit en esclavage 18,000 chrétiens. Don Pèdre essaya vainement de s'opposer à ces empiètements, Ismaël méprisa ses plaintes; enfin, cédant à ses supplications, Mahomet

(1) Historia de Cordoua, par Philippe de la Gandera,

(2) La légende composée à l'occasion de ce siége se trouve dans les Annales ecclésiastiques de Jaën, par Ximena, in-fol.

Lagus se détermina à le seconder d'une manière plus efficace, fit marcher ses troupes au secours de Tolède, et mit à la disposition du roi de Castille 25,000 hommes, commandés par un chef musulman que les chroniques espagnoles appellent Abdalla-Mir (1). Cette arméese composait de Maures hispaniques, d'Africains du pays de Maroc et de Fez; elle suivit la route de la Puebla de Alcocer et d'Alcantara, avec la résolution de délivrer Tolède, qui tenait toujours malgré le manque de vivres. Les assiégés, bloqués depuis sept mois, mangeaient les chevaux et les mules; une mesure de blé se vendait dix duros.

En traversant l'Estramadure, don Pèdre apprit que Duguesclin venait de pénétrer une seconde fois en Espagne; il accéléra sa marche afin d'attaquer son compétiteur, qui poursuivait le blocus de Tolède. De son côté Henri de Transtamarre, instruit des mouvements de l'ennemi, dépêcha au-devant de Bertrand un de ses parents pour le supplier de hâter sa venue. Duguesclin rencontra cet émissaire à Siguença, au-delà du mont Arienca; il le renvoya sur-le-champ au comte de Transtamarre, en lui faisant savoir que le commandant des Français prétendait rester maître de diriger les opérations de la campagne, et qu'à ce prix seul ses soldats consentaient à prêter leur appui à la maison de Gusman. Henri accueillit avec joie ce message : il expédia un second officier vers son généreux auxiliaire, pour lui déclarer que dès ce moment nul ne ferait difficulté d'exécuter ses ordres.

Au lieu de se diriger sur Tolède par Guadalaxara, Madrid et Aranguez, au lieu de traverser la Nouvelle-Castille en entier, Bertrand suivit la ligne de l'Aragon,

(1) H. de los Moros de Grenada, par Luys Marmol, p. 14. — Antiquidades de la Ciudad de Sevilla, par C. Rodriguez Caro.

en évitant ainsi quantité de rivières qui auraient fort embarrassé la marche de l'armée. Il franchit ensuite le Tage un peu au-dessous de sa source, chemina entre la rive gauche de ce fleuve et la chaîne de Truxillo. De cette manière, Bertrand courait parallèlement à la province de Tolède, dont il n'était séparé que par un rideau de montagnes. La direction tenue par le général français avait tellement trompé tous les calculs, que les espions crurent qu'il s'était égaré, ou qu'il n'avait pu franchir le Tage. Cette fausse conjecture entretint le roi de Castille dans une sécurité qui lui devint funeste : il en résulta que ce prince ralentit son mouvement, donnant ainsi à Duguesclin le temps d'opérer sa jonction avec l'armée du comte de Transtamarre.

Nous avons dit que don Pèdre possédait quelques-unes des qualités qui distinguent les hommes supérieurs : ce prince mettait dans sa conduite une persévérance que rien ne rebutait. Pendant que ses troupes se concentraient sur les frontières de l'Estramadure, il parcourut l'Andalousie dans l'espoir de réunir des milices espagnoles : son autorité n'était pas tellement méconnue, qu'elle n'agît encore assez efficacement sur les masses. Le souvenir de la bataille de Navarette rendait la chevalerie craintive, et l'empêchait de se déclarer franchement en faveur de don Henri; elle se vit à regret obligée de suivre les bannières de son rival, qui parvint encore à rassembler 14,000 hommes, dont 5,000 cavaliers. On distinguait parmi ces féodaux le fidèle Fernand de Castro, les alcades Mayor de Séville, de Carmona, d'Icija, de Xérès, le grand-maître d'Alcantara, Fernand Alonzo, Rodriguez de Sanabria, l'ancien gouverneur de Briviesca. Le roi contraignit les Juifs à s'enrôler; il en composa une division de plusieurs milliers d'hommes (1),

(1) Ayala, chap. v, anno 1369.

les faisant commander par des officiers de leur nation : c'était peut-être la première fois depuis le siége de Jérusalem, entrepris par Titus, que ce peuple errant se trouvait en armes.

Don Pèdre avait obtenu du roi de Portugal, Ferdinand III, un secours de 5,000 hommes; ainsi, ses forces réunies présentaient un total de 45,000 combattants : la moitié aurait suffi pour accabler son compétiteur, si le courage de ces soldats eût été proportionné à leur nombre. Les Africains passaient à juste titre pour des hommes intrépides individuellement, mais ils ne savaient point agir d'une manière régulière ; leurs cavaliers, montant des chevaux excellents, manquaient d'armes et de vêtements. On pouvait ranger les Portugais dans la même catégorie. Les Espagnols, la meilleure troupe de cette coalition, éprouvaient un déplaisir mortel de marcher sous les mêmes enseignes que les sectateurs de Mahomet : la crainte d'encourir la colère du tyran avait pu seule les décider à contracter une telle alliance. Il ne régnait aucune discipline parmi ce ramas de troupes étrangères, qui traitaient la Castille comme un pays conquis : don Pèdre n'avait ni le pouvoir ni la volonté d'empêcher ces ravages, et le chef maure, accouru pour le soutenir sur son trône, ne possédait ni les talents ni les vertus du prince Noir, dont il tenait alors la place. Les chroniques espagnoles dépeignent cet Abdalla-Mir de Benmarin sous les traits d'un vrai barbare, qui manifestait une haine brutale pour les chrétiens. Ce chef musulman ne balança pas à annoncer comme certaine la défaite du comte de Transtamarre. Don Pèdre ne montrait pas la même confiance; il aurait désiré que son nouveau protecteur eût pris quelques précautions en présence d'un adversaire aussi redoutable que Duguesclin. Il

obtint très-difficilement que l'armée s'arrêtât au-delà des montagnes de Truxillo: ce prince désirait combiner avec calme son plan de campagne. Cette prudence, qui paraissait si naturelle, le perdit : tellement peu les circonstances de la vie se ressemblent entre elles ! Il importait au contraire, dans la situation des affaires, d'étonner l'ennemi par une marche rapide, de l'attaquer sans lui laisser le temps de se reconnaître.

L'armée combinée partit d'Alcantara les premiers jours de mars 1369, et déboucha par plusieurs colonnes dans une riche vallée, nommée *el campo de Montiel*, arrosée par les rivières d'Azuer et du Jabalon. Montiel se présentait comme le point central de la Manche : la ville de ce nom s'appuyait aux montagnes d'Alcaraz, elle appartenait à l'ordre de Saint-Jacques. Ainsi que la plupart des villes d'Espagne, elle avait un château détaché du corps de la place, et bâti sur une éminence qui dominait la vallée. Ce château, formé de deux grosses tours liées par un pan de muraille, passait alors pour inexpugnable; don Pèdre y avait renfermé une partie de ses trésors : le gouverneur Garcias Moran, chevalier asturien (1), se montrait extrêmement dévoué à ses intérêts. Cette vallée de Montiel, abondante en fourrages, parut propice pour faire subsister tous ces escadrons : les quartiers s'établirent sur-le-champ au pied des collines, et avec tant de sécurité, que l'on ne craignit pas de les étendre dans un développement de trois lieues. La chaîne de montagnes, à laquelle Montiel s'adossait, se prolongeait dans une direction parallèle à la Guadiana; la ville regardait par conséquent le centre de la ligne que formaient les quartiers : ceux des Juifs venaient

(1) Ayala, chap. VI, anno 1369.

les premiers du côté de Tolède, ceux de don Pèdre ensuite, puis ceux des Portugais, enfin ceux des Africains; et, par une disposition dont les historiens espagnols n'expliquent point les motifs, don Alvarez de Cordova, grand-maître de Calatrava, campait plus de deux lieues en arrière des Africains, avec 3,000 Espagnols, dont 800 à cheval, l'élite des troupes castillanes du parti de don Pèdre (1).

Le pays de Montiel fournissait des vivres, mais les habitants avaient en horreur les mahométans; ils abandonnèrent leurs demeures, se cachèrent au fond des montagnes, et servirent on ne peut mieux Henri en l'instruisant de tous les mouvements de son rival: il ne dédaigna point leur coopération. Le comte de Transtamarre, ayant laissé une faible division devant Tolède afin de continuer le blocus, se porta en avant dans la direction de Montiel. Des avis assez vagues faisaient penser que Duguesclin cherchait à se frayer un passage par les montagnes de Truxillo; on en eut bientôt l'assurance, car le chevalier breton vint opérer sa jonction avec le prince dans un lieu nommé Orgaz, à cinq lieues de Tolède, vers le sud. L'arrivée de Bertrand releva le courage du comte de Transtamarre, effrayé déjà par les mauvais succès du siége de Tolède: Bertrand amenait 6,000 hommes. Don Henri voulut mettre en délibération le plan de campagne arrêté entre lui et ses officiers; mais Duguesclin, ayant présente à la pensée la défaite de Navarette, s'opposa à la réunion du conseil de guerre, annonçant que lui et les siens allaient battre en retraite, si on ne le laissait point maître de régler les opérations. Le Bègue de Villaines, Dubouestel et Olivier de Mauny mani-

(1) Ayala, chap. VII, anno 1369.

festèrent les mêmes intentions. Henri n'insista plus ; il abandonna sa fortune à la prudence du vaillant capitaine qui l'avait déjà placé sur le trône de Castille.

Duguesclin, informé par les paysans de la position de l'armée de don Pèdre, résolut d'aller fondre sur elle sans perdre un seul instant : cette détermination hardie étonna les hidalgos du parti de don Henri, mais la confiance que montrait Bertrand les rassura. Le général français ayant choisi parmi les Espagnols les soldats les plus lestes et les plus braves, les amalgama avec ses compagnies, ce qui forma 15,000 hommes environ : il leur annonça qu'on allait se mettre en route le soir même. Henri et les nobles castillans se sentirent transportés d'ardeur en le voyant disposer de sang-froid une entreprise aussi audacieuse ; car il courait attaquer un ennemi trois fois plus fort. Don Fuente-Mayor, le brave défenseur de Cordoue, venait de joindre le camp, accompagné du grand-maître de Saint-Jacques et du comte de la Niébla, gouverneur d'Andujar ; ils demandèrent à marcher en tête des premières divisions. Henri déclara devant tous les barons castillans, qu'il voulait servir comme volontaire sous les ordres de Bertrand.

Duguesclin partit le soir, le 9 ou le 10 mars : il s'engagea dans les montagnes qui se prolongent jusqu'à Tolède ; son armée dut passer la Guadiana à Alcoléa, et gagner la plaine de Ciudad-Réal ; puis elle gravit l'Almodavar, qui est une arête de la Sierra-Morena. Ce trajet s'exécuta en trois nuits et deux jours. Comme ses gens marchaient par une obscurité très-profonde, ils allumèrent quantité de feux sur la crête des monts, afin de ne pas tomber dans les précipices (1). Les soldats de garde au sommet de la tour de

(1) Ayala, chap. VI, p. 548.

Montiel signalèrent l'approche de ces feux ; le gouverneur se mit aux créneaux, et distingua parfaitement ces signaux embrasés, qui semblaient se mouvoir : il s'empressa d'en instruire don Pèdre, qui, établi au fond du vallon, ne pouvait les apercevoir. Le roi rassura Garcias Moran, en disant que vraisemblablement c'était l'annonce de la venue d'une division que menait don Pedro Moniz : on l'attendait depuis longtemps. Il ne s'imaginait pas que l'armée de don Henri, occupée devant Tolède, pût songer à quitter le siége pour venir l'assaillir : au reste, comme les villageois avaient abandonné leurs demeures, le prince castillan manquait de renseignements sur le compte de don Henri. Ainsi l'alerte donnée par le gouverneur de Montiel n'eut point de suite : le roi et les chefs s'abandonnèrent au sommeil sans la moindre inquiétude ; ils en furent bientôt arrachés. Duguesclin, ayant resserré ses divisions, déboucha par Santa-Cruz le 14 mars au matin, un mercredi, à la pointe du jour : aucun poste avancé ne défendait les approches du camp ; rien ne protégeait les flancs et les extrémités de cette immense ligne : les quartiers des Juifs en formaient la tête. Bertrand les enleva en peu d'instants ; car les Juifs, novices dans le métier des armes, ne se conduisirent guère mieux que les Andalous de don Tello à la bataille de Navarette (1). Duguesclin avait ordonné de ne pas s'embarrasser de prisonniers, et de n'accorder de quartier à personne. Don Pèdre, surpris comme les autres, entendit bientôt le redoutable cri de *Duguesclin !* il maudit le destin qui attachait à ses pas cet odieux étranger. Sautant sur un cheval tigré, présent du sultan de Grenade, il courut planter sa

(1) Ayala. Froissard, liv. 1, pag. 569.

bannière au milieu de la plaine pour qu'on s'y ralliât, et, à la tête de deux divisions déjà rassemblées, s'avança fièrement au-devant des Français. Le choc fut terrible : le roi donnait les preuves de la plus éclatante valeur. Pendant la mêlée un étendard semblable au sien frappe les yeux de don Pèdre : ce ne peut être que celui de son compétiteur. En effet Henri, animé par l'exemple de Bertrand, se dirigeait vers le point où flottait l'étendard de Castille : les deux frères se précipitent ; ils vont se joindre ; mais la foule des combattants les éloigne l'un de l'autre.

Voyant les Espagnols occupés à lutter dans la plaine contre la division de don Henri et de Le Bègue de Villaines, Duguesclin prend avec lui les arbalétriers, se coule dans le camp de don Pèdre, et met le feu aux tentes. Le Bègue de Villaines, apercevant cet incendie du point où il combat, en fait remarquer la flamme à ses gens d'armes afin d'exciter leur ardeur, fond subitement sur le quartier portugais, et s'en empare. L'ennemi éperdu se précipite dans la vallée, qui en peu de temps offre le spectacle le plus affreux. Les Castillans, attachés à la fortune de don Pèdre par la crainte seule, jettent leurs armes et se rendent prisonniers : au même instant ils se voient foulés aux pieds des chevaux par les Africains, qui fuyaient devant Duguesclin. Ce général achevait de décider de l'action par une troisième charge, exécutée à la tête des Français et des Bretons. La ligne étant rompue, les quartiers furent emportés les uns après les autres ; bientôt la confusion fut à son comble : dans cet effroi universel, nul ne défendait ses jours ; les chefs et les soldats, frappés d'une terreur panique, couraient à une perte assurée.

Au milieu de cette déroute effroyable, don Pèdre

seul conserva quelque présence d'esprit : il venait de rallier près de 6,000 hommes. Ce corps, établi au centre de la plaine, présentait un point de réunion vers lequel les fuyards se dirigeaient de toutes parts, et pouvait devenir assez formidable pour engager le combat une seconde fois. Duguesclin le comprit ainsi : laissant Thibaut du Pont poursuivre les Africains, il forma ses divisions, s'avança de front et en colonne d'attaque contre don Pèdre, dont la position devint encore plus critique par une circonstance fortuite. Don Gonzales de Mexia, gouverneur de Villanueva, sortit de cette place, voisine de Montiel, et vint prendre en flanc les Portugais; cette diversion, opérée par un assez fort détachement, favorisa d'une manière très-heureuse les mouvements de Duguesclin. Don Pèdre ne put jamais communiquer aux siens la passion qui l'animait; la frayeur s'empara d'eux lorsqu'ils virent approcher les Français. Craignant de tomber au pouvoir de l'ennemi s'il s'enfonçait dans la mêlée, le roi abandonna ces hommes terrifiés, et, suivi d'une centaine de cavaliers déterminés, il franchit rapidement un ruisseau qui coupait le terrain. Mais Le Bègue de Villaines, très-rapproché de lui, devina son intention; il se détacha avec un gros de troupe d'élite, et le poursuivit sans relâche, le serrant de si près que l'écume de son cheval volait sur la cuirasse du prince : ce dernier, en pressant son coursier, gagnait du chemin. Le banneret français le suivait toujours de l'œil, quoique enveloppé d'un tourbillon de poussière, et arriva quelques instants après le fugitif devant la tour de Montiel, dont il vit lever le pont. Certain que le roi était renfermé dans la forteresse, Le Bègue de Villaines réunit auprès de lui les troupes qui se trouvaient à peu de distance, les posta devant la porte sous les

ordres de son fils, ordonnant de ne laisser sortir personne de la citadelle : en même temps il dépêcha un de ses écuyers vers Duguesclin, pour le prévenir qu'on tenait don Pèdre bloqué dans Montiel. A cette nouvelle, Bertrand, qui continuait à pousser devant lui les Africains, rallia les quatre divisions composant l'armée, et accourut investir Montiel de toutes parts ; chose très-praticable, vu la forme circulaire de la place.

A l'exemple des généraux romains, dont il étudiait sans cesse les principes, le vainqueur de Cocherel transforma tous ses soldats en pionniers, et s'en servit pour élever un mur parallèle à la ligne que décrivaient les remparts de Montiel : il n'y laissa qu'une seule issue, dont la garde fut confiée à Le Bègue de Villaines. Ces murailles, faites de terre et de bois, s'achevèrent comme par enchantement : Bertrand y adossa ses quartiers, en déclarant qu'il ne bougerait point de sa position tant que la forteresse ne serait pas tombée en son pouvoir.

Cependant la résolution de ne rien négliger pour s'assurer un triomphe définitif, n'empêcha point Duguesclin d'écouter la voix de l'humanité. Il assembla dans la tente de Henri les chefs et les barons castillans, et en leur présence il dit au comte de Transtamarre : « Don Pèdre, repoussé par ses sujets, est assez puni : que votre générosité prouve que vous êtes plus digne de régner que lui ; accordez à votre frère des conditions honorables, et la liberté de se retirer dans quelque royaume voisin, après qu'il aura abdiqué en votre faveur une couronne qu'il ne peut plus porter. » Henri et tout le conseil applaudirent à ces propositions : on dépêcha vers Montiel un écuyer, pour instruire don Pèdre des intentions de son vainqueur. On préjugeait mal de son caractère en espérant qu'il se prêterait à de semblables arrangements : le despote refusa de paraître aux créneaux ; et,

voulant donner le change aux assiégeants, il chargea le gouverneur de faire la réponse. Garcias Moran, placé dans l'angle d'un bastion, dit à Kergouët chargé du message : « On se trompe; don Pèdre n'est point entré dans Montiel, j'ignore même le lieu de sa retraite. » Cette réponse causa un étonnement universel ; l'armée commençait même à murmurer de ce qu'on l'avait privée d'un riche butin, en l'arrachant subitement du champ de bataille pour la conduire devant une place dont la prise n'offrait aucun avantage. Afin de calmer cette effervescence, Le Bègue de Villaines fit, en présence des troupes, la déclaration suivante : « Je jure sur l'honneur avoir vu de mes yeux les ponts-levis de Montiel se lever sur don Pèdre : je pense que cinq à six jours suffiront pour la soumettre. » Bertrand n'avait pas besoin d'une assurance si positive; toujours opiniâtre dans ses résolutions, il annonça que l'armée n'abandonnerait le siége que lorsqu'elle aurait en sa puissance le roi de Castille, mort ou vif.

La forteresse de Montiel, bâtie sur un rocher, pouvait résister aux assauts les plus vigoureux, mais elle manquait de vivres; le gouverneur en avait averti le roi en le recevant dans ses murs, aussi ne voulut-il laisser entrer que douze personnes, parmi lesquelles on comptait don Fernand de Castro, Rodriguez de Sanabria, Diego Gonzales d'Oviedo, favori du prince, un Anglais appelé Raoul Elme, et un Breton nommé Jacques Rolland. Pierre, se voyant donc réduit à mourir de faim s'il ne voulait être pris, résolut de tenter une évasion pendant la nuit; d'ailleurs une particularité singulière lui rendait odieux le séjour de Montiel. Superstitieux autant que cruel, ce prince avait consulté, six ans auparavant, les devins : on sait qu'à cette époque, par imitation des temps anciens, on recevait comme des oracles les moin-

dres paroles de ces magiciens. Les nécromanciens espagnols lui répondirent énigmatiquement : « *Méfiez-vous de la maison des étoiles, vous y trouverez la mort* (1). » Cette prédiction sinistre avait frappé ses esprits : or, la forteresse de Montiel s'appelait *la Tour des étoiles.* Elle tirait ce nom (inscrit d'ailleurs au-dessus du portail) de sa prodigieuse élévation, car la sommité des créneaux semblait toucher le firmament.

Afin de préparer sa fuite, don Pèdre envoya les plus déterminés de ses gens pratiquer une ouverture dans la muraille construite par les assiégeants, chose facile, car elle ne se composait que de terre et de planches; il leur recommanda de ne travailler qu'à l'opposé de la partie laissée libre par les Français. Le sort le servit admirablement, car la brèche fut achevée sans que les soldats de Bertrand s'en aperçussent.

Tout étant préparé, le lendemain 23 mars, neuf jours après le combat de Montiel, don Pèdre descend de la tour pendant une nuit fort obscure, il suit un sentier très-étroit; Fernand de Castro, le Breton Jacques Rolland, Raoul d'Elme l'Anglais, et deux Espagnols, l'accompagnent : chacun mène son cheval par la bride; l'Anglais Raoul d'Elme marche le premier, le roi vient ensuite. Mais à peine ont-ils touché le mur, que les soldats de garde les aperçoivent, et l'un d'eux court avertir Le Bègue de Villaines : celui-ci arrive sans bruit, et le hasard lui découvre l'ouverture, dont personne jusqu'alors ne soupçonnait l'existence. Ne doutant point que ces hommes n'eussent l'intention de sortir par cette issue, il se place à l'entrée, appuyé par quelques chevaliers. A peine ces dispositions sont-elles prises, qu'on entend des pas précipités : c'est don Pèdre qui,

(1) Cascales, Hist. de Murcie, p. 327. — Ayala, notes.

joyeux d'avoir parcouru un long trajet sans mauvaise rencontre, s'avance rapidement : déjà il se croit hors de cette fatale enceinte, déjà il se promet de susciter de nouveaux dangers à son odieux vainqueur. Le premier de sa troupe s'élance devant l'embouchure de la brèche; Le Bègue l'arrête : c'est Raoul d'Elme, qui le repousse rudement et franchit le passage. Don Pèdre, voulant suivre celui qui le précède, se présente hardiment; Villaines le saisit au corps (1) : le prince cherche à se dégager des bras vigoureux qui le retiennent, ses efforts sont impuissants; tirant alors de sa ceinture un large poignard, il va en frapper son ennemi, lorsque le capitaine français, apercevant le brillant de la lame malgré l'obscurité, détourne le fer (2). Sur ces entrefaites surviennent quantité de chevaliers, qui aident Le Bègue à retenir son prisonnier : durant cette lutte assez longue, Villaines avait reconnu le roi de Castille à son extrême ressemblance avec don Henri. Pendant qu'on l'emmenait, don Pèdre essaya inutilement de corrompre Le Bègue de Villaines, en lui offrant une partie des trésors que sa prudence avait su dérober à toutes les recherches. « Si j'acceptais vos offres, lui répondit le capitaine, je commettrais une lâcheté qui couvrirait de honte moi et les miens. — Du moins, reprit le prince au désespoir, ne me livrez pas à mon frère : il me tuerait. — Bannissez toute crainte à cet égard, Henri est trop généreux; d'ailleurs Duguesclin, tous les chevaliers, et moi le premier, avons résolu de vous ménager un sort proportionné au rang que vous occupiez. » Ces paroles ne rassurèrent point don Pèdre; cet homme si terrible fondit en larmes. Au moment où Le Bègue cherchait à calmer l'effroi de son captif, le vi-

(1) Froissard. — Arthur Collins, life of the Blach prince.
(2) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

comte de Rouergue parut, et prétendit s'emparer de la personne de don Pèdre; le chevalier breton, indigné, déclara qu'il ne le livrerait qu'à don Henri ou à Duguesclin. L'altercation devint si violente, que les deux bannerets mirent l'épée à la main. Le roi de Castille songeait déjà à profiter de cette querelle pour s'évader; mais Le Bègue, devinant son intention, le retint fortement par la jaque; quelques autres officiers le joignirent alors, et repoussèrent l'injuste comte de Rouergue. Tout ceci se passait dans les quartiers de la division commandée par Le Bègue de Villaines, mais la tente de ce banneret était encore fort éloignée : on fit entrer le roi et les cinq autres personnes dans celle d'Alain de La Houssaye (1). Chacun s'empressa de prodiguer au prince les égards que sa position réclamait.

Don Pèdre, assis dans un coin de la tente, s'abandonnait aux plus amères réflexions : il en fut tiré par le mouvement qu'occasionna l'arrivée de Transtamarre, qui, averti de la capture de son rival, accourait plein de joie, suivi d'une foule de Castillans. Don Henri entre, cherche des yeux son mortel ennemi; il l'aperçoit, et ne le reconnaît pas, car les deux princes ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Un Espagnol le lui montre du doigt, en disant : « Tenez, le voilà le meurtrier de toute votre famille. » Au même instant, don Pèdre se lève transporté de fureur : « Oui, c'est moi, dit-il fortement (2); c'est moi. » Plus prompt que la foudre, et quoique sans arme, il se précipite sur son frère : alors, à la lueur des flambeaux, s'engage une lutte si horrible que les spectateurs en restent glacés d'effroi. Attachés l'un à l'autre, les deux rivaux chancellent, tombent, et font retentir la

(1) Froissard, liv. I.
(2) Yo so, yo so. (Ayala, page 556.)

terre de leur chute. Henri, ayant pu tirer sa dague, allait en percer don Pèdre; ce dernier, plus vigoureux, la lui arrache, et parvient à se mettre sur son adversaire : il va l'immoler, lorsqu'un valet du comte de Transtamarre, nommé Perez Andreda, s'élance au milieu des deux combattants, en prononçant ces paroles remarquables par leur naturel : « Je ne veux faire ni défaire un roi de Castille, mais je veux secourir mon maître (1); » et, prenant la jambe de don Pèdre, il le renverse fortement : alors Henri, profitant de cette heureuse circonstance, ressaisit la dague, et la plonge tout entière dans le flanc de son frère.

Aucun Espagnol ne songeait, dans ce moment solennel, à prendre la défense de don Pèdre, le petit-fils de tant de rois : deux étrangers, l'Anglais Raoul d'Elme et le Breton Rolland, mirent l'épée à la main pour remplir ce devoir; mais ils payèrent de la vie ce généreux dévouement.

Duguesclin (2) n'assistait point à cette affreuse scène,

(1) « Yo no pongo, ni quito rey in Castilla, mas ayudo à mi senor. » (Cascales, Hist. de Murcie, page 121.)

(2) Ayala raconte, ainsi que nous venons de le rapporter, le fait matériel de la mort du roi; mais il ne s'accorde pas avec nous sur la manière dont ce trépas fut amené. Selon lui, don Pèdre fit sortir de Montiel Rodriguez Sanabria, en le chargeant de proposer à Duguesclin des sommes considérables, pour l'engager à favoriser sa fuite. Sanabria trahit son maître, et complota sa perte avec Duguesclin et Henri. Il rentra dans Montiel, annonça à don Pèdre que le général français consentait à le servir. Sur cette assurance, le roi se rendit dans la tente de Bertrand; le Breton le livra à Transtamarre, qui lui donna la mort. Nous devons faire observer que Ayala, prisonnier à Londres depuis la bataille de Navarette, n'était point sur les lieux. Mariana, plus passionné, renchérit sur ce récit, et assure, en mettant néanmoins le mot *on dit* (dizen), que Duguesclin prit la jambe de don Pèdre. Nous n'essaierons pas de démontrer qu'une pareille conduite ne s'ac-

ses quartiers étant fort éloignés du lieu où elle se passait ; il n'arriva qu'au moment où des Castillans de la suite de don Henri mutilaient indignement le corps de don Pèdre. Le tronc, renfermé dans un sac, fut suspendu aux créneaux de Montiel ; on envoya la tête à Séville, mais les habitants la jetèrent dans le Guadalquivir, dont les flots avaient bien souvent roulé les têtes des victimes tombées sous les coups de ce prince odieux. Ainsi finit, le 23 mars 1369 (1), à l'âge de trente-quatre ans, ce tyran plus sanguinaire que Néron et Domitien.

cordait point avec la générosité bien reconnue de Duguesclin, générosité qui ne se démentit dans aucune circonstance.

Nous ferons observer seulement que Ferreras et Mariana écrivaient à une époque où la rivalité de la France et de l'Espagne était dans toute sa vivacité : certainement ils n'auront fait aucune difficulté de mettre sur le comte d'un Français une action odieuse. Au reste, Cascales, écrivain très-exact, Luys Marmol, don Jayme de Bleda, Garibay, racontent la catastrophe sans y mêler Duguesclin ; ils ne le nomment seulement pas. Froissard rapporte ce fait de manière à faire croire que Bertrand n'était point présent à cette scène ; et assurément si la moindre circonstance défavorable à l'honneur du héros breton eût existé, Froissard se fût empressé de la mettre en évidence, car il ne laissait échapper aucune occasion de dénigrer les Français.

(1) La date de la mort de don Pèdre a été le sujet d'une controverse entre tous les chronologistes. Nous avons adopté la version d'Ayala, parce qu'elle s'appuie, selon nous, sur des faits matériels : la bataille de Navarette se livra à la fin de 1367 ; après sa défaite, Henri passa en France ; il y resta deux mois, rentra en Espagne au commencement de mai 1368, et entreprit le siége de Tolède le 15 juillet. Il est certain, et Ayala l'assure, que cette place était assiégée depuis neuf mois lorsque le combat de Montiel eut lieu : ce ne pouvait donc être que dans le mois de mars de l'année 1369, et non dans celui de 1368, malgré ce qu'en disent les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates, dont l'opinion est d'ailleurs combattue victorieusement par M. Buchon, dans son édition de Froissard.

LIVRE IX.

Duguesclin, nommé connétable, sauve le royaume d'une invasion.

Henri de Transtamarre redoutait le départ de Duguesclin ; il le supplia de rester encore en Espagne pour consolider son ouvrage : Bertrand y consentit. Tolède, et plusieurs autres villes qui tenaient encore le parti de don Pèdre, se soumirent ; mais la conquête de Soria ne fut pas aussi aisée. Le général français envoya dans la Rioca un corps de troupes aux ordres de son frère Guillaume et d'Alain de Beaumont: ces deux chefs occupèrent sans difficulté le plat pays, et bloquèrent Soria, capitale de cette province ; la ville se défendit vigoureusement : Guillaume Duguesclin, ayant voulu tenter l'escalade, fut tué sur les remparts. Informé de la mort de son frère, Bertrand accourut de Burgos, et prit des mesures qui annonçaient la ferme résolution de ne se retirer que lorsque la place serait conquise. Les habitants, effrayés de l'opiniâtreté des assiégeants, contraignirent le gouverneur, Diego de la Roncal, de capituler. Duguesclin,

pour reconnaître les services rendus dans cette circonstance par Alain de Beaumont, lui donna la seigneurie d'Anneville, ancien fief de Guillaume son frère, pour la posséder sa vie durant : les lettres de donation sont du 10 avril 1369 (fin de l'année). Bertrand resta deux mois à Soria, capitale du comté dont Henri l'avait doté l'année précédente. Il ne séjourna si long-temps dans la Rioca que pour soumettre la totalité de cette province, une des plus riches de la Castille. Calahorra et Osma tenaient encore : la première ouvrit ses portes au bout d'un mois; la seconde, située dans le même canton que Navarette, nécessita plusieurs assauts. Tandis que le héros rangeait toute la Castille sous la domination de don Henri, ce prince s'occupait de son côté à le récompenser dignement de ses services, sans oublier ses compagnons d'armes. Le nouveau roi ratifia, le 4 mai 1369, la concession du duché de Molina, faite l'année précédente en faveur de Duguesclin, que les événements politiques avaient empêché d'entrer en jouissance de ce riche apanage : il donna la seigneurie de Ribadeo à Le Bègue de Villaines, qui épousa en même temps une femme de la maison de Gusman; Olivier de Mauny reçut la terre d'Agrida, Eustache de La Houssaye celle d'Aguilar del Campo, et Thibaut du Pont celle de Villalpan (1). Don Henri paya également la rançon de Lopez Ayala, l'historien, qui gémissait en Angleterre dans une dure captivité, et le nomma chancelier de la couronne.

Duguesclin vint joindre Henri dans Séville (mois de décembre 1370). Le surlendemain il reçut la visite du comte de Roquebertin, envoyé par le roi d'Aragon. Le monarque espagnol, regardant le vainqueur de Montiel comme l'arbitre des rois, le priait de l'aider à soumettre

(1) Mariana et Ferreras.

la Sardaigne, promettant de lui céder la moitié de cette conquête. Cette proposition aurait pu toucher un guerrier jaloux de se signaler à tout prix; mais les prétentions de l'Aragonais ne reposaient que sur des considérations dépourvues d'équité. Il s'agissait de dépouiller de leur héritage deux jeunes orphelins : Duguesclin déclara énergiquement qu'il ne tremperait en aucune manière dans un complot aussi inique.

Voulant se venger de ces nobles refus, le roi d'Aragon investit sur-le-champ la ville de Molina, située près de ses frontières : Garcias de Vera, gouverneur de la place, capitula lâchement, et reçut garnison aragonaise. Duguesclin, indigné de se voir enlever son duché, porta ses plaintes à don Henri, qui, partageant son ressentiment, envoya sommer Pierre III de restituer Molina. Le roi répondit que ses droits sur cette principauté lui paraissaient plus légitimes que ceux du guerrier breton, mais qu'il l'abandonnerait volontiers si Bertrand consentait à le seconder dans son expédition de Sardaigne. Duguesclin repoussa cette nouvelle proposition, en annonçant qu'il allait faire un appel aux enfants de l'Armorique, et qu'aidé de ses compatriotes il saurait bien rentrer en possession de Molina. Henri, outré de la mauvaise foi de l'Aragonais, se préparait à soutenir Bertrand dans ses justes prétentions; tout reprenait déjà en Castille un aspect belliqueux : on allait voir deux puissants souverains s'armer pour la querelle d'un simple chevalier. Des envoyés de Charles V arrivèrent sur ces entrefaites : ce prince réclamait instamment les services de Duguesclin contre l'Angleterre, qui menaçait derechef la monarchie française. On conçoit que toute considération disparut devant l'obligation de secourir son roi : Bertrand abandonna la défense de ses propres intérêts, et au bout de

quelques jours il reprit le chemin des Pyrénées, suivi de 1,500 vieux soldats. Avant de quitter Henri II, il eut soin de contracter, au nom de Charles V, une ligue offensive d'après laquelle le roi de Castille s'engageait à fournir au roi de France le nombre de soldats que l'on réclamerait de lui : nous verrons dans la suite quel zèle le monarque espagnol mit à tenir ses engagements. Ainsi Duguesclin (1) sut non-seulement ménager à son pays un fidèle allié, il emporta encore d'Espagne la gloire d'avoir placé sur le trône des Alphonse un prince qui devint le chef d'une des plus illustres dynasties de la chrétienté. Charles-Quint, né de la dernière héritière de Henri, se trouvait donc redevable d'une partie de sa puissance à la valeur d'un paladin français.

Bertrand repassa les monts vers le milieu de 1370, au moment où la fortune des Valois courait risque de s'abîmer devant celle des Plantagenet : l'épée seule de Duguesclin paraissait capable de rétablir l'équilibre. Déjà la patrie était redevable à ce grand capitaine de la disparition des compagnies blanches; service inappréciable, car le départ des malandrins permit à Charles V de cicatriser bien des plaies. Ce prince, dont le corps débile renfermait une âme forte, profita de ces deux années de calme pour réparer les maux causés par le règne de son père; ses sages mesures

(1) Ce ne fut qu'en 1374 que le roi d'Aragon, forcé de conclure la paix, rendit, le 10 mai, le duché de Molina. Henri rentra en possession de cette seigneurie au nom de Bertrand, qui la vendit au roi de Castille, en 1378, pour la somme de 120,000 florins. Les Mémoires sur Duguesclin et les auteurs des différentes Vies du héros breton ne parlent aucunement des démêlés de Bertrand avec le roi d'Aragon pour le duché de Molina. Nous avons puisé ces détails dans les historiens espagnols Ortis, Zurita, et surtout Ferreras, tome v, in-4°, liv. VIII.

redonnèrent de la vie au commerce, dont les progrès furent arrêtés par les guerres d'Edouard III : il encouragea particulièrement la culture de la vigne, à laquelle aucun autre pays de l'Europe ne se livrait avec autant de succès. La France commençait à changer de face. Charles V parvint en peu de temps à se composer un trésor de plusieurs millions de livres. Heureux d'avoir inspiré à la nation une nouvelle confiance, d'avoir réveillé son ardeur martiale, amortie par des revers successifs, le monarque conçut le projet d'arrêter l'accroissement prodigieux de l'Angleterre : rempli de cette idée, il mit un empressement extrême à profiter d'une circonstance favorable qui se présentait, pour frapper des coups assurés.

La victoire de Navarette, célébrée dans Londres avec tant de pompe, fut le terme des prospérités d'Edouard III. Nous avons vu que le prince Noir avait enrôlé sous ses bannières la moitié de ces grandes compagnies dont Duguesclin venait de délivrer la France : ces troupes exigeaient beaucoup d'exactitude dans le payement de leur solde ; aussi le prince de Galles, comme nous l'avons dit plus haut, fut-il obligé d'emprunter de fortes sommes pour subvenir aux premiers frais, ne doutant pas que le roi de Castille, rétabli sur le trône par ses bons offices, ne s'empressât de le rembourser de ces avances ; mais l'indigne don Pèdre le trompa de la manière la plus lâche : le jeune Edouard se vit forcé de recourir à des expédients fâcheux pour acquitter ses propres engagements. On mit un nouvel impôt sur les domaines seigneuriaux de la Guienne, de la Gascogne, sans se laisser arrêter par le souvenir des services que les nombreux vassaux de ces provinces avaient rendus à Edouard III. A la première notification du décret relatif à l'impôt territorial, les barons déclarèrent éner-

giquement qu'ils s'opposeraient à la perception de cette taxe. Charles V, attentif au moindre événement, dépêcha vers les seigneurs aquitains, réunis auprès de Blaye, des hommes dévoués qui firent naître dans cette assemblée l'idée de secouer le joug de l'Angleterre : ces émissaires remplirent si bien les vues de leur maître, que les barons prirent la résolution hardie d'aller à Paris pour se plaindre au roi des vexations du prince Noir, en appelant au monarque français, seigneur suzerain de la Guienne. Cette députation se composait des comtes d'Armagnac, de Cominges, de Périgord et d'Albret : ce dernier passait pour le plus puissant feudataire de l'Aquitaine. Charles V accueillit les barons de la manière la plus distinguée : désirant gagner du temps, il ordonna que la cour des pairs examinât l'affaire. Dans cet intervalle le monarque ne négligea rien pour s'attacher le comte d'Albret ; il lui fit épouser Isabelle de Bourbon, sœur de la reine, ce qui flatta toute la Gascogne, et prépara les esprits au changement de domination que Charles V méditait. D'un autre côté, l'union du comte d'Albret avec une fille de France causa beaucoup de chagrin au jeune Edouard, qui mit encore moins de ménagements dans sa conduite envers les leudes aquitains : ceux-ci, aigris au dernier degré, pressèrent la décision de Charles V. Le suzerain avait affecté de ne mettre aucune précipitation dans l'examen de cette question ; il finit par citer le prince Noir devant la cour des pairs : une mesure aussi vigoureuse annonçait mieux que le gain d'une bataille la prépondérance qu'exerçait la maison de Valois. Jean de Chapponel et Renaud Pelaud, le premier chambellan, et le second greffier de la cour des pairs, allèrent signifier dans Bordeaux cette sommation au vice-roi.

Le vainqueur de Poitiers ne put en entendre la lec-

ture sans émotion : « Oui, j'irai à Paris, puisque j'y suis mandé, dit-il en regardant les deux Français d'un air sévère, mais ce sera le bassinet en tête, et accompagné de 60,000 hommes. » Ces sortes de menaces s'exécutent rarement; le prince de Galles congédia les envoyés, en les traitant avec les égards dus à leur caractère d'ambassadeurs. Le lendemain il eut la faiblesse de changer de manière d'agir : on courut, par ses ordres, après eux, sous prétexte qu'ils avaient volé un cheval au maître d'une hôtellerie : subterfuge pitoyable et dénué de toute espèce de vraisemblance. On renferma Chapponel et Pelaud dans le château d'Agen. Cette violation du droit des gens parut aux yeux des barons aquitains une preuve de l'impossibilité de se réconcilier avec le prince Noir; ils résolurent dès ce moment de recourir à la force des armes pour secouer un joug insupportable. A l'époque désignée, un soulèvement universel éclata en Guienne. Aymeri de Rochechouart, sire de Mortemart, donna le signal en s'emparant du château de Lusignan; il arracha de la grosse tour la bannière d'Angleterre, et la remplaça par l'étendard de France (1). Tandis que la Guienne, le Poitou, le Périgord et la Gascogne s'insurgeaient, le Ponthieu, ainsi que la portion de la Picardie cédée par le traité de Bretigny, chassait les garnisons anglaises, et rentrait sous la domination des Valois. Edouard III, accoutumé depuis vingt-cinq ans à commander d'une manière absolue dans la majeure partie de l'ancienne Gaule, regardait cette suprématie comme infaillible; aussi crut-il pouvoir d'un seul mot arrêter l'insurrection, et réprimer l'audace des barons de l'Aquitaine. En conséquence, il répondit aux grands vassaux du Poitou et de la Guienne par une espèce de

(1) Histoire du Poitou, par Dumolard, tome II.

manifeste dont les termes décelaient son dépit. Plantagenet annonçait que le roi de France devait les obliger lui-même à se remettre sous l'obéissance du prince de Galles : « Je saurai bien l'y contraindre, » disait-il dans ce factum. Edouard III se faisait illusion.

Charles V vit paraître sans étonnement cet étrange manifeste, et le regarda comme l'annonce d'une rupture prochaine. Dans cette persuasion, il voulut du moins se donner le plaisir de braver ses deux formidables ennemis. Dérogeant à l'usage d'envoyer la déclaration de guerre par un chevalier à bannière, il en chargea un valet de ses écuries : cet homme arriva à Londres, et se présenta au palais du roi, s'annonçant comme porteur d'un message de Charles V. Edouard, étonné d'abord de l'apparition d'un tel ambassadeur, sentit bientôt qu'on voulait lui faire insulte; il y opposa la majesté d'un puissant monarque, et reçut l'envoyé sur son trône, entouré des principaux dignitaires de la couronne. Le palefrenier se prosterna, et lui remit la déclaration de guerre revêtue du grand sceau de France. Le roi d'Angleterre la prit de ses mains avec dignité : « Tu as bien rempli ta mission, dit-il au valet; tu peux te retirer librement et sans crainte (1). » Le malheureux se croyait destiné à payer de sa tête un pareil outrage : il remercia le Ciel de pouvoir quitter Londres sain et sauf (2).

Edouard III, jugeant la France incapable de se relever des pertes successives qu'elle avait essuyées, ne s'était pas mis en mesure de repousser une attaque fortuite. Ses généraux ne purent empêcher la réduction d'Abbeville et de tout le Ponthieu; mais l'étonnement

(1) Tous les historiens d'Angleterre.
(2) Froissard, livre 1er, page 251.

d'Edouard augmenta bien davantage lorsqu'on lui apprit que le détroit de la Manche se couvrait de vaisseaux français. Cette flotte ennemie, venue comme par enchantement, débarqua 15,000 hommes qui se répandirent sur les côtes méridionales de l'Angleterre, dévastèrent le pays, surprirent Portsmouth, et le livrèrent aux flammes : c'était la seconde fois, depuis cinquante ans, que les Français brûlaient cette ville, une des plus opulentes du royaume (1). Le prince Noir, qui annonçait sa prochaine arrivée à Paris avec 60,000 hommes, ne pouvait tenir la campagne ; la maladie de langueur, apportée d'Espagne, le consumait depuis deux ans. Les ducs d'Anjou et de Berri, unis aux seigneurs aquitains, volaient de succès en succès. Le vieux Edouard retrouva pour un moment cette activité qui l'avait rendu jadis si redoutable; il fit un appel à ses sujets, et la nation anglaise, de tout temps remarquable par son patriotisme, y répondit avec transport. Les classes féodales, le clergé, la bourgeoisie, rivalisèrent d'ardeur pour la défense de l'Etat. Le parlement vota les sommes demandées; deux flottes considérables sortirent en peu de temps des chantiers : on les destinait à balayer le détroit de la Manche, et à porter deux armées sur le continent, l'une en Guienne, l'autre à Calais. Dans le même instant Edouard III accordait la paix au roi d'Ecosse, et obtenait du duc de Bretagne l'entrée

(1) Nos rois avaient coutume d'envoyer chaque année aux principaux souverains de l'Europe un présent de vin, provenant de leurs domaines particuliers. Charles V ne voulut pas s'écarter de cette coutume, quoique la guerre fût déclarée : son échanson arriva à Londres presque en même temps que la flotte française brûlait Portsmouth, et offrit le présent de son maître. Edouard le refusa sèchement : « Je ne l'accepte point, et pour certaines raisons. » (Rymmer, Washingham.)

de ses ports, en exécution d'un traité secret. Au bout de quelques mois Edouard se mit en état de porter la guerre au sein des possessions de son agresseur. Sachant que Charles V venait de prononcer la confiscation de la Guienne, il reprit le vain titre de roi de France, abandonné depuis dix ans. Les dispositions rapides de l'Angleterre prouvèrent à Charles V qu'il s'était trompé sur le compte d'Edouard et de sa nation : il avait cru l'un trop affaibli par l'âge ou par la mollesse, l'autre trop mécontente de son souverain pour consentir à venger ses injures. Il s'agissait donc de dissiper un orage qu'on avait provoqué trop imprudemment : c'est alors que tous les vœux se tournèrent vers Duguesclin. La chrétienté retentissait du bruit de ses exploits; la renommée publiait la victoire de Montiel, en y mêlant le merveilleux. Charles V, ne voyant que Bertrand capable de le défendre dans un si pressant danger, lui dépêcha à différentes reprises des chevaliers pour hâter son retour. L'infatigable guerrier se mit en mesure d'obéir sur-le champ; mais tandis qu'il traversait l'Espagne, les événements se pressaient en deçà des Pyrénées.

Le duc de Lancastre, sorti de Calais suivi d'une armée nombreuse, dévasta la Picardie : le duc de Bourgogne tenta inutilement de l'arrêter; on se regarda comme très-heureux de pouvoir fermer aux Anglais le chemin de Paris. En Guienne, le prince de Galles ayant essayé sans effet de ramener les esprits, trouvait moyen néanmoins de contenir les provinces soulevées. Le comte de Pembrok, Robert Kenolles et le brave Chandos le secondaient dignement. Maîtres des citadelles du Poitou, de la Saintonge, du Limousin, de l'Aunis, etc., les troupes britanniques parvinrent, autant par la force que par les menaces, à ramener les barons de la Guienne sous leurs bannières. Aymeri de Rochechoüart, sire de

Mortemart, grand tenancier du Poitou, resta fidèle aux intérêts de la France, ainsi que le vieux Arnoul d'Esçars, le plus puissant vassal du Limousin, le même que le pape Innocent VI, son compatriote (1), chargea en 1359 de faire bâtir les murs de la ville d'Avignon (2), tels qu'on les voit encore aujourd'hui.

Ces deux barons tenaient la campagne contre Chandos; unis à 2,000 Bretons commandés par Carenlouët, ils contraignirent le sénéchal du Poitou à chercher un refuge dans la capitale de cette province. Celui-ci, ayant obtenu à son tour du prince de Galles deux divisions, chassa des positions les plus importantes le sire de Mortemart; mais il échoua devant Saint-Savin, forteresse qui soutint victorieusement plusieurs assauts. Obligé de lever le siége, Chandos partagea son armée en deux colonnes, afin d'aller envelopper un gros de troupes qui menaçait la ville de Poitiers; il prit de sa personne le chemin de Lussac, accompagné des principaux tenanciers poitevins, Louis d'Harcourt, Guichard de Langle, les sires de Pons, de Parthenay, Geoffroi d'Argenton, Bernard de Surville. Les miliciens des sires de Mortemart, de Perusse, et les Bretons de Carenlouët, occupaient le pont de Lussac. Chandos se disposa à forcer le passage; mais le lieu n'étant pas favorable pour combattre à cheval, il abandonna son coursier et s'avança hardiment suivi des siens, quoique sa longue robe de sénéchal le gênât extrêmement. Chandos se mit en devoir de gravir le pont, dont la courbure était fortement prononcée, selon la structure de cette époque. Arrivé au sommet, il s'embarrassa dans son manteau, et ne put

(1) Innocent VI était né à Mont, près Pompadour, dans la terre de Souveraine de Pompadour, femme de cet Arnoul d'Escars.

(2) Nouguier, Histoire de l'Eglise d'Avignon.

s'empêcher de tomber. Aussitôt les Français coururent sur lui et l'entourèrent en dépit des arbalétriers gallois, que le défaut d'espace empêchait de se déployer ; toutefois la tête de leur colonne se battit avec acharnement pour reprendre Chandos. Durant cette lutte, le chevalier Jacques de Saint-Martin fit au sénéchal une blessure mortelle, en le frappant de son épée entre l'œil gauche et le nez. Les Anglais, voyant leur général couvert de sang, furent saisis d'effroi, et mirent bas les armes. Carenlouët fit placer Chandos sur un brancard formé de boucliers et de lances, et se hâta de battre en retraite vers Saint-Savin, emmenant ses prisonniers ; mais à peine ses compagnons eurent-ils quitté le pont pour déboucher dans la plaine, qu'ils se trouvèrent en présence d'un corps de troupes ennemies trois fois plus nombreux, commandé par Richard Ponchardon : ce dernier enveloppa les Français, au milieu desquels il aperçut du premier coup d'œil Chandos expirant. Ce spectacle fit pousser à ses archers des cris de rage ; ils manifestèrent vivement l'intention de venger la mort de ce chef illustre. Carenlouët, étroitement cerné, n'espérant pas échapper à un adversaire aussi supérieur, usa d'un expédient singulier pour sauver la vie de ses compagnons d'armes : il se rendit avec tous les siens aux chevaliers et écuyers tombés depuis quelques instants en son pouvoir ; d'après les lois de la guerre, ces nouveaux prisonniers passaient sous la protection des premiers. En effet, les gens du sénéchal qui avaient mis bas les armes au pont de Lussac, les reprirent pour défendre leurs vainqueurs contre le courroux de Ponchardon. Mais cet officier, sourd à leurs exhortations, rompant la faible barrière qu'on lui opposait, allait assouvir sa colère sur les Français, lorsque Chandos, rouvrant la paupière, arrêta son bras. Le héros ennoblit ses derniers

moments par ce trait de grandeur d'âme : il expira le le lendemain 2 janvier 1370 (1).

Les lieutenants de Chandos se montrèrent d'autant plus sensibles à sa perte, qu'ils apprirent en même temps l'arrivée de Duguesclin : le chevalier breton, ayant enfin quitté l'Espagne, amenait 2,000 vieux soldats; ce nombre grossissait, à chaque pas, de tous ceux qui avaient servi sous ses ordres. Quantité de nobles, dont l'ardeur paraissait engourdie, ne purent résister à l'ascendant du nom de Bertrand; ils abandonnèrent leurs manoirs, et accoururent se ranger autour de lui. Les ducs d'Anjou et de Berri, reculant de jour en jour devant le prince Noir, qui venait de rentrer en campagne, reçurent Duguesclin comme un envoyé du Ciel; les hommes d'armes découragés reprirent de la confiance sous les bannières du vainqueur de Montiel: jamais révolution ne fut plus subite. En moins d'un mois les affaires changèrent de face dans la Guienne : les places fortes se soumettaient à la seule approche de Duguesclin; le prince de Galles lui-même ne put résister au torrent, son étoile pâlissait devant celle du Breton. Craignant de devenir prisonnier de celui dont naguère il tenait la destinée dans ses mains, Edouard sortit précipitamment d'Angoulême pour se réfugier derrière les remparts d'une place forte; il vit enlever sous ses yeux Agen, Moissac, Aiguillon, sans pouvoir s'y opposer: le captal du Buch, n'osant pas non plus affronter un pareil adversaire, se renferma dans Bergerac. Duguesclin, voyant les armes du duc d'Anjou dominer exclusivement dans

(1) Notre siècle a été témoin d'un fait semblable : on sait que 5,000 Français, prisonniers dans la Vendée, furent redevables de la vie au magnanime Bonchamp, qui expira en donnant l'ordre de les épargner. Les hommes généreux se retrouvent les mêmes dans tous temps et dans tous pays.

la Guienne, vola en Limousin, où le duc de Berri ne se maintenait que très-difficilement, quoique secondé par l'élite de la chevalerie. Ce prince se consumait depuis deux mois devant Limoges; la place ne put tenir contre les savantes dispositions de Bertrand, qui dirigeait lui-même les assauts avec une ardeur surprenante. L'évêque de Limoges seconda ses efforts; le prélat sut bannir l'irrésolution des bourgeois, qui finirent par se déclarer ouvertement en faveur de la France.

Satisfait d'un succès aussi brillant, Duguesclin quitta l'armée et gagna Paris, accompagné de dix chevaliers : son départ montra bientôt de quelle valeur pouvait être la présence d'un homme tel que lui. Le prince de Galles, aigri par des revers consécutifs, surmonta les douleurs de la maladie qui le minait; il réunit ses divisions éparses, et en forma une armée devant laquelle tout plia de nouveau. Le duc de Berri, privé de son habile auxiliaire, n'osa point affronter un rival aussi terrible; il abandonna Limoges, en y laissant une garnison assez considérable, et se retira en Guienne. Edouard envahit à son tour le Limousin, enleva les forteresses circonvoisines et vint mettre le siége devant la capitale de cette province, annonçant l'intention de traiter les habitants comme des parjures. Ses soldats se montraient fort disposés à servir sa colère : ils pratiquèrent une large brèche, au travers de laquelle le prince Noir passa, traîné sur un chariot, car il ne pouvait se tenir à cheval. On frémit en lisant dans les chroniques du Limousin les horreurs commises au sac de cette ville : les douleurs aiguës que ressentait le jeune Edouard le rendaient inhumain ; on aurait cru qu'il espérait les calmer en se baignant dans le sang. Il donna d'une voix presque éteinte le signal du carnage : les gémissements d'une population tout entière ne purent l'émouvoir ; rien ne fut

épargné : ni les femmes, ni les enfants ne trouvèrent grâce devant lui. Le sire de Villemur, commandant la garnison française, défendit vigoureusement durant une heure entière l'entrée de la brèche : n'espérant aucun quartier d'un vainqueur impitoyable, il réunit 100 chevaliers, s'adossa à un mur, déploya sa bannière, et se battit jusqu'à la nuit. Villemur et les siens se firent massacrer, ayant vengé leur ruine sur des milliers d'ennemis.

La marche triomphale du prince Noir se poursuivit au travers de cadavres que l'incendie dévorait encore. Le modeste vainqueur de Maupertuis perdit en un seul jour l'éclat de ses vertus : les grands hommes vivent souvent trop long-temps pour leur gloire.

Tandis qu'Edouard entrait dans Limoges le fer et la flamme à la main, Duguesclin arrivait à Paris au milieu des lamentations de tout un peuple. La capitale s'encombrait de gens de la campagne qui fuyaient la fureur des insulaires, débarqués sous le commandement de Kenolles ; ce général avait poussé son excursion jusque sous les murs de Paris (mai 1370) : l'effroi régnait au sein de la ville. Ce fut dans ce moment d'alarmes que l'on annonça la venue de Bertrand : à ce nom seul les craintes cessèrent ; les habitants sortirent en foule pour contempler le héros, le sauveur de l'Etat : on se pressait sur son passage ; son assurance, sa physionomie rayonnante de joie, le souvenir de ses hauts faits, inspiraient de la confiance aux plus timides ; les cloches de toutes les églises se mirent en branle ; on cria même Noël ! Noël ! usage pratiqué seulement en l'honneur des rois.

Duguesclin portait un justaucorps gris, et un casque sans panaches ; un seul écuyer composait sa suite : il n'avait adopté cette espèce de déguisement que pour mieux tromper la vigilance des Anglais, qui manifestaient l'intention de l'enlever sur la route. Cet ajuste-

ment si simple contribuait à le rendre encore plus extraordinaire aux yeux du peuple. Il parvint à l'hôtel Saint-Paul au travers d'une foule qui semblait soulever son cheval : Charles V se plaça au perron, environné des princes de sa famille, pour recevoir le duc de Molina, le faiseur de rois. Rentré dans la salle du conseil, le monarque lui déclara qu'il le choisissait pour commander ses armées, et lui remit de ses propres mains l'épée de connétable (2 octobre 1370) (1). Duguesclin ne se croyant pas digne d'occuper un poste si élevé, se défendit long-temps de l'accepter. « Messire Bertrand, dit Charles V, je n'agrée point votre refus ; je n'ai ni frère, ni neveu, ni comte, ni baron dans mon royaume, qui ne se fasse un honneur de vous obéir ; celui qui ne s'en croirait pas honoré, et qui le ferait connaître, encourrait ma colère : ainsi, prenez sans crainte l'épée de connétable.—Je l'agrée, répondit le modeste Bertrand : mais Votre-Grâce doit savoir que mon élévation me suscitera des jalousies ; aussi je la supplie de m'accorder une autre faveur, c'est la promesse de ne point ajouter foi, avant de m'avoir entendu, aux rapports désavantageux qu'on pourrait vous adresser sur mon compte. » La situation des affaires imposait au nouveau connétable l'obligation d'user d'une célérité extrême, s'il voulait arrêter les progrès de l'invasion ; néanmoins Bertrand jugea convenable de ne rien précipiter : à ses yeux, le premier soin consistait à réunir les éléments capables de former une armée qui ne ressemblât point à une multitude d'hommes levés à la hâte. Il fallait donc en premier lieu choisir ces éléments, et puis

(1) Moreau de Fienne était connétable, mais son âge avancé ne lui permettait pas d'exercer cette charge; il se sacrifia au bien public, se démit volontairement de cette haute dignité, désignant lui-même Duguesclin comme seul capable de sauver l'Etat.

compléter l'organisation en rétablissant la discipline. Duguesclin s'empressa de remettre en honneur les préceptes des anciens preux, réservant des châtiments très-rigoureux aux délinquants. Les peines portées par le connétable contre les chevaliers déloyaux, n'étaient ni corporelles ni pécuniaires, mais ignominieuses, parce que la perte de l'honneur et de la considération passait alors pour un dommage irréparable. Une des dispositions les plus singulières de ce code, que rapporte Alain Chartier, fut celle-ci : « Cetui Bertrand laissa de son temps telle remontrance, en mémoire de discipline et de chevalerie dont nous parlons, que quiconque homme noble se forfaisoit reprochablement en son état, on lui venoit au mangier trancher la nappe devant soi. »

Bertrand organisa en *lances*, en *compagnies d'armes*, les écuyers et les gens de guerre rassemblés dans Paris ; au bout de quinze jours il forma une masse compacte de troupes, dont la majeure partie n'aurait pu certainement tenir en rase campagne devant les Anglais, mais qui pouvait fort bien se défendre derrière des murs. Les principales dispositions du plan arrêté entre lui et le roi, prescrivaient de ne point attaquer l'ennemi de front, et de se borner à l'écarter de la capitale en le harcelant sans cesse. Mais Robert Kenolles n'attendit pas la mise à exécution de ce projet ; car, ne pouvant plus subsister autour de Paris, craignant de compromettre sa réputation en se mesurant contre Duguesclin, il se retira par le Maine, la Beauce et l'Orléanais : il établit son centre entre le Mans et Laval. De cette position l'armée expéditionnaire menaçait l'Anjou, la Normandie, et pouvait tirer soit de la Beauce ou du Blaisois les vivres nécessaires à sa subsistance pendant l'hiver. Kenolles ne devait concevoir aucune crainte de la part du duc de Bretagne, car Montfort agissait comme

un allié de l'Angleterre : d'une autre part, rien ne l'empêchait d'effectuer sa jonction avec l'armée de Guienne, si on l'obligeait à passer la Loire.

Nous avons déjà dit que Robert Kenolles, le plus célèbre général de l'Angleterre après le prince Noir et Chandos, se glorifiait en quelque sorte de son obscure extraction (1) : sa rapide fortune excitait l'envie. On lui adjoignit, dans cette circonstance, Grandson, Hue de Calverley, Hennequin, Thomelin, Follisset et Alain Bouchain, chefs d'aventuriers bretons et gascons. Ces six capitaines conduisaient des troupes d'une valeur éprouvée. Kenolles, voyant la saison trop avancée pour continuer la campagne, prit ses quartiers d'hiver en étendant dans le Maine, d'une manière inconsidérée, sa ligne primitive : ses principales dispositions étant arrêtées, il abandonna l'armée, laissant le commandement à Grandson, et alla dans la Guienne s'aboucher avec le prince de Galles, et régler en commun les opérations ultérieures.

Duguesclin, ne regardant pas suffisant pour sa gloire d'avoir mis Paris sur un pied respectable de défense, annonça l'intention de chasser du royaume, avant même la fin de l'année, les phalanges nouvellement débarquées sous la conduite de Robert Kenolles : les circonstances rendent quelquefois la présomption nécessaire. Charles, tout en applaudissant à son zèle, refusa néanmoins de seconder ses hardis projets : il ne voulut pas dégarnir de troupes la capitale, ni se séparer des quatre divisions organisées récemment par Bertrand dans l'Ile-de-France. Le connétable ne put obtenir que 3,000 hommes, la plupart, il est vrai, chevaliers, écuyers et varlets : on distinguait parmi les principaux trois maréchaux, le sire d'Andrehan, Louis de San-

(1) Kippis, Hist. du prince Noir.

cerre, Jean de Blainville; puis Olivier de Clisson, les deux Mauny, l'amiral Jean de Vienne, les sire de Renneval, Oudart de Renti, Henri d'Estourmel, Eughes de Chastellux.

Bertrand, arrivé à Pontorson, usa de tous les expédients pour grossir son armée. La Bretagne, ainsi que la Normandie, fourmillait d'aventuriers qui dévoraient ces contrées : les émissaires d'Edouard traitaient avec leurs chefs pour les prendre à la solde de l'Angleterre, au moment où Duguesclin parut à Pontorson. Aucun d'eux ne fit difficulté de donner la préférence au connétable, et de s'enrôler sous les bannières de France; mais tous exigèrent des avances, et de plus l'assurance positive qu'on les payerait exactement durant l'expédition. Duguesclin n'avait point reçu d'argent des mains du roi, dont les ressources se trouvaient épuisées : il donna en premier lieu les lingots apportés par lui de Castille, vendit ses joyaux, une partie de ses domaines, et même les perles de sa femme, pour compléter la somme nécessaire. Les capitaines, satisfaits au moyen de ces sacrifices, convinrent de se trouver le mois suivant sous les murs de Caen. Les bannerets, que l'intérêt seul ne guidait point, accoururent à Pontorson dans l'espoir d'acquérir de la gloire en marchant sous les ordres de leur illustre compatriote : les sires de Rohan, de Raitz, de Laval, de Châteaubriand, de Porrohet, de Rochefort, de Penhouët, de Lanvaux, se montrèrent les plus ardents.

Au moment de quitter ses quartiers de Normandie, Duguesclin, fort scrupuleux sur les usages de la chevalerie, renouvela celui de la confraternité d'armes, que les anciens preux contractaient en commençant quelque entreprise périlleuse : une estime réciproque formait la base de ces sortes d'associations; on y préludait par une cérémonie à la fois touchante et guerrière. Dugues-

clin choisit pour frère d'armes Olivier de Clisson, entré depuis peu au service de Charles V. Ce feudataire, d'une humeur altière et de manières rudes, rachetait ces défauts par une brillante valeur : il passait pour le plus puissant *tenancier* de la Bretagne. Les deux frères d'armes promirent de défendre réciproquement leur honneur, leur vie et leurs biens, de se prêter une assistance mutuelle contre tous, excepté contre le roi de France et le sire de Rohan (1). Ce pacte d'honneur étant conclu, le connétable réunit auprès de Vire les divisions de compagnies soldées et de nobles volontaires : l'effectif de cette armée ne présentait que 12,000 hommes ; mais ces soldats, vieillis dans le métier des armes, se montraient tous animés de cet esprit aventureux si approprié aux circonstances difficiles où l'on se trouvait. La saison pluvieuse, qui s'annonçait déjà, paraissait, aux yeux du vulgaire, un obstacle insurmontable pour reprendre les opérations : personne ne doutait que Duguesclin n'attendît le retour du printemps. Le connétable agit de manière à confirmer cette opinion, et ses dispositions dénotaient l'intention de demeurer dans ses quartiers, lesquels s'étendaient jusqu'à Mortain. Les Anglais, d'abord alarmés par les mouvements qu'ils voyaient en Bretagne et en Normandie, reprirent alors confiance; toutefois Grandson, homme aussi présomptueux que rempli d'ambition, aurait désiré au contraire voir continuer les hostilités : il brûlait du désir de se signaler pendant que l'absence de Robert Kenolles le mettait à même d'exercer les fonctions de général en chef. Bien convaincu que le connétable éviterait toute espèce d'engagement, il voulut au moins se ménager la gloire de le défier au combat : en conséquence, un écuyer alla

(1) Voy., Vie de Clisson, les détails de cette cérémonie.

de sa part présenter la bataille, en offrant de vider la querelle dans la plaine du Mans, à une époque assez rapprochée; mais ce défi étant une pure bravade, Grandson ne fit aucun préparatif pour paraître au lieu désigné. Ce message piqua singulièrement Duguesclin : « Par Dieu ! dit-il, ils me verront plus tôt qu'ils ne voudraient. »

En effet, cette provocation ne fit que hâter l'exécution du projet conçu depuis long-temps. Selon son habitude, le connétable fit un présent à l'envoyé, en disant qu'on épargnerait aux Anglais la moitié du chemin. Ses écuyers, renchérissant sur lui, fêtèrent le héraut et le firent boire toute la nuit, de telle sorte qu'il ne put repartir le lendemain : cet homme passa la journée à cuver le vin qu'il avait pris la veille outre mesure. Si c'était un stratagème de la part de Duguesclin, comme l'assure Froissard, au moins ne put-on pas le taxer de déloyauté, puisque la violence ne s'en mêla point : quoi qu'il en soit, le général français en sut profiter merveilleusement. Tandis que ses écuyers occupaient l'envoyé anglais, il rassembla ses compagnies avec sa promptitude accoutumée, annonçant aux officiers la ferme résolution d'aller surprendre l'ennemi disséminé sur une ligne trop étendue, et de disperser ses divisions en les attaquant partiellement. Le ton d'assurance que Bertrand mit à développer son plan devant l'assemblée, la chaleur avec laquelle il en démontra les résultats certains, les enflamma tous. Sans plus attendre on abandonna les tentes, les bagages, les attirails de guerre, et l'on se mit en route malgré une grosse pluie à laquelle succédait par intervalle un vent impétueux. Les guerriers d'alors, avons-nous déjà dit, bravaient, sans reculer, la mort dans les combats, mais ils redoutaient l'intempérie des saisons : Duguesclin avait besoin de

tout son ascendant pour les engager dans une pareille tentative.

L'armée, formée en colonne de marche, se composait de l'avant-garde, du corps de bataille, et de la réserve : celle-ci, commandée par le maréchal Andrehan, devait ramasser les soldats qui n'auraient pu suivre la course rapide de l'avant-garde, dont le connétable se réserva la direction : il eut soin de mettre en croupe des cavaliers, des archers et des arbalétriers. Ayant quitté Mortain au point du jour, il s'engagea dans la vallée de Domfront, atteignit le Maine, traversa la partie occidentale de cette province, et parvint en face de l'ennemi après un trajet d'un jour et une nuit. Il fallut surmonter des obstacles de divers genres : les routes, dégradées par les trombes d'eau, étaient impraticables; d'épaisses ténèbres empêchaient d'apercevoir les accidents de terrain : quantité de soldats égarés tombaient au fond des ravins; d'autres, cherchant un chemin plus commode, perdaient la trace de la colonne; les petites rivières qui viennent se jeter dans la Mayenne, augmentaient les difficultés par leur débordement : aux torrents de pluie se mêlait une bise glaciale. Les chevaux se laissaient choir de lassitude; les hommes se relevaient, et marchaient avec beaucoup de peine : Duguesclin soutenait leur courage en leur promettant de la gloire et de riches dépouilles; mais sa voix devenait impuissante : les chevaliers, harassés, succombant sous le poids de leurs armures, ne pouvaient plus le suivre. Il comptait moins de 500 hommes réunis autour de lui, en atteignant Pontvallain. Une lisière de bois le cachait aux yeux des Anglais : il en profita pour procurer quelques heures de repos à sa

troupe, dont l'arrivée successive de ceux restés en arrière augmentait progressivement le nombre. Le soleil brillait sur l'horizon : la présence de cet astre bienfaisant influe autant sur les dispositions morales de l'homme que sur le reste de la nature ; chacun oublia insensiblement ses fatigues. L'inaltérable sérénité de Duguesclin fit renaître la confiance : il montrait à ses soldats les Anglais dispersés dans la plaine, les uns endormis sous des cabanes éparses, les autres courant çà et là pour chercher des vivres, pas un seul ne se doutant du danger qui les menaçait tous; c'est ainsi qu'il avait surpris les Maures au milieu des champs de Montiel : le souvenir de ce triomphe enflamma d'enthousiasme les compagnons de Bertrand, dont la plupart avaient partagé les lauriers de cette mémorable journée. Au bout de quelque temps, les bannerets et les chevaliers demandèrent à combattre; les simples soldats exprimèrent le même vœu : le connétable, profitant de cet élan, fit plier les bannières, ordonna de couvrir les cuirasses, dont le luisant pouvait le faire apercevoir trop tôt. Il laissa les chevaux dans le bois, sous une garde nombreuse, et sortit de la forêt à la tête de 4,000 hommes, tous à pied comme lui.

Grandson, n'ayant point vu revenir son écuyer, en conçut une sécurité encore plus entière : sa tente, établie sur le revers du coteau, dominait les quartiers; son pennon et ceux des principaux chefs flottaient devant l'entrée du camp ; ils servirent de point de direction au connétable. Déjà il avait franchi la moitié de la plaine sans rencontrer aucun obstacle, sans qu'on le signalât même, car les Anglais ne le soupçonnaient pas si près d'eux : enfin quelques postes avancés répandirent l'alarme; mais Duguesclin, plus

prompt que l'éclair, fondit sur les soldats épars, culbuta les premières divisions qui voulaient se former, et envahit le camp de Grandson. Celui-ci, homme de cœur, s'était mis promptement sur la défensive; quoique pris au dépourvu, il sut réunir assez de monde pour résister au premier choc. Il fit planter sur un tertre l'étendard d'Angleterre, écartelé des lis français; puis de ce point ses trompettes sonnèrent le ralliement. Les gens de Grandson, tous vieux guerriers, ne se laissèrent point intimider par cette surprise : ils crurent d'abord que l'alarme était produite par l'irruption d'un gros d'audacieux partisans; mais les cris répétés de *Duguesclin* et de *Clisson* leur apprirent bientôt que l'élite des troupes de France se trouvait en face d'eux. Les Anglais accoururent de tous côtés pour se ranger autour de la bannière royale : le connétable ne leur laissa pas le loisir de l'atteindre; ayant passé sur le corps des premières divisions, il joignit enfin la tente de Grandson, et arracha lui-même du tertre l'étendard d'Angleterre : les vaillants soldats d'Edouard III se firent écraser pour le défendre. Rien ne pouvait résister à la furie de Bertrand; il étonnait l'ennemi, aussi bien que les siens, par la rapidité de ses coups : néanmoins l'avantage obtenu à son début, en portant le désordre dans les quartiers, ne lui assurait point encore un succès complet. Grandson venait de s'arracher de la mêlée afin d'accélérer la marche des divisions les plus éloignées; il revint à leur tête en bataille serrée, tandis que David Hollograve, Cressonval et Hennequin arrivaient par une direction opposée. Environné d'une multitude d'assaillants, le connétable ne vit que la gloire de vaincre un plus grand nombre d'adversaires; il resserra le front de sa ligne, se plaça au centre, et livra un nouveau

combat au milieu du camp; les deux Mauny, le sire de Renneval, Alain de Beaumont, Penhouët, le secondèrent dignement, et soutinrent l'ardeur des soldats : tous se battirent en désespérés, des monceaux de cadavres s'élevaient devant eux; mais cette bravoure héroïque se lassait enfin de lutter contre des flots d'agresseurs qui se renouvelaient sans interruption. Le feu venait d'être mis aux tentes; l'incendie, dont la flamme s'élevait au-dessus de la tête des combattants, rendait la position des Français plus critique. Duguesclin parcourait comme un lion cette scène de carnage, ne cessant de crier aux siens : « Courage, mes enfants! ces gars vont être déconfits. » Sur ces entrefaites survint le maréchal Andrehan, conduisant l'arrière-garde et de nombreux traînards; il entra dans le bois au moment où les deux premiers corps en sortaient, et fit halte à son tour, afin que ses gens pussent goûter quelque repos. Ayant la faculté de juger de loin tous les mouvements, le maréchal vit accourir les pelotons épars des Anglais; craignant que Duguesclin ne fût massacré avec les siens si l'on différait d'aller à son secours, il résolut de prendre part à l'action sans plus attendre : ses soldats, animés du même esprit, semblèrent retrouver de nouvelles forces; ils se précipitèrent hors de la forêt, et culbutèrent Hollograve ainsi que les 2,000 hommes qui voulaient les arrêter. L'ennemi, contraint de partager ses efforts pour parer à cette diversion inattendue, ralentit son attaque contre Duguesclin : ce dernier profita de cet instant de relâche pour resserrer ses rangs, que la mort de quantité de braves avait fort éclaircis. Cependant, ne voulant pas laisser refroidir l'ardeur des siens, Bertrand ne tarda pas de reprendre l'offensive au cri de *Mont-Joie saint Denis!* et se précipita sur la divi-

sion que Grandson avait laissée devant le camp afin de bloquer les Français pendant qu'il allait de sa personne recevoir le maréchal Andrehan. La ligne anglaise fut rompue, et Grandson lui-même, pris en queue par Bertrand, se vit entouré de toutes parts.

Le maréchal de Blainville et l'amiral de Vienne, restés dans la forêt avec les chevaux des bannerets, ne pouvant retenir leurs troupes, s'étaient vus obligés de les conduire au combat, suivis par les valets eux-mêmes, qui abandonnèrent les bagages pour courir à l'ennemi. Cette troisième colonne vint assaillir les Anglais par le flanc droit : dès ce moment l'affaire parut décidée. Grandson, ne pouvant se dissimuler que son imprévoyance était la seule cause de ce désastre, se jeta au fort de la mêlée pour y trouver une mort glorieuse : armé d'une hache d'acier, il abattit sur son passage quantité de soldats, et perça jusqu'à Duguesclin ; prenant alors son arme à deux mains, il s'élance pour en frapper le Breton : celui-ci a vu le mouvement ; il se baisse, et le coup tombe à terre. Entraîné par la rapidité de sa course, Grandson chancelle ; Bertrand le saisit au corps, le renverse, et lui appuie sa dague sur la gorge pour le forcer à demander quartier. Mais Clisson s'est aperçu du péril de son frère d'armes ; il se précipite de ce côté : sa terrible hache va trancher la tête de Grandson à demi-couché, lorsque Duguesclin pare l'atteinte avec son gantelet, en criant : « Respectez-le, il est mon prisonnier. » Ainsi deux fois, dans l'espace d'un instant, le capitaine anglais dut la vie à la générosité de son vainqueur. La prise de Grandson ne fit point cesser le combat sur tous les points. Hennequin, Guiffart et Thomelin intervinrent suivis de troupes fraîches : ils surent rallier une partie des fuyards, et exé-

cutèrent leur retraite en bon ordre, afin de sauver ces débris. Le connétable ne leur laissa pas la faculté de réaliser ce projet : il marcha contre eux de front, tandis que le maréchal de Blainville et le sire de Rohan s'étendaient sur les deux ailes pour les tourner. L'engagement recommença ; on opposa à Bertrand une résistance opiniâtre : Hennequin, Guiffart et Thomelin retardaient par leur bravoure personnelle la défaite totale de leurs gens, et prolongèrent l'action pendant la journée entière ; on les mit enfin hors de combat. Ce succès prodigieux et un butin immense firent oublier aux Français les pertes qu'eux-mêmes avaient éprouvées.

La victoire de Pontvallain n'était encore que le prélude de résultats plus importants ; on venait de battre 10,000 Anglais, il en restait 20,000 autres, mais disséminés sur une vaste étendue, occupant la ligne du Loir et de la Loire : ils manquaient d'ailleurs de direction, puisque Kenolles, leur commandant en chef, se trouvait éloigné du théâtre de la guerre, et que Grandson déplorait dans les fers son incurie. Le connétable appréciant leur position, et connaissant trop bien le prix du temps, résolut de ne pas laisser à ses adversaires le loisir de se reconnaître. Il passa un jour entier au milieu des tentes embrasées : le lendemain, ayant rassemblé son armée, il lui annonça qu'elle allait essuyer de nouvelles fatigues, courir de nouveaux dangers, mais s'illustrer aussi par de nouveaux exploits. Les Français ne faisaient point ordinairement la guerre d'une manière aussi pénible ; néanmoins, électrisés par un chef qui possédait leur confiance, ils consentirent sans difficulté à continuer la campagne. Les blessés furent laissés dans Pontvallain, et l'on se mit sur les traces de l'ennemi.

Le petit nombre d'Anglais échappés au dernier combat avaient répandu l'alarme au milieu des quartiers établis auprès du Mans; le connétable arriva le même jour que ces fuyards, dispersa deux faibles divisions de Kenolles, et entra en triomphe dans la capitale du Maine, où ses troupes se reposèrent une semaine entière : il employa ce court espace de temps à préparer les moyens de terminer l'expédition par un coup d'éclat.

Les relations des historiens de cet âge, quoique très-confuses, démontrent que l'intention première de Kenolles fut évidemment, en étendant sa ligne sur une base si démesurée, de menacer Paris, et en même temps de s'unir au prince Noir sur les frontières de la Guienne. Le jeune Edouard se serait assurément opposé à ce qu'on laissât les troupes britanniques disséminées dans un rayon aussi vaste, s'il eût imaginé qu'on pût l'attaquer au milieu de l'hiver. Duguesclin trompa les calculs du vainqueur de Navarette et ceux des généraux les plus expérimentés de l'époque, en commençant une campagne dont les annales de la guerre n'offraient point d'exemple.



Les débris des troupes battues à Pontvallain et sous les murs du Mans se retirèrent sur la Loire, et joignirent celles de Cressonval, second lieutenant de Robert Kenolles. Ce capitaine venait d'établir son quartier dans Sainte-Maure, forteresse qui défendait le passage du fleuve. Le connétable, résolu d'enlever ce boulevard renommé, quitta le Mans, traversa la partie méridionale de la province, et, au bout de trois jours de marche au milieu des neiges, il apparut dans le voisinage de Sainte-Maure. Selon son habitude, Duguesclin tenta la voie des négociations pour se rendre maître de la place. Il envoya

un sauf-conduit et un trompette à Cressonval, en le priant de s'aboucher avec lui. Le gouverneur, ancien chef de malandrins, ne fit aucune difficulté de venir trouver Bertrand dans son camp. « Capitaine, lui dit le connétable en montrant les compagnies rangées autour de ses bannières, je pense que vous n'aurez pas la prétention de défendre long-temps Sainte-Maure contre tant de braves gens; je vous accorde des conditions honorables, si vous capitulez à l'instant même. » Cressonval répondit d'un ton de hauteur : « On m'a confié la garde de cette forteresse, je la défendrai tant que je vivrai, ou je m'enterrerai sous ses ruines. » Duguesclin, voyant ses exhortations inutiles, changea de langage : « Par saint Yves! s'écria-t-il en fronçant ses gros sourcils, je vous rends responsable du sang qui va couler; je jure de vous faire pendre aux créneaux de Sainte-Maure, si vous soutenez le siége pendant deux jours. » Cette menace produisit une certaine sensation sur Cressonval; il objecta que la reddition de la place ne dépendait pas de lui seul; que ses officiers, et les habitants eux-mêmes, s'y opposeraient. Le gouverneur finit par demander une semaine, afin de préparer les termes de sa capitulation: Bertrand y consentit, sans bouger néanmoins de ses lignes. Le capitaine, rentré dans Sainte-Maure, ne perdit pas un seul instant pour sauver la garnison. Ses dispositions terminées, il mit le feu à la forteresse, et se retira par la route de Bressuire, quelques heures après son entretien avec le connétable. Duguesclin, averti de ce qui se passait, leva ses quartiers en écumant de colère; il courut sur les traces de l'arrière-garde des Anglais, la joignit auprès de Moncontour, et la tailla en pièces. La tête de la colonne de Cressonval atteignait en même

temps Bressuire, ville cédée à Edouard par le traité de Bretigny : ce ne fut pas sans difficulté que les habitants leur en ouvrirent les portes. A peine les premiers détachements avaient-ils franchi les barrières, que le beffroi signala l'approche des Français, dont les étendards couleur de feu, se détachaient d'une manière éclatante au milieu d'une plaine couverte de neige. Les magistrats, saisis d'épouvante, craignant de voir entrer dans la ville les soldats de Duguesclin pêle-mêle avec les Anglais, ordonnèrent de lever les ponts-levis: Cressonval demeura hors des murs, ainsi que la majeure partie de sa division. Son courage ne l'abandonna cependant pas : ses gens jetèrent le butin dont ils étaient chargés et se rangèrent devant les fossés, attendant de pied de ferme qu'on vînt les attaquer. Nonobstant leur résolution valeureuse, le combat cessa bientôt : les uns furent culbutés dans les fossés, les autres demandèrent quartier et l'obtinrent. Il s'éleva en cette circonstance, entre les capitaines des compagnies soldées et les troupes seigneuriales, une altercation sérieuse relativement au partage des prisonniers : les bannerets disaient que les bandes, faisant payer très-cher leurs services, ne devaient aucunement participer au gain des rançons; les capitaines soutenaient le contraire : les derniers, voulant trancher la question, se jetèrent sur les prisonniers et les massacrèrent. Duguesclin fit un rempart de son corps à ces malheureux, mais il eut la douleur de n'en sauver qu'un petit nombre. En voyant ce spectacle du haut de leurs remparts, les habitants de Bressuire poussèrent des cris de terreur : ils voulaient capituler sans délai, pour éviter un pareil sort; mais le gouverneur, indigné de la tuerie de ses compatriotes, déclara qu'il périrait plutôt que de subir les lois de vainqueurs aussi féroces. Sommé par Duguesclin, le capi-

taine annonça que si on lui envoyait un second héraut, il le ferait accrocher aux créneaux. Le connétable n'était pas accoutumé à ces sortes de réponses : il fit le serment de ne pas manger gras avant d'avoir pris la place d'assaut. Un jeune écuyer, nommé Jean Dubois, fit un autre serment, celui de planter le soir même l'étendard de Duguesclin sur la tour de Bressuire ; et, n'écoutant que l'ardeur de son âge, il courut se placer seul avec son gonfanon au bord du fossé, bravant ainsi les Anglais, qui faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits.

Le connétable disposa trois attaques ; il se réserva la plus périlleuse, confia la seconde à Clisson , et la troisième au maréchal d'Andrehan : ces tentatives échouent simultanément ; on manquait d'échelles pour atteindre le sommet des murailles, et l'ennemi, certain de ne pas obtenir de quartier, se défendait en désespéré. Le maréchal Andrehan monta lui-même aux bastions, et fut culbuté dans les fossés ; il s'élança une seconde fois à l'escalade, resta maître de la muraille, et s'y maintint , quoique criblé de blessures. Le connétable, non moins maltraité, eut son casque brisé, et reçut sur le crâne plusieurs atteintes graves, qui le forcèrent à se retirer du combat ; il ne tarda pas de revenir couvert d'une armure plus solide et enflammé d'une ardeur d'autant plus vive, qu'il voyait sa réputation compromise si l'on échouait devant ces remparts : « Allons, mes enfants, il faut aller souper dans Bressuire, s'écria-t-il ; ces gars tiennent votre pitance. »

Le sire de Carenlouët dirigeait une troupe d'archers armés de crocs, à l'aide desquels ils arrachaient les créneaux : l'habileté consistait à mettre dans ce mouvement un ensemble parfait ; on conçoit que la réunion de cent hommes tirant tous ensemble, devait produire une forte secousse. Carenlouët employa à cette opéra-

tion beaucoup de bras, et occasionna un ébranlement tel, qu'un pan tout entier de muraille fut entraîné par les crampons : les sires de Beaumont, de Ventadour, et l'amiral de Vienne, se précipitèrent vers cette brèche et l'occupèrent; les Français pénétrèrent dans la ville comme un torrent : la nuit allait paraître, mais les derniers rayons du jour virent encore flotter sur les murailles l'étendard de Duguesclin. Le jeune Dubois n'eut pas l'honneur de le planter, ainsi qu'il en avait fait le serment; la mort arrêta ses pas en avant de la première enceinte. Cinq mille Anglais périrent à l'assaut de Bressuire : le combat de Pontvallain et l'escarmouche de Sainte-Maure leur en avaient coûté 9,000, tant morts que prisonniers, ou mis hors d'état de servir. Ces deux échecs consécutifs, essuyés sur le point central de la ligne établie par Kenolles, laissaient les autres points isolés et sans appui. Ce général accourut de Bordeaux en apprenant ces désastres; ayant recueilli les faibles débris de la division de Cressonval, il forma un camp sous Parthenay, dans l'espoir de rallier les détachements laissés près d'Orléans et de Blois. De son côté Duguesclin, craignant de voir toutes les forces du prince de Galles se réunir contre lui, battit en retraite vers Saumur, place très-peuplée et capable d'une bonne défense; il y fit procéder aux funérailles du maréchal Andrehan, son vieux compagnon d'armes, mort de ses blessures (1). Le lendemain de cette cérémonie, le connétable publia un ordre du jour pour annoncer aux troupes qu'elles n'avaient point encore atteint le terme de leurs travaux. En effet, d'après son com-

(1) La famille Andrehan tirait son nom d'un fief situé dans le Boulonnais : le maréchal mourut octogénaire, sans laisser de postérité mâle.

mandement, le maréchal de Blainville alla dans le Berri, afin d'empêcher la jonction que Robert Kenolles tentait d'opérer avec les Anglais de cette province ; Olivier de Clisson marcha sur Bressuire, pour observer les mouvements que l'ennemi ferait en Poitou : Bertrand resta dans Saumur, se tenant prêt à voler au secours de celui de ses deux lieutenants qui serait le plus menacé.

Le plan conçu par Bertrand reçut son entière exécution. Le maréchal de Blainville battit en détail les Anglais répandus dans l'Orléanais et dans la Touraine : la fatigue, la misère et les embûches des paysans, consommèrent la perte de ceux qui échappèrent au fer de ses soldats. Robert Kenolles, désespéré de tous ces revers, voyant que les 5,000 Anglais réunis sous ses ordres ne montraient aucune énergie, voulut au moins les rendre à sa patrie. En conséquence, il prit les mesures nécessaires pour les embarquer sur la flotte qui croisait devant les côtes du Poitou et de la Bretagne ; il les devança aux Sables-d'Olonne : mais Clisson, posté pour déjouer les démarches des Anglais, courut sur leurs traces à travers les marais du Poitou, et détruisit la division des 5,000 archers avant qu'ils eussent rejoint leur général. Au premier bruit de cette défaite qui anéantissait son dernier espoir, Robert Kenolles ne chercha plus qu'à échapper aux poursuites de Clisson, qui voulait couronner ses succès par une si belle capture : il sortit à la hâte du Poitou, et alla cacher son désespoir au fond du château de Derval, situé au milieu des possessions particulières du duc de Bretagne.

L'année 1370 durait encore, et la campagne était achevée : cette armée anglaise, qui avait fait trembler la capitale de la France, brûlé ses faubourgs, envahi cinq provinces, disparut au bout de trois mois sans qu'il en restât vestige. On dut ces immenses résultats uniquement au

courage, aux talents, à la volonté ferme de Duguesclin. Le connétable allait quitter Saumur pour gagner Paris, lorsque don Lopez Ayala, le même qui assista à la bataille de Navarette, vint le trouver, et lui remit de la part du roi de Castille, son maître, une somme considérable en espèces : elle formait le prix de la renonciation de Bertrand au titre de duc de Molina. Duguesclin fit distribuer sur-le-champ cet argent à son armée, afin de la dédommager des fatigues éprouvées dans une guerre d'un genre tout nouveau pour elle. La semaine suivante il licencia les compagnies soldées, et se rendit auprès du roi, accompagné des barons et chevaliers qui venaient de vaincre sous ses ordres. Paris lui fit une réception magnifique; Charles V, fier d'avoir deviné un grand homme dans un simple châtelain, le combla de caresses. Le monarque saisit avec empressement une heureuse occasion, qui ne tarda pas de se présenter, pour donner au guerrier une preuve éclatante de son estime.

La reine Jeanne de Bourbon mit au monde, le 3 mars 1371, un second fils qui fut le duc d'Orléans, époux de la belle Valentine de Milan, assassiné en 1407. Suivant l'usage, le prince nouveau-né eut deux parrains : Louis, comte d'Etampes, cousin du roi, fut désigné le premier; on choisit Duguesclin en qualité de second. A la fin de la cérémonie, le héros breton mit l'épée de connétable dans les mains de l'enfant, en lui disant : « Monseigneur, je mets cette épée en votre main, et prie Dieu qu'il vous donne ou tel, ou si bon cœur, que vous soyez encore aussi preux et aussi bon chevalier comme fut oncques roi de France qui portat épée (1). »

(1) Mesnard, Mémoires sur Duguesclin.

LIVRE X.

Campagne de 1371. — Combat de Chizai. — Duguesclin achève la conquête de l'Aunis et du Poitou.

Duguesclin venait de prouver qu'il était possible d'expulser les Anglais des terres de France, mais lui seul paraissait capable de diriger une entreprise aussi vaste. Le roi craignait que le Ciel ne se lassât de favoriser ses armes, tant les succès remportés en dernier lieu le surprenaient. Il ne put cependant résister aux cris des féodaux, dont l'ardeur long-temps assoupie se réveillait plus impatiente que jamais : chacun brûlait de combattre sous les ordres de Bertrand.

Le connétable désirait ouvrir la campagne dès les premiers jours du printemps, afin de profiter des chances favorables qui s'offraient d'elles-mêmes. Le prince de Galles, toujours consumé par le mal cuisant dont il avait rapporté le germe de la Castille, espérait que l'influence du pays natal pourrait en diminuer la gravité. Il laissa donc le gouvernement des provinces méridio-

nales à son frère le duc de Lancastre, prince fort singulier, sur qui le temps avait opéré bien des changements. Jadis brave, magnanime, chevaleresque, Lancastre était devenu inhabile, dur et sombre; dévoré d'une ambition démesurée, il ne faisait plus de cas de la gloire : l'idée de combler l'espace qui le séparait du trône l'occupait tout entier. Afin d'entretenir son illusion à l'égard d'une élévation imaginaire, il épousa la fille de don Pèdre, et prit le titre de roi de Castille. Nul n'était moins propre que lui à ramener la fortune sous les drapeaux de l'Angleterre : il accepta d'abord cette mission avec transport; mais Lancastre ne tarda pas à se montrer très-effrayé, lorsqu'il se vit dépourvu de troupes et engagé dans un pays dont les habitants supportaient impatiemment le joug de la maison de Plantagenet. Le nouveau vice-roi dépêcha message sur message pour demander des hommes, de l'argent et des vivres : il ne s'agissait rien moins que de prévenir la perte totale des provinces du continent. Edouard III, ayant redoublé d'efforts, rassembla une flotte nombreuse destinée à porter des troupes suffisantes pour réparer les échecs essuyés dans la dernière campagne. Le monarque conçut même le hardi projet de s'emparer de La Rochelle, d'en transplanter les habitants en Irlande, et de la repeupler de Gallois ou d'Irlandais. L'acquisition de ce port aurait complété la ligne maritime établie par ses soins sur le littoral de la Gaule; car déjà il possédait Ostende, Calais, les ports de la Bretagne, ceux de Bordeaux et de Bayonne. La Rochelle pouvait servir de point d'appui aux partisans que l'Angleterre conservait encore dans le Poitou. Les Rochellois eurent connaissance de ce dessein; ils jurèrent de périr plutôt que d'en subir l'exécution : les habitants d'aucune ville n'avaient ressenti davantage le

malheur de passer sous une domination étrangère. « Vous ne régnerez plus sur nos biens, avaient-ils écrit à Jean II lors du traité de Bretigny ; mais vous régnerez toujours sur nos cœurs. »

Les Rochellois obtinrent de leurs nouveaux maîtres la permission de se gouverner par leurs propres lois, d'après un système particulier ; mais ils ne purent éviter de livrer aux Anglais la citadelle, qui passait pour la plus forte du royaume. On comptait dans la ville 15,000 bourgeois en état de porter les armes : les avantages obtenus en Poitou par les Français les avaient exaltés, de sorte que la garnison eut beaucoup de peine à se maintenir derrière ses hautes murailles. Edouard chargea du coup de main qu'on méditait contre La Rochelle le comte de Pembrok, homme de résolution. Des historiens assurent que le premier soin de ce général fut de se munir de tonneaux remplis de chaînes, destinées à lier les habitants.

Pembrok se présenta devant La Rochelle, ne doutant pas d'y aborder sans difficulté. Une fois débarqué avec ses troupes, il devait s'emparer des postes principaux, se saisir des bourgeois et les reléguer au fond des vaisseaux de transport, stationnés dans la rade : mais quel fut son étonnement en voyant le port fermé et les Rochellois sous les armes ! Au lieu de se retirer au plus vite, et d'aller jeter en Guienne les troupes expéditionnaires, il perdit un temps précieux à parlementer, espérant toujours prendre la ville ou par surprise ou par famine. Une semaine entière venait déjà de se passer, lorsqu'on vit paraître l'escadre française unie à celle de Castille : la jonction de ces forces navales prouvait que l'on connaissait depuis long-temps le projet des Anglais. La marine espagnole, la mieux entretenue de l'Europe, jouissait alors d'une haute réputation : les Arabes, savants dans tous les

arts, perfectionnèrent en Espagne la construction des vaisseaux. Boccanegra, aventurier génois, issu de la maison de Grimaldi, commandait cet armement; on pouvait le regarder comme le chef des malandrins de la mer. Henri II avait pris à son service Boccanegra, ainsi que son escadre, composée de petites frégates très-légères. La flotte française marchait sous les ordres d'Yvain, le dernier rejeton de Léolin, prince de Galles, dépossédé par Edouard Ier. Cet amiral nourrissait contre l'Angleterre une haine aussi violente que légitime: sa bravoure égalait la singularité de ses manières. Ce paladin prenait le titre de *Poursuivant d'amour*, et portait constamment les couleurs d'une princesse d'Ecosse dont il était épris depuis vingt ans. Yvain courut chercher la flotte de Henri dans les ports d'Espagne, et l'engagea à se mettre sur les traces de Pembrok. En secondant les efforts de la France, Henri de Transtamarre payait un tribut à la reconnaissance, et agissait en même temps dans ses propres intérêts; car, d'après le mariage récent du duc de Lancastre avec la fille de don Pèdre, il devait considérer les princes de la maison de Plantagenet comme ses ennemis personnels.

Le comte de Pembrok, surpris à l'ancre, ne pouvait éviter le combat que venaient lui présenter Yvain et Boccánegra: l'action se livra à la hauteur de La Rochelle, vers la fin de mai 1371. Les Espagnols se servirent de brûlots pour incendier les vaisseaux anglais. Les matières dont ils firent usage ne s'enflammaient pas aussi subitement que les artifices d'aujourd'hui : on choisissait à cet effet des bateaux plats, que l'on chargeait de bois résineux. Ces brûlots castillans, conduits par des marins intrépides, se mêlèrent aux navires ennemis et en embrasèrent douze ; les Français, profitant du désordre, attaquèrent ceux qui fuyaient pour éviter l'incendie, et

les capturèrent. Yvain prit à l'abordage le vaisseau amiral, et déchira de ses mains l'étendard d'Angleterre; mais il déshonora son triomphe en insultant Pembrok captif et désarmé. Boccanegra ayant reçu sa part de l'immense butin, fruit de cette glorieuse journée, se hâta de conduire dans les ports de l'Espagne la flotte et ses prisonniers. Informé de cette victoire, Duguesclin demanda à Charles V la permission de partir sur-le-champ pour la Guienne, afin de profiter de l'épouvante qu'un échec aussi marquant devait causer au duc de Lancastre : en effet ce prince, craignant sans doute de compromettre sa renommée dans une troisième lutte, quitta brusquement le continent et remit le commandement au captal du Buch, créé depuis l'année précédente connétable d'Aquitaine. A la nouvelle que Bertrand se portait en Poitou, Grailli vint prendre position non loin de La Rochelle, ne doutant pas que Charles V et son connétable n'eussent en vue d'appuyer les habitants de cette ville dans leur résolution de secouer en entier le joug des Plantagenet. Le captal agit si sagement, qu'il déjoua les projets de Bertrand : celui-ci abandonna provisoirement le Poitou et se rendit en Auvergne, déterminé à y passer la mauvaise saison, et à presser les levées extraordinaires promises par le roi. En voyant Duguesclin exécuter un mouvement rétrograde, Grailli leva son camp de La Rochelle, et vint s'établir sur la Charente et la Vienne, afin de couvrir le Poitou. Ainsi se termina l'année 1371. La campagne de 1372 fut commencée de bonne heure par le connétable, qui menait une armée plus considérable que toutes celles qu'il avait commandées jusqu'alors. Le dauphin d'Auvergne, les sires de Sully, de La Fayette, d'Estaing, s'empressèrent de se ranger sous ses bannières. Quantité de Bretons accoururent à sa voix, en dépit des obstacles que suscitait la maison de Montfort. Les bannerets de la

Bourgogne arrivèrent en avril. Le comte d'Alençon et le maréchal de Sancerre regardèrent comme une gloire de servir sous les ordres de Bertrand. Le jeune duc de Bourbon, resplendissant de vertus guerrières, ne l'abandonnait plus depuis quatre années.

Le connétable leva ses quartiers vers la fin d'avril, sortit de l'Auvergne, traversa la Marche, envahit le Poitou, enleva Chavigny, Montmorillon, et se porta devant Moncontour, dont les Anglais avaient singulièrement augmenté les fortifications, en y ajoutant des fossés d'une largeur prodigieuse. Duguesclin y obvia par un moyen aussi gigantesque que l'obstacle lui-même; il rassembla des centaines de bûcherons, leur fit abattre la moitié d'une forêt voisine : plusieurs milliers de soldats furent employés à transporter les arbres devant Moncontour, et à combler l'immense cavité qui défendait les approches de la place. Les Français, favorisés par cet amoncellement, montèrent à l'escalade. Les assiégés stupéfaits capitulèrent, sans attendre que l'ennemi eût atteint leurs remparts. Maître de cette forteresse, Duguesclin alla rejoindre le duc de Berri dans le Limousin : le prince tenait en échec, sur les frontières de la Guienne, les troupes anglaises commandées par le sire d'Angoris. Les mouvements du connétable décelaient l'intention bien arrêtée de ranger irrévocablement sous les lois de Charles V la Guienne, une des plus belles provinces du royaume, séparée de la couronne depuis deux siècles : c'était une entreprise digne du conquérant de la Castille. Duguesclin préluda à son exécution avec cette prudence consommée qui le met au-dessus de tous les grands généraux du moyen âge. On ne pouvait songer à la réduction de la Guienne avant d'avoir brisé la ligue des tenanciers poitevins; ligue d'autant plus redoutable que ces barons, en rentrant

sous la domination de la France, se voyaient menacés de perdre les priviléges exorbitants qu'ils tenaient d'Edouard III : cette crainte resserrait les liens qui les unissaient à l'Angleterre. Thouars passait pour leur principal boulevard; ils possédaient également Poitiers: mais Bertrand s'y était ménagé des intelligences, dont il espérait profiter lorsqu'une occasion favorable se présenterait. Afin de ne point éveiller les soupçons des bannerets poitevins, le connétable ne dirigea aucune attaque contre la capitale de la province, ne s'occupant exclusivement que du siége de Saint-Sever, commencé par le duc de Berri : on enleva la place, malgré la vive résistance du gouverneur Guillaume de Percy, frère du sénéchal. Le captal du Buch, accouru pour sauver la garnison, se vit obligé de se retirer. Ce siége offrit une circonstance digne d'être racontée. Un abbé de Malepaye s'y fit distinguer par son sang-froid autant que par son audace : il portait le casque en tête, en conservant néanmoins les vêtements ecclésiastiques. On le chargea d'ouvrir une mine : il s'en acquitta si heureusement, que ses travailleurs furent les premiers à pratiquer une ouverture; l'abbé s'y élança avant tous les autres. Les archers placés à l'embouchure de la brèche abattirent son bassinet, et le saisirent par un bras; les Français le retinrent par l'autre, de sorte qu'il courait risque d'être mis en lambeaux. Enfin, après une lutte soutenue, il resta au pouvoir des derniers, ayant eu toutefois la douleur de voir combler sa mine : cette circonstance, loin d'anéantir sa résolution, ne fit que l'enflammer davantage. L'abbé de Malepaye s'étant reposé un instant, car la chaleur était excessive, alla commencer une seconde mine sur un autre point, et parvint à s'y loger, en dépit de tous les efforts des Anglais.

Au moment où le connétable prenait possession de

Saint-Sever, il reçut un émissaire secret envoyé par les habitants de Poitiers, qui le suppliaient de venir, sans différer un seul instant, recevoir leur soumission : le sénéchal Thomas de Percy, successeur de Chandos, sachant que Saint-Sever était aux abois, avait pris toute la garnison de Poitiers pour la conduire au corps d'armée commandé par le captal. Duguesclin se hâta de profiter d'un avis aussi précieux : le soir même il choisit 300 chevaliers des plus déterminés, sortit du Limousin, franchit une partie de la Marche, de l'Angoumois, traversa le Poitou, et, après un circuit de trente lieues, il arriva devant Poitiers. Sa marche avait été si rapide, que les habitants ne voulaient pas croire que ce fût Bertrand : enfin on livra une porte; il entra au galop dans la ville, et s'empressa de planter lui-même sur la principale tour le drapeau français, qu'on n'y voyait plus flotter depuis le traité de Bretigny. Il y avait deux heures que Duguesclin occupait Poitiers, lorsque Thomas de Percy se présenta devant les ponts-levis ; les bourgeois le reçurent en criant du haut des remparts : *Duguesclin! Duguesclin!* Ce terrible signal lui apprit qu'il était en présence de ce redoutable Breton, que lui et les siens croyaient vingt lieues en arrière, travaillant à s'établir dans sa nouvelle conquête de Saint-Sever; ses esprits en furent tellement frappés, qu'il ne songea pas à tenter la moindre attaque pour rentrer dans Poitiers. Percy aurait pu faire repentir Duguesclin de s'être compromis dans cette téméraire entreprise; chose d'autant plus croyable, que l'Anglais enleva deux jours après Niort, place bien mieux gardée que Poitiers. Les succès remportés par Thomas de Percy dans un coin de la province, ne balancèrent pas les revers consécutifs essuyés sur tous les points par les armées britanniques. Le connétable, dont l'activité semblait augmenter de jour en jour, quitta Poitiers et se remit à battre la cam-

pagne, en poursuivant le projet d'emporter La Rochelle; il s'approcha de la place après avoir réduit tous les points fortifiés qui l'avoisinaient. Celui qui exigea le plus de peine fut Soubise, citadelle bâtie sur un coteau auprès de la Charente : elle appartenait à une châtelaine très-dévouée aux intérêts d'Edouard III. Bertrand, obligé d'observer Thomas de Percy dans le Poitou, laissa la conduite du siége à Thibaut du Pont, un de ses plus habiles lieutenants. Le captal, qui suivait tous les mouvements de son adversaire, fondit le soir même sur les Français laissés devant Soubise, envahit leur camp, mit le feu aux tentes, tailla en pièces ceux qui voulurent se défendre, et fit prisonniers les autres, ainsi que Thibaut du Pont, criblé de blessures. Mais, par un de ces jeux bizarres de la fortune, si ordinaires à la guerre, l'exploit du captal se changea subitement en une défaite : quoique surpris, les Français opposèrent une résistance assez prolongée. Les flammes de l'incendie, et les cris des soldats, retentissant dans le silence de la nuit, attirèrent l'attention d'Yvain de Galles, dont la flotte croisait devant La Rochelle, avec mission de protéger les opérations de Duguesclin : l'amiral, ne doutant point que les Français n'en fussent venus aux mains avec l'ennemi, débarqua une partie de ses troupes sur la côte, et se précipita dans le camp; il reconnut les Anglais, autant à la haine qui l'animait qu'à la clarté des torches dont chaque archer était pourvu : Yvain de Galles surprit le vainqueur occupé à se partager le butin et les prisonniers. Grailli crut d'abord que quelques gros de fuyards tentaient un coup désespéré pour s'ouvrir un passage; cependant il se vit lui-même en peu d'instants entouré de toutes parts. Sa valeur personnelle arrêta long-temps ces flots d'assaillants ; mais Yvain de Galles neutralisa ses efforts en appelant de nouvelles troupes. Grailli, conservant son

sang-froid, faisait des dispositions pour battre en retraite du côté de Saint-Jean-d'Angély, lorsque Pierre de La Villette saisit la bride de son cheval et brisa ses armes à coups de masse, le menaçant de l'abattre s'il ne se rendait prisonnier; le captal tendit son gantelet : c'était la seconde fois que Grailli tombait au pouvoir des Français. On l'enferma dans la tour de Corbeil, où il mourut au bout de cinq ans : Charles V refusa constamment de le mettre à rançon. Les historiens modernes blâment cette rigueur, oubliant sans doute que le captal avait à se reprocher des torts très-graves envers ce prince : non-seulement il fut mis en liberté sans rançon à l'issue de la bataille de Cocherel, mais on lui donna encore le beau duché de Nemours, et le premier rang dans les armées après Duguesclin; au mépris de sa promesse, des bienfaits dont on l'avait comblé, Grailli abandonna le service des Valois pour embrasser celui des Plantagenet, et agit vigoureusement dans les champs de Navarette. Charles V gratifia Pierre de La Villette d'une rente de 1,200 livres, en récompense de la capture du captal du Buch (1).

(1) Christine de Pisan, dont on connaît l'exactitude, s'exprime ainsi à ce sujet (chap. XXVI) : « Et comme autrefois lui eust le roi Charle quieté de sa rançon et le fist de son hotel, setoit retourné aux Anglais, ne le volt plus le roi par rançon delivrer. »

Nonobstant l'autorité respectable de Christine de Pisan, le président Hénault dit : « Le captal mourut prisonnier au Temple, après avoir refusé généreusement de s'engager au service de la France. » Tout ceci est inexact; le captal mourut à Corbeil, et non au Temple : les registres de la cour des comptes en font foi, car ils mentionnent les frais d'inhumation; puis il n'existe aucune preuve de ce refus généreux : et comment penser que Charles V eût offert du service à un guerrier qui l'avait déjà si indignement trompé ?

Anquetil et les autres historiens modernes ont renchéri encore sur le président Hénault, uniquement pour se donner la satisfaction de

L'avantage remporté par Yvain de Galles devait très-certainement compliquer les embarras d'Edouard III. On avait vu ce monarque mettre à profit la haine de deux Français, Robert d'Artois et Geoffroi d'Harcourt : Charles V employait les mêmes moyens, à la différence cependant que les deux barons français étaient des rebelles, et qu'Yvain, proscrit, dépouillé de l'héritage de ses pères, n'obéissait qu'à un ressentiment bien fondé.

La défaite du captal répandit la terreur dans tout le Poitou; Duguesclin en profita pour brusquer une attaque sur les places du parti anglais : Saint-Maixent, Saint-Jean-d'Angély, Saintes, Melle, Aunay, lui ouvrirent leurs portes. On pouvait dire que les murailles tombaient au seul nom de Duguesclin : il ne restait plus à soumettre en Poitou et en Saintonge que Thouars et La Rochelle. La conquête de ces deux places offrait des difficultés sans nombre : dans l'une la garnison anglaise occupait une citadelle inexpugnable, l'autre renfermait dans son sein tout ce que la faction ennemie comptait de brave et de déterminé; plusieurs fois on avait vainement tenté de les réduire. Le connétable résolut d'investir d'abord La Rochelle, dont les habitants se montraient très-disposés à servir ses projets. Yvain de Galles, ne croisant sur ces côtes que dans le but de seconder les opérations des Français, se remit en mer, alla rallier la flotte castillane devant Bordeaux, et reparut pour bloquer le port de La Rochelle.

En même temps Duguesclin concentra ses troupes

critiquer la conduite d'un de nos plus grands rois. C'est ainsi qu'en répétant des faits dénués de fondement, on les accrédite dans l'opinion publique. Au reste, les actes officiels du règne de Charles V (collection Decamps) fournissent les preuves irrécusables de ce que nous avons dit sur cette affaire.

éparses, et les conduisit dans le voisinage de cette ville; le lendemain il vint la reconnaître, accompagné d'une faible escorte et de deux bannerets, les sires de Lohéac et de Rostremen. L'aspect de ces fortes murailles, de ces tours carrées, de ces vastes fossés pleins d'eau, les surprit beaucoup : le sire de Rostremen laissa échapper une exclamation d'étonnement; le connétable l'en blâma en termes sévères : « Par saint Yves ! s'écria-t-il, si un rayon du soleil entre dans La Rochelle, Bertrand saura bien y pénétrer aussi. »

La vue de cet appareil formidable rassemblé sous leurs murs en imposa aux Rochellois : on savait fort bien qu'ils poursuivaient depuis long-temps la chimérique idée de s'ériger en république; ils auraient voulu secouer le joug de l'Angleterre, et rester indépendants sous la protection de la France. L'acharnement que ces deux puissances montraient pour s'assurer la possession de leur ville, fit sentir aux plus sages que la seule liberté dont ils pourraient jouir, serait de se choisir un maître: les magistrats optèrent naturellement en faveur de Charles V, que leurs concitoyens aimaient de préférence à tout autre souverain. Ils députèrent des emissaires vers Duguesclin afin de le supplier d'interrompre les attaques dirigées contre leurs remparts, attendu que les Rochellois espéraient s'emparer eux-mêmes de la citadelle occupée par les Anglais : il fallait, au préalable, que les Français consentissent à simuler une espèce de retraite, comme s'ils renonçaient à la conquête de La Rochelle, vu les difficultés immenses de l'entreprise. Duguesclin y souscrivit, et fit aussitôt les dispositions apparentes pour lever le siége. Les bourgeois mirent alors leur projet à exécution. Le gouverneur de la citadelle, comme la plupart des guerriers de son temps, ne savait pas lire : le maire, homme fort adroit, nommé Mon-

dorier, profita d'une particularité aussi futile pour lui tendre un piége assez bien concerté ; il détacha d'un ancien édit le sceau de cire verte d'Edouard III : cette empreinte tenait, suivant l'usage, au parchemin par des rubans de soie : Mondorier la fixa au bas d'un ordre supposé que le monarque anglais adressait au capitaine. La teneur de ce commandement prescrivait de s'entendre avec les autorités de La Rochelle pour la défense de cette place, de passer la revue des troupes de la citadelle dans l'intérieur de la ville, conjointement avec les milices de la bourgeoisie, afin d'augmenter la confiance de celles-ci. Le maire appela l'officier, lequel, voyant les Français occupés exclusivement des préparatifs de leur départ, crut pouvoir sans danger descendre de son poste : on lui montra le sceau du roi, qu'il reconnut fort bien ; et, dans l'impuissance où il se trouvait d'en prendre lecture lui-même, l'Anglais accepta l'offre que faisait le maire de lui en dire le contenu. Le gouverneur, ne soupçonnant pas l'artifice dont on se servait pour le tromper, sortit de la citadelle suivi des deux tiers de ses compagnies; mais à peine lui et les siens eurent-ils dépassé la dernière barrière, que les bourgeois s'emparèrent du guichet, le fermèrent, assaillirent le malheureux capitaine, qui, tout déconcerté d'une telle agression, mit bas les armes sans opposer aucune résistance. Les bourgeois signifièrent ensuite à ceux de la citadelle qu'on les lierait dans des sacs de cuir pour les jeter à la mer, s'ils ne baissaient incontinent les ponts-levis. La menace d'un supplice aussi affreux terrifia les Anglais : les ponts-levis furent baissés, et les Rochellois occupèrent aussitôt les travaux intérieurs.

Le maire, député par ses concitoyens vers le connétable, lui annonça que la ville se soumettait volontiers

au roi de France : « Elle demande seulement, lui dit-il, l'assurance sur votre parole, que les prérogatives accordées en 1224 par Philippe-Auguste seront religieusement respectées. — Je vous la donne, dit Duguesclin, en mon nom et en celui du roi mon maître. Je crois même aller au-devant de vos vœux, en décidant que la citadelle soit démolie. » Les députés insistèrent encore pour que La Rochelle ne fût jamais séparée de la France, pas même par apanage; enfin les habitants firent l'abandon de plusieurs autres grâces, pour s'en réserver une qui les touchait singulièrement : c'était de vivre, deux jours entiers, affranchis de toute domination étrangère (1). Dans la matinée du troisième le connétable fit son entrée solennelle, et alla planter l'étendard des lis sur la principale porte.

On célébra à Paris la réduction de La Rochelle comme un triomphe éclatant. Par une distinction toute particulière, Charles V, en plein conseil, entouré des grands dignitaires de la couronne, écrivit de sa main au connétable, en le traitant de cousin : il le remerciait en termes flatteurs d'avoir rendu à l'Etat, autant par sa sagesse que par sa valeur, le lustre que de longs désastres lui avaient enlevé. Tandis que le monarque témoignait sa reconnaissance d'une manière aussi pompeuse, le sujet acquérait de nouveaux droits à sa gratitude : en effet Duguesclin sortit de La Rochelle, bien résolu de compléter la conquête du Poitou par la prise de Thouars, le boulevard le plus formidable de la coalition organisée par les tenanciers du Poitou. Les principaux bannerets de la ligue, les sires de Parthenay, d'Argenton, de Pousange, Louis d'Harcourt, et le vicomte de Thouars, venaient de se jeter dans la place : ils comptaient sur

(1) Arcere, Histoire de La Rochelle.

les prompts secours de l'Angleterre, car il n'était bruit en France que du rassemblement de troupes effectué dans les états d'Edouard III. Ce prince, frappé des disgrâces de tous ses généraux, prit la détermination d'aller rétablir lui-même ses affaires. Le vieux Plantagenet reparut à la tête de ses armées, qui ne l'avaient pas vu depuis dix ans : il se montra aux yeux de ses soldats, revêtu d'une armure complète ; son corps usé n'en pouvait plus supporter le poids : ses fils, vieux eux-mêmes, l'accompagnaient. Le prince Noir avait retrouvé la vie sous le ciel nébuleux de son pays ; la satisfaction répandue sur les traits du héros semblait présager aux Anglais de nouveaux triomphes. La flotte mit à la voile le 20 août 1372 ; elle portait 20,000 hommes de débarquement, qui, joints à 15,000 autres disséminés dans les différentes places de la Guienne, et à 12,000 restés en Poitou, allaient former une masse imposante contre laquelle, selon le monarque anglais, l'activité et le courage de Duguesclin viendraient échouer.

On leva l'ancre le 1er septembre ; Edouard s'écria en quittant les côtes de Southampton : « Je vais abattre le trône de Charles V; je jure de ne revenir que lorsque j'aurai reconquis les provinces que l'on m'a ravies (1). » On voit que l'ancien rival de Philippe de Valois n'avait rien perdu de sa présomption. Les éléments, jadis dociles à ses désirs, s'y montrèrent opposés cette fois : durant six semaines les vents se chargèrent de défendre la France, et repoussèrent loin de ses rivages les escadres ennemies. Les tempêtes, se succédant sans interruption, en détruisirent la majeure partie : des milliers de soldats périrent engloutis dans les flots. Edouard III, désespéré, se vit contraint de regagner ses ports ; il licencia la

(1) Kippis, Histoire du prince Noir.

moitié de son armée, et alla cacher son désespoir au fond du château de Windsor : l'intérêt de sa gloire aurait dû lui commander de ne pas en sortir. Pendant que le roi d'Angleterre menaçait de sa colère Charles V, Duguesclin pressait les préparatifs du siége de Thouars : la ville, remplie de gens de guerre, manquait de vivres ; ainsi la hauteur des murailles, la largeur des fossés devenaient inutiles ; on pouvait facilement calculer le jour où les barons poitevins se rendraient à discrétion. L'impassible connétable avait su contenir l'impétuosité de ses hommes d'armes, avides de périls et de renommée : il fit investir la place de tous côtés, ne voulant pas même tenter un assaut qui pouvait coûter la vie à quantité de soldats ; il resta immobile dans son camp, attendant que la famine lui livrât les assiégés. On leur fit savoir de sa part que s'ils en venaient à cette extrémité, les chefs et les soldats seraient impitoyablement passés au fil de l'épée. Le vicomte de Parthenay et les barons poitevins, effrayés de la résolution du connétable autant que de ses menaces, proposèrent un terme moyen : sachant, à ne pas en douter, que le roi d'Angleterre faisait d'immenses préparatifs pour ressaisir ses conquêtes du continent, ils demandèrent de reculer la reddition de la ville jusqu'au 29 septembre. Duguesclin accepta la proposition, mais il exigea des otages. A l'époque convenue, Bertrand apprit lui-même aux tenanciers poitevins la dispersion de la flotte d'Edouard : cette nouvelle les plongea dans la consternation ; ils capitulèrent sans difficulté. La semaine suivante, les états du Poitou, réunis dans la capitale, annoncèrent aux habitants de la province qu'ils rentraient définitivement sous la domination de la France.

L'armée conduite par le connétable comptait dans ses rangs 60,000 combattants; on y distinguait six princes du sang, les deux maréchaux de France ainsi que l'amiral, soixante barons déployant bannière, et une foule de chevaliers à pennon. Duguesclin y maintenait une discipline sévère : il espérait, à l'aide de ces forces imposantes, réduire la Guienne comme on venait de soumettre le Poitou; mais aussitôt la prise de Thouars effectuée, cette armée diminua des deux tiers, sans qu'il pût s'y opposer : les volontés du général se trouvaient malheureusement subordonnées à celles d'une quantité de barons trop puissants pour fléchir sous son autorité. Ces chevaliers, animés d'une ardeur martiale, accouraient au moment du danger, et se retiraient dès qu'il était passé.

Les princes du sang, le duc de Bourbon excepté, quittèrent le camp pour conduire les barons du Poitou qui allaient présenter leurs hommages à Charles V; il ne demeura auprès de Bertrand que les capitaines soldés, sa compagnie de cent lances, et quelques troupes féodales. En dépit de tant de désavantages, Bertrand continua les hostilités contre plusieurs partis qui erraient encore dans le Poitou : ces forces s'agglomérèrent autour de Niort, la seule ville restée au pouvoir des Anglais; cette dernière armée se composait des débris des anciennes divisions du captal, de Lancastre, de Robert Kenolles. Thomas Hampton en prit le commandement suprême, s'adjoignant comme lieutenants Richard du Mesnil et Guillaume Insell, officiers expérimentés, élèves d'Edouard III et du prince Noir. Une fois réunis, ils résolurent de ne jamais plus se séparer, de présenter une masse compacte à Duguesclin, et de ne rien négliger pour rentrer dans le cœur du Poitou. Certainement Hampton et ses collègues seraient parvenus à s'y main-

tenir, s'ils avaient eu à se mesurer contre un général moins habile et surtout moins actif que Duguesclin.

Les Anglais, et les soldats de Bertrand eux-mêmes, ne doutaient pas que la campagne étant terminée, on ne dût passer l'hiver dans des quartiers sans en bouger. Mais au bout de quinze jours de repos le connétable rassembla ses compagnies répandues dans la Saintonge, et s'ébranla au milieu de la saison la plus rigoureuse, se proposant d'anéantir complètement la nouvelle coalition. Il forma trois corps principaux, pour attaquer à la fois Lusignan, la Roche-sur-Yon et Chizai : il confia le commandement du premier à Olivier de Clisson, le second à Alain de Beaumont, et se réserva celui du troisième. Cette agression, dirigée contre trois points différents, devait nécessairement diviser *la puissance* des Anglais, et rompre du premier coup leur projet d'agglomération : cette combinaison ne réussit cependant pas. Hampton, en général consommé, résolut de porter toutes ses forces sur Chizai, investi par les Français, et d'écraser cette portion de l'armée ennemie, ne doutant pas que la défaite du connétable n'entraînât celle des autres corps : en conséquence, il se contenta d'envoyer de faibles détachements à la Roche-sur-Yon et à Lusignan, laissant Jean d'Evreux pour garder Niort. Hampton marcha, avec le reste de ses divisions, vers Chizai. Duguesclin avait déjà échoué dans plusieurs assauts : la forteresse, commandée par Robert de Myton, homme de tête et de cœur, se défendait vigoureusement. Bertrand, instruit d'une manière certaine de l'approche de son adversaire, fit palissader son camp, bien résolu de s'y renfermer pour n'en point sortir. Hampton et les siens arrivèrent rapidement, ne doutant pas de trouver leurs rivaux établis dans la plaine : ils furent étonnés de les voir retranchés

derrière de larges fossés et de hautes palissades. Jugeant superflu de chercher à forcer la position, encouragés d'ailleurs par la réserve dans laquelle se tenait l'ennemi, les Anglais s'imaginèrent que le connétable craignait de risquer l'action contre des forces supérieures. Hampton s'arrêta donc au projet de bloquer le camp : il étendit sa ligne en forme de croissant devant les retranchements des Français, adossant le centre à un bois, garantissant sa droite par un ruisseau, et appuyant sa gauche à des rochers. Duguesclin se voyait engagé dans une position très-critique, ayant en face de lui des cohortes nombreuses, derrière, la garnison de Chizai, dont les sorties l'inquiétaient extrêmement; il ne pouvait échapper à une perte certaine que par un élan d'audace : la bravoure avait fondé sa fortune, elle seule devait le sauver en cette circonstance; il ne doutait pas d'être secondé par les chevaliers ses compagnons d'armes, qui montraient une résolution inexprimable. Le duc de Bourbon, les deux Mauny, Rostremen, Kerouët, Kerimel, Dubouestel, Rochefort, Hay Duchâtelet, le jeune L'Espinay, Yvon de Kerriec, Hervé de Kersaliou, Bizien de Monteville et Maurice du Parc se faisaient distinguer parmi tous ces braves. Au moment où le connétable allait se concerter avec eux sur les moyens de sortir de ce pas difficile, arriva un héraut apportant de la part de Hampton l'offre de la bataille. Duguesclin, affectant l'embarras devant l'envoyé, lui répondit qu'il ne pouvait accepter le combat, et le congédia brusquement. Le connétable s'empressa de convoquer les principaux capitaines, pour leur exposer l'objet du message et demander leur avis : son opinion fut de se condamner quelque temps à l'inaction la plus complète, afin d'augmenter la sécurité de l'ennemi; de fondre ensuite sur les Anglais, et de les atterrer

par une attaque aussi subite qu'impétueuse. Ce plan fut adopté sans opposition, et l'on ne négligea aucun moyen pour se ménager des chances favorables. De leur côté, les Anglais vinrent insulter les retranchements par des bravades, criant sans cesse qu'ils prendraient le connétable et le conduiraient à Londres enchaîné : chacun d'eux se disputait déjà la possession de cette belle capture. Ils campèrent la nuit en rase campagne, sans palissades, affectant de montrer, par une espèce de négligence, le mépris que leur inspiraient de pareils adversaires. Deux jours entiers se passèrent ainsi, sans que le camp fît la moindre démonstration : à la troisième aurore Duguesclin commença ses dispositions, dans l'espoir de mener à heureuse fin une entreprise de laquelle dépendaient sa renommée et peut-être même le salut de l'Etat. Il partagea son armée en deux phalanges très-serrées, dont le front assez mince touchait les fossés : un corps de cavalerie d'élite, commandé par Dubouestel, suivait immédiatement ces phalanges. Le sire de Beaumanoir fut chargé de garder le camp avec 300 hommes : ceux-ci devaient se blottir au fond des tentes, afin de laisser croire aux gens de la garnison de Chizai que pas un archer n'était resté dans l'intérieur des retranchements. La hauteur des palissades empêchait les Anglais d'apercevoir ces manœuvres préliminaires, et d'en soupçonner le but. Enfin, à un signal convenu, les pionniers abattirent la partie des retranchements qui couvraient le front; les madriers cédèrent tout-à-coup comme une décoration de théâtre : Duguesclin, en tête de sa division, déboucha par cette brèche d'un pas assuré. Dès que le terrain le permit, sa colonne se déploya en gagnant de l'espace, et se changea en une ligne revêtue de fer; elle se trouvait divisée en trois corps : le centre

avait le connétable pour chef, l'aile gauche Kerimel, et la droite un Mauny; la cavalerie marchait derrière le centre.

A l'aspect de cette armée s'avançant dans un ordre parfait, enseignes flottantes, les Anglais restèrent quelque temps frappés de terreur, mais les chefs surent bientôt rappeler leur résolution; néanmoins la première impression fut tellement forte, qu'elle ne put s'effacer en entier. Hampton se hâta d'envoyer au-devant des Français un corps de 200 Poitevins auxiliaires, espérant que ces troupes légères embarrasseraient la marche de l'ennemi assez long-temps pour donner aux sections le loisir de prendre leur ordre de bataille; mais dès que les Poitevins furent à portée de trait, ils baissèrent leurs armes. Duguesclin les accueillit, et les fit couler sur l'aile gauche sans ralentir son allure un seul instant. Hampton et ses lieutenants, peu étonnés de cette défection, attendirent Bertrand de pied ferme; les archers commencèrent l'action: leur attaque ne paraissant pas assez rapide au gré des deux armées, celles-ci s'abordèrent et se heurtèrent violemment. Duguesclin, entouré de chevaliers jeunes et bouillants, qui prenaient de lui les premières leçons de vaillance, les étonnait par ses terribles coups : la hache à la main, il s'élançait dans le plus épais des bataillons anglais; mais la résistance vigoureuse qu'on lui opposait, le forçait bientôt de reprendre sa place au centre de la bataille; il s'élançait de nouveau, et de nouveau rencontrait des obstacles qui le refoulaient vers les siens. Hampton, ayant fait approcher sa division de gens d'armes, fondit à sa tête sur les deux premiers corps et les enfonça complètement; mais il trouva en dernière ligne la réserve des Français, composée également de cavalerie. Dubouestel, qui la conduisait, s'avança sans hésiter contre les gens

d'armes ; ceux-ci, désunis par la charge, ne purent se remettre en rang avec la promptitude nécessaire. Dubouestel les tailla en pièces, et fit prisonnier de sa main le général d'Edouard III. Duguesclin, habile à profiter de toutes les chances favorables qui se présentaient, se servit de celle-ci pour rétablir sa ligne de bataille. Les ailes, assaillies par des forces supérieures, luttaient péniblement pour ne pas se laisser accabler. Le connétable passait tour à tour de l'une à l'autre, précédé de sa bannière portée par Tristan du Parc : la vue de cet étendard relevait le courage des Français et doublait leur énergie.

Cependant les Anglais, privés de leur commandant, perdirent l'avantage remporté en premier lieu. Aucun ordre, aucune union ne régnait dans leur ligne, quoique chacun d'eux combattît avec une valeur héroïque; tous ces soldats recevaient la mort sans reculer d'un pas. Au moment où ils allaient succomber, Jean d'Evreux arriva suivi de quatre escadrons de cavalerie : ce gouverneur de Niort, ne pouvant se résoudre à rester derrière les murailles d'une ville pendant que les deux partis se choquaient ainsi en rase campagne, sortit en toute hâte et parvint sur le champ de bataille lorsque l'aile droite de Hampton se laissait déborder; il arrêta le mouvement, et fournit aux Anglais les moyens de reprendre l'offensive. Tout-à-coup un nouvel incident vint les accabler, et décider du sort de la journée. Des cris confus, partis de Chizai, attirèrent l'attention des combattants : Robert de Myton était accouru de la place accompagné de ses 200 hommes de garnison, pour venir prendre en queue Duguesclin; il traversait le camp, s'imaginant le trouver abandonné; mais au moment de franchir l'ouverture pratiquée dans les retranchements, cet officier fut entouré par les soldats du sire de Beaumanoir: la surprise de ses gens fut telle, que nul d'entre eux ne songea

à se défendre d'une manière sérieuse; ils furent assaillis par de petits pelotons qui s'élançaient de l'intérieur des tentes. Les Anglais, croyant leurs adversaires fort nombreux, demandèrent quartier au bout de quelques instants. Robert de Myton, en sa qualité de commandant, fit payer cher sa défaite : blessé grièvement, enveloppé de toutes parts, il se vit enfin obligé de rendre son gantelet. Le sire de Beaumanoir courut au pont-levis, le franchit avec sa troupe, fit fermer les portes, et s'empressa de hisser sur la tourelle du château le drapeau français. Tandis que ceci se passait dans Chizai, les deux partis qui luttaient au milieu de la plaine, accablés de lassitude, s'arrêtèrent de part et d'autre. Les Anglais envoyèrent un parlementaire, dans la vue d'obtenir une suspension d'armes; ils n'agissaient ainsi que pour éviter une ruine totale. Dans le moment où Bertrand écoutait le messager, plusieurs chevaliers accoururent et lui montrèrent l'étendard aux fleurs de lis, arboré sur les bastions de Chizai. A cette vue le connétable, comprenant ce dont ii s'agissait, congédia brusquement le héraut : « Je ne puis, lui dit-il, consentir à aucun arrangement; ceux du château et Robert de Myton leur chef sont pris, c'est signe que Dieu nous protége: allez dire aux vôtres qu'ils se remettent en défense, car je ne veux point les attaquer sans les prévenir (1). » En effet, il attendit une heure; puis, s'avançant fièrement à la tête de ses soldats transportés d'enthousiasme, il culbuta l'ennemi sur

(1) « Nennil, dist Bertrand, par ma foy je nai envie de paix ne de concorde : ceux du chastel sont desconfits à présent, et Robert Myton prisonnier; c'est signe que Dieu nous donnera victoire prochainement. Allez faire lever vos gens sur piez; car je ne daignerois assembler à eux, se ils nestoient en estat. » (Hist. de Duguesclin, par Claude Mesnard, page 529.)

tous les points. Les Anglais, frappés de stupeur par la prise de Chizai, se virent contraints de plier devant Bertrand, dont l'ascendant devenait aussi irrésistible que celui du prince Noir; accablés de lassitude, criblés de blessures, ils mirent bas les armes : Froissard convient que pas un seul n'échappa. Ce combat de Chizai, dont les historiens français font à peine mention, se livra le 29 juillet 1372. Le connétable, charmé de la valeur des Anglais, les envoya tous en Guienne sans rançon, voulant les vaincre en générosité, comme il les avait vaincus en prouesse. Duguesclin n'étendit pas jusqu'à Jean d'Evreux la clémence dont il usait envers les soldats d'Hampton : Jean d'Evreux, frère de Charles-le-Mauvais, par conséquent prince du sang, aussi félon que le roi de Navarre, changea plusieurs fois de parti sans pudeur. Le connétable l'envoya à Paris[1], comme trophée de sa nouvelle victoire, lui donnant pour garde le jeune de L'Espinay qui lui avait arraché son épée au fort de l'action.

Duguesclin, toujours avide de succès, ne voulut pas que la journée se bornât au gain de la bataille de Chizai; il forma une division de 400 hommes de cavalerie, et la mit sous les ordres du sire de Rostremen, en chargeant ce capitaine d'aller surprendre Niort. Rostremen arriva à la chute du jour devant la ville, où personne ne connaissait encore l'issue du dernier combat. Les Anglais de garde aux barrières crurent voir les escadrons de Jean d'Evreux qui rentrait dans la place ; ils le laissèrent avancer : lui et les siens, que favorisait l'approche de la nuit, se précipitèrent sur le premier poste, le mirent en déroute, et entrèrent dans Niort en criant *Duguesclin ! Duguesclin !* Les bourgeois y répondirent avec acclamation, et leur cité rentra incontinent

sous la domination de la maison de Valois. Ainsi, en un seul jour, le connétable fut vainqueur dans un combat livré en rase campagne, prit une forteresse, et s'empara de la seconde ville de la province. Bien des batailles célèbres n'eurent pas des résultats la moitié aussi importants. L'annonce du revers éprouvé par les Anglais devant Chizai, suffit pour déterminer les gouverneurs de Lusignan et de la Roche-sur-Yon à baisser leurs ponts-levis. La capitulation de ces deux places compléta la soumission de la Saintonge, de l'Aunis et du Poitou (1).

Les brillants avantages remportés par Duguesclin dans les provinces de l'ouest, permirent au duc d'Anjou de pousser vigoureusement les opérations en Guienne. Les Anglais, pressés de toutes parts, se virent au moment de perdre les possessions continentales. Edouard ordonna à son fils, le duc de Lancastre, de conclure une suspension d'armes. Charles V, qui ne se laissait jamais aveugler par la fortune, donna les mains à ces arrangements; il les regardait comme les préliminaires d'une paix définitive: les hostilités cessèrent en Poitou et dans le midi. Le connétable accourut à Paris jouir du fruit de ses travaux : il venait de ranger sous les lois de la France les provinces qui en étaient démembrées depuis le traité de Bretigny, et dont l'acquisition avait coûté à Edouard trente années de combats, signalées par trois victoires mémorables. Jamais aucune campagne n'avait procuré à la monarchie des bénéfices aussi réels. Cette France, naguère inondée d'ennemis, menacée d'une

(1) Wasingham, Hume lui-même, souvent impartial, passent sous silence ces trois campagnes si glorieuses pour la France, et surtout si utiles à Charles V; sans doute qu'ils regrettaient de parler des désastres qui signalèrent les dernières années du règne d'Edouard III.

ruine imminente, se relevait plus vigoureuse qu'auparavant et humiliait déjà sa puissante rivale : chacun en remerciait Duguesclin; personne ne lui contestait le mérite d'avoir opéré ces prodiges. Nous allons voir le héros accroître sa renommée par de nouveaux services rendus à la patrie.

LIVRE XI.

Duguesclin sauve le royaume d'une nouvelle invasion. — Campagnes de 1377 et de 1379. — Conquête de la Guienne.

EDOUARD ne pouvait se résoudre à voir flétrir sa vieillesse par des défaites; en vain s'agitait-il pour échapper à sa destinée, il en sentit toute l'amertume, et descendit dans la tombe avec le regret de ne pouvoir emporter le titre de *conquérant*. Dans cette position, le monarque anglais eut recours à des moyens qui lui auraient peut-être répugné dans des temps prospères. Voyant ses possessions de la Guienne menacées, ses phalanges dispersées, il voulut regagner par la brigue ce que la force des armes venait de lui ravir. Edouard III avait pris pour agent de ses menées ce Charles de Navarre, dit le Mauvais, qui reparaissait toujours sur la scène lorsqu'il s'agissait de susciter de nouveaux embarras à la France. Ce prince, aussi actif quand on le lançait dans le champ de l'intrigue que soigneux de se tenir à l'écart lorsque des

cris de guerre l'appelaient au combat, courut de la Normandie au fond de la Castille, dans le dessein de ménager un nouvel allié à l'Angleterre. Celui qu'on espérait capter si facilement était Henri de Transtamarre, qui se montrait tous les jours plus digne d'occuper le trône auquel le courage de Duguesclin et un concours de circonstances merveilleuses l'avaient élevé : il devint l'idole de ses sujets, l'arbitre des Espagnes et le potentat le plus puissant de l'Europe après Edouard III et Charles V. Il ne laissait échapper aucune occasion de prouver au dernier sa gratitude ; jamais on ne porta plus loin le sentiment de la reconnaissance : néanmoins les Plantagenet ne jugèrent pas impossible de le séduire. Le Navarrois devait lui offrir, de la part du duc de Lancastre, une renonciation pleine et entière à la couronne des Alphonse. On sait que le prince anglais avait pris le titre de roi de Castille, en épousant la fille de don Pèdre. Il promit de plus la cession de quelques places dans la Gascogne, si Henri II consentait à répudier avec éclat l'alliance de la France. Le Castillan laissa paraître un noble courroux en entendant cette proposition : « Je suis étonné, dit-il à Charles-le-Mauvais, que l'on m'ait cru capable d'une pareille lâcheté, et je suis encore plus étonné de vous voir servir les intérêts d'un prince étranger contre le roi votre beau-frère. » Après cette réponse qui ne souffrait pas de réplique, Henri de Transtamarre invita Charles-le-Mauvais à sortir sur-le-champ de ses états. Le Navarrois, insensible à la honte, quitta la Castille non pas avec le désespoir de s'être vu repoussé d'une manière aussi humiliante, mais seulement avec la douleur d'avoir échoué dans ses détestables projets (1). Edouard, dont l'âme

(1) Secousse, Mémoires sur Charles-le-Mauvais, 2e part.

renfermait plus de noblesse, dut applaudir en secret aux sentiments généreux du roi de Castille; et, dans la confiance de réparer cet échec, il s'adressa au duc de Bretagne. Les motifs qui avaient engagé Henri de Transtamarre à se montrer inflexible, devaient déterminer Montfort à servir la cause de l'Angleterre ; car Edouard avait fait pour l'un ce que Charles V fit pour l'autre : la reconnaissance devait donc agir aussi puissamment sur le cœur de Jean IV.

Montfort régnait sur le duché, mais d'une manière pénible pour son amour-propre : la majeure partie de ses sujets s'était opposée à son élévation. Ce prince pouvait donc se regarder comme un souverain que l'on tolérait bien à contre-cœur. La haute idée que Jean IV avait conçue depuis longues années d'Edouard III, l'empêchait de voir que la fortune abandonnait sans retour le rival, jadis si terrible, des Valois : il unit étroitement ses intérêts à ceux de son beau-père, ne doutant pas que les succès les plus éclatants ne couronnassent les efforts du monarque anglais. Montfort espérait qu'il en résulterait infailliblement pour lui, souverain de la Bretagne, un surcroît d'autorité : les rêves brillants de son imagination ne tardèrent pas à s'évanouir. La chevalerie bretonne vit d'un très-mauvais œil le projet d'alliance médité par Jean IV : une union intime avec l'Angleterre la blessait singulièrement. Le duc aurait dû regarder comme de salutaires avertissements les murmures qui s'élevaient autour de lui. Le vicomte de Rohan, député vers Montfort par les hauts barons, lui dit rudement : « Sir, dès que nous nous apercevrons que vous faites cause commune avec l'Angleterre, nous vous chasserons du duché. » La menace n'effraya point le duc ; il mit seulement plus de circonspection dans sa conduite.

Edouard tenait à l'alliance du duc de Bretagne en ce

qu'il espérait que Montfort pourrait occuper les Français sur des points importants, tandis que de son côté il les attaquerait dans le midi et dans l'ouest. Mais son nouvel allié n'avait pas mesuré son zèle à l'étendue de ses forces; dès que Montfort eut levé le masque pour agir ouvertement en faveur de son beau-père, la noblesse bretonne se déclara sur-le-champ contre lui. Les vicomtes de Laval et de Rohan devinrent les chefs de cette ligue. Le duc, inconsidéré dans ses démarches, appela les Anglais à son aide, et leur livra ses principales places; les barons, à leur tour, implorèrent l'appui de la France: le gros de la nation hésitait encore à se prononcer, lorsque le décret d'un impôt extraordinaire que le souverain voulait prélever pour couvrir les frais de la guerre, bannit toute irrésolution; le peuple s'unit à la féodalité. Montfort se vit réduit à combattre ses sujets. Charles V s'était empressé de répondre à la confiance des bannerets confédérés; il chargea Duguesclin de chasser les Anglais de l'Armorique. Le connétable réunit une armée auprès de Pontorson, et pénétra rapidement dans le duché; il y fut accueilli avec enthousiasme: son nom, ses exploits, l'affection que lui portaient ses concitoyens, le montraient à tous les yeux comme l'arbitre de la Bretagne. Duguesclin, au grand étonnement des différents partis, déploya dans une circonstance aussi délicate un caractère qu'on ne lui soupçonnait pas: ce guerrier, qui ne respirait que les combats, que l'on savait avide de renommée, fut le premier à proposer des voies de conciliation pour éviter l'effusion du sang. Bertrand promit à Montfort, son ennemi personnel, de conjurer l'orage formé par son imprudence, s'il consentait à renoncer franchement à l'alliance d'Edouard, se chargeant en son particulier de chasser les Anglais que le duc avait si légèrement appelés dans ses états. Montfort ne sut aucun gré à Du-

guesclin de sa modération, il n'apprécia point les sacrifices d'amour-propre que ce grand homme faisait dans l'intérêt de l'humanité. Rien ne put vaincre son obstination : il se servit des troupes étrangères pour lever l'impôt que l'on refusait de payer. Alors le connétable, n'ayant plus de ménagement à garder, entra en campagne. Les effets de la foudre ne sont pas plus prompts. Les Anglais, attaqués avec impétuosité, n'eurent pas le temps de se reconnaître : Saint-Malo, Dinan, leur furent enlevés dans l'espace de quelques jours. Jugon, commandé par le sire de Guité, voulut résister, mais la forteresse fut obligée d'ouvrir ses portes ; on dut la regarder comme une conquête précieuse, car un proverbe disait : *Qui a Bretagne sans Jugon, a chape sans chaperon* (1). Moncontour, où l'on battait monnaie, tomba également en son pouvoir. La place d'Hennebon tenta d'arrêter la furie des soldats de Bertrand; les Anglais avaient su obtenir des habitants qu'ils serviraient leur cause. Les approches de la ville se hérissèrent de palissades; on garnit les bastions de quartiers de pierres destinés à être lancés sur les assaillants.

Le connétable ne croyait pas trouver Hennebon sur la défensive; il comprit que la nécessité lui faisait une loi de réduire cette ville sans délai, de peur que l'exemple ne devînt contagieux: en conséquence, le général réunit ses trois corps d'armée sur le même point, investit la place, et présida lui-même aux dispositions d'un assaut qui, selon les apparences, devait être meurtrier. Mais, avant de le livrer, Bertrand voulut parler aux magistrats: ceux-ci, déjà remplis d'épouvante, se présentèrent aux créneaux; les habitants couvraient les remparts. Le connétable s'avança au bord du fossé, et d'une voix terrible

(1) Annales briochines, par l'abbé Rufflet, 1771, in-12.

leur fit cette sommation : « Il est certain que nous conqueterons et souperons ce soir dans cette ville : mais si un des vôtres gete pierre ou carrel par quoi le plus petit de nous et de nos garçons soit blecié, je vous ferai à tous tollir la vie. » (Lobineau, t. I, p. 406.)

A peine eut-il prononcé ces mots, que mille cris se firent entendre sur les murailles, et dans l'intérieur de la cité : la vue de Duguesclin et ses menaces effrayèrent tellement les bourgeois, qu'ils ne voulurent pas attendre un seul moment pour capituler; les ponts-levis furent baissés en dépit des Anglais, et Duguesclin, sans tirer l'épée, se vit maître d'une des plus fortes places de la Bretagne, devant laquelle Philippe de Valois avait échoué. La prise de Nantes suivit de près celle d'Hennebon : le duc de Bourbon, fidèle compagnon de Bertrand, s'y fit remarquer par sa bravoure. On ne voyait déjà plus à soumettre que Brest et Derval. Robert Kenolles vint se jeter dans la première; le connétable l'y bloqua étroitement : il se retrouvait en présence du général si souvent battu par lui; mais cette fois Kenolles, retranché derrière les fortifications d'une des meilleures places du continent, espérait de braver impunément son ancien vainqueur; d'ailleurs la flotte d'Edouard III secondait efficacement ses opérations. Duguesclin, que les difficultés, loin de rebûter, enflammaient davantage, se mettait en mesure de forcer un poste aussi difficile, lorsque un ordre de Charles V le contraignit de quitter la Bretagne. Le roi désirait l'opposer aux Anglais, lesquels, en exécution du plan concerté entre Montfort et Edouard, venaient de débarquer à Calais, et s'étaient répandus dans le royaume pour la troisième fois : tout pliait devant leurs efforts. C'est pour céder au vœu unanime que le monarque s'empressa de rappeler Duguesclin, car la nation le regardait comme son bouclier.

Le duc de Lancastre dirigeait encore l'expédition. Pendant que les affaires de la Bretagne retenaient dans ce pays le connétable et le gros de l'armée française, le généralissime ne devait s'occuper qu'à recouvrer la Saintonge, l'Aunis et le Poitou, dont la perte avait été la conséquence des revers des deux campagnes précédentes. Le duc de Lancastre, ayant pour lieutenants le comte d'Arundel et le duc de Cambridge, conduisait 40,000 hommes. Il traînait à sa suite Montfort, qui, obligé de fuir pour échapper au connétable, s'était vu dépouillé de ses états au bout d'un mois. En mettant le pied sur le sol français, il envoya à Charles V un cartel en termes dont Edouard lui-même ne se serait pas servi : cette provocation, adressée à un puissant potentat, parut d'autant plus ridicule que Montfort ne commandait dans l'armée que 60 hommes d'armes. Il avait à dévorer sans cesse les affronts dont un souverain déchu est ordinairement abreuvé par les princes étrangers qui paraissent embrasser sa défense.

Suivant les intentions de son père, le duc de Lancastre devait traverser le royaume en tournant les places fortes, sans s'arrêter devant une seule : ce système d'invasion, si redoutable, fut créé par Edouard III. Le duc de Lancastre s'enfonça au milieu du royaume (février 1372); il traversa le Boulonnais, l'Artois, la Picardie, sans que personne s'opposât de front à son passage : mais des corps isolés, fort nombreux, le harcelaient sans cesse; le sire de Renneval, Enguerrand de Couci et l'amiral Jean de Vienne, lui causaient un mal incalculable à la tête d'une division de cavalerie. D'après un ordre du roi, les habitants des campagnes abandonnèrent leurs maisons, détruisirent les vivres qu'on ne put emporter, de sorte que les étrangers se trouvèrent non-seulement en butte aux coups d'un

ennemi acharné, mais encore en proie à tous les maux qu'entraînent la famine et les rigueurs de la saison. Malgré tant d'obstacles, le duc de Lancastre aurait conduit en Guienne des troupes suffisantes pour remplir les vues d'Edouard, si l'on n'avait eu à lui opposer un aussi grand capitaine que Duguesclin. Ce héros, forcé de laisser en Bretagne la moitié de son armée, ne put amener que 10,000 hommes. Son génie savait néanmoins se créer des ressources, en calculant ses plans de campagne : c'est le premier général du moyen âge qui ait compris la science des marches, cette branche élevée de l'art de la guerre. Au lieu de diriger sur Paris les forces qu'il amenait, Duguesclin sortit du duché en remontant la rive droite de la Loire, la quitta à Orléans, traversa le Gatinais, et vint camper sur la Seine au-dessus de Troyes. Le duc de Lancastre, le sachant au fond de la Bretagne, imagina qu'en sortant de ce pays Bertrand entrerait dans le Poitou, afin de s'opposer au passage des Anglais par les provinces de l'ouest : en conséquence, dans le dessein de l'éviter, le duc résolut d'aller joindre la route de Bordeaux, en perçant à travers le centre de la France. Quelle dut être sa surprise de trouver Duguesclin devant lui ! Les deux armées se rencontrèrent auprès de Nogent : les Anglais présentèrent la bataille ; le général français eut beaucoup de peine à retenir l'impétuosité chevaleresque des bannerets. La prudence lui faisait une loi de ne point compromettre le sort de la campagne dans une seule action : il refusa le combat, s'attachant à ne perdre jamais de vue son ennemi, pour le ruiner en détail. Il attaqua son arrière-garde au passage de l'Yonne, non loin d'Auxerre, lui tua beaucoup de monde, enleva la bannière du duc de Lancastre et tous ses bagages. A la suite de cet échec, Montfort conseilla aux Anglais d'abandonner le projet de joindre

Bordeaux par le Bourbonnais et le Limousin. On devait, selon lui, rentrer dans la Bretagne en longeant la rive droite de la Loire. Le généralissime repoussa cet avis avec rudesse, quoique plusieurs barons le trouvassent très-prudent : la mésintelligence se mit alors parmi les chefs de l'armée expéditionnaire. Duguesclin en profita; il poursuivit Lancastre dans le Nivernais, le contraignit à passer la Loire précipitamment : chaque ruisseau, chaque défilé devenait pour le fils d'Édouard la cause d'une perte notable. Bertrand se tenait toujours en tête des assaillants, recommençant ainsi, au milieu de sa carrière, cette guerre de partisans qui avait fondé sa fortune. Il franchit l'Allier quelques heures après les Anglais : ceux-ci, ayant atteint les plaines du Bourbonnais, purent déployer des forces imposantes; ils offrirent de nouveau la bataille : leur habile adversaire la refusa pour la troisième fois.

Louis II de Clermont, possesseur du Bourbonnais, réunit ses vassaux, fit prendre les armes aux habitants, et s'unit à Bertrand pour arrêter l'invasion. Il occupa les gorges de la Marche, afin de couper la retraite de ce côté : le duc de Lancastre fut obligé de s'engager dans l'Auvergne. Duguesclin, mieux guidé, gagna deux jours de marche, et courut l'attendre à l'entrée du Puy-de-Dôme, auprès du lieu où la Sioule prend naissance. Etant resté vingt-quatre heures dans cette position sans que les colonnes parussent, le connétable crut qu'elles avaient forcé le passage du Cher : ses officiers partageaient déjà ses craintes, lorsque le châtelain de Besse signala du haut des remparts, avec son cor, l'approche du duc de Lancastre. En apercevant les étendards d'Angleterre, les Français ne purent contenir leur impatience, ils demandèrent à grands cris à marcher contre ces phalanges. Le connétable, forcé d'accepter le combat, s'y

prépara en déployant toutes les ressources de son génie. L'histoire d'Auvergne (1) fait mention de cette bataille, sans en donner des détails; elle dit que la lutte fut longue, et que la nuit sépara les deux partis : elle ajoute que les habitants de ces rudes contrées accoururent de toutes parts, lorsque les échos des montagnes répétèrent le signal donné par le châtelain de Besse. On doit présumer que le désavantage ne fut pas du côté des Français, puisqu'on voit leur général continuer à poursuivre le duc de Lancastre avec le même acharnement. Il entra aussitôt que lui dans le Limousin. Les difficultés locales, autant que les escarmouches successives, causèrent des pertes si considérables au chef des armées britanniques, qu'il lui resta tout au plus 12,000 hommes à son arrivée en Périgord. Duguesclin survint au moment où le duc de Lancastre allait forcer les portes de Périgueux. Les Anglais, acculés au pied des hautes murailles de cette capitale, livrèrent une troisième bataille dans laquelle leur valeur faillit triompher de tous les obstacles. Montfort, désespéré de voir la victoire pencher du côté des Français, se jeta au milieu de leurs rangs pour y trouver une mort glorieuse; 100 Bretons, restés fidèles à sa cause, l'arrachèrent des mains des Normands qui allaient l'immoler. Les soldats de Lancastre, obligés de battre en retraite, livrèrent aux flammes les faubourgs de Périgueux. L'église de Saint-Jean, une des plus anciennes des Gaules, fut brûlée dans cette circonstance (2). Les débris des divisions battues se dirigèrent vers la Dordogne; les assaillants taillèrent en pièces l'arrière-garde commandée par le sire de Norvick, et après cette action ils abandonnèrent les restes de cette formidable armée qui venait de dispa-

(1) Hist. des dauphins d'Auvergne, psr le père Clément.
(2) Hist. des comtes de Périgord, par D. Clément.

raître en moins de six semaines : en effet, Plantagenet avait débarqué avec 40,000 hommes ; il n'en comptait pas 6,000 en atteignant Bordeaux. Les légats du pape voulurent interposer leur médiation pendant la longue marche des Anglais, demandant que les parties belligérantes déposassent les armes. Le duc de Lancastre, dont la présomption égalait l'impéritie, repoussa ces propositions, ne doutant pas d'anéantir promptement les milices communales. Lorsque le connétable vit que le succès couronnait ses efforts, il refusa à son tour d'entrer en pourparler, disant que le roi ne lui avait pas délégué les pouvoirs nécessaires pour traiter ; enfin, on conclut une trève qui fut signée, au mois d'avril 1373, par les plénipotentiaires des deux couronnes.

Dans l'espace d'une seule année (1373), la plus glorieuse pour Duguesclin, ce héros avait conquis le Poitou, soumis la Bretagne, et sauvé le royaume d'une invasion, en ruinant une armée formidable. Dès que la trève fut signée, il courut se reposer de ses travaux dans son château de Pontorson : c'est là qu'il contracta un second hymen. Sa femme, Tiphaine Raguenel, était morte sans enfants en 1372 ; l'espoir que le Ciel lui accorderait un fils engagea Duguesclin à former cette union : Charles V, la France entière, et principalement ses nombreux compagnons d'armes, l'y forcèrent par leurs supplications. Ce fut encore en Bretagne qu'il voulut choisir une autre compagne : les familles les plus illustres se disputèrent l'honneur de s'allier au grand homme. Celle de Laval eut la préférence. Jeanne, fille unique de Jean de Laval Tintiniac, fut saluée duchesse de Molina et comtesse de Longueville ; le peuple, que ces titres pompeux touchaient moins, l'accueillit par mille acclamations, en l'appelant la femme *du bon connétable*. Les noces se firent à Rennes, au commencement

de 1374 : ce fut pour le duché une fête nationale. Ainsi Bertrand eut deux beaux-pères qui avaient assisté au combat des Trente, Robin Raguenel et Alain Tintiniac. Au nombre des diverses possessions que lui apportait Jeanne de Laval, se trouvait ce château de Montmuran, où vingt ans auparavant le maréchal Andrehan l'avait armé chevalier (1).

Une seconde trève, signée vers la fin de 1374, permit à Duguesclin de goûter le repos qui le fuyait depuis long-temps ; mais, dans cet état de tranquillité qui dura deux années entières, il put encore exercer les vertus douces et bienfaisantes qui le distinguaient si éminemment. Parmi les traits qui font éclater sa générosité, on peut remarquer celui dont le comte de Pembrok fut l'objet. On se rappelle que ce général, pris par Yvain de Galles en 1371, fut amené prisonnier en Espagne ; il éprouva les traitements les plus durs de la part des Castillans, qui voyaient en lui un des plus chauds partisans de don Pèdre : Henri de Transtamarre avait mis sa rançon à un prix tel, que l'Anglais ne pouvait espérer de sortir jamais de captivité. Après avoir imploré vainement les secours d'Edouard III et des princes ses fils, il s'adressa à Duguesclin en le suppliant de l'aider à briser ses fers, tant il avait une haute idée de sa magnanimité. Le héros breton accueillit sa prière, vendit au roi de Castille toutes les terres qu'il possédait dans ce pays, et en laissa le prix pour payer la rançon de Pembrok : elle s'élevait à 120,000 écus. Le banneret anglais, n'acceptant ce don qu'à titre de prêt, donna pour caution le duc de Lancastre et les échevins de Bruges : il quitta l'Espagne, et prit la route de

(1) Montmuran rentra dans la maison de Laval après la mort de Duguesclin, qui n'avait pas laissé d'enfants.

Calais, désirant s'y embarquer; mais Pembrok mourut avant d'atteindre cette ville. Le duc de Lancastre et les échevins de Bruges déclarèrent qu'ils se regardaient comme déliés de leur parole, attendu que Pembrok était mort sur les terres de France, en état de captivité. Bertrand fut obligé d'avoir recours aux voies judiciaires: la procédure se prolongea jusqu'en 1378. Le connétable, fatigué de ces retards, transporta ses droits à Charles V pour la somme de 50,000 fr., le dixième environ de la créance, et perdit le reste (1). Duguesclin ne se contenta point d'honorer son nom par des actes de désintéressement; il consacra au bien de la France ces deux années, qui furent les plus calmes de sa vie. La nature de ses services, en décelant la trempe de son âme, le range parmi les hommes les plus remarquables de notre pays: nous voulons parler de l'ardeur qu'il mit à seconder Charles V dans les efforts que ce prince faisait pour délivrer entièrement le royaume des calamités que lui suscitaient sans cesse les grandes compagnies, formées des soldats que l'on licenciait lorsque la guerre cessait. Le moyen employé par Bertrand en 1365 se trouvait déjà usé, car le sire de Couci et d'autres généraux le mirent plus tard en pratique sans en retirer tous les avantages qu'on en espérait. Charles V et Duguesclin crurent y obvier d'une manière définitive en créant des règlements militaires, appropriés aux circonstances. L'Histoire générale, qui rapporte tout au roi, attribue à Charles V le mérite de les avoir fondés; mais elle ne peut s'empêcher d'avouer que ce fut d'après *les conseils de son connétable qu'il donna cette ordonnance*, etc.

Le point essentiel consistait à limiter le nombre des

(1) Ferreras, Hist. de Castille, liv. VIII.

capitaines, et à empêcher que nul baron ne pût s'ériger en chef de troupe. Le roi fit promulguer, vers la fin de 1373, une ordonnance qui institua des capitaines inamovibles, que l'on appela *capitaines ordonnés* : ils pouvaient réunir sous leurs bannières des hommes armés; le roi les prit tous à sa solde, et s'en servit pour comprimer ceux qui refusaient d'obéir aux injonctions du prince : dès ce moment le brigandage organisé sur toute la surface de la France cessa entièrement (1). Des dispositions supplémentaires rendirent distinctes les *compagnies*, des levées du ban et de l'arrière-ban. L'armée se trouva par conséquent divisée en troupes royales permanentes, et en milices temporaires non soldées. De ces règlements principaux il en découla une infinité d'autres, sur la tenue des troupes, la discipline, la hiérarchie militaire, le campement, le logement dans les villes, et même sur l'entretien des routes, objet important qui, sous l'apparence de pure utilité publique, cache un des plus puissants instruments de l'autorité suprême, l'un des moyens les plus propres à entretenir l'harmonie dans les diverses branches du système administratif. Les Romains en avaient fait un usage admirable pour tenir sous leur domination les peuples de la terre.

L'occasion de mettre en pratique les nouvelles institutions militaires ne tarda pas de se présenter. Le roi de Navarre, toujours inquiet, toujours envieux du repos de la France, voulut encore le troubler : il essaya d'at-

(1) Les désastres du règne suivant anéantirent ces belles institutions, qui ne furent remises en vigueur que sous Charles VII, vers le milieu de son règne. Ce prince eut également recours aux lumières d'un grand capitaine : ce fut Arthur de Richemont, dont nous avons également écrit la vie.

tirer à son service les compagnies qui stationnaient dans les places voisines de ses domaines; mais les capitaines *ordonnés* par le roi, fiers de la considération dont ils jouissaient, loin de s'écarter de leur devoir, dissipèrent au contraire les bandes d'aventuriers qui voulaient se former aussi en compagnies. Le Navarrois, comprimé sur tous les points, demanda pardon pour la dixième fois; il l'obtint facilement, car Charles V était d'autant plus fondé à croire que cette tentative serait la dernière, que le prince félon ne pouvait plus compter sur l'assistance de l'Angleterre. Cette orgueilleuse rivale recevait chaque jour quelque funeste atteinte. Le prince Noir venait de terminer sa vie à l'âge de quarante-six ans (17 juillet 1376) (1). Le roi de France s'honora lui-même en payant un juste tribut d'admiration à la mémoire du vainqueur de Poitiers : on célébra dans l'église de Notre-Dame un service funèbre auquel assista Charles V, accompagné des dignitaires du royaume. Duguesclin, comme connétable, présida à cette cérémonie touchante : la mort avait fait disparaître toute inimitié nationale; un peuple généreux, respectant les vertus jusque dans ses ennemis, donnait de magnanimes regrets à la perte d'un grand homme. L'Angleterre pleurait encore le fils, lorsqu'elle se vit enlever le père. Edouard III avait atteint l'état de décrépitude avant le temps prescrit par la nature; le mauvais succès de ses armes le jeta dans une irritation continuelle; la mort de son fils aîné y mit le comble : bientôt ses organes s'affaissèrent, mais il lui restait assez de vie pour sentir les maux qui devaient empoisonner ses derniers jours. La discorde se mit au sein de sa famille; il put voir les débats qui s'y élevèrent à l'occasion de

(1) Arthur Collins, Life of prince of Walles.

son successeur. L'ambitieux Lancastre prétendait exclure du trône le jeune fils du prince Noir, le signalant comme le fruit d'un commerce criminel; mais la nation anglaise chérissait trop la mémoire du héros pour abandonner son unique rejeton : elle défendit ses droits, le fit reconnaître prince de Galles et héritier présomptif de la couronne. Edouard III, libre à cet égard de toute espèce de soin, retomba dans l'apathie; il se renferma au fond de son château de Richemont, ne gardant auprès de lui que sa favorite Alix, d'origine espagnole, et même parente de Padilla, si l'on en croit les historiens de la Castille : il y éprouva une rechute en 1377. Sa maladie empira rapidement. Alix s'empressa d'éloigner les plus fidèles serviteurs : la favorite, voyant approcher l'heure fatale, déroba les effets précieux, et ôta de la main glacée du roi un anneau d'un prix fort élevé ; elle se retira chargée de ces riches dépouilles. Edouard III rendit le dernier soupir dans les bras d'un simple prêtre, qu'un zèle charitable avait appelé pour assister le moribond.

Le trépas d'Edouard III et celui du prince Noir firent perdre à l'Angleterre l'influence dont elle jouissait depuis si long-temps : la France put alors reprendre le premier rang qu'elle occupait jadis sous les derniers Capétiens. Charles V et Duguesclin se trouvèrent en possession du rôle brillant qu'Edouard III et ses généraux venaient de jouer durant trente années : le monarque descendait dans la tombe au moment où expirait la trève conclue en 1375. Le conseil de régence du jeune Richard, jaloux de prouver que la mort des deux Plantagenet n'avait point ébranlé le crédit de l'Angleterre, annonça l'intention bien arrêtée de remettre le duc de Bretagne en possession de ses états : les hostilités recommencèrent subitement. Le duc de Lancastre, que ses défaites pas-

sées ne rendaient pas plus modeste, voulut commander encore cette expédition; il débarqua auprès de Saint-Brieux, escorté des comtes de Warwick, Staffort et Spencer, et d'une armée formidable; il s'étendit le long des côtes, montrant la résolution de s'emparer des places qui bordaient le littoral. Le connétable partit de Paris vers le milieu de janvier 1377, rassembla dans les plaines d'Alençon les troupes royales, composées des *compagnies ordonnées*, des milices de Normandie, de l'Ile-de-France et de la Picardie. Les maréchaux de Sancerre et de Blainville vinrent le joindre suivis de 2,000 nobles, parmi lesquels on comptait les sires de La Suze, de La Châtaigneraie, de Lanvalai, de Brezé, de Belozac, de Botterel, de Rouvré, de Rothelin : les Bretons formaient une division de 4,000 hommes; on distinguait, parmi les principaux chefs, les sires de Rohan, de Lannion, de Beaumanoir, de Porrohet, de Châteaubriand. Ces forces réunies égalaient en nombre celles des Anglais; mais les Français tiraient une juste confiance des succès consécutifs obtenus depuis six années, tandis que leurs adversaires, fatigués de la guerre, effrayés des échecs essuyés coup sur coup, perdaient cette assurance qui les rendit si redoutables sous le prince de Galles. Quoi qu'il en soit, le duc de Lancastre se décida à prendre l'initiative, contre l'opinion du duc de Bretagne, qui demandait qu'on s'emparât de quelques places fortes pour s'y concentrer avant de se répandre dans le pays. Jean IV espérait, en agissant ainsi, fournir aux anciens partisans de sa maison les moyens de se rallier à la cause de Montfort. Le général anglais repoussa ses sages avis; fier du nombre de ses soldats, il mit à exécution le plan formé en son particulier, qui consistait à fondre sur six points différents le même jour. De son côté, le connétable résolut de se conduire envers le fils d'Edouard comme il

avait agi à son égard en 1373, et de le vaincre par les mêmes moyens : il se contenta de suivre ses mouvements, de le harceler en refusant constamment le combat. Le duc de Lancastre se flatta de rompre les combinaisons de son rival par un coup hardi ; il assiégea subitement Saint-Malo, place d'armes des Bretons : en cas de succès, la possession de cette ville devenait de la plus haute importance ; Montfort pouvait y établir son gouvernement, et menacer de ce lieu le reste de la Bretagne. Lancastre ne doutait pas que la rapidité de ses manœuvres ne dût déconcerter Duguesclin ; mais il se méprit étrangement en espérant de mettre en défaut la vigilance du connétable ; son projet fut deviné aussitôt que conçu. Bertrand parut en même temps que lui devant les remparts de la ville menacée, et poussa des reconnaissances jusqu'au milieu du camp ennemi, trompant encore une fois les Anglais par un excès d'audace : car il se présentait devant Saint-Malo suivi seulement de quelques compagnies de troupes légères. Le duc, s'imaginant que Bertrand menait la totalité de son armée, se fortifia dans son camp, abandonnant les travaux du siége ; il perdit ainsi plusieurs jours, durant lesquels la ville, qui n'aurait pu soutenir une irruption subite, se mit en état de défense, et le reste des quatre divisions françaises eut le loisir d'arriver : elles se concentrèrent sur un seul point. Lancastre, déplorant sa faute, voulut la réparer en pressant les opérations du siége ; mais aucun assaut ne put réussir, car Duguesclin se ruait sur le camp toutes les fois que les Anglais dirigeaient quelques tentatives contre les remparts. Lancastre, désespéré de se consumer en efforts superflus, leva le siége aussi brusquement qu'il l'avait commencé : d'ailleurs des motifs d'ambition le rappelaient à Londres. Le prince essaya vainement de s'embarquer au port de Paimpol ; les habitants lui

fermèrent leurs barrières : il se vit réduit à monter sur un esquif près de Concarneau. Montfort, abandonné de son allié, s'esquiva en quelque sorte du duché, sans être parvenu à émouvoir ses anciens sujets : son départ fit cesser la guerre. Le connétable quitta cette contrée pour s'élancer sur un autre théâtre, où la victoire lui promettait de nouvelles faveurs. Il tourna toutes ses vues vers un plan de campagne concerté depuis longues années, qui tendait à soumettre toute l'Aquitaine : en conséquence on retira les troupes de la Bretagne, ainsi que de la Normandie, et l'on forma sous Paris une armée de 40,000 hommes. Rien ne fut négligé pour que le succès le plus complet couronnât cette entreprise; chacun brûlait d'y prendre part. On distinguait dans cette réunion de bannerets le duc de Berri et plusieurs princes du sang, les maréchaux de Sancerre et de Blainville, les sires de Rohan, de Rieux, Valeran de Luxembourg, le sire de Clisson, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le prince Yvain de Galles, Pierre de Craon, Le Meingre de Boucicaut, Gilbert de La Fayette, Charles de Beauvoir, Jacques de Montberon, Pierre de La Baume, Charles de Noailles, Amaury de Severac, Alain de La Houssaye, Thibaut du Pont, Hellion de Callac, le sire de Vaudreuil, Maurice de Talleyrand, Gilbert de La Tourette, Pierre de Mornay. Cette armée marchait sous les ordres immédiats de Duguesclin, dont l'âge n'affaiblissait ni les forces ni l'énergie; sa bannière était portée par le jeune Penhouët, et celle du roi par un sire de Puységur, qui devint maréchal de France vingt ans plus tard. On leva le camp au printemps de 1378 : le commandement des deux premiers corps fut confié aux maréchaux de Sancerre et de Blainville, le connétable se chargea de conduire le troisième; ils franchirent tous ensemble la Loire, et se dirigèrent vers la Guienne par trois points différents. Duguesclin avait

choisi la Dordogne pour base de ses opérations. Il balaya les provinces centrales, et en expulsa quelques bandes d'aventuriers qui les dévastaient impunément; il rasa les châteaux-forts qui servaient de refuge à ces brigands, et pénétra ensuite dans le Périgord. Le duc d'Anjou vint au-devant de lui; le connétable voulut remettre entre ses mains le commandement suprême, mais le prince pensait, comme toute la chevalerie, que nul ne pouvait l'exercer plus dignement que le héros dont les exploits avaient ramené la fortune sous les drapeaux de la France.

Le commandant des troupes britanniques en Guienne était ce Thomas Felton, si souvent vaincu par Duguesclin. Ses disgrâces passées ne l'empêchaient pas de jouir de la réputation d'un général expérimenté, mais ses talents ne pouvaient suppléer à l'absence de moyens : l'Angleterre épuisée ne lui envoyait aucun secours; il fit néanmoins des dispositions de défense fort bien entendues. Felton rappela les garnisons trop éloignées du centre, démolit les forteresses que l'on ne devait pas se flatter de conserver long-temps, sut réchauffer le zèle des anciens partisans des Plantagenet, et détermina les seigneurs de Duras, de Rosein, de La Rochefoucault, de Mucidan, à prendre les armes en faveur de Richard II.

Les huit divisions françaises s'étant concentrées entre les deux rivières de la Dordogne et de Lisle, poussèrent les Anglais, en les obligeant de reculer jusque sur la Garonne. La semaine suivante Duguesclin entreprit le siége de Bergerac: cette conquête présentait des difficultés majeures; car une garnison formée de soldats éprouvés, et protégée par des murailles inabordables, manifestait l'intention de disputer le terrain pied à pied. Les habitants, depuis long-temps séparés de la France, se montraient disposés à seconder les Anglais. Felton, suivi d'un corps

nombreux, voltigeait autour de Bergerac; il enlevait les convois de vivres, surprenant les postes avancés, taillant en pièces des détachements; enfin, il se conduisait comme Bertrand avait agi devant Rennes, au début de sa carrière.

Le connétable, convaincu de l'impossibilité de réduire la place sans machines de guerre, envoya chercher celles que le duc d'Anjou gardait à La Réole : il chargea Alain de Beaumont de les amener au camp, sous l'escorte de 2,000 hommes; en même temps il détacha Yvain de Galles et Thibaut du Pont avec 1,500 hommes, pour observer Felton et protéger les moulins situés dans la langue de terre resserrée entre la Dordogne et Lisle: l'Anglais annonçait le dessein de les incendier. Felton trompa la vigilance d'Yvain de Galles, lui déroba sa marche, et occupa le défilé que devait traverser Alain de Beaumont, en revenant de La Réole : les Français ne surent point éviter l'embuscade; quoique enveloppés, ils parvinrent à contenir des flots d'assaillants. Felton, la hache à la main, excitait ses soldats, abattant sous ses terribles coups les plus vaillants chevaliers. Les Français accablés ne cherchaient plus qu'à succomber avec honneur, lorsque les cris de *Duguesclin! Duguesclin!* dont retentit tout-à-coup le vallon, relevèrent leur résolution. On vit apparaître sur le haut de la colline les bannières d'Yvain de Galles. Ce général, ayant perdu la trace de Felton, se douta que ce gouverneur s'était dirigé vers La Réole pour s'emparer du convoi que menait Alain de Beaumont; il s'était hâté de le suivre : son arrivée fit recommencer le combat. Felton, que rien n'étonnait, fondit sur lui sans hésiter; le sire de Duras, conduisant 200 cavaliers, le secondait merveilleusement : il tua de sa main Thibaut du Pont, réputé le plus intrépide chevalier de la Bretagne, un des héros de la journée de

Cocherel, depuis vingt ans le compagnon inséparable de Duguesclin. Yvain de Galles, transporté de rage en voyant tomber son ami, se jeta à travers les combattants, immolant aux mânes de son frère d'armes tous ceux qui lui fermaient le passage : le paladin se servait d'une épée longue de six pieds, qu'il maniait avec une dextérité surprenante ; il atteignit le sire de Duras, et allait le pourfendre, lorsque le vicomte de Rosein arrêta son bras, et demanda quartier pour lui et pour le sire de Duras (1).

Cependant Felton balançait la fortune par son opiniâtreté; quelque brillante que fût sa valeur, elle ne put néanmoins ranimer ses soldats, qui, découragés par la défaite des sires de Duras et de Rosein, reculaient en désordre. Felton, voulant sauver les débris de sa division, se préparait à battre en retraite, lorsqu'il se vit cerné par la compagnie de Jean de Mornay. Pierre Dubeuil, chevalier picard, renversa l'enseigne qu'un page portait devant le gouverneur de la Guienne. Guillaume de Lignac, banneret du Berri, perça d'un coup de dague le poitrail de son cheval ; le coursier s'abattit. Lignac fondit sur Felton, lui arracha sa hache et le fit prisonnier : c'était la septième fois que ce général devenait le captif des Français. La défaite du chef décida de l'action. Yvain de Galles conduisit au camp les machines de guerre, ainsi que les Anglais échappés au fer des vainqueurs. Duguesclin, ne craignant plus d'être inquiété dans ses lignes, prit des mesures décisives pour emporter Bergerac. Selon sa coutume, il somma d'abord le gouverneur : celui-ci, appartenant à la maison d'Albret,

(1) Yvain de Galles fut assassiné, vers la fin de cette année (1378), dans sa tente devant Mortagne, par un écuyer anglais qu'il avait pris à son service, et qui médita son crime pendant cinq ans.

répondit que son honneur exigeait qu'il ne capitulât qu'après avoir essuyé plusieurs assauts. Le connétable donna les ordres nécessaires pour confectionner un nombre prodigieux d'échelles, ce qui exigea plusieurs jours de travail. L'armée se rangea sur trois lignes : les soldats de la seconde se chargèrent d'échelles ; ceux de la première devaient faire pleuvoir une grêle incessante de traits sur les remparts afin d'en écarter les assiégés, pendant que ceux de la troisième marcheraient pour soutenir les corps qui les précédaient. La disposition de toutes ces troupes, prêtes à s'élancer vers les murailles, offrait un spectacle imposant: des centaines de trompettes ayant donné le signal, les trois lignes s'avancèrent rapidement, bannières déployées. A la vue de ces masses d'hommes, couverts de fer, qui couraient vers les murs, les habitants de Bergerac placés aux créneaux furent saisis d'épouvante ; ils poussèrent des cris déchirants, en implorant la pitié des Français. En vain le gouverneur voulut-il les rassurer; ces gens terrifiés n'écoutèrent rien, et arborèrent malgré lui la bannière blanche. Dès que Bertrand vit paraître l'étendard parlementaire, il arrêta l'élan des troupes, sans permettre qu'on appliquât une seule échelle, de peur que les soldats ne se ruassent sur les habitants. On dressa la capitulation selon les formes voulues, et, grâce à des précautions aussi généreuses, le sang ne coula point. La prise de Blaye, de Saint-Macaire et de Cadillac suivit de près celle de Bergerac : la conquête de la dernière de ces trois places coûta cher au connétable, car il fit devant cette ville une perte bien sensible à son cœur. Le sire de Langurant, neveu de Tiphaine Raguenel sa première femme, périt victime de cette présomption chevaleresque, si ordinaire dans ce siècle, et qui passerait aujourd'hui pour de la démence. Bernard Courant, chevalier gascon, d'une haute bra-

voure, défendait Cadillac. On prescrivit à Langurant de resserrer la garnison : un matin, laissant tous ses gens derrière un bois voisin, ce chevalier se présenta seul au bord des fossés. « Où est donc Bernard, votre vaillant capitaine? demanda-t-il au poste du rempart. Allez lui dire que Langurant l'invite à venir rompre une lance en l'honneur de sa dame. » La joûte ne fut point refusée; Bernard Courant sortit de la place, se battit pendant une heure, reçut plusieurs blessures, et tua le Breton qui l'avait provoqué si imprudemment.

Le résultat de tant de conquêtes fut de mettre Bordeaux, capitale de la Guienne, dans la situation de se préparer à subir le joug, en dépit de l'activité et de la bravoure de son gouverneur, le sire de L'Estrade. Les Anglais, chassés des points les plus importants, n'osaient plus tenir la campagne devant le connétable; ils ne le regardaient qu'au travers de leurs créneaux, dit Mézerai. Le projet d'expulser l'ennemi des provinces méridionales allait recevoir son entière exécution, lorsque des ordres réitérés rappelèrent Duguesclin à Paris: il y arriva chargé de lauriers, ayant acquis de nouveaux droits à la reconnaissance publique. Mais c'est au moment où la fortune semblait se complaire à lui prodiguer ses faveurs, qu'il trouva le terme de ses prospérités: la calomnie, déchaînée contre lui, l'abreuva d'amertume, et hâta la fin de sa glorieuse carrière.

LIVRE XII.

Nouvelle guerre de Bretagne. — Montfort rentre dans le duché. — Disgrâce de Duguesclin. — Sa mort.

Nous avons vu Montfort chassé trois fois par ses sujets, dont il n'avait pas voulu partager l'animadversion contre les Anglais. Le roi de France ne fit aucune difficulté d'aider les Bretons dans leur rebellion : depuis cette époque, c'est-à-dire pendant cinq ans, le duché n'eut point de gouvernement particulier ; il vécut sous la protection de Charles V, qui s'étudia à rendre son autorité la plus douce possible. Il combla les Bretons de ses bienfaits, et s'imagina que celui qui les toucherait le plus serait de les ranger entièrement sous ses lois. Le roi médita long-temps son projet, cachant soigneusement ses secrètes intentions; il rougissait de les avouer, parce qu'elles n'avaient point pour base cette droiture qui avait fait jusqu'alors la gloire de sa vie. Au moment où l'on s'y attendait le moins, Charles V cita devant la cour des pairs le duc de Bretagne, retiré en Angleterre : l'ordonnance royale accusait

Jean IV du crime de félonie. La procédure constante n'offrit qu'une suite de violations juridiques. Personne ne prit la défense de Montfort : on en marqua d'autant moins de regret, que le duc, ayant toujours manifesté une haine violente à l'égard de Charles V, avait fourni au monarque un prétexte légitime pour user du droit que lui donnait la constitution féodale, de punir un vassal qui s'était déclaré l'ennemi de son suzerain ; mais nul ne soupçonnait le véritable but auquel tendaient les efforts du roi. L'ajournement fut indiqué du 1er au 4 septembre 1378. Le duc ne comparut point. Le 9 du même mois, Charles V vint tenir son lit de justice, exposa lui-même la série des griefs imputés à Montfort, appuyant sur son alliance avec l'Angleterre, quoique vassal de la couronne de France, et sur l'ardeur avec laquelle il avait excité Edouard à porter la guerre au sein de son propre pays ; il finit par déclarer Montfort coupable de lèse-majesté. L'avocat général appela trois fois Jean IV à la table de marbre (1). Au bout d'une heure d'attente, il prononça la peine capitale contre Montfort, et la confiscation de la Bretagne au profit de la couronne.

Cet arrêt retentit dans tout le duché, et produisit sur ses habitants l'effet d'une commotion électrique : les Bretons avaient combattu mille ans pour conserver leur indépendance, et se voyaient au moment de perdre le fruit d'une si rare persévérance. Ils se levèrent tous pour se soustraire au joug qu'on voulait leur imposer. Les dissensions nées de la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort cessèrent aussitôt ; les haines particulières disparurent ; les Rohan et les Châteaubriand, les Duchâtel et les Kergorlay, les Laval et les Malestroit, les Goyon et

(1) Cette table de marbre fut brisée et anéantie lors de l'incendie du Palais, au commencement du dix-septième siècle.

les Kerimel, unirent leurs gantelets. Ces guerriers, qu'on avait vus dans les plaines d'Auray se chercher au milieu de la mêlée, s'empressèrent d'étouffer un antique ressentiment, pour mieux défendre en commun l'honneur et l'indépendance de leur pays.

La noblesse, le clergé, le peuple, les hommes de tout rang, de toute condition, se confondirent afin de se vouer à une si belle cause ; chaque ville, chaque bourg devint une place de guerre ; il se forma des fédérations dans le moindre canton : un même esprit animait l'Armorique. On vit chaque baron renvoyer au roi de France les bienfaits qu'il tenait de lui : aucune considération d'intérêt personnel ne vint rompre cet accord. Les garnisons françaises furent chassées de presque toutes les places; des troupes nationales, organisées comme par enchantement, occupèrent les forteresses et les principales villes. Une pareille opposition étonna Charles V; en vain chercha-t-il à mettre la désunion parmi les Bretons, ses menées ne purent y parvenir. Le roi voulut alors user de la force; mais cette résolution ne les effraya point. Comprenant que le principal objet pour eux était de se ménager un centre commun, ils prirent une détermination propre à tromper les plus sages prévisions : ils rappelèrent spontanément Jean IV, naguère chassé par eux, aimant mieux vivre, disaient-ils, sous un prince qui *prie souvent que sous un roi qui commande toujours*. Les barons députèrent vers lui les sires de Kersaliou et de Quelen, pour le supplier de revenir dans le duché.

Cette résolution fut prise, le 16 avril 1379, par le conseil fédératif de Rennes, et approuvée par ceux de Nantes et de Vannes, enfin par toute la Bretagne. On croit que le sire de Lohéac eut le premier l'idée de former un pacte fédéral; il s'adjoignit quatre maréchaux, Amaury de Fontenay, Geoffroi de Kerimel, Jean de

Goyon, et Eustache de La Houssaye : ces cinq tenanciers se partagèrent l'autorité administrative jusqu'au retour de Montfort. Nous nous faisons un devoir de rappeler ici le nom des autres principaux bannerets, créateurs de cette ligue, dont l'existence doit être regardée comme un des faits les plus mémorables du moyen âge.

Le sire de Beaumanoir, second fils de celui qui vainquit les Anglais au combat des Trente, du Coëtmen, de Plusquellec, Guillaume de Montauban, du Perrier, de Guitré, de Vauclor, de Tremigon, Plumengat, La Soraie, Kersaliou, Montafilant, La Hunaudaie, Pledran, Feron, Lemoine, Beaubois, Lanvallai, Coëtquen, Chef-du-Bois, Plorec, Thomelin, Pargaz, Treziguidi, Richard, Quelen, Alain et Jean de Malestroit, Blossac, Jean de Raguenel, neveu de la première femme de Duguesclin, Champagné, Duplessis, Mahé, Saint-Pern, Leveyer, Montgermont, Jean de Serent, qui avait été au combat des Trente et à la bataille d'Auray, le Nestor de tous ces barons (1).

Le sire de Rohan, retenu à Paris depuis quelques mois, accourut se ranger du parti de la ligue, et en accrut la force autant par l'éclat de son nom que par la puissance réelle de sa maison. Jeanne de Penthièvre elle-même quitta la ville de Blois où elle vivait retirée, et rentra en Bretagne, ne voulant pas demeurer étrangère au mouvement qui se manifestait dans son pays : elle confondit ses intérêts avec ceux de son ancien compétiteur. La réunion de ces deux branches rivales acheva de consolider la fédération. Les Bretons, en armes sur tous les points, attendirent de pied ferme que Charles V effectuât ses menaces : « Nous

(1) Lobineau, tome 1, in-folio, page 425.

prouverons au roi, disaient-ils, qu'il est aussi dangereux de nous avoir pour ennemis, qu'il est avantageux de nous avoir pour amis. »

C'est alors que Charles V rappela Duguesclin: il lui avait caché pendant quatre ans ses projets sur la Bretagne. Ce prince espérait que le nom de ce grand capitaine, en réveillant dans le cœur de ses compatriotes des souvenirs de gloire, ranimerait l'affection qu'ils n'avaient cessé de montrer pour la France. Le connétable arriva au Louvre, et fut étrangement surpris en apprenant que le roi venait de prononcer par un simple arrêt la réunion du duché ; mais l'étonnement fit place à la terreur, lorsque Charles V lui déclara de sa propre bouche que son connétable allait être chargé d'exécuter l'arrêt, à la tête d'une armée formidable. Jamais guerrier ne s'était vu placer dans une situation aussi critique : Bertrand devait-il abandonner la France dont il était le connétable, à laquelle sa gloire et ses exploits le liaient intimement? ou bien pouvait-il, pour servir les vues ambitieuses du prince, aller combattre ses compatriotes, et porter le fer et le feu dans son pays natal? En définitive, Duguesclin crut ne pouvoir pas se dispenser d'obéir aux ordres de Charles V, en témoignant cependant un déplaisir mortel de remplir une pareille mission. Il ne nous appartient pas de décider si le héros commit une faute en agissant ainsi : notre objet est de peindre les hommes, et non de les juger.

Duguesclin parut sur les frontières de la Bretagne suivi de sa compagnie de 100 lances, et de 4,000 archers. Combien son cœur dut souffrir, en comparant l'accueil qu'il reçut alors avec les cris de joie qui ordinairement annonçaient sa venue dans le duché! Jadis on accourait sur son passage; chacun désirait

le contempler; les villes envoyaient des députations à sa rencontre: maintenant on le fuyait; les cités se fermaient dès qu'il paraissait; leurs habitants le maudissaient : ses compagnies, formées de gens d'armes levés sur ses terres, l'abandonnèrent en entier; de *vieux gars*, tous amis de son enfance, qui avaient blanchi avec lui dans les combats, désertèrent ses quartiers. Cet abandon universel l'affligea au dernier degré : il ne fit que de faibles efforts pour remplir les vues de Charles V. Ayant essayé de maintenir plusieurs villes dans l'obéissance de la France, il fut repoussé par elles, et se vit obligé de se renfermer dans Saint-Malo, pour ne pas tomber au pouvoir de ses concitoyens irrités, qui le harcelaient sans cesse. Les Bretons mettaient en pratique contre leur ancien chef les leçons qu'ils en avaient reçues. Il fortifia Saint-Malo, et n'en sortit qu'à l'approche du duc d'Anjou : ce prince amenait des forces considérables. Ce fut du haut des remparts de cette ville que Bertrand vit arriver dans le détroit la flotte anglaise, portant Jean de Montfort, lequel, naguère honni, chassé par ses sujets, était devenu tout-à-coup leur idole : il entra dans l'embouchure de la Rance le 3 août 1379; une foule immense couvrait les deux rives, et le saluait de ses bruyantes acclamations; un nombre infini de barques entouraient le vaisseau qu'il montait, on s'avançait même dans les flots pour le mieux voir : la plage retentissait de cris de joie; chacun demandait au prince pardon du passé. Les sires de Rohan, de Laval, jadis les plus zélés partisans de la maison de Blois, le suppliaient de les admettre au nombre de ses amis. Duguesclin considérait tristement, des bastions de Saint-Malo, cette fête de famille, à laquelle il ne lui était pas permis de prendre part.

Cependant la présence de Montfort accrut l'enthousiasme des Bretons; non-seulement les diverses tentatives de Charles V échouèrent, mais encore le connétable ne put empêcher Beaumanoir, son élève, d'envahir la Normandie et de ravager impunément cette province. Le fils de Carenlouët s'empara de la majeure partie des possessions de Clisson : car Olivier, à l'exemple de Duguesclin, s'était prononcé contre la fédération ; des motifs semblables l'engagèrent dans la même voie: son beau château de Clisson (1) fut au moment de tomber entre les mains des gens de Montfort. Pour comble de malheur, la mésintelligence se mit entre Bertrand et le duc d'Anjou : aussi le connétable pressa-t-il Charles V d'accepter la trêve qu'on lui offrait, en déclarant, en termes fort clairs, qu'une pareille guerre serait fatale au royaume. On n'apprécia point cette franchise comme elle le méritait : dès ce moment Duguesclin encourut la disgrâce du roi. La plupart des

(1) Ce magnifique château, une des merveilles de la Bretagne, bâti dans le site le plus pittoresque, fut détruit lors de nos dernières guerres civiles. M. François Cacault, ancien agent diplomatique, rentrant à Nantes, sa ville natale, en 1805, conçut l'idée patriotique de relever les ruines de ce château, et d'y placer une très-belle collection d'objets d'art qu'il rapportait d'Italie. Il consacra une fortune considérable à ce noble projet. Ses efforts furent couronnés de succès, grâce au concours de plusieurs artistes célèbres qu'il avait attirés à Clisson, notamment M. Lemot, statuaire, membre de l'Académie des beaux-arts, aussi distingué par ses talents que par ses qualités personnelles. M. Lemot opéra des miracles, et fit sortir d'un monceau de décombres un château que l'on va visiter par curiosité. Charmé de la beauté de ces lieux, il acheta un domaine, et y fit bâtir une habitation en harmonie avec l'architecture du château. C'est là que ce grand artiste est mort, en 1827. Il avait publié, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage extrêmement bien fait, intitulé : *Voyage pittoresque à Clisson*, in-4°, avec dessins.

historiens donnent pour origine à cette disgrâce l'envie que Bureau La Rivière portait au héros breton. Ce ministre jouissait de l'entière confiance de Charles V: ce n'était point un de ces stupides favoris que le caprice seul du maître élève subitement aux premières dignités ; La Rivière passait, à juste titre, pour un personnage d'un mérite transcendant : il gagna la faveur du roi en secondant de la manière la plus habile ses projets d'innovation. Ce fut certainement d'après ses avis que Charles V prit la détermination de réunir le duché au royaume. La non-réussite de ce projet dut blesser naturellement son amour-propre : aussi ne craignait-il pas d'accuser Bertrand d'avoir favorisé secrètement les intérêts de Jean de Montfort, Une semblable inculpation ne trouva point crédit auprès de la nation, mais elle fut accueillie par Charles V, que le mauvais succès de cette entreprise indisposait mortellement. Le monarque écrivit à Duguesclin une lettre fort dure, qui manifestait les soupçons les plus odieux sur sa fidélité. Pour toute réponse, Bertrand renvoya incontinent l'épée de connétable, et fit ses préparatifs à l'effet de se retirer en Castille. Sa résolution de chercher un refuge au-delà des Pyrénées plutôt qu'en Bretagne, atteste la loyauté de sa conduite.

La disgrâce de Duguesclin fit éclater dans Paris une indignation telle, que l'on craignit un moment de voir troubler l'ordre public ; le clergé, les corporations, l'université, les syndics des métiers, adressèrent des suppliques au roi ; les provinces voisines de la capitale les imitèrent : « C'était, dit un historien, le cri de tout un peuple qui vengeait le mérite outragé. » Une nation aussi libre dans la manifestation de ses opinions, ne courbait point son front sous l'opprobre de la servitude, comme le pensent beaucoup d'écrivains. Disons-le à

la gloire de Charles V, ce prince ne persista point dans son erreur, il ne méprisa point la franche expression du vœu de ses sujets : son noble cœur ne pouvait céder long-temps à des insinuations perfides, et il voulut que la réparation fût aussi éclatante que l'offense avait été cruelle.

Le duc d'Anjou, accompagné du duc de Bourbon, alla, par ses ordres, trouver Bertrand en Normandie pour le supplier de reprendre l'épée de connétable, *et l'assurer de l'estime entière du roi.* Les deux princes, suivis d'une escorte nombreuse, arrivèrent au château de Pontorson, quand le héros s'apprêtait à le quitter pour aller demander un asile en Espagne, où il avait donné un trône. Le duc d'Anjou lui présenta l'épée de connétable. « Véez ici, dit-il, l'épée d'honneur de votre office; reprenez-la, le roi le veut. » Bertrand répondit à cette invitation par un refus positif: les instances des deux princes ne purent rien obtenir. Ils revinrent à Paris apporter cette triste nouvelle; le bruit s'en répandit bientôt: le peuple et la bourgeoisie, les princes du sang et la chevalerie, en témoignèrent un véritable chagrin. Le refus de Bertrand parut une calamité d'autant plus réelle que les Anglais, opiniâtres dans leur haine, menaçaient le royaume d'une irruption. Déjà la moitié de l'armée expéditionnaire de Richard II occupait les côtes de la Guienne, et quelques divisions éparses venaient de pénétrer en Languedoc, en Auvergne, et jusqu'au fond du Bourbonnais. Charles V dépêcha un second message pour instruire Bertrand de la marche de l'ennemi, et le supplier de l'aider à conjurer cet orage. Duguesclin n'était pas homme à persister dans sa fatale détermination, quand des dangers réels menaçaient l'Etat : il reprit les insignes de sa charge. « Le monarque a fléchi son su-

jet, » dit à cette occasion La Harpe dans son Eloge de Charles V.

Peu de temps après, le connétable regagna Paris : le roi le combla des marques de son affection, et s'efforça de lui faire oublier, par les égards les plus délicats, la mortification récemment essuyée. Toutes ces prévenances ne purent néanmoins le consoler d'une autre disgrâce : son cœur ressentait trop péniblement la perte de l'affection de ses compatriotes ; il devint inquiet, morose ; sa vie lui paraissait flétrie pour toujours. Cette profonde tristesse donna naissance à la maladie qui le conduisit au tombeau. L'amitié de Sancerre diminuait ses ennuis, sans en détruire la cause ; la guerre pouvait seule y apporter une heureuse diversion. Le roi, qui le savait, saisit l'occasion qui se présentait, et le chargea non-seulement de chasser les Anglais des terres de France, mais de commencer la conquête entière de la Guienne, projet formé en premier lieu par Duguesclin, et abandonné brusquement pour la funeste expédition de Bretagne.

Le connétable fit ses dispositions pour commencer la campagne, quoique l'année 1379 fût très-avancée ; le maréchal de Sancerre devint son premier lieutenant. L'armée qui partait de Paris ne dépassait pas 10,000 hommes : elle devait se grossir, dans les provinces du centre et de l'ouest, de plusieurs divisions. Duguesclin, en prenant congé du roi, lui dit : « Sire, je ne sais si je retournerai du lieu où je vas, je suis vieilli et non pas las ; mais je vous supplie très-humblement s'il y a moyen que vous fassiez la paix avec le duc de Bretagne, et aussi que le laissiez en repos en se soumettant à son devoir : car les gens de guerre du pays vous ont très-bien secouru en toutes vos conquêtes, et peuvent en-

core le faire, s'il plaît vous en servir. — Je pense depuis long-temps, lui répondit le roi, à terminer cette guerre, et j'en prendrai l'occasion s'il s'en présente d'honnêtes moyens. »

Duguesclin, plus tranquille depuis cette déclaration, sortit de la capitale, traversa le royaume, et rentra dans la Guienne au commencement de mars 1379, le dernier mois de l'année. La vue de ces lieux qui furent si long-temps le théâtre de ses exploits, bannit un moment sa mélancolie; il retrouva un reste de son ancienne vigueur. A son approche, les Anglais abandonnèrent le plat pays, et se cachèrent dans les forteresses qui leur restaient sur les rives de la Dordogne et de la Garonne ; le connétable les expulsa de quelques-unes, mais la rigueur de la saison le contraignit de ralentir les opérations : les hostilités cessèrent d'elles-mêmes : Duguesclin en profita pour aller chez le duc de Bourbon. Ce prince résidait auprès de Moulins; il suppliait instamment Bertrand de venir se reposer dans ses domaines. Le duc, accompagné des principaux bannerets du Bourbonnais et de l'Auvergne, courut à sa rencontre : les fêtes se succédèrent sans interruption. Le connétable reçut des mains du prince le collier de l'ordre de l'Espérance, et une large coupe d'or (hanap) qu'il accepta, promettant de s'en servir à chacun de ses repas. Duguesclin quitta le Bourbonnais pour aller au Puy en Velay visiter l'église consacrée à Notre-Dame, une des plus célèbres du midi des Gaules; il y déposa une armure complète, et enrichit de ses dons le temple saint. Cette église, bâtie sur une éminence, formée de produits volcaniques, menaçait ruine à cause des nombreux caveaux souterrains qui compromettaient la solidité des fondations. Les magistrats ordonnèrent d'élever deux piles pour soutenir le vaisseau : Duguesclin

encouragea même les travailleurs par sa présence (1). Le connétable allait partir du Puy pour regagner l'Auvergne, où ses troupes se réunissaient, lorsqu'une députation des habitants du Gévaudan vint le trouver: leur pays, coupé de forêts et de montagnes, hérissé de forteresses, offrait aux Anglais un refuge inexpugnable; ils s'emparèrent de quelques châteaux, s'y établirent, et y résistèrent à toutes les attaques. Ils sortaient de leurs retraites, pillaient les campagnes, levaient d'énormes contributions, et tenaient la contrée dans un effroi perpétuel. Les malheureux villageois abandonnèrent la culture des terres pour se retirer dans des cavernes. Quoiqu'ils eussent peu de communication avec les autres provinces, cependant le bruit des exploits du héros breton était parvenu jusqu'à eux: ils l'invoquèrent comme un dieu tutélaire. Le récit de leurs infortunes suffit pour l'émouvoir: il promit de s'occuper sans délai de les délivrer de ces tyrans. Il entrait pareillement dans ses vues d'expulser les Anglais des provinces limitrophes de la Guienne, avant d'entreprendre de les chasser entièrement de celle-ci. Il se transporta aussitôt en Auvergne où l'armée française achevait son mouvement de concentration sous la direction du maréchal de Sancerre, d'Olivier de Clisson et des deux Manny. Le connétable pouvait disposer de 15,000 hommes. Au lieu de marcher en Guienne par la route du Périgord, Bertrand passa en Velay, franchit les montagnes qui séparent cette province du Gévaudan, et commença les hostilités le 15 mai 1380. Le désir de justifier la confiance des habitants de ce pays, de les affranchir de l'espèce d'esclavage auquel on les avait asservis, lui rendit une partie de sa première ardeur: il se rap-

(1) Notre-Dame du Puy, par Odo de Gissey.

pelait que, vingt-cinq ans auparavant, dans une occasion semblable, la Normandie était venue implorer son assistance.

Les Anglais, de leur côté, ne s'imaginaient point que Duguesclin voulût pénétrer au milieu des affreuses montagnes du Gévaudan; ils perdirent leur assurance, en entendant prononcer son nom. Ces partisans ne manquaient point de courage; mais, craignant de lutter contre la fortune d'un général que le sort trahissait rarement, ils s'empressèrent de rappeler les détachements, et se renfermèrent dans Châteauneuf-Randon, forteresse bâtie au pied des montagnes de Mende, auprès des sources du Lot et de l'Allier: leurs bandes se réunirent dans cette place, qui passait pour inexpugnable. Duguesclin, qui ne se réglait jamais d'après les opinions du vulgaire, n'hésita pas de former le siége de Châteauneuf-Randon, annonçant hautement l'intention de ne point abandonner la province avant d'avoir conquis la forteresse. Plusieurs assauts échouèrent complètement : Bertrand n'en parut point étonné. Le sire de Roos, gouverneur de la place, guerrier brave et expérimenté, s'était mesuré plusieurs fois avec lui : il sut si bien ménager ses ressources, qu'après un mois de siége les Français n'avaient pas gagné un pouce de terrain; mais comme lui-même perdait beaucoup de monde en soutenant des attaques consécutives, il envoya demander des secours au sénéchal d'Aquitaine : ce dernier, instruit de la reprise des hostilités en Gévaudan, se rapprocha d'Agen. Le connétable, irrité de l'opiniâtre résistance des Anglais, multiplia ses attaques, en conduisant lui-même les soldats à la brèche : « Mes amis, leur disait-il avec la verve de ses premiers ans, Dieu le veut, nous aurons ces gars, et

si le soleil pénètre dans Randon, nous y entrerons aussi (1). »

L'armée, d'abord inquiète sur la santé de son général, poussa des cris de joie en le voyant déployer une vigueur surprenante; mais son allégresse fut de courte durée : la fatigue ne tarda pas d'accabler le connétable; un affaissement total succéda à ce court instant de bien-être. Le lendemain, se déclara une maladie que l'on jugea mortelle dès son début; on cacha néanmoins au connétable son véritable état. Il n'éprouvait que le regret de se voir arrêté dans son expédition, tenant extrêmement à conquérir Châteauneuf-Randon, défendu par un guerrier dont il estimait le caractère. Le maréchal de Sancerre, Olivier de Clisson, ses lieutenants, le rassurèrent en lui promettant d'agir vigoureusement contre la place. En effet, ils firent les dispositions d'un assaut décisif; la ville fut cernée de tous côtés : l'armée française s'avança de front et sur trois lignes contre la muraille. Olivier de Mauny conduisait la gauche, le maréchal de Sancerre la droite, et Clisson le centre; le dernier dirigeait les machines de guerre, les catapultes, les crocs, les engins. La première ligne se composait d'archers armés à la légère, portant chacun une échelle. Les trompettes réunies donnèrent le signal; leur son éclatant fit tressaillir l'âme toute martiale de Duguesclin : il sortit de sa tente armé de pied en cap, malgré les prières de ses écuyers, et voulut guider les combattants. Sa présence inattendue doubla l'ardeur des Français : les cris de *Duguesclin! Duguesclin!* se firent entendre sur les différents points. Les Anglais montraient une valeur sans égale. Le

(1) Oronville, chroniqueur contemporain, in-8°, p. 142.

sire de Roos, toujours en haleine, se portait à l'endroit où le danger paraissait le plus pressant; il amortissait les coups des béliers, brisait les crocs au moment où ces machines s'attachaient aux créneaux: mais son activité ne put maîtriser la fougue des assiégeants; une portion du rempart s'étant écroulée sous les coups répétés des catapultes, offrit une large ouverture: les assiégés la fermèrent très-promptement. Les plus braves chevaliers français avaient succombé en voulant forcer cette barrière; d'autres trouvèrent la mort en plantant leurs bannières sur les bastions; de leur côté, les Anglais venaient d'éprouver une perte énorme: la nuit sépara les deux partis. Duguesclin décida qu'on donnerait un autre assaut le lendemain; il fit au préalable sommer le gouverneur, en lui renvoyant ses blessés et en offrant des conditions très-honorables. Le sire de Roos avait pu juger de l'étendue du dommage; ses troupes paraissaient hors d'état de soutenir une seconde lutte; les murailles, fortement ébranlées, menaçaient de céder au moindre coup d'engin: la place courait risque d'être enlevée de vive force. Il assembla un conseil de guerre, et proposa de subir une capitulation conditionnelle, c'est-à-dire de rendre Châteauneuf si, à une époque déterminée, le sénéchal d'Aquitaine n'avait point paru à la tête d'un corps d'armée. Sa proposition fut unanimement approuvée; il s'agissait de la faire agréer au connétable, qui pouvait évidemment entrer en possession de la ville le lendemain sans beaucoup d'efforts. Bertrand, préférant les voies de la conciliation, souscrivit à ce que le gouverneur tînt encore six jours. Les termes de la suspension d'armes portaient que si, le 12 juillet, personne ne s'était présenté pour contraindre les Français à lever le siége, le sire de Roos *remettrait le lende-*

clefs de Châteauneuf. En effet, il sortit de la place dans les dernières heures du jour, avec sa garnison, pour exécuter une capitulation dont les fastes de la guerre ne fournissaient point d'exemple. Il descendit l'éminence qui le séparait des lignes du blocus, traversa le camp au milieu d'une haie formée d'archers et d'habitants de ces lieux agrestes, accourus des montagnes pour joindre leurs regrets à ceux de l'armée. En voyant l'air morne des soldats des deux nations, on aurait cru que les Anglais et les Français ne faisaient qu'un même peuple : naguère le prince Noir avait reçu en deçà du détroit un semblable témoignage d'admiration. Que doit-on penser d'un siècle où les hommes savaient s'estimer ainsi ?

Le gouverneur, parvenu à la tente du connétable, fut reçu par le maréchal de Sancerre, qui se tenait à cheval devant le front des divisions rangées en bataille : la bannière de Duguesclin, plantée sur un tertre, était roulée en signe de deuil. A l'aspect du corps de Bertrand gisant sur un lit de parade, environné des marques distinctives de sa charge, le sire de Roos s'inclina profondément, et déposa les clefs de Châteauneuf sur les pieds du défunt en disant d'une voix émue : « Messire Duguesclin, c'est à vous que je remets les clefs de la place dont j'étais gouverneur ; » en même temps il tomba à genoux devant le corps, et, par un mouvement spontané, tous les assistants l'imitèrent. Dans ce moment la plaine, les hauteurs voisines, le camp entier, offrirent le spectacle de personnes de tout âge, de tout rang, de tout pays, prosternées devant les dépouilles mortelles d'un grand homme : les derniers rayons d'un beau jour vinrent éclairer cette scène attendrissante (1).

(1) On construisit, il y a vingt ans, une sorte de sarcophage

Le surlendemain, les gens de la maison de Duguesclin commencèrent à embaumer son corps; ils envoyèrent les entrailles au Puy, pour être déposées à Notre-Dame, auprès de l'armure consacrée récemment par le héros: mais comme en ce moment des réparations considérables obstruaient la primatiale, on plaça les entrailles dans l'église des Jacobins, fondée par la maison de Polignac (1). Les écuyers bretons, pour se conformer aux dernières volontés de leur maître, se

dans le lieu où, suivant les traditions du pays, se trouvait établie la tente dans laquelle expira Duguesclin. Ce petit mausolée, déjà fort endommagé par l'intempérie des saisons, borde la route qui mène du Puy à Mende, entre Langogne et Châteauneuf.

(1) On éleva dans cette église (de Saint-Laurent), à la droite du maître autel, un tombeau, sur l'entablement duquel reposait couchée la statue de Duguesclin armé de pied en cap. Les Protestants le saccagèrent lors des guerres civiles. Un siècle après, en reparant l'église on revêtit le chœur de boiseries derrière lesquelles se trouva caché le mausolée. La statue brisée, en plusieurs pièces, gisait sur le pavé, ainsi que les ornements qui l'accompagnaient. La boîte de plomb renfermant les entrailles était conservée dans la sacristie, où les voyageurs allaient la voir. Cet abandon dura jusqu'en 1833. A cette époque M. Eynac, curé de Saint-Laurent, conçut le projet, d'après les encouragements de Monseigneur de Bonald son évêque, de rétablir le monument d'une manière digne du héros dont la France s'enorgueillit. M. Eynac l'a exécuté sans le concours d'aucun architecte, suivant ses plans particuliers, en conservant avec une scrupuleuse exactitude le style gothique du 14[me] siècle, si difficile à préciser à cause des ornements polychromes qui souvent l'accompagnent. La boîte contenant les entrailles de Bertrand est scellée dans l'intérieur du sarcophage. La statue primitive a été habilement rajustée, et les couleurs rétablies suivant les nuances exigées par le style de l'époque. Ce tombeau, ainsi que la chapelle qui le renferme (dont l'Etat a payé les frais), est certainement un des monuments les plus remarquables de ce genre et forme une des curiosités de la ville du Puy, qui en comptait déjà un si grand nombre.

mirent en devoir de le transporter à Dinan, où il voulait être enterré, dans l'église des Dominicains, auprès de sa première femme, Tiphaine Raguenel. Bertrand affectionna toujours Dinan, qu'il appelait *son lieu de prédilection* : sa famille y possédait un hôtel, que lui-même habita long-temps (1). Le château de Bellièvre, que Tiphaine lui apporta en dot, s'élevait non loin de cette ville. Son parrain, Bertrand de Saint-Pern, résidait également à Dinan (2). Les bacheliers et les écuyers dont se composa sa première compagnie, qu'il appelait *ses gars*, et qui le suivirent plus de vingt ans au milieu des combats, sortirent tous de Dinan ou des villages environnants.

Les écuyers du connétable, menant le convoi funèbre, se mirent en route vers la fin de juillet; ils traversèrent une partie de la France, et passaient par le Mans pour entrer en Bretagne, lorsque les officiers du roi les arrêtèrent en leur ordonnant, de la part de Charles V, de conduire ces restes précieux à l'abbaye de Saint-Denis : le monarque désirait que le héros breton reposât dans la sépulture royale.

Charles V, ne voulant point priver entièrement la ville de Dinan d'un dépôt qu'elle réclamait instamment, lui envoya, dans une boîte de plomb, le cœur de Duguesclin. L'enthousiasme avec lequel les habitants et tout le duché reçurent la dépouille la plus noble de leur illustre compatriote, atteste que Bertrand n'emporta

(1) Cet hôtel existe encore ; le vénérable abbé Berthier y a établi depuis longues années un atelier de charité : ainsi, les malheureux ont trouvé un asile dans la maison où s'éleva le preux des preux. On ne pouvait mieux remplir les intentions manifestées par les dernières paroles du bon connétable.

(2) Les descendants en ligne directe de Bertrand de Saint-Pern existent encore, et n'ont cessé d'habiter Dinan.

point dans la tombe la haine des Bretons, comme quelques écrivains l'ont pensé : en effet, son pays, jaloux de venger sa mémoire des attaques de quelques obscurs détracteurs, lui a élevé des statues. Rennes, Nantes, Dinan, Saint-Brieux, en ont décoré leurs places publiques.

D'après les intentions de Duguesclin, on plaça son cœur dans l'église des Dominicains de Dinan, auprès de Tiphaine Raguenel (1), et sous une pierre tumulaire de marbre noir, sur laquelle on incrusta en lettres d'or l'inscription suivante : « Cy gist le cueur de Messire Bertrand Duguesclin, connestable de France, qui trespassa le XIII julet l'an III[e] IIII[xx] (1380), et dont le corps respose auecques ceux des rois à Sainct-Denis en France (2). »

Bertrand et ses trois frères, *Olivier*, *Guillaume* et *Robert*, moururent sans laisser d'enfants mâles : ainsi s'éteignit la branche aînée des *Duguesclin*. La branche

(1) Le 9 juillet 1810, sous le ministère de M. Champagny, le cœur de Duguesclin fut transféré de l'église des Dominicains, devenue propriété particulière, dans celle de Saint-Sauveur.

(2) Le corps de Duguesclin ne fut point mis d'abord dans le lieu où il resta ensuite plusieurs siècles ; car on le plaça aux pieds de Charles V. Nul doute que cette disposition n'ait été commandée par Charles VI. Ce prince voulut que, par une distinction particulière, on attachât au-dessus de ce tombeau une lampe qui devait toujours brûler : ces ordres furent observés jusqu'en 1709 ; des réparations notables que l'on fit alors à l'église St-Denis, demandèrent le déplacement de cette lampe, que depuis lors on ne revit plus. La tombe de Duguesclin se trouvait à l'endroit même qu'occupe maintenant l'escalier de droite qui mène aux caveaux.

Lors de la profanation des tombeaux de Saint-Denis, on ne trouva dans celui de Duguesclin que quelques os du corps, mais la tête existait en entier, et l'on en détacha même quelques parcelles de cheveux. Ces restes furent mis dans la fosse où l'on jeta les corps des Bourbons. Ainsi, la dernière poussière de Duguesclin alla se con-

cadette eut pour auteur *Bertrand* , frère puîné de Renaud, et dont les descendants prirent le nom de *Duguesclin de la Roberie*. Cette branche s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; elle s'est éteinte il y a vingt ans, dans la personne de madame la *duchesse de Gesvres*, née Duguesclin de la Roberie.

fondre avec celle des rois : c'était une fin digne de ce grand homme. Les profanateurs voulurent briser la statue de Bertrand, qui couvrait le couvercle de son tombeau; mais cela n'eut point lieu , grâce à l'intervention de quelques amis des arts, notamment de M. le chevalier Lenoir. Cette statue, haute de quatre pieds et quelques pouces, subsiste encore , quoique un peu endommagée.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Jeunesse de Clisson. — Ce guerrier, un des soutiens du parti de Montfort, se signale à la bataille d'Auray. — Charles V le nomme connétable après la mort de Duguesclin.

On se rappelle sans doute l'acte de sévérité exercé par Philippe de Valois, en 1343, envers Olivier de Clisson et quatorze chevaliers bretons venus à Paris. Vannes avait été pris par Robert d'Artois au commencement de la querelle des deux maisons de Blois et de Montfort. L'opinion publique accusa Olivier de Clisson, gouverneur de cette place, d'avoir cédé à des insinuations secrètes plutôt qu'à la force des armes. Les termes de ce traité occulte prouvèrent qu'Edouard III, en paraissant défendre les droits de la maison de Montfort,

ne travaillait en réalité que pour ses propres intérêts : cette trame fut dévoilée à Philippe de Valois par le comte de Salisbury, dont la femme, la belle Anna Norfolk, n'avait pu résister aux poursuites d'Edouard III. Salisbury, indigné de voir flétrir son honneur par un prince qu'il avait servi avec le zèle le plus sincère, quitta Londres furtivement, et se retira en France, comme Robert d'Artois s'était retiré en Angleterre. Philippe de Valois l'accueillit, et le dédommagea de la confiscation de ses terres. Pour payer ces bienfaits, Salisbury livra tous les secrets de son ancien maître : Philippe de Valois vit déchirer le voile qui couvrait d'horribles intrigues ; il acquit la cruelle certitude d'être trahi précisément par ceux dont il s'efforçait de gagner l'affection, lesquels, tout en acceptant ses dons, continuaient à le tromper. Voulant les effrayer par un grand exemple, le roi fit tomber sa colère sur les bannerets bretons inscrits dans la liste des parjures. Il les avait tous comblés des marques de sa munificence, en particulier Olivier de Clisson, que sa haute naissance et ses vastes domaines rendaient un des hommes influents du duché. Olivier et les autres Bretons, partisans cachés d'Edouard, assistaient en ce moment aux fêtes que l'on donnait à Paris pour le mariage de la fille posthume de Charles IV avec le second fils de Philippe. Olivier, ayant fait briller dans les tournois sa force et son adresse, sortait de la lice couvert d'applaudissements, lorsque le connétable du palais l'arrêta au nom du roi : la semaine suivante il eut la tête tranchée, ainsi que quatorze chevaliers ses amis, convaincus, comme lui, d'avoir favorisé l'Angleterre, en paraissant toujours attachés à la maison de Blois. Olivier mourut victime de sa dissimulation ; il aurait pu servir Edouard ouvertement en embrassant la cause de Montfort, à l'exemple

de beaucoup de barons ses compatriotes (1). Sa tête fut envoyée en Bretagne, et plantée sur une pique au-dessus de la porte principale de Rennes.

Tel est cet événement qui eut des conséquences si graves, et que les chroniques du temps rapportent diversement. Olivier de Clisson laissait deux fils et une veuve, Jeanne de Belleville : celle-ci vivait par goût fort retirée, au château de Saint-Yves, situé auprès d'Hennebon. Douce et timide, Jeanne de Belleville paraissait dépourvue de cette énergie que plusieurs femmes de cette époque déployaient à un haut degré ; la mort de son époux fit développer en elle une vigueur de caractère surprenante : au premier bruit de cette catastrophe, elle se livra à tous les transports de sa juste douleur ; puis les larmes se tarirent subitement, et les regrets amers firent place aux désirs de la vengeance. Jeanne ayant quitté Saint-Yves, accompagnée de sa jeune famille, parvint jusqu'à Rennes, s'arrêta devant la porte, et montra à ses fils le trophée sanglant qui la décorait : « Voilà, leur dit-elle, la tête de votre père; jurez avec moi de le venger. » Elle éleva vers le ciel les mains de ces enfants, et leur fit prononcer le fatal serment : le moins âgé comptait à peine trois ans; l'aîné, qui en avait sept, était cet Olivier dont nous écrivons la vie : il naquit, en 1366, au château de Clisson, situé à huit lieues de Nantes.

Dès ce moment Jeanne n'eut en vue que de satisfaire les mânes de son époux : elle parcourut ses domaines, implora l'assistance de ses amis. Le récit de ses malheurs les émut profondément ; beaucoup d'entre eux embrassèrent sa défense avec enthousiasme. Elle

(1) L'historien Hume applaudit à cet acte de sévérité; il dit que Philippe de Valois avait le droit de punir une pareille félonie.

réunit 4,000 hommes, se mit à leur tête, et enleva plusieurs châteaux-forts du parti de Blois. C'eût été le sublime de la vertu de ne point souiller son triomphe, mais un pareil effort est au-dessus de l'humanité; les garnisons furent massacrées en entier; Gallois de Labaume, gouverneur de Lannion, échappa par miracle, après s'être battu quelque temps corps à corps, dans l'intérieur de la place, contre la veuve de Clisson. La prise de Lannion pouvait passer pour un exploit éclatant, surtout de la part d'une femme; mais déjà on se familiarisait avec de pareilles actions: la Bretagne admirait depuis plus d'une année Jeanne de Montfort, dont le courage seul soutenait le parti de son époux; on vit bientôt après monter sur ce théâtre vivement animé, une autre héroïne, Jeanne de Penthièvre, qui égala en résolution ses deux devancières.

Philippe de Valois, satisfait d'avoir puni la félonie dans la personne de Clisson, n'avait pas eu l'intention d'étendre le châtiment jusque sur sa famille; mais en apprenant la conduite de la veuve, il prononça la confiscation de ses fiefs, et la déclara ennemie de l'Etat. Ce décret, loin d'arrêter Jeanne de Belleville dans le cours de ses expéditions, rendit au contraire sa fureur plus active: cependant elle fut bientôt obligée d'abandonner et ses conquêtes, et même ses propres domaines. Chassée de son pays, de ses foyers jadis si paisibles, cette femme énergique vendit ses joyaux, fit l'acquisition d'un va isseau et s'y réfugia, n'ayant autour d'elle que quelques hommes généreux, qui, transportés d'admiration, s'attachèrent à sa fortune.

Jeanne de Belleville désola les côtes de la Bretagne par ses courses: tout navire qui portait pavillon français était attaqué et pris. Cet étrange corsaire devint la terreur des navigateurs; souvent elle opérait des descentes,

portait le fer et le feu au milieu des campagnes. Le jeune Olivier la suivait dans ses excursions, et prenait de sa mère les premières leçons du métier des armes. Les succès de l'héroïne attirèrent l'attention de Philippe ; on lança à sa poursuite plusieurs vaisseaux : elle soutint contre eux des combats meurtriers, mais enfin son bâtiment fut mis hors d'état de tenir la mer. Jeanne n'eut que le temps de se jeter dans une chaloupe, avec ses deux enfants et trois serviteurs fidèles : l'infortunée resta plusieurs jours à la merci des vagues. Ce fut dans ce moment déplorable que le plus jeune de ses fils mourut : la malheureuse mère ne put lui creuser un tombeau sur cette terre natale que ses yeux découvraient de loin, et de laquelle la proscription la tenait écartée; les abîmes de l'Océan reçurent les restes de son enfant. Les premières méditations du jeune Olivier eurent donc pour objet, un père mort sur l'échafaud, une mère livrée au désespoir, et un frère expirant sous ses yeux d'une manière presque tragique : doit-on s'étonner si, dans une situation aussi cruelle, exalté par des émotions trop fortes pour son âge, il contracta une violence qui dégénéra plus tard en férocité, chaque fois qu'une résistance trop opiniâtre vint heurter ses volontés.

La veuve de Clisson, ayant lutté pendant six jours contre le courroux des vagues et les horreurs de la faim, parvint à prendre terre au port de Morlaix, qui tenait pour le parti de Montfort; elle y trouva Jeanne de Flandres, que le sort poursuivait alors avec acharnement : la conformité de leur situation lia ces deux femmes, qui avaient été ennemies dès le principe de la rupture des maisons de Blois et de Montfort. Olivier faisait l'orgueil de sa mère, son unique consolation ; déjà son jeune courage exprimait énergiquement le désir de la vengeance, et, dans la position

de la dame de Belleville, cette fureur précoce lui paraissait plus agréable que le développement des plus rares vertus. Voulant donner un père à son fils, seul rejeton d'une malheureuse famille, voulant lui assurer un protecteur dans un temps de troubles, elle contracta un nouvel hymen; Jeanne épousa en 1349 le sire de Bertelay, banneret pauvre, mais d'un caractère aventureux et entreprenant: elle espérait que la valeur éprouvée de ce mari la ferait rentrer en possession des domaines dont un décret du roi l'avait dépouillée si cruellement. Sur ces entrefaites, Edouard III, toujours guidé par des vues politiques, la combla de bienfaits, en dédommagement de la perte de son premier époux, immolé en quelque façon pour avoir trop bien servi ses intérêts. D'un autre côté, la comtesse de Montfort, veuve à son tour, consacrant son existence à soutenir les prétentions dont son fils Jean venait d'hériter, s'efforçait à lui gagner des partisans: l'air martial du jeune Clisson, son humeur impétueuse, le montraient comme un défenseur qu'il importait d'attacher à la fortune de sa maison par les liens de la reconnaissance. Mais Clisson devait tromper et la prévoyance de Jeanne de Flandres et la politique d'Edouard : ce Montfort dont il partagea les jeux, les premières sensations, n'eut pas de plus cruel ennemi que lui; ces Anglais, parmi lesquels il fit ses premières armes, ne trouvèrent pas de haine plus implacable que la sienne, et cependant on ne peut l'accuser ni d'ingratitude ni de légèreté: l'enchaînement des circonstances opéra seul ces variations.

La comtesse de Montfort voulut défendre elle-même les droits de son époux, sans exposer son fils aux hasards de la guerre; elle l'envoya à Londres: Clisson accompagna le prince; il étonna par sa mâle beauté, assure Wasingham; on le regardait bien plus digne de ré-

gner sur le duché que Montfort, dont la complexion délicate n'inspirait que des inquiétudes. Edouard III conçut pour le jeune Olivier une affection singulière, il se plut à le combler de présents: lorsque Montfort dut paraître en Bretagne, le monarque donna à Clisson un équipage qui rivalisa de luxe et de richesse avec celui du prétendant.

Le duc de Lancastre, comme nous l'avons déjà vu, débarqua en Bretagne conduisant une armée formidable; voulant frapper les esprits par une entreprise majeure, il assiégea Vannes (1357). Ce fut devant ces murs que les deux guerriers dont la Bretagne s'enorgueillit le plus, fixèrent, dans deux armées opposées, l'attention générale par des faits d'armes éclatants; Duguesclin du côté de Blois, et Clisson du côté de Montfort : le premier avait trente-six ans, le second vingt-un.

Dans toutes les rencontres Olivier se fit remarquer par une audace peu commune; les soldats, auprès de qui le premier mérite est la vaillance, lui montrèrent un attachement qui blessa l'amour-propre du duc de Lancastre. Clisson attirait tous les regards par une grâce chevaleresque; ses armures étaient magnifiques, ses coursiers les plus beaux de l'armée : ce goût pour le faste ne le quitta jamais. On a conservé, comme modèle, le dessin de son casque (1). Ses exploits, déjà l'objet des chants des ménestrels, enflèrent tellement sa vanité, que le rôle d'un brillant paladin, borné à quelques faits d'armes saillants, lui parut désormais au-dessous de lui; il aspira à exercer une influence politique sur les grands événements dont son pays était devenu le théâtre. Il se trouva placé naturelle-

(1) Voyez les Antiquités du père Montfaucon, t. v.

ment à la tête du parti qui défendait les intérêts de Montfort : ceux qui le composaient se voyant, non sans dépit, liés à l'Angleterre, cherchaient un centre commun ; ils le rencontrèrent dans Clisson, et, quoique agissant toujours de concert avec les troupes britanniques, ils se réjouissaient de marcher sous les ordres immédiats d'un chef né breton : ils auraient vainement demandé la même garantie au comte de Montfort, entièrement soumis aux volontés d'Edouard III. Dans cette situation difficile, Jean IV, pour conserver l'affection de ses partisans, se vit contraint de s'appuyer sur Olivier et de se mettre en quelque façon sous son égide. L'autorité que Lancastre tirait de sa qualité de généralissime, pâlit auprès du crédit dont jouissait le jeune banneret. Olivier, soit qu'il eût des talents de Lancastre une opinion désavantageuse, soit qu'il ne pût commander à son aversion contre les Anglais, ne chercha point à gagner l'amitié d'un prince qu'une seule tête séparait du trône des Alfred ; bien au contraire, il agit à son égard avec une hauteur qui flattait autant l'orgueil de ses compatriotes qu'elle blessait la fierté de Lancastre. On vit bientôt, dans une circonstance mémorable, jusqu'où pouvait aller son influence. Lors du malheureux traité de Bretigny, le duché occupa l'attention des plénipotentiaires : une clause portait que les places prises dans le cours de la campagne, seraient rendues de part et d'autre. Clisson, rentré par la force des armes dans une portion des fiefs dont sa famille avait été dépouillée par l'édit de Philippe de Valois, espérait que le nouveau traité de paix allait lui assurer la jouissance de l'autre portion ; mais il fut trompé dans son attente : les villes et les châteaux-forts, réclamés par lui, restèrent entre les mains des Français. Olivier les envoya demander à Jean II d'un ton d'arrogance, qui surprit étrangement

tout le monde; et telle était la prépondérance du banneret, que les deux souverains, guidés par les mêmes vues, obtempérèrent à ses désirs. Edouard insista sur la restitution des domaines, voulant que le jeune Breton fût bien persuadé que c'était à ses bons offices qu'il en devait le recouvrement; d'un autre côté, le dauphin alors régent, depuis Charles V, dominé par de sages prévisions, essayait de préparer les voies pour attirer dans son parti un guerrier qui paraissait destiné à diriger en quelque façon les affaires de la Bretagne. Clisson retira de ces diverses combinaisons tous les avantages qu'il en attendait. Cet homme, qui dans son enfance n'avait eu qu'une frêle barque pour asile, qui naguère encore vivait des bienfaits d'un prince étranger, se trouvait, par la restitution de ses fiefs, le baron le plus considérable du duché; les Laval, les Rohan, les Beaumanoir, jouissaient d'une illustration mieux établie, mais ils possédaient moins de territoire. On lui remit Garnache, Château-de-Veaux et Château-Guy.

L'importance de ses domaines s'accrut encore par son mariage avec Jeanne de Laval : cette alliance le rendit une puissance d'un poids déterminant dans la querelle de Montfort et de Charles de Blois : jamais le premier ne fût devenu maître du duché, même après la victoire d'Auray, s'il n'eût compté Clisson au nombre de ses partisans. Ce fier vassal se forma une suite de 400 chevaliers et de 1,000 écuyers ou bacheliers. Bouillant, emporté, d'une irascibilité extrême, il entendait que tout fléchît devant sa volonté : la moindre résistance ramenait en lui cette violence qu'il avait contractée au milieu des périls dont sa jeunesse s'était vue menacée. Jaloux de dominer, dédaignant les plaisirs à une époque de la vie où ils ont le plus de charmes, Olivier se montrait animé d'une ambition d'autant plus

incommode qu'elle flottait sans direction : l'unique but de ses désirs fut constamment de faire trembler son maître en le servant. Ce caractère si fortement prononcé distingue Clisson de tous ses contemporains, et le dessine d'une manière particulière dans le grand tableau du moyen âge.

Une prépondérance exclusive, des richesses immenses, une très-haute considération ne satisfaisaient pas encore le fils de Jeanne de Belleville : en effet, le banneret se trouvait, contre son gré, placé dans une fausse position. Les infortunes de sa mère, aussi bien que la reconnaissance, l'avaient jeté dans le parti anglais qu'il détestait au fond de l'âme. La mort cruelle de son père lui imposait l'obligation de combattre la France, pour laquelle son cœur nourrissait une véritable prédilection : les succès de Duguesclin, et la gloire que ce héros acquérait sous les étendards de Charles V, lui causaient une mortelle envie.

Le dénoûment de l'affaire relative à la succession de Jean III, approchait. On sait qu'en 1364 les plaines d'Auray virent le terme de tant d'incertitudes. Nous avons déjà fait, dans la Vie de Duguesclin, le récit de cet événement mémorable ; nous y revenons, afin de montrer la part que Clisson eut au succès.

La veille de la bataille, le conseil de Montfort insista pour qu'on attaquât l'ennemi au moment où, accablé de fatigue, il débouchait par Brech. « Je m'y oppose, s'écria Clisson ; je me fais un scrupule de vaincre des hommes harassés de lassitude ; un pareil triomphe est indigne de gens de cœur : attendons à demain, le repos aura rendu la partie moins inégale. » Cet avis, plus chevaleresque que sage, fut adopté sans difficulté, et, en raison d'une générosité qui tenait à l'esprit du temps, on repoussa les chances offertes par la fortune. Le len-

demain, Clisson, dans la disposition des chefs principaux, reçut le commandement du corps opposé à Duguesclin. Le spectacle qu'auraient offert ces deux guerriers se rencontrant dans la mêlée, eût sans doute été d'un intérêt bien vif: le sort en décida autrement. Olivier était d'une taille médiocre, mais elle grandissait au combat; sa force prodigieuse lui ouvrait partout un passage : il abattait à ses pieds, à coups de hache, des ennemis vulgaires; dédaignant de pareils avantages, le paladin perçait les rangs en y cherchant son ennemi personnel, Beaumanoir : une haine héréditaire divisait leurs familles. « Beaumanoir, Beaumanoir, où es-tu? s'écriait Clisson d'une voix terrible; viens te mesurer avec moi. » Enfin il l'aperçoit au milieu de la mêlée, agissant en simple chevalier : nous avons dit ailleurs comment Beaumanoir, prisonnier sur parole, ne put obtenir un commandement. Olivier le joint à l'instant où celui-ci abattait le casque de Gauthier Huet; il allait l'aborder lorsque Geoffroi de Kerimel le croise, l'attaque de front, fend sa visière et le frappe violemment au-dessus de l'œil gauche : nonobstant une blessure aussi dangereuse, Olivier ne cessa point de prendre part à la lutte. Kerimel venait d'échapper à sa furie en se réfugiant derrière un gros d'arbalétriers français. En ce moment tous les efforts se réunissaient contre le centre, où combattait Charles de Blois. Ayant contraint l'aile gauche des ennemis à lui céder le terrain, Olivier arriva sur ce point avec sa division, lorsque l'époux de Jeanne de Penthièvre recevait le coup mortel. Dès-lors la bataille fut gagnée; mais il importait de dissiper le reste des vaincus, de crainte que ces débris, ralliés par quelques chefs audacieux, ne parvinssent à former une masse capable de défendre la cause des enfants de Charles de Blois. Plein de cette idée, Clisson se mit à la poursuite du

centre et de l'aile gauche, tandis que Chandos et Montfort s'unissaient pour accabler Duguesclin, dont l'opiniâtreté tenait en échec les vainqueurs. Olivier, emporté par sa fougue, harcela les fuyards pendant trois heures, sans se laisser arrêter par les douleurs de sa blessure; le sang qui en sortait l'animait encore davantage : son bras immola un nombre considérable de ces malheureux; enfin Olivier, las de frapper, prit la résolution de rejoindre l'armée. Il revint au camp vers la chute du jour, ramenant une foule de prisonniers. Montfort courut au-devant lui, l'embrassa en disant : « Après Dieu et Chandos, c'est à vous que je dois la victoire. » En même temps il versa du vin dans le hanap ducal, voulant que le général anglais et le banneret breton y bussent ensemble : c'était une distinction insigne; mais Clisson refusa cet honneur, attendu qu'un autre devait le partager. Ce refus piqua extrêmement Montfort, et devint la première origine de la mésintelligence qui, un peu plus tard, éclata entre le duc et son trop puissant vassal.

Jean IV ne tarda point à s'apercevoir qu'il ne pourrait jamais se soutenir en Bretagne, si le roi de France ne cessait de lui être hostile : il s'agissait donc de se ménager ses bonnes grâces. En conséquence, on prépara une magnifique ambassade, à la tête de laquelle fut placé Clisson. Le plénipotentiaire entra dans Paris accompagné d'une suite nombreuse et d'un train fastueux. D'abord le souvenir du trépas de son père lui fit regarder d'un œil irrité les lieux dans lesquels les malheurs de sa famille avaient commencé; il reçut d'un air de hauteur l'accueil bienveillant du monarque. Charles V ne se laissa point rebuter : « La haine que vous portez à la France, lui dit-il, est légitime, et honore votre cœur; mais elle serait injuste, si l'on n'y mettait

point de terme. » Depuis long-temps Charles V formait des projets sur Clisson, dont la réputation et l'influence balançaient en Bretagne le pouvoir de Montfort; il sut tellement flatter ce caractère superbe, que dès ce moment tout lui fit espérer que la conquête d'Olivier ne rencontrerait pas d'obstacles. Fier des avances qu'on venait de lui prodiguer, Clisson, rentré dans le duché, traita son souverain avec une morgue encore plus prononcée, ne cessant de lui adresser des remontrances de ce qu'il accordait aux Anglais une confiance si entière qu'elle blessait profondément ses sujets. Le duc répondit en termes évasifs. Olivier, excité par les barons, voulut provoquer un éclat : il insista auprès de Montfort pour qu'on lui cédât le château de Gavre, voulant le réunir à la seigneurie de Blain. Le Gavre avait été donné en dotation à Chandos, le lendemain de la victoire d'Auray : Clisson devait d'autant moins l'ignorer, que la bannière de ce général flottait depuis lors sur la haute tour du château. Le duc étonné lui répliqua par un refus : « Ne savez-vous pas, dit-il, que j'en ai disposé en faveur de Chandos? » Sur cette réponse, Clisson entra dans une colère inexprimable : « Vous abandonnez vos vrais amis, pour ne penser qu'aux étrangers ; mais sachez que je me donne au diable si jamais Anglais est mon voisin (1). » En disant ces mots il quitte brusquement le prince, court dans ses domaines, réunit ses hommes d'armes, se porte sur le Gavre, s'en empare et le livre aux flammes. Olivier termina cette expédition en ordonnant de charger sur plusieurs centaines de chariots les pierres du château : il s'en servit pour construire l'aile qui manquait à celui de Blain.

Le duc, dont l'autorité était mal affermie, dévora

(1) Tous les historiens de Bretagne.

cette offense. On ne peut concevoir comment le valeureux Chandos ne chercha point à venger par les armes un outrage aussi sanglant; il se contenta d'en porter ses plaintes au prince de Galles, que sa réputation rendait l'arbitre des chevaliers de toute la chrétienté : on en référait à sa décision quand il s'élevait un différend entre deux paladins. Le vainqueur de Poitiers, jugeant la conduite de Clisson fort répréhensible, lui adressa de vifs reproches. L'impétueux Breton, loin de se soumettre à un arrêt que tout autre aurait reçu avec respect, le regarda comme une insulte : traitant en égal l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, il l'envoya défier, en réparation des reproches qu'on lui avait adressés. Deux de ses écuyers arrivèrent à Bordeaux, où résidait le prince Noir : introduits dans la salle du conseil, ils jetèrent un gantelet d'acier, en signifiant le défi; les spectateurs restèrent pétrifiés. Edouard répondit, sans s'émouvoir, qu'il refusait le combat, empêcha même Kenolles et Roos de relever le gantelet, et intima aux écuyers bretons l'ordre de sortir sur-le-champ des terres de son gouvernement : en même temps il dépêcha un message à Jean IV pour lui témoigner sa surprise de la conduite de Clisson, en demandant si la Bretagne oubliait déjà qu'elle tenait son maître de l'Angleterre. Ceci aigrit davantage les esprits. Montfort, très-embarrassé, crut atténuer le mal en éloignant Olivier : il le chargea d'aller une seconde fois soumettre quelques réclamations au conseil de France. L'objet de cette nouvelle mission était d'assurer Charles V de la constante amitié du duc de Bretagne, et de demander la restitution de plusieurs places sur les frontières du duché. Olivier déploya beaucoup de zèle comme négociateur; il peignit en termes chaleureux l'attachement de son souverain à la France : mais quelle fut sa confusion

lorsque Charles V l'informa qu'au mépris de la foi jurée, Montfort prenait ses dispositions pour livrer passage aux troupes britanniques qui allaient en Guienne rejoindre l'armée du prince Noir! Le monarque se plaignit amèrement de ce que le duc de Bretagne l'assurait de sa fidélité par la voix d'un ambassadeur, tandis qu'il violait de la manière la plus manifeste les traités existants. Olivier, confus de jouer un rôle indigne de son caractère, déclara à Charles V que dès ce moment, abandonnant le parti de Montfort, il acceptait les offres que le roi de France lui faisait depuis long-temps.

Le royaume se trouvait privé de ses plus vaillants défenseurs : Duguesclin combattait en Espagne pour la cause de Transtamarre, le maréchal de Blainville remplissait une mission auprès du roi de Danemark, Sancerre défendait le Quercy contre les attaques de Charles-le-Mauvais: il ne restait à la disposition du roi aucun général de réputation. Les services de Clisson furent agréés; on le nomma *lieutenant pour le roi* dans la province de Guienne, où la France possédait encore un certain nombre de places fortes. Cet emploi le rendait l'égal du duc d'Anjou, commandant en Languedoc, et mettait sous ses ordres les troupes disséminées dans les provinces de l'ouest. Décoré de son nouveau titre, Olivier revint en Bretagne, brava le duc jusque dans son palais, étalant partout les insignes de sa haute dignité, et précédé toujours de deux hérauts aux armes de France. Il se hâta de visiter ses domaines, y leva une compagnie de 300 lances, 1,800 hommes parfaitement équipés, et vint les présenter à Charles V, qui lui fournit sur-le-champ l'occasion de se signaler.

Edouard ne pouvant, en raison de la trève, attaquer la France ouvertement, rejeta sur son territoire le reste des malandrins ramenés de la Castille par

le prince Noir. Ces aventuriers, grossis d'autres soldats licenciés et de quelques chevaliers anglais, envahirent la Saintonge : ils y exercèrent d'affreux ravages. De son côté Charles V, qui depuis long-temps nourrissait des projets hostiles contre Edouard III, excitait les barons aquitains à secouer le joug de l'Angleterre, n'étant pas lui-même en mesure de provoquer le trop redoutable Plantagenet ; mais arrêter les dévastations des malandrins parut le plus pressé : le roi chargea Olivier de ce soin ; c'était lui confier le salut de l'Etat. Le guerrier breton passait pour aussi expérimenté que brave : il partit de Paris dans le mois de mai 1369, suivi de 3,000 hommes, traversa le royaume, et arriva à Saintes sans avoir rencontré d'obstacle sérieux ; il forma un corps de 8,000 vieux soldats, en ramassant les troupes disséminées dans les provinces voisines, et courut assaillir l'ennemi auprès de Jonsac. Quoique surpris, les malandrins reculèrent en bon ordre jusque sur la rive droite de la Charente, et s'y concentrèrent, attendant de pied ferme les Français : Clisson les suivit pas à pas, et se trouva bientôt en leur présence. C'était la première fois que le fils de Jeanne de Belleville allait croiser le fer contre ces Anglais dont il avait naguère partagé les triomphes ; mais sa liaison avec eux devait son origine à un concours de circonstances indépendantes de sa volonté : en les combattant il reprenait sa position naturelle ; aussi mit-il dans son attaque une vigueur qui semblait accrue par la contrainte dans laquelle des motifs politiques l'avaient tenu si long-temps. Les malandrins n'étaient pas des ennemis faciles à vaincre ; durant un mois ils défendirent vaillamment les deux rives de la Dordogne : ils furent enfin obligés de plier devant un général qu'une résistance trop prolongée enflammait

davantage. Les débris de leurs divisions essayèrent de passer la rivière sur beaucoup de barques, réunies depuis long-temps à cet effet : Clisson, devinant leur projet, avait pris la même précaution, et parut aussitôt qu'eux à la tête d'une escadre qu'il manœuvra avec la supériorité d'un guerrier accoutumé aux combats de mer. On a vu que, dès ses premiers ans, il en avait fait l'apprentissage au milieu des plus tristes circonstances. La majeure partie des embarcations fut enlevée à l'abordage ; tout ce qui les montait périt en combattant : des 8 ou 10,000 aventuriers vomis par l'Angleterre, il ne resta que quelques centaines d'hommes.

La défaite des malandrins renversa tous les projets des deux Edouard, donna le temps à Duguesclin de revenir d'Espagne, et acquit à Olivier une réputation d'habileté que personne n'osa lui contester.

Le vainqueur abandonna la Guienne : Charles V le rappelait à Paris, voulant le consulter sur son projet de devancer les Plantagenet dans l'attaque qu'ils préparaient sourdement. Clisson, loin de l'en détourner, ne fit que l'y encourager : car son humeur belliqueuse recherchait avidement les occasions de se signaler. Désirant témoigner au monarque le zèle qui l'animait, il se hâta de se rendre en Bretagne, autant pour lever des soldats sur ses propres terres, que pour exciter ses compatriotes à servir la cause de la France. Duguesclin, guidé par de semblables motifs, arriva dans le duché le mois suivant. Clisson témoignait à Bertrand une amitié qui tenait de la vénération, lui montrant une déférence dont il n'avait usé à l'égard de personne. Olivier alla le visiter au château de Pontorson, accompagné d'une nombreuse escorte de clients. Le vainqueur de Montiel le reçut avec sa simplicité

ordinaire, non toutefois sans un empressement marqué : de son côté Olivier, charmé de Bertrand, lui déclara vivement qu'il aspirait à la favéur de porter le titre de son frère d'armes. Cette confraternité tombait en désuétude depuis que le zèle chevaleresque se refroidissait; il appartenait à deux hommes comme Duguesclin et Olivier, de la remettre en honneur. Bertrand ne pouvait concevoir pour Clisson une affection bien réelle, car leurs caractères différaient essentiellement : le premier, humain, affable, libéral, brillait par un désintéressement antique, rehaussant son mérite par une excessive modestie; le second, dur, emporté, avantageux, montrait pour le faste un goût qui lui faisait trop aimer les richesses : l'un gagnait la confiance de ceux qui l'approchaient, l'autre n'inspirait que de la crainte. Bertrand, invariable dans sa conduite, fournit une carrière exempte de trouble; Olivier, livré aux écarts d'une ambition démesurée, fut souvent abreuvé de dégoûts. On ne remarquait de conforme entre eux que le courage, la loyauté, et le ressentiment qu'ils portaient à Montfort. Ainsi ce fut la politique, plutôt que la véritable amitié, qui engagea Duguesclin à choisir Clisson pour son frère d'armes. Admirable jusque dans les moindres détails, il avait jugé qu'Olivier abandonné à la fougue de ses passions, aujourd'hui l'ennemi de l'Angleterre et du duc de Bretagne, pouvait le lendemain changer d'opinion; il importait donc de l'attacher à la France par de nouveaux liens : ceux de la confraternité d'armes paraissaient plus propres à le fixer que tous les autres. Pas un seul guerrier ne se rappelait alors (1369) avoir vu former une de ces associations, ce fut une raison de plus pour que Bertrand voulût en donner le spectacle.

Les bannerets bretons, français et normands, accoururent à Pontorson pour assister à cette curieuse solennité. Duguesclin et Clisson y déployèrent beaucoup d'appareil. Comme toutes les réunions de barons se terminaient par un tournoi, c'était dans le champ destiné à la joûte que la solennité devait avoir lieu. On consacrait aux prières les deux jours qui précédaient la *cérémonie*, car les hommes valeureux de cette époque préludaient constamment aux actions importantes de leur vie par implorer l'assistance de Dieu. On disposait la lice avec soin; des femmes, richement parées, garnissaient les estrades; d'anciens bannerets, la baguette blanche à la main, prenaient place comme juges du camp. Les armoiries des deux preux décoraient l'entrée de la barrière; enfin eux-mêmes arrivaient au bruit des fanfares. Les deux chevaliers, précédés de la bannière de leur maison, paraissaient sans armes, la tête couverte d'un bonnet de mailles; les écuyers d'honneur les suivaient, chargés des différentes pièces de leurs armures : l'un soutenait le casque sur le pommeau de la selle, un autre conduisait le *destrier*, grand cheval de bataille, appelé de ce nom vu que l'écuyer le tenait toujours de la main droite. Les chevaliers se rapprochaient de manière à croiser les destriers, chacun ôtait alors les pièces de son armure et les échangeait avec celles de son frère d'armes; ils mettaient ensuite leur main droite gantelée l'une dans celle de l'autre, pendant que le héraut lisait à haute voix la formule du serment (1). La lecture terminée, les deux chevaliers mettaient pied à terre, mangeaient les épices, et buvaient dans le même

(1) Voyez Sainte-Palaye. De la Chevalerie, t. II.

hanap (coupe) le *clairet*, liqueur faite de vin blanc et de miel. La cérémonie se terminait là, mais la fête continuait : les deux paladins allaient s'asseoir auprès de leurs armoiries ; les ménestrels entonnaient des chants, prenant pour sujet les hauts faits d'armes et les traits de vertu des deux frères ; à ces chants succédaient des *entremets*, espèce de représentations théâtrales semblables à nos proverbes, et joués par des bateleurs : ils servaient aussi à remplir les intervalles des services dans les festins splendides.

A l'issue des entremets les fanfares guerrières annonçaient l'ouverture du champ, et appelaient les chevaliers poursuivants ; les deux frères se présentaient comme *tenants d'armes*, c'est-à-dire disposés à satisfaire tous les joûteurs qui se présenteraient. Nous avons dit que les armoiries des héros de la fête décoraient les abords de la barrière : chaque poursuivant qui entrait en lice, touchait du bout de sa lance l'écu de l'un des paladins, et le défiait ainsi au combat ; alors celui des deux guerriers auquel n'appartenait pas le bouclier, répondait pour son frère, voulant prouver ainsi que les injures faites à l'un étaient communes à l'autre. Les juges ordonnaient de clore le tournoi par le *coup de lance des dames*, et puis par la *mêlée :* la lice offrait alors l'image d'une véritable rencontre, tous ceux qui avaient couru y prenaient part, et souvent les chevaliers vaincus dans le cours de la joûte attendaient ce moment pour venger leur défaite. Ces jeux guerriers se terminaient rarement sans quelques accidents graves. Philippe Mouskes parle d'un tournoi donné à Nuys, dans la mêlée duquel il périt 42 chevaliers : les dames obtenaient fréquemment que la mêlée n'eût pas lieu.

Olivier et Duguesclin partirent le surlendemain de la cérémonie, et allèrent ouvrir la campagne de 1370, si glorieuse pour les armes de la France : nous en avons donné la relation dans la Vie de Bertrand, nous en parlerons encore pour retracer les faits particuliers qui se rattachent à Olivier. Il commandait l'arrière-garde, lorsque Duguesclin se mit en marche à la chute du jour pour aller surprendre Grandson au milieu de son camp de Pontvallain; le général en chef devança la colonne, comme nous l'avons vu, avec très-peu de troupes, car le mauvais état des chemins empêcha que tous ses gens ne pussent le suivre : le héros breton, sans se laisser arrêter par ce contre-temps, avait commencé l'attaque. Grandson, nullement déconcerté, sut résister au premier choc, et se trouva même en position d'écraser son agresseur; il y serait parvenu sans l'arrivée successive des divisions françaises; Olivier conduisait les dernières. Un trajet de quatorze heures les avait accablées de fatigue; mais il sut ranimer la résolution de ses soldats, en leur montrant de loin les Français enveloppés de tous côtés par les Anglais : il s'élance de la forêt, entraînant ses divisions, et franchit rapidement l'espace qui le sépare du champ de bataille; la jonction de Clisson rétablit d'abord l'équilibre, et fait ensuite pencher la balance. A travers les horreurs de la mêlée, il aperçoit Duguesclin entouré d'assaillants, il voit la hache de Grandson suspendue sur la tête de son frère d'armes : Olivier se précipite et survient dans l'instant où Grandson, ayant porté à faux le coup destiné à Duguesclin, venait d'être renversé par ce dernier. Clisson, s'étant jeté sur l'Anglais, allait lui abattre la tête, lorsque le généreux Bertrand écarta la hache avec son gantelet.

La prise de Grandson n'avait pas terminé l'action; de nombreux pelotons ralliés par Hennequin, Guifart et

Thomelin, offraient aux fuyards un point de réunion en formant dans la plaine une masse imposante : agglomérés en un seul corps, ils déterminèrent en bon ordre leur mouvement de retraite ; le succès remporté en ce jour allait ne présenter aucun avantage majeur, si on laissait échapper ces divisions. Duguesclin et Clisson sont animés de la même pensée, les soldats la partagent, et, malgré une extrême lassitude, ils s'avancent impétueusement pour compléter leur triomphe : l'un et l'autre attaquent de front les Anglais, tandis que le maréchal de Blainville et le sire de Rohan les enveloppent par les ailes. La résistance devient aussi opiniâtre que l'agression. Les trois chefs, Hennequin, Guifart et Thomelin, tenaient la fortune en suspens, grâce à leur valeur personnelle : le dernier surtout se faisait remarquer par une taille gigantesque ; armé d'un gros bâton, ferré aux deux bouts, il brisait les lances et les épées ; les casques ne garantissaient même pas de ses atteintes : chaque chevalier qu'il touchait roulait à ses pieds. C'est ainsi que périt le jeune Cressonnailles, varlet et élève de Clisson. Olivier voit chanceler son écuyer ; enflammé de colère, il perce la foule qui entourait Thomelin, aborde ce terrible adversaire, et d'un revers de hache coupe le bâton ferré de l'Anglais : celui-ci jette les débris de son arme, et, mettant l'épée à la main, fond sur son ennemi, le frappe droit à la poitrine en poussant un cri de joie, croyant l'avoir percé ; mais le Breton portait cuirasse sous sa cotte d'armes, et l'épée cassa dessus. Le capitaine désarmé tombe aux genoux de son vainqueur, qui lui donne la vie. La défaite de Thomelin et des autres chefs, vaincus par le maréchal de Blainville et par le connétable, termina le combat.

Olivier venait de contribuer puissamment au brillant début de cette campagne, qui ramena la fortune sous

les étendards des Valois; il en suivit le cours en se signalant par mille exploits divers, et eut l'honneur de la terminer par un fait éclatant. Après le combat de Pontvallain et la prise de Bressuire, cette vaste ligne anglaise, qui partageait le territoire de Paris à Bordeaux, disparut comme par enchantement. Robert Kenolles se crut trop heureux de recueillir les débris de son armée, et conçut l'espoir de les soustraire aux poursuites des Français, en les embarquant sur la flotte qui croisait devant La Rochelle. Six mille hommes se trouvaient rassemblés par ses soins: ces soldats, épouvantés des revers essuyés sans interruption depuis trois mois, demandaient instamment de quitter une terre qui avait dévoré tous leurs compagnons d'armes. Kenolles se rapprocha des grèves de la Bretagne, en longeant les marais du Poitou: il devança cette division, afin de hâter les préparatifs de l'embarquement, laissant le commandement au sire de Neuville. Celui-ci, persuadé que la marche rétrograde de sa troupe avait trompé les calculs de l'ennemi, se dirigeait en pleine sécurité vers les côtes de l'Océan. Clisson, chargé de veiller sur la retraite des Anglais, les suivait de loin sans perdre un seul de leurs mouvements : il tenait une route tracée au travers des fondrières. Le vicomte de Rohan, les sires de Rochefort, de Beaumanoir, et 4,000 hommes de troupes l'accompagnaient. Cependant les soldats de Kenolles avaient gagné beaucoup de chemin sans rencontrer d'obstacle; déjà ils apercevaient l'élément protecteur qui allait les dérober au fer d'un vainqueur irrité, lorsque tout-à-coup ils distinguèrent devant eux ces bannières chargées d'hermines, dont la vue, pendant cette campagne, n'avait cessé d'être pour eux le pronostic d'une défaite certaine. Les cris de *Clisson*, de *Rohan*, les remplissent d'une

épouvante telle, qu'ils ne songent point à se défendre; chacun d'eux cherche son salut dans la fuite. En vain le sire de Neuville et les autres chefs essaient de les rallier; ils se voient abandonnés : le petit nombre de soldats qui se serrent autour d'eux sont taillés en pièces. Le sire de Neuville, désespéré, tend son gantelet à Clisson; on poursuit les fuyards jusque sur la plage; ils sont tous tués ou précipités dans les flots. Olivier ne comptait pour rien ce brillant succès, s'il ne tenait en sa puissance Robert Kenolles, comme trophée de sa victoire: il le chercha dans tout le Poitou; mais Robert parvint à lui échapper, et alla cacher sa honte au fond du château de Derval, situé au milieu des possessions de Montfort.

L'anéantissement de l'armée de Kenolles ne termina point la guerre; elle continua toujours au désavantage de l'Angleterre. Clisson, envoyé en Poitou en qualité de lieutenant-général, força les troupes du prince de Galles à lever le siége de Moncontour, et les rejeta en Guienne. Les Anglais ressentaient doublement ces revers, car celui qu'ils en accusaient sortait de leurs rangs. Le vieux Edouard ne pouvait se consoler d'avoir élevé dans sa maison, en quelque sorte, un homme dont le courage lui était si fatal. Pour servir le ressentiment de ce monarque et calmer ses regrets, les principaux chevaliers jurèrent en sa présence de prendre Clisson mort ou vif. Ils n'épargnèrent aucun soin pour accomplir cette promesse, et en effet dans toutes les rencontres Olivier avait à soutenir le poids de milliers d'ennemis conjurés pour consommer sa perte. Cet acharnement à le poursuivre flattait sa vanité, mais sa sûreté le forçait nécessairement de ne point accorder de quartier : il en résulta une lutte horrible, qui perdit le caractère de générosité, l'a-

panage distinctif de ce siècle. Nous nous contenterons de citer un seul exemple qui montrera jusqu'à quel point Clisson et les Anglais poussaient le ressentiment.

Olivier, ayant terminé ses opérations par la prise de Taillebourg et d'Angoulême, s'unit au connétable dans le but de former en commun le siége de La Rochelle; cette ville tomba au pouvoir des Français : mais la conquête ne devait recevoir son complément que par la réduction des forteresses qui l'entouraient. La plus redoutable était Benon, elle appartenait au captal du Buch : ce général y tenait une garnison nombreuse. Duguesclin vint l'investir; Clisson fut chargé d'en bloquer la partie orientale. Les Anglais firent une belle défense, leurs sorties continuelles coûtaient beaucoup de monde aux assiégés : le gouverneur en dirigea une, dans la nuit, vers la tour qui se trouvait placée en face de la porte de l'est; une compagnie aux ordres de Geoffroy Payen, ami et parent de Clisson, occupait ce poste avancé. La tour fut enlevée, en dépit de la courageuse résistance de ses défenseurs : Geoffroi Payen, atteint de plusieurs coups, dut rendre les armes. Les vainqueurs, ayant admiré sa vaillance, usèrent envers lui de beaucoup d'égards : ils le conduisirent à Benon, ainsi que les autres prisonniers. Dans le trajet, le chef anglais demanda à Payen de quelle division de l'armée française il faisait partie; celui-ci répondit sans défiance : « Nous sommes tous de la chevauchée de Clisson. — « De Clisson ! s'écrièrent en fureur les Anglais, de Clisson ! » Au même instant ils font main-basse sur Geoffroy Payen, et l'égorgent impitoyablement; ses compagnons subissent le même sort : deux de ces malheureux eurent néanmoins le bonheur d'échapper aux barbares, et vinrent au camp raconter le fait tel qu'il s'était passé. L'annonce de cet attentat, qui violait les lois de la guerre et de l'huma-

nité, fit pousser un cri d'indignation. Olivier, dans le délire de la rage, se porta rapidement, escorté d'une troupe de cavalerie, sur le chemin de Benon, espérant couper la retraite aux Anglais; mais il arriva trop tard, ayant eu seulement le temps de recevoir les derniers soupirs de Geoffroy, qui lui demanda vengeance : on la lui promit éclatante; le reste des hommes d'armes gisaient mutilés sur la poussière. Clisson fit entre les mains de trois chevaliers le serment d'user de représailles, de n'épargner aucun Anglais renfermé dans Benon. On sait avec quelle fidélité les guerriers de ce temps observaient leurs serments. La garnison, dépourvue de vivres, affaiblie par des sorties réitérées, se vit obligée de capituler : Olivier demanda au connétable la faculté de disposer des prisonniers suivant son bon plaisir; ce qui se pratiquait en maintes circonstances. Duguesclin, soit qu'il ignorât le serment de son frère d'armes, soit que le souvenir n'en fût point présent à sa pensée, lui accorda les prisonniers. Clisson, s'autorisant de l'agrément du connétable, ordonna à ses soldats de faire sortir les Anglais par une petite porte latérale de la forteresse, et lui-même se mit en travers de cette ouverture, tenant une hache d'acier; il brisa la tête du premier qui sortit, et immola ainsi aux mânes de ses amis jusqu'à douze Anglais. Des chevaliers accoururent avec Duguesclin, et parvinrent à mettre un terme à cette boucherie. Si les lois de la guerre autorisent les représailles, l'humanité n'en déplore pas moins cette affreuse coutume. La gloire de Clisson serait plus pure s'il avait su modérer la violence qui le portait à venger sans merci le froid assassinat de ses compagnons d'armes, égorgés en haine de lui.

Une trève ménagée en 1373 par les bons offices de Grégoire XI, interrompit cette guerre acharnée; des plénipo-

tentiaires se réunirent à Bruges pour traiter d'une paix définitive. Olivier de Clisson alla se reposer de ses fatigues dans le château de Josselin, acheté au comte d'Alençon : ce château, bâti sur un roc, dominant une vallée arrosée par l'Oust, appartint jadis aux Templiers. Olivier en fit l'acquisition, le jugeant susceptible d'être transformé en forteresse, qui deviendrait le point central de ses autres domaines.

Montfort, sentant le danger de laisser établir au milieu de ses états un homme aussi redoutable, traversa près de trois ans cette négociation ; mais il échoua, et Clisson put se mettre en possession de Josselin le 15 mai 1373. Il se hâta d'en augmenter les fortifications (1), et l'embellit de la manière la plus élégante : c'est là qu'Olivier reçut la visite de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre. Il donna à ce prince des fêtes magnifiques, et le conduisit chez le duc de Bretagne, qui, à la faveur de la trève, venait de rentrer dans son duché. Montfort montra de l'empressement auprès du Navarrois, en raison de la haine que Charles nourrissait contre les Valois ; mais il reçut très-froidement ce superbe Clisson, jadis son ami et aujourd'hui l'allié de son plus cruel adversaire. Cette animosité n'était pas tellement enracinée dans son cœur, qu'elle ne pût disparaître devant une explication franche : ce rapprochement, tant désiré par les amis désintéressés de Jean IV, aurait eu lieu peut-être sans la présence de Charles-le-Mauvais,

(1) Ce château existe en partie. La façade est demeurée intacte : c'est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. La devise de Clisson, *à plus*, est reproduite sur la galerie et dans les appartements intérieurs : les lettres sont formées par des serpents qui se replient. Le temps détruit chaque jour ce beau monument. Il appartient maintenant aux héritiers de M. le duc de Rohan-Chabot, mort archevêque de Besançon.

dont le génie malfaisant se plaisait à provoquer le désordre.

La duchesse de Bretagne, fille d'Edouard III, passait pour la plus belle personne de son temps; Montfort en paraissait fort jaloux : moins aveuglée par la haine que son époux, Isabelle pensait que l'on pouvait ramener les bannerets bretons au moyen d'affectueuses prévenances, et non en les traitant avec une raideur continuelle. Elle fit donc un accueil distingué à Clisson, l'homme le plus influent du duché. Il lui paraissait d'autant moins impossible de fléchir ce caractère altier, que le fils de ce même Beaumanoir, qu'Olivier cherchait dans la mêlée à Auray pour l'immoler, était devenu un de ses plus chers amis. Les attentions de la duchesse flattèrent l'amour-propre de Clisson; il crut que son mérite personnel inspirait seul Isabelle en cette circonstance. Le Navarrois, à qui rien n'échappait, se fit un malin plaisir d'exciter la jalousie de Montfort, en lui montrant la duchesse éprise de Clisson, et celui-ci ardent à poursuivre ses succès jusque dans le palais de son souverain : « J'aimerois mieux mourir, disait Charles-le-Mauvais à Jean IV, que de souffrir une telle vilenie comme le sire de Clisson vous fait. Il aime la duchesse votre femme, je l'ai vu causer avec elle très-vivement derrière une courtine (1). » Montfort s'en rapporta aux discours du Navarrois, et oubliant tout à la fois sa propre dignité et les devoirs d'un chevalier, il conçut le projet de faire périr Clisson dans une fête annoncée pour le lendemain. D'après ses ordres, douze valets devaient s'emparer d'Olivier à la faveur d'un incendie, allumé à dessein pour causer de la confusion, le traîner au fond des jardins, et l'y étrangler. Mais Clisson,

(1) Tous les historiens de la Bretagne.

averti du danger dans la salle même du bal, sortit furtivement du château : il courait sur la route de Vannes, que le duc le croyait encore occupé des plaisirs de la fête. Trompé dans ses désirs de vengeance, honteux d'une action qui le dégradait à ses propres yeux, Montfort perdit toute retenue, et querella sa femme; il fit un éclat fâcheux. Le Navarrois, tout joyeux du mal qu'il occasionnait, craignit néanmoins que tout ne s'éclaircît, car la crainte l'obsédait sans cesse : le fourbe, s'imaginant que les deux rivaux, raccommodés entre eux, pourraient le punir de sa noirceur, se hâta de quitter des lieux où, pour prix d'une hospitalité généreuse, il venait de fomenter la haine et la discorde.

Dès ce moment toute réconciliation entre Jean IV et son puissant vassal devint impossible : le premier, blessé dans tout ce que l'honneur a de plus sensible, jura de laver son affront dans le sang de son ennemi; le second, tirant vanité de l'accusation qui pesait sur lui, dédaigna de se justifier. Le duc, au mépris de la trève, recommença les hostilités contre le parti des feudataires confédérés ; il sut que Clisson et Beaumanoir s'étaient jetés dans Quimperlé avec très-peu de troupes. A cette nouvelle Montfort leva le siége de St-Brieux, entrepris la veille, marcha deux jours entiers, et investit Quimperlé, au grand étonnement de Clisson. Malgré l'héroïque défense de celui-ci, la ville ne put tenir; Olivier et Beaumanoir se retirèrent, accompagnés de quelques chevaliers, dans la citadelle, qui passait pour imprenable. Jean IV, que la fureur animait, les y resserra sans essayer d'emporter la tour de vive force. Clisson, escorté par tous ses gens, sortit au milieu de la nuit, pour incendier le camp et se frayer un passage à travers les flammes. Soit qu'il eût mal pris ses dispositions, soit qu'on eût deviné son intention, il fut reçu vaillam-

ment et assailli de toutes parts : enfin , après avoir combattu avec un acharnement dont lui seul était capable, Olivier regagna péniblement l'entrée du fort ; mais redoutable jusque dans sa disgrâce , le banneret, secondé on ne peut mieux par ses braves compagnons , avait tué 800 hommes. Cette perte accrut la colère de Jean IV, qui mit plus d'obstination à continuer le blocus. Les assiégés, réduits au désespoir, privés de vivres, demandèrent à capituler. Clisson, sachant le sort que lui préparait un vainqueur impitoyable, se montrait décidé à subir les sacrifices les plus cruels, pour s'y soustraire. Beaumanoir et lui offrirent de se rendre, sous condition d'être mis à rançon , pour laquelle ils promettaient la moitié de leurs domaines et une somme considérable. Quoique ces propositions dussent paraître on ne peut plus avantageuses aux yeux de Montfort qui manquait d'argent, elles furent cependant repoussées, tant les hommes se laissent aveugler par la passion ! Le duc déclara qu'il voulait avoir Olivier à discrétion. Néanmoins, par considération pour les bannerets bretons renfermés dans Quimperlé, il accorda huit jours de délai durant lesquels on devait dresser les termes de la capitulation : Montfort ne fit même aucune difficulté pour laisser entrer des vivres dans la place, tant il était certain que son rival ne pouvait s'échapper de la citadelle, et qu'il pourrait bientôt assouvir sur lui toute sa vengeance. Le sort trompa son attente ; dans l'intervalle des huit jours accordés, deux chevaliers apportèrent de la part du duc de Lancastre la copie du traité de paix signé à Bruges (1375), et l'invitation très-expresse de cesser à l'instant même les hostilités. Montfort, au désespoir, fut obligé de lever le siége, et Olivier de Clisson échappa par ce moyen à un danger plus pressant que celui qu'il avait couru dans les champs

d'Auray et de Pontvallain. En vertu de la convention conclue à Bruges, la paix était assurée entre la France et l'Angleterre pour quarante ans : le duc d'Anjou et le chancelier La Rivière d'une part, le duc de Lancastre et le sire de Latimer de l'autre, devaient régler les affaires de la Bretagne. Les plénipotentiaires, jaloux de garantir le pays de toute espèce de désordre durant les négociations, décidèrent que les troupes anglaises, ainsi que Montfort, videraient le duché : Jean IV se vit contraint de subir cette dure condition ; il s'embarqua dans le port de Brest vers la fin de novembre 1370. Dès ce moment Clisson exerça sur la Bretagne une espèce de protectorat, et il la régit à son gré pendant près de deux années. Montfort, retiré en Angleterre, y vivait non pas comme le gendre du roi, mais comme un réfugié obscur : il n'espérait plus rentrer en possession de ses états, lorsqu'un incident vint relever tout-à-coup ses espérances. Dans la fortune des princes, le temps les sert souvent mieux que leurs propres efforts.

La mort d'Edouard III avait modifié la politique des deux puissances rivales : les hostilités recommencèrent en Guienne et en Poitou. Le conseil de Richard II s'occupa activement à ranimer le parti de Montfort ; d'un autre côté Charles V, guidé par une ambition aussi imprudente qu'injuste, n'aspirait qu'à réunir à la couronne le duché, afin de le soustraire entièrement à l'influence de l'Angleterre. Olivier de Clisson, le vice-roi du duché, reçut l'ordre d'enlever les places que Jean IV y conservait encore : Brest, St-Brieux et Auray. Cette dernière ville avait vu renouveler en entier sa population, qui se trouvait alors composée d'Anglais et de Bretons, zélés partisans de la maison de Flandres : la conquête en avait été ten-

tée plusieurs fois sans succès. Clisson en forma le siége le 15 août 1378. Les habitants, abondamment pourvus de vivres, défendus par des fortifications nouvellement élevées, rirent d'abord des efforts du *roi borgne* : ils appelaient ainsi Olivier, qui treize ans auparavant avait perdu un œil devant leurs murs. Ces sarcasmes aigrissaient le guerrier; il fit combler les fossés, animant les ouvriers par son exemple. Ces apprêts terminés, les machines de guerre s'approchèrent, et battirent les murailles à coups redoublés : les assiégés répondirent par une grêle de traits et de pierres. Les machines furent brisées, ne pouvant supporter le poids des blocs de bois et de meubles qu'on laissait rouler du haut des remparts. Clisson, voyant que cette résistance lassait la résolution de ses soldats, fit distribuer les échelles comme dernière ressource. Il en saisit une d'un bras vigoureux, l'applique contre la muraille, et monte le premier, au milieu d'une pluie de pierres; le choc d'une poutre casse son échelle, et l'étend lui-même tout étourdi. Cet échec, loin de rebuter les assaillants, les enflamme davantage. Clisson, remis de sa chute, accourt animé de fureur, et conduit de nouveau ses soldats à l'escalade : afin de suppléer aux échelles, il pique dans le mur son poignard et sa dague, et s'élève ainsi à une certaine hauteur. A cet aspect, les Bretons électrisés l'imitent sur tous les points; les dagues, les poignards sont enfoncés dans les fentes des pierres; chacun gravit, chacun se pousse avec une ardeur sans exemple : les assiégés, saisis d'effroi, abandonnent la défense des remparts. Clisson, porté par ses soldats, atteint les créneaux, monte sur les bastions, et y plante sa bannière, qu'il prend des mains de

Jean de La Hunaudaye son écuyer. Ainsi fut conquis Auray, en septembre 1378. (Tous les historiens de Bretagne.)

Tandis que Clisson détruisait les dernières espérances de Montfort, Charles V les relevait par la seule faute politique qu'on doive lui reprocher. Le monarque français aurait pu rester maître de la Bretagne en faisant régir le duché au moyen d'une autorité provisoire, soumise à ses volontés ; il préféra le réunir à la couronne par un coup d'éclat : on sait que le succès ne couronna point cette entreprise. Olivier, flatté de tenir le premier rang parmi les dignitaires du royaume de France, ne fit point cause commune avec ses compatriotes, il se montra décidé à servir les vues de Charles V : il le fit néanmoins en hésitant, et ne mit point dans sa conduite toute la franchise qu'on avait lieu d'attendre d'un homme tel que lui. Renfermé dans Nantes, secondé par une garnison nombreuse, Olivier aurait pu neutraliser les efforts des généraux de Richard II, opérant de concert avec les troupes féodales du duché : il n'eut pas la force de résister aux sollicitations des magistrats, et pour gagner leur affection il sortit de la place, feignant d'y être contraint par le soulèvement de toute la population. Honteux cependant de tels menagements, Clisson assaillit impétueusement la ville de Guerande ; mais les habitants le repoussèrent de la manière la plus vigoureuse. Cet échec bannit de chez lui toute espèce d'irrésolution ; il redoubla de zèle pour justifier la confiance du roi. Il visita ses domaines, y fit des levées extraordinaires, échauffa le zèle de quelques bannerets, et rentra en campagne à la tête de 2,000 hommes, bien décidé à tenir une conduite franche dans les événements remarquables dont la Bretagne allait devenir le théâtre.

La flotte anglaise, commandée par le comte d'Arundel, croisait le long des côtes de Bretagne, afin de protéger les opérations de Montfort; elle fut anéantie par la violence des tempêtes. La nouvelle de la dispersion des escadres ennemies fit concevoir à Olivier le projet de reprendre l'offensive; il fondit sur Dinan : la population, accourue sur les remparts, l'accueillit par une grêle de pierres et des huées prolongées, l'appelant *traître à son pays*. Clisson fut si sensible à ce reproche, qu'il fit sur sa bannière le serment de laver une pareille offense, en n'accordant aucun quartier aux habitants : on sait s'il tenait fidèlement ces sortes de promesses. Le sire de Rohan et les autres bannerets, épouvantés, le supplièrent de rétracter ce serment, déclarant qu'ils lui refusaient le secours de leurs bras, ne voulant pas se baigner froidement dans le sang de leurs compatriotes. Olivier se rendit, non sans peine, à de si pressantes sollicitations, et donna aussitôt après le signal de l'assaut. Les imprudents Dinantais avaient consulté plutôt leur indignation, que leurs propres forces : la ville, défendue par une simple chemise et des fossés sans eau, fut enlevée au bout de quelques heures de combat. Clisson se précipita au milieu des rues, tenant sa hache levée; Rohan s'attacha à ses pas, en lui rappelant sa récente rétractation. Les femmes éplorées se jetèrent à ses pieds, en demandant la vie de leurs époux : la voix de la patrie se fit entendre à son cœur, et pour cette fois l'humanité n'eut point à gémir.

Cependant Olivier poursuivait son entreprise avec l'habileté la mieux soutenue : les talents qu'il déploya dans cette circonstance doivent le placer au rang des capitaines les plus expérimentés de son siècle. Ne disposant que de forces très-médiocres, il contraignit

cependant le duc à lui abandonner la campagne. Montfort, épouvanté, craignait de se voir obligé de sortir de ses états une troisième fois, lorsque les opérations de Clisson furent tout-à-coup paralysées par la défection de son gendre, le sire de Rohan. Réduit à la défensive, fatigué de combattre des Bretons, craignant de compromettre sa renommée dans une lutte aussi opiniâtre, Olivier quitta le duché le dernier jour d'août 1379, et alla rejoindre son frère d'armes Bertrand, qui préparait une nouvelle expédition.

Clisson partit, en 1380, avec Duguesclin et le maréchal de Sancerre. Nous avons déjà dit que Châteauneuf-Randon fut le terme fatal de la carrière du connétable. L'âme altière d'Olivier ne put supporter sans émotion la vue de son ami expirant, pour la première fois le fier Clisson versa des larmes; mais l'ambition reprit bientôt le dessus. On le retrouve à Paris bien peu de jours après la mort de Bertrand. Il y était sans doute venu pour réclamer l'espèce de legs que le vainqueur de Cocherel fit en sa faveur dans ses derniers moments. « Je vous remets, lui dit alors Duguesclin, l'épée de connétable; assurez bien le roi que j'avois bon espoir de lui vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre : il a de bons serviteurs qui s'employeront à cet effet, et vous, Olivier, le premier..... » Ces paroles pouvaient être regardées comme le plus bel éloge de Clisson. Le témoignage de Duguesclin ne détermina pas d'abord Charles V; le monarque flottait entre Louis de Sancerre, Enguerand de Couci et Olivier; les deux premiers refusèrent, par véritable modestie, la plus haute dignité de l'Etat, en disant que le défunt connétable l'avait exercée avec tant d'éclat, qu'ils craignaient de ne pouvoir lui succéder dignement. Clisson se vit contraint de les imiter. Charles V, guidé par une prévoyante politique, ne négligea rien

pour s'attacher Olivier, comme le plus puissant feudataire de la Bretagne ; cependant il ne lui témoigna jamais une amitié sincère : le caractère emporté de Clisson ne se trouvait point en harmonie avec celui de Charles, toujours calme et même timide. La question de la connétablie demeura donc indécise. Sur ces entrefaites la France perdit le plus sage de ses rois, le réparateur de ses maux : ce monarque, miné par une maladie dont l'origine fut le poison versé dans ses veines par l'affreux Charles de Navarre, expira âgé de quarante-huit ans.

Lorsqu'on examine attentivement les avantages que notre patrie retira de la prudence de ce prince, on ne peut lui donner trop d'éloges : son corps débile renfermait une âme à l'épreuve des plus rudes coups; mais dans cette âme si forte régnait une modération admirable. On le vit, au milieu d'une prospérité constante, conserver une retenue qui ne lui permettait pas de se livrer à une joie excessive : il tirait cette humilité dans la fortune, de sa piété profonde, qui l'avait aussi aidé à supporter sans faiblesse les rigueurs du sort. Cette piété fut à ses yeux la vraie science de la sagesse, et comme elle ne cessa de lui servir de guide, on se convaincra facilement, en considérant les améliorations dues au règne de ce prince, que la philosophie chrétienne peut procurer aux peuples des bienfaits qu'ils n'ont jamais retirés d'une philosophie profane. C'est ici le cas de défendre la mémoire de Charles V contre les imputations de Mably et de quelques autres écrivains. « La France, disent-ils, dut en grande partie à Charles V les malheurs du règne de Charles VI. » Comment Charles V pouvait-il prévoir que son fils, qui donnait les plus belles espérances, et dont le règne s'ouvrit par des triomphes éclatants, serait privé de la raison de la manière la plus funeste ? Devant cette seule objection s'écroule tout l'é-

chafaudage de paradoxes et de sophismes élevé dans l'intention de rabaisser la gloire de ce monarque, le Salomon de notre pays.

Charles V voyant approcher la mort à pas lents, laissant un héritier du trône trop jeune pour gouverner par lui-même, forma un conseil de régence; il voulut que Clisson en fît partie, et mit son fils sous sa protection spéciale. Olivier reçut le mandat avec respect.

Le duc d'Anjou, en sa qualité de l'aîné des oncles du jeune roi, fut proclamé chef de la régence : il débuta par des fautes. Au lieu de ménager Olivier de Clisson, dont les airs hautains l'indisposaient, il s'en déclara ouvertement l'ennemi, et conclut avec le duc de Bretagne une alliance défensive contre le banneret, comme deux souverains auraient pu agir envers un monarque trop redoutable. Cependant il devenait urgent de nommer un connétable, car une des fonctions essentielles de cette charge était de tenir les soldats dans les bornes du devoir. Duguesclin ne cessa de s'en acquitter de manière à mériter la reconnaissance de ses concitoyens : ce grand homme expiré, la discipline militaire disparut une seconde fois, et une licence effrénée succéda à l'ordre qui régnait dans l'armée pendant la vie de Bertrand. Cette nouvelle calamité dut son origine à une faute du régent, qui renvoya les deux tiers des compagnies salariées : Charles V, au contraire, ne les avait conservées sur pied que pour préserver le peuple de la fureur de ces bandes. Non-seulement le régent congédia ces légions, mais il s'appropria les sommes affectées au paiement de leur solde. On sait que la rapacité de ce prince devint une des causes principales des désastres qui fondirent sur le royaume durant le règne de Charles VI.

La prompte nomination d'un connétable pouvait seule arrêter les ravages commis par les compagnies mutinées :

l'opinion publique désignait Clisson. Le duc d'Anjou, qui le craignait, voulait trancher la difficulté en supprimant la connétablie, comme on le fit trois siècles plus tard; mais le conseil de régence, en particulier Bureau de La Rivière, s'y opposa fortement. Il fallut céder au vœu général : Clisson fut nommé le 28 octobre 1380. En mourant, Charles V avait dit à ses frères : « Or, faites le sire de Clisson connétable, je n'y vois nul plus propre que lui. »

LIVRE II.

Campagne de 1382. — Clisson bat les Flamands à Rosebec.

La sévérité inflexible de Clisson servit merveilleusement à faire rentrer dans les bornes du devoir les hommes d'armes et les écuyers qui venaient de rompre les liens de la discipline. Tranquilles sur ce point, les gens sages du conseil crurent couper court aux désordres, enfantés déjà par la mésintelligence des oncles du roi, en avançant l'époque de l'émancipation de Charles VI : le duc d'Anjou ne put s'y opposer. Un motif semblable fit décider qu'on procéderait sans délai au sacre du roi. L'approche d'une cérémonie auguste, regardée ordinairement comme le prélude d'un avenir prospère, semblait alarmer les esprits au lieu de les calmer. Le connétable, ayant pris le petit nombre de soldats rassemblés dans Paris, s'assura de la route de Reims, que des partis armés interceptaient audacieusement, et mena le monarque jusqu'au lieu de sa consécration : c'est ainsi que saint Louis, menacé par des rebelles, arriva à Reims sous la

protection d'un autre connétable, Mathieu de Montmorency. On étala dans cette cérémonie toute la pompe dont ce siècle était susceptible: Olivier, le baron le plus opulent du royaume, se fit remarquer par son faste. Selon l'usage, un festin d'apparat suivit la cérémonie du sacre : le roi était assis au banquet avec les princes de sa famille; Clisson lui servit les plats, armé de pied en cap, et monté sur un haut destrier. La capitale célébra l'heureux événement du sacre par des réjouissances. La chevalerie composa des tournois : Clisson s'abstint de rompre des lances, ce qui prouverait que les grands officiers de la couronne commençaient à sentir qu'ils pouvaient compromettre la dignité de leur caractère en livrant leur personne aux hasards d'un combat simulé, où souvent l'adresse triomphait du courage.

Clisson, exerçant la charge de connétable, la première de l'Etat, aurait pu chercher à gagner l'affection du duc d'Anjou, afin de parcourir sans obstacle la vaste carrière ouverte à son ambition; telle ne fut pas sa conduite : il s'unit étroitement à Louis de Bourbon et à Enguerand de Couci, les sages de l'époque, pour arrêter les oncles paternels du roi dans leurs funestes écarts. Grâce aux efforts de ce noble triumvirat, le royaume, quoique agité dans l'intérieur, prit aux yeux de l'Europe une attitude si respectable, que Montfort, désespérant de se soutenir dans le duché sans l'agrément de la France, rompit les liens qui l'unissaient aux Plantagenet, et demanda comme une faveur de conclure une paix définitive : il vint à Paris et rendit hommage au roi, le 27 septembre 1381. Ce prince saisit une occasion aussi favorable pour obtenir quelque arrangement de Clisson, dont l'animosité lui paraissait encore plus redoutable depuis que ce vassal exerçait la plus haute charge de l'Etat. Cette alliance, ou plutôt cette réconciliation, se con-

somma par un traité authentique signé le 10 juillet 1381 : le connétable jura d'être *bon*, *vrai et loyal allié de Montfort*, contre tous, excepté le roi de France; le duc, de son côté, jura d'être *bon*, *loyal seigneur*, *et allié bienveillant de Clisson*.

Le connétable continua à déployer une énergie soutenue, et redoubla de soins pour rallier autour du trône les vrais amis de la patrie, afin de la garantir des dangers auxquels l'exposait la coupable incurie des trois régents qui présidaient à ses destinées. Le jeune souverain manifestait dans ses jeux une ardeur martiale. Charles V, peu de temps avant sa mort, le mit à une épreuve digne d'un roi de France. Ayant fait placer devant son fils un riche diadème à côté d'un casque sans panache et sans ornement, il lui permit de choisir entre ces deux présents : le jeune homme se précipita sur le casque ; il voulut que désormais une armure complète fût suspendue aux colonnes de son lit : chaque matin c'était le premier objet qui frappait ses regards. On conçoit que, devenu roi, il dut distinguer principalement celui qui succédait à la gloire et à la dignité de Duguesclin. La guerre vint offrir à Olivier les moyens de justifier l'espèce d'admiration que Charles VI professait pour son expérience dans l'art militaire.

Les Flamands, toujours féroces et indomptables, auraient eu besoin d'être régis par un prince appliqué, ferme et vigilant. Louis III de Mâle ne brillait par aucune de ces qualités ; prodigue, livré à ses plaisirs, il ne mettait aucune mesure dans la levée des impôts : il s'ensuivit des contestations fort orageuses entre le comte et ses sujets ; elles amenèrent une insurrection, qui éclata à l'instigation de la classe du tiers-état, bien plus nombreuse et bien plus riche que celle de la noblesse. Les troupes du souverain ne purent tenir contre les

rebelles, et lui-même se vit poursuivi avec acharnement. Un jour le danger le contraignit de se jeter dans la chaumière d'une pauvre femme demeurant au bout d'un des faubourgs de Gand : « Me connaissez-vous? lui demanda-t-il tout éperdu.—Oui, seigneur, répondit-elle; j'ai plusieurs fois demandé l'aumône à la porte de votre palais. » Cette femme le cacha dans le lit de ses enfants. (Meyer.)

Louis de Mâle, vassal de Charles VI, et beau-père du duc de Bourgogne, devait naturellement chercher un refuge en France, et y trouver des défenseurs. Les Flamands sommèrent le roi en termes ridicules d'expulser de ses terres le fugitif, menaçant le monarque de leur colère, en cas de refus. La guerre fut donc décidée, on s'y prépara de part et d'autre. Clisson présida à toutes les dispositions; il possédait cet esprit d'ordre et de détail si rare à cette époque, et que l'on aurait pu croire incompatible avec son caractère bouillant. De leur côté, les Belges prirent les mesures les plus convenables pour résister aux armes de la France : ils montraient une résolution courageuse, accompagnée néanmoins d'une jactance qui dégénérait parfois en démence.

Au moment de l'insurrection, les Flamands choisirent pour chef Piètre Dubois : celui-ci, ne pouvant supporter seul un si pesant fardeau, désigna à ses concitoyens Philippe Artevelle comme capable de le seconder dans ses fonctions. On élut en tumulte Philippe Artevelle, fils de celui que les Gantois avaient massacré en 1342; il prit le titre de régent de Flandres. La fin tragique de son père ne le rendit pas plus sage : on remarquait en lui moins de courage que d'audace, l'instinct lui tenait lieu de talents. Il réussit à capter la faveur des basses classes, et devint en peu de temps si puissant, que Piètre Dubois crut devoir lui céder le pas, sans

chercher à faire naître une rivalité dont les suites pouvaient devenir fatales à la cause commune. Ce Piètre Dubois, très-riche marchand de laine, était un homme de sang, qui, tout en défendant les droits du peuple, pensait qu'on ne pouvait le conduire que par la terreur : « Soyez fier et cruel, disait-il sans cesse à Artevelle, les Flamands veulent être menés ainsi : on ne doit tenir compte de la vie des hommes, ni en avoir plus de pitié que des alouettes qu'on prend dans la saison pour les manger. » (Froissard.) Ce Louis de Mâle, contre lequel la Flandres se soulevait, n'avait jamais manifesté de pareils sentiments à l'égard de ses sujets. Artevelle se montra docile à ces leçons : le premier acte de son autorité fut d'ordonner le massacre de douze vieillards qu'on lui signala pour avoir dirigé le rassemblement populaire au milieu duquel Jacques Artevelle fut mis en pièces. Philippe organisa la Flandres en confédérations subdivisées par profession. Chaque ville dut fournir un contingent proportionné à sa population et à ses manufactures : c'était le système féodal appliqué à une autre classe de gens. La chevalerie, ayant abandonné ses domaines, formait un corps de troupes assez respectable, et se tenait sur les frontières afin de favoriser l'entrée des soldats de Charles VI.

En France Clisson achevait l'organisation des forces destinées à poursuivre cette expédition : une masse considérable de féodaux composait le corps principal. Le connétable ayant ramassé tous les aventuriers, restes des compagnies licenciées, les replaça sous le joug de la discipline, et sut les y retenir : avant lui Duguesclin y était parvenu, par le respect et l'affection qu'il inspirait à ces hommes farouches; Olivier y parvint en déployant envers eux une inflexible sévérité.

Les légions seigneuriales accourues de toutes les pro-

vinces se réunirent, sous les murs de Paris, aux troupes soldées : le jeune monarque annonça l'intention de marcher à la tête de l'armée, voulant, disait-il, prendre de Clisson les premières leçons de la guerre. En vertu des prérogatives de sa charge, Olivier devait exercer le commandement suprême; il le céda au duc de Bourgogne, qui paraissait le lui envier : le connétable se réserva néanmoins la conduite des opérations; il s'adjoignit des hommes capables de le seconder, Enguerand de Couci, Louis de Bourbon, les maréchaux de Sancerre et de Blainville.

Le dix-huitième jour d'août 1382, Charles VI alla prendre à Saint-Denis l'oriflamme, qu'il remit ensuite à Pierre de Villiers, qui dans un âge fort avancé avait conservé tout le feu de la jeunesse. Clisson envoya d'abord quelques divisions qui se jetèrent dans Oudenarde, défendu contre les insurgés par la chevalerie de l'Artois : on distinguait, parmi ces bannerets, les sires de Wavrin, de Tilly, de Rebecque, de Bryas, de Sainte-Aldegonde, d'Aweroult, d'Allevaigne, de Waroquier, de Coupigny, de Tramecourt, du Bos, Nedonchel, de Croï, de Salperwick, de Canteleu, etc. Le gros de l'armée se mit en route le 15 du mois de septembre 1382.

Les Français, divisés en trois corps, atteignirent les frontières vers la fin d'octobre. Le connétable employa quinze jours à établir sa ligne d'opérations : il prit la ville de Lens pour point central; le roi et la réserve se portèrent sur cette place le 10 novembre 1382. Au bout de quelques jours de repos l'armée se rapprocha de Lille, où devaient se concentrer les milices du Hainaut et les partisans de Louis de Mâle. Une pluie continuelle dégradait les chemins : le trajet de Lens à Lille offrit de graves difficultés, on marchait dans la terre

délayée ; une brise glaciale succédait à l'eau qui tombait par torrents. Le jeune Charles VI supporta du plus grand sang-froid cette rude épreuve de la guerre, grâce à Clisson, qui soutenait sa résolution autant par son exemple que par ses discours. Les barons, au contraire, murmuraient hautement de ce que l'on exposait à de semblables fatigues un roi âgé de quinze ans; mais Charles VI écoutait les mâles exhortations d'Olivier bien mieux que les plaintes intéressées des courtisans : « Oil, oil, leur disait-il, qui oncques rien n'entreprint, rien n'acheva (1). » Enfin on arriva aux portes de Lille; l'armée traversa cette ville sans s'y arrêter, et alla camper à l'abbaye des Marquettes, près la Deule, rivière dont le débordement avait retardé la marche des troupes. Le roi trouva réunies sous les murs de cette cité les milices de la Picardie, du Hainaut et du comté de Flandres ; Clisson organisa ces diverses levées en divisions, et leur donna pour commandant quelque feudataire de haut lignage : outre les ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Berri, de Valois, de La Marche, de Bourbon, on voyait au premier rang le prince de Salm, le comte d'Albret, Jean de Hongrie, Florent de Hollande, Gaston de Castille, don Juan de Portugal, enfin Charles, duc de Lorraine, qui dans sa jeunesse combattit à Poitiers auprès du roi Jean. L'empressement que ces princes étrangers mettaient à partager les dangers de cette campagne d'hiver, attestait que les preux de la chrétienté ne cessaient de regarder la France comme une école de tactique et de vaillance.

Le conseil du roi mit en délibération s'il fallait commencer par forcer les passages de la Lys : on savait que ceux de Comines et de Warneston étaient défendus par

(1) Froissard, liv. II.

de nombreuses phalanges. Enguerand de Couci proposa d'abandonner la Lys, de se diriger par un mouvement de flanc vers Tournay, d'y sauter l'Escaut, et d'entrer par ce point dans le cœur du pays. Olivier combattit cette opinion en disant qu'il semblait plus sage de franchir la Lys et de marcher ensuite sur Ypres, Bruges et Gand, les principaux foyers de l'insurrection.

Le connétable partagea l'armée expéditionnaire en trois corps bien distincts, qui devaient s'échelonner et se réunir dans le cas où les Belges opposeraient des obstacles trop sérieux aux efforts des premières divisions. Si l'on en croit les détails donnés par le moine de Saint-Denis, contemporain de Charles VI, et bien plus véridique que Froissard, le troisième corps fut chargé de garder les bagages, les malades et les chevaux de toute l'armée : il se formait de 200 hommes d'armes et de 2,000 archers ou varlets; on voyait à sa tête le comte d'Artois, les sires d'Harcourt, de Châtillon, de Saint-Pol, et Miles Dormans, évêque de Beauvais et chancelier de France. Tout propriétaire de fief devait le service militaire, aucune profession n'en dispensait. Le corps du centre, au milieu duquel marchaient Charles VI et le duc de Bourgogne, regardé comme généralissime, se composait de 5,000 hommes d'armes (20,000 soldats), 4,000 arbalétriers communaux, et 6,000 Génois. Depuis Philippe-le-Bel la France tenait à sa solde quelques bandes de ces Italiens. Ceux-ci étaient encore commandés par l'aîné de la maison de Grimaldi, si fertile en guerriers valeureux.

L'avant-garde, formée de l'élite de la chevalerie, suivait les ordres d'Enguerand de Couci, à qui on donna pour lieutenants le maréchal de Sancerre, les sires de Rohan, de Saimpi, d'Albret, d'Aci, Raoul de Renneval, de Saint-Just, Arthur de Hesdin, Bourdes, Lon-

gueville, de Sully, de Lestouet, Olivier Duguesclin, frère de Bertrand, La Trémouille, Maurice de Trésiguidi. L'avant-garde se faisait précéder du sire de Rambure, qui ouvrait les chemins avec 1,000 travailleurs. Le premier corps était spécialement chargé d'emporter le pas de Comines; le connétable voulut l'accompagner, jaloux de diriger une opération qui devait décider du sort de la campagne.

Les Français s'ébranlèrent une seconde fois, le 3 novembre 1382. L'arrière-garde fit halte au-delà de l'abbaye des Marquettes; les deux premiers corps s'avancèrent en se déployant dans la plaine du Quesnoy: celui du roi s'y arrêta. Clisson, à la tête de l'avant-garde, poursuivant sa route, joignit la rive droite de la Lys, et la remonta jusqu'à Comines: le pont était rompu, et le passage défendu par 9,000 hommes, que commandait Piètre Dubois. On apercevait sur la rive opposée ce chef, la hache à la main; il provoquait les Français par de grossières injures. Quoique le pont fût coupé, le connétable tenta cependant de passer soit sur les débris des arches, soit à travers la chaussée brisée: il s'y élança un des premiers, afin de donner l'exemple aux siens; mais une grêle de traits abattit tous ceux qui l'accompagnaient. Jugeant le passage impraticable sur ce point, il dépêcha le sire de Bourdes au duc de Bourgogne pour l'exhorter à ne pas se porter en avant, attendu que des obstacles matériels l'empêchaient d'avancer: « D'où vient cette rivière? demanda le connétable aux gens du pays qui l'entouraient. — De Lisbourg, lui répondit-on. — Puisqu'elle a un commencement, nous la passerons bien. » Il voulait dire qu'en remontant vers sa source on finirait par rencontrer un gué, puisque le nombre des affluents diminuerait graduellement. Ceci est tout simple: cependant les historiens modernes ont interprété d'une

toute autre manière les paroles de Clisson, rapportées par Froissard.

Olivier resta de sa personne en face de Comines, déterminé à rebâtir le pont à quelque prix que ce fût ; il détacha les sires de Saimpi, de Rohan, de Malestroit, de Roye, de Belleperche, avec 1,500 hommes, en les chargeant de sonder la rivière au-dessus de lui jusqu'à l'embouchure de la Deule.

Saimpi et les autres explorateurs se trouvèrent en moins d'une heure hors de vue de Clisson et des Flamands de Comines, qui observaient soigneusement les démarches des Français. Leurs recherches furent sans résultat ; les eaux, très-hautes dans ce moment, couvraient les gués; enfin ils revenaient tristement au camp, lorsque quelques barques s'offrirent à leurs regards. Ayant remonté la Deule depuis Lille, elles étaient entrées dans la Lys : ces barques portaient les bagages de l'armée. Saimpi, frappé d'une heureuse inspiration, les arrête, et imagine de les réunir pour établir un pont de bateaux : le banneret se jette dans une de ces barques, assez fragile, y plante son pennon, et atteint la rive opposée, en compagnie de neuf chevaliers ou écuyers ; il attache ensuite de fortes cordes aux arbres qui bordaient la grève, et renvoie l'esquif. Les autres chevaliers ont vu que Saimpi avait franchi la rivière : ils se précipitent sur leurs barques pour aller le rejoindre ; mais ces frêles moyens de transport, surchargés par la foule de ces bouillants guerriers, menacent de s'engloutir avec eux : le secours des cordes devient indispensable. Grâce à cet auxiliaire, on maintient les embarcations en travers de la rivière, sans crainte qu'elles soient emportées par le courant. Enfin, au bout de deux heures de travail, Saimpi et les siens ont tous passé la Lys avant la nuit.

Le connétable, instruit vaguement de ce qui se pratiquait sur la rivière, à une lieue de lui, envoya le sire de Rieux pour s'assurer du fait. Le banneret, joyeux de remplir un pareil message, part comme un trait, suivi de quarante chevaliers; il arrive au moment où les derniers Bretons allaient toucher le bord opposé : oubliant sa mission, il abandonne son cheval à ses écuyers, prend une barque, et rejoint ses compagnons d'armes. Le sage Louis de Sancerre avait d'abord voulu empêcher Saimpi de se hasarder dans une pareille entreprise; mais, l'y voyant engagé, il crut que l'honneur lui faisait une loi de partager le danger. Ce baron se mit dans un batelet qui pouvait contenir à peine trois personnes, et franchit la Lys avec les sires de Renneval et de Hangest. Cependant la violence du courant finit par désunir les barques et en entraîna la majeure partie, de sorte que tous ces imprudents chevaliers se trouvaient étrangement compromis; car, séparés de l'armée, ils ne pouvaient en recevoir aucun secours, et les Flamands de Piètre Dubois ne devaient point tarder de les apercevoir.

Clisson, informé de l'événement, jugea Saimpi et les autres chevaliers perdus sans retour : afin de retarder leur ruine et d'inquiéter les Flamands, il fit entrer dans l'eau les archers génois, en leur prescrivant d'exécuter sans interruption des décharges de traits; lui-même s'avança, à la tête des travailleurs, sur les débris du pont, afin de le rétablir. Cette manœuvre réussit : les Flamands, ainsi occupés de front, ne se doutaient point de ce qui se passait sur leur flanc ; mais la terreur d'Olivier augmenta bien davantage lorsqu'on lui montra les audacieux Français, qui s'avançaient bannières déployées le long de la rivière, pour aller attaquer les Belges postés à Comines, et six fois plus nombreux. Le connétable accusait Sancerre et lui-même de la ruine de ces vaillants

hommes, qui marchaient à une perte certaine : c'était l'élite de son armée. « Ah! Rohan, ah! Saimpi, ah! Laval, ah! Rochefort, s'écriait-il en courant sur le rivage, je ne vous reverrai plus! »

Les ennemis, aussi étonnés que le connétable, restèrent pétrifiés à cet aspect. Piètre Dubois fut d'avis d'attendre les Français; son camp s'étendait sur le revers d'un coteau : le chef des Flamands craignait, en abandonnant ses quartiers pour aller au-devant de Saimpi, de laisser à Clisson la faculté de franchir le passage du côté du pont, et de le prendre en queue pendant que les autres bannerets l'attaqueraient de front. La nuit le surprit dans cette perplexité : on garda de part et d'autre ses positions respectives. Les Français de Sancerre, comprenant la grandeur du danger qui les menaçait, restèrent dans les marais, debout, le casque en tête et l'arme au poing, sous une pluie continuelle. Saimpi et quatre de ses écuyers quittèrent seuls leurs rangs, pour tâcher d'observer au milieu des ténèbres les mouvements de l'ennemi. Pendant cette nuit si terrible, Clisson, n'ayant qu'une seule pensée, celle de sauver les bannerets si malheureusement engagés, redoubla de soins afin d'exciter le zèle des travailleurs découragés, et fit des efforts inimaginables dans le but d'établir une espèce de chaussée au moyen des débris du pont, rassemblés péniblement. De son côté, Piètre Dubois et ses lieutenants décidèrent d'aller fondre sur les Français, bien avant le jour, afin de les accabler sans leur donner le temps de se reconnaître. Les chefs flamands avaient appelé au conseil une espèce de devineresse, nommée Marie Gertrude, amazone ignoble, mais qui n'était pas dépourvue d'énergie. Gertrude promit de paralyser les bras des Français au moyen de ses maléfices, et de leur ôter la faculté de se servir de

leurs armes : elle s'offrit de marcher à la tête des assaillants. Les Flamands, sous la conduite de cette femme, se mirent en route. Le vigilant Saimpi, qui s'était coulé le long de la Lys, les entendit s'avancer; il revint avertir les autres chevaliers. Outre Saimpi et le maréchal de Sancerre, on distinguait parmi eux les sires de Rohan, de Montmorency, de Rieux, de Malestroit, de Laval, de Longueville, Olivier Duguesclin, de Chambord, de Bellièvre, Desbarres, Renaud de Thouars, Pousanges, Rochechouart, Gauthier du Parc, Angest, Beaumanoir, Châteaumorand, Robert de Damas, de Saint-Priest, Robert de Chalus, Gaucher de Passac : ces six derniers faisaient partie de l'hôtel du duc de Bourbon.

Ces Français résolurent de former un épais bataillon, faisant face de tous côtés, en se rapprochant le plus possible de la rivière, de manière que le flanc droit ne pût être tourné : ils se servaient d'une arme terrible, adoptée depuis dix ans; c'était une épée beaucoup plus forte que les anciennes, aussi effilée, et d'une trempe supérieure : on les nommait communément *fer de Bordeaux* (1), parce qu'elles se fabriquaient dans cette ville; les chevaliers la maniaient avec une adresse surprenante, et en usaient pour frapper l'ennemi aux endroits les plus sensibles du corps.

Les Flamands, au nombre de 7,000, précédés de Marie Gertrude portant la bannière de saint Georges, patron des tisserands, volaient à une victoire, suivant eux infaillible. Ils trouvèrent les Français plus tôt que leurs chefs n'avaient cru les rencontrer; ils cherchèrent d'abord à les entourer, mais les ténèbres épaisses qui couvraient l'horizon rendaient impraticable l'exécution de ce dessein : on les reçut si vigoureusement, que quan-

(1) Froissard, liv. II.

tité des leurs restèrent sur place de ce premier choc : la devineresse fut tuée, en dépit de ses maléfices. Piètre Dubois, percé de plusieurs coups d'épée, tomba évanoui entre les bras de ses varlets, qui l'enlevèrent très-difficilement. Cet échec rebuta les Flamands : ils reculèrent quelques pas pour se former de nouveau en phalange serrée. Louis de Sancerre ne leur en donna pas le temps ; il se porta brusquement en avant : les Français deviennent à leur tour assaillants ; ils poussent à la fois les cris de cent bannières, et d'une force telle que le connétable les entend distinctement de l'autre rive : l'obscurité profonde qui enveloppait la scène l'empêchait de distinguer ce qui se passait, mais les cris lui apprirent que l'on en était venu aux mains. Clisson, regardant ces bruyantes clameurs comme le signal de la défaite des siens, dit à ceux qui l'entouraient : « Adressons au Ciel nos prières, puisque des obstacles invincibles nous empêchent de secourir nos malheureux amis. » Cependant, contre son attente, Louis de Sancerre et Saimpi battaient leurs adversaires. Les chemises de mailles que portaient les Flamands ne les garantissaient point des coups de la redoutable épée des Français : l'alternative de vaincre ou de mourir, l'espoir d'un beau triomphe, avaient doublé la force des chevaliers. Les Flamands, épouvantés de se voir attaquer par des hommes qu'ils ne doutaient point d'accabler sans peine, hésitent, reculent au milieu des gémissements de leurs gens : les Français les suivent dans ce mouvement rétrograde, sans se désunir. Enfin la première clarté du jour leur montre non-seulement les avantages qu'ils avaient remportés en deçà de la rivière, mais encore ceux que Clisson venait de s'assurer au pont de Comines. Le connétable, ne pouvant supporter la pensée d'être réduit à n'offrir que des vœux stériles à ses braves compa-

gnons d'armes, avait donné une troisième fois le signal de l'attaque du pont, en permettant à chacun de tenter le passage de la rivière, même à la nage, si on le jugeait praticable; une partie de l'avant-garde adopta ce moyen, et atteignit l'autre bord. Olivier sauta sur les ruines des arches, et s'y maintint; ses soldats entraînèrent des poutres à force de bras, et les lancèrent au travers. Clisson, ayant surmonté tous les obstacles, parvint à la rive opposée au milieu d'une grêle de traits; il fit entendre à son tour le cri de sa bannière, auquel répondit le victorieux Sancerre; il envahit enfin Comines et tailla en pièces les Flamands, qui voulaient y mettre le feu : c'est sur les cadavres des ennemis qu'il opéra sa jonction avec Saimpi, dont les soldats allaient expirer de fatigue et de faim après le glorieux combat qu'ils venaient de livrer contre la troupe de Piètre Dubois.

Clisson envoya plusieurs écuyers annoncer au duc de Bourgogne que le pas de Comines avait été forcé : le corps du roi se mit en mouvement, laissa derrière lui les malades ainsi que les bagages, et franchit à son tour la Lys. L'armée française réunie s'avança vers Ypres sur plusieurs colonnes; une extrême avant-garde, commandée par le sire de Sainte-Croix, éclairait la marche en explorant les défilés. Les habitants d'Ypres essayèrent de se défendre; mais, effrayés de la résolution que l'on mettait à les forcer, ils ouvrirent leurs portes. Le roi prit gîte dans la ville : l'armée s'établit une lieue au-delà, sur l'embranchement des trois routes de Courtray, de Gand et de Bruges. Le connétable se borna, pour le moment, à cette démonstration préliminaire.

Cependant les Gantois, étonnés de la marche des Français, que le débordement des rivières et l'intempérie des saisons n'arrêtaient point, mandèrent à Philippe Artevelle de lever le siége d'Oudenarde, et de se hâter

de couvrir leur ville. Artevelle obéit : ayant laissé une division pour continuer le blocus, il se dirigea vers Gand, suivi de 25,000 hommes, en longeant l'espace de terrain resserré entre l'Escaut et la Lys. On sait qu'à la fin de l'automne les oiseaux de proie changent de parages pour échapper aux rigueurs de l'hiver. Le matin qu'Artevelle leva ses quartiers, une nuée de corbeaux vint du côté d'Oudenarde, et se mit à voltiger sur la tête des Belges : les assiégés qui garnissaient les remparts regardèrent ceci comme un prodige, et crièrent à leurs ennemis : « Allez, allez chercher la mort, vous servirez de pâture aux corbeaux : les voyez-vous? ils vous conduisent où vous devez trouver le trépas (1). » Artevelle, réuni dans la capitale de la Flandres aux chefs de la révolte, forma un plan de campagne pour résister aux Français : lui et ses collègues en arrêtèrent les dispositions avec toute la légèreté et la présomption d'hommes aveuglés par la passion et étrangers au métier des armes. Ils ne doutaient point de conquérir la France entière, et déjà s'en partageaient les provinces, comme l'empereur Othon fit la veille de la bataille de Bouvines. Le début fut d'envoyer Jacques Hennequin défier le roi de France en termes grossiers; mais l'objet principal de cette mission était d'examiner la position de l'ennemi. Artevelle tira de la seule ville de Gand 10,000 soldats; au moyen de ce contingent, il forma une masse de 50,000 hommes, qu'on devait conduire au-devant des Français; il attendait pour s'ébranler le retour d'Hennequin : celui-ci arriva au bout de trois jours; il ne cacha point au conseil que l'ordre le plus parfait régnait dans l'armée de Charles VI, que les généraux et les soldats lui avaient paru résignés à supporter patiemment les rigueurs de la

(1) Flandria Gallicana, liv. III.

saison pour mener l'entreprise à une heureuse fin. Ce rapport surprit Philippe Artevelle : son assurance disparut à l'aspect d'un danger qu'on avait bravé hautement, parce qu'il semblait encore très-éloigné. Artevelle essaya même de communiquer ses craintes aux Gantois en leur montrant, dans un discours fort éloquent, la grandeur du péril auquel ils s'exposaient : cet homme finit cette singulière harangue par annoncer qu'il partait à l'instant même pour aller presser la venue des 12,000 hommes, promis par les villes d'Anvers et de Malines ; mais les Gantois s'opposèrent à sa sortie. Voyant qu'il ne pouvait échapper, Artevelle rappela toute sa résolution, et fit succéder une nouvelle jactance à ce mouvement passager de pusillanimité. Piètre Dubois, que les revers n'abattaient point, s'était jeté dans Bruges après le combat de Comines. Enfin l'armée flamande sortit de Gand, et se dirigea sur Courtray, franchit la Lys dans cette ville, descendit la rivière jusqu'à Harlebec et prit position sur un plateau, défendu de tous côtés par des bouquets de bois et par des ravins profonds. De ce lieu redoutable Artevelle pouvait observer ses adversaires, et s'élancer pour leur couper la route de Gand. Le connétable, instruit du mouvement décisif opéré par les Belges, sortis de leur capitale, se hâta de lever le camp de devant Ypres, et se porta à leur rencontre en traversant la plaine de Rollen ; il vint concentrer ses forces en avant de Rosebec, en face de l'ennemi. En adoptant pour guide le récit de Froissard, on pourrait confondre le Rosebec qui donna son nom à la sanglante bataille, avec un autre village appelé de même, situé à deux lieues d'Ypres, sur la route de Rollen : le Rosebec dont il s'agit se trouve à six lieues d'Ypres, à dix lieues sud de Gand, à une de la Lys, et à égale distance de Deinse et de Harlebec. Le mercredi, 26 novembre 1382,

Olivier de Clisson, accompagné de l'amiral Jean de Vienne et du sénéchal de Langres, généraux expérimentés, alla reconnaître les Belges, à la faveur d'un épais brouillard; il s'approcha fort près de leurs retranchements, et put juger de la contenance de ce ramas de soldats improvisés : le connétable et ses deux lieutenants caracolèrent long-temps devant eux dans la plaine; enfin une grêle de traits le contraignit à se retirer : Olivier revint au camp. « Chier sire, dit-il au roi en l'abordant, nous venons de voir les Flamands; les varlets seuls de l'armée les battroient. » (Froissard, liv. II.)

Comme on l'avait prévu, les Flamands n'abandonnèrent pas leur excellente position; il fut décidé qu'on tenterait le lendemain de les y forcer : en conséquence, on fit les premières dispositions du combat. Un conseil, auquel assistèrent les principaux barons, fut tenu en présence du roi: on convint de placer le jeune monarque au centre de la grande bataille, composée de 12,000 féodaux; le prince seul devait rester à cheval; huit preux de haut lignage se chargèrent de garder le roi, et de tenir la bride de son destrier : on voulait que Charles VI présidât à l'action, sans être exposé néanmoins à tomber entre les mains des Flamands ; chacun savait trop bien ce qu'avait coûté la prise du roi Jean. Ces huit chevaliers furent Raoul de Renneval, Le Bègue de Villaines, le sire de Pommiers, Enguerand de Hesdin, le vicomte d'Acy, Gui de Baveux, Nicolas de Pennet, Guillaume de Bourdes. Pierre de Villiers, portant l'oriflamme, devait marcher en avant du prince, assisté de Robert de Bayeux, de Maurice de Saucour, de Gui de Trésiguidi et du sire de Hangest.

Le conseil se sépara dès qu'il fit nuit : chaque banneret se retira dans sa tente. Charles VI retint auprès de lui Clisson : « Feu monseigneur mon père, dit-il,

vous aimoit sur tout autre et se fioit en vous; et pour l'amour et grande confiance qu'il avoit en vous, je voudrois bien vous avoir demain delez moi (derrière moi), en ma compagnie, et vous prie de vous démettre pour ce jour-là de l'office de connétable, le cédez à un autre pour que vous restiez delez moi. » Voilà les propres paroles que Froissard et l'anonyme de St-Denis prêtent à Charles VI; comment doit-on les interpréter? faut-il les regarder comme une preuve de la confiance que le jeune roi avait en Clisson, ou bien doit-on regarder ce discours comme étant dicté par le duc de Bourgogne, qui, jaloux d'Olivier, voulait le réduire à un rôle nul, afin de réserver à lui seul l'honneur de la journée? La réponse du connétable nous confirmerait dans cette opinion : « Chier sire, dès le commencement de la campagne, l'armée est accoutumée de se voir conduite par moi; que dirait-elle si l'on ne me voyait plus à mon office dans un beau jour de bataille? je suis certain qu'il en arriverait mal à vos affaires. » Le roi et ses oncles approuvèrent ces motifs : Clisson demeura libre de continuer ses fonctions de connétable; Charles VI le congédia en lui disant : « Au nom de Dieu et de saint Denis, faites votre office; je ne vous en veux plus parler. »

Les Flamands avaient vu écouler la journée sans combattre; ils en éprouvaient un vif regret : rien ne leur commandait de prévenir un ennemi égal en force, bien mieux armé et surtout plus habile. A défaut d'expérience militaire, les Flamands se laissaient guider par l'instinct; on voyait régner parmi eux un ordre grotesque, mais régulier; ils étaient divisés par professions, par villes, et revêtus des habits affectés à chaque métier; leurs diverses sections avaient pris pour étendards les bannières de plusieurs saints, les uns patrons des tis-

serands, les autres des vanniers, des marchands de poisson, etc., etc. Les barons et les gens de souche féodale, ayant seul le droit de se servir d'armes, les avaient toutes emportées en se jetant dans Oudenarde; les artisans manquaient principalement de cuirasses: ils fabriquèrent à la hâte des cuissards et des chapeaux de fer battu, car les casques demandaient trop de temps à confectionner; ils se pourvurent de piques, de haches, de bâtons ferrés, et de maillets fixés au bout de manches très-longs. Les insurgés placèrent à l'entrée de leurs retranchements des bombardes qui lançaient des quartiers de pierres et des morceaux de fer : ces machines se mettaient en mouvement au moyen d'une détente mécanique, et non par l'explosion du salpêtre, comme on le croit communément. Les Français traînaient aussi avec eux un assez grand nombre de ces bombardes.

Serrés autour de leurs chefs, les Flamands écoutaient avidement des harangues grossières : ils regardaient Artevelle comme un homme inspiré, et recueillaient ses moindres paroles. « Je veux, disait-il sans cesse, je veux que l'on tue tout, je veux que l'on n'épargne pas un seul noble : nous ferons grâce au roi, c'est un enfant, il va où on le mène; nous le conduirons à Gand, et nous lui apprendrons à parler flamand. Je vous le répète, il faut tuer tous les nobles : soyez persuadés que les villes de France vous en sauront gré (1). » La tourbe s'animait à ces discours, et s'enflammait à l'idée de massacrer en entier la chevalerie française. Des motifs bien différents soutenaient l'ardeur des preux réunis sous les bannières de Charles VI; c'était le désir de venger 20,000 de leurs ancêtres taillés en pièces par

(1) Buzelin, Meyer, et tous les historiens de Flandres.

ces mêmes Flamands dans ces mêmes lieux, l'espoir de se signaler sous les yeux du roi, enfin l'impatience de faire sentir la pesanteur de leurs coups à des ennemis dont ils savaient ne devoir attendre aucun quartier. A ces motifs, capables d'enflammer tous les hommes, venaient se joindre des idées religieuses non moins puissantes. Les Flamands passaient pour schismatiques; en se révoltant contre leur souverain ils s'étaient déclarés partisans de l'antipape Urbain VI (1). Quoique l'enthousiasme populaire parût unanime dans toute la Belgique, il existait parmi ses habitants des mésintelligences qui entravèrent leurs opérations : ceux de Bruges et de Furnes menaçaient d'abandonner la cause de la ligue. Jacques Herselan, capitaine brugeois, se mutila lui-même les deux pieds, afin d'être dispensé de prendre part au combat : il revint à Gand pour soigner ses blessures (Buzelin).

Le roi d'Angleterre avait promis d'envoyer 10,000 hommes de ses meilleures troupes, ainsi que plusieurs généraux capables de diriger ces nouvelles levées; mais la division annoncée n'arriva point, 100 archers anglais seulement débarquèrent à l'Ecluse. L'absence des secours promis par Richard II porta le découragement dans l'âme des Flamands : Artevelle essaya de raffermir leur résolution, naguère si démonstrative. Dès que la nuit fut venue, il réunit les principaux chefs et leur fit servir un banquet splendide, à l'issue duquel il pérora longuement : « Cessez, leur dit-il, de regretter l'absence des Anglais : ces étrangers se seraient attri-

(1) Tout le monde ne regardait pas Urbain VI comme un antipape, néanmoins il passait pour tel aux yeux de la majeure partie de la chrétienté; l'Italie et l'Irlande le reconnaissaient pour véritable pontife. Clément VII, son compétiteur, rangea sous son obédience la France, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne.

bué tout le mérite du succès et nous auraient ravi la gloire de pouvoir nous compter parmi les plus redoutables guerriers de l'univers, comme nous en mériterons le titre après la défaite totale des Français. » Ces paroles, jointes aux liqueurs prises immodérément, ranimèrent le courage de ses compagnons; ils se séparèrent les esprits exaltés, et bien convaincus que le lendemain serait pour eux un jour de triomphe: les Belges s'abandonnèrent au sommeil en toute sécurité. Artevelle se retira dans sa tente, en compagnie d'une devineresse qui exerçait sur lui un ascendant prodigieux : l'armée entière la regardait comme une femme surnaturelle. A peine le chef des Flamands goûtait-il le repos, que les gardes vinrent l'en arracher pour l'avertir que les Français s'avançaient dans le dessein d'attaquer. Artevelle se porta sur-le-champ au bord des fossés: ses yeux ne purent rien distinguer, à cause des épaisses ténèbres qui enveloppaient le camp; mais il entendit un tumulte formidable, un fracas d'armes mêlé de cris plaintifs, semblables à ceux que poussent dans la mêlée les hommes atteints du coup fatal : tout ce bruit sinistre partait du Mont-d'Or, qui s'élevait en face des lignes des Flamands. Artevelle dépêcha plusieurs de ses gens pour s'assurer de la cause de ce tumulte, qui lui paraissait d'autant plus extraordinaire que pas un seul peloton n'occupait le Mont-d'Or. Ses envoyés sortirent des retranchements, s'approchèrent de la montagne; mais ils ne virent que des moulins abandonnés, et plus les explorateurs avançaient, plus ces clameurs s'éloignaient d'eux. Ces gens rentrèrent au camp, et firent leur rapport : Artevelle regarda cet étrange événement comme le présage certain de la destruction entière des nobles de France (1).

(1) Froissard, Meyer, Buzelin.

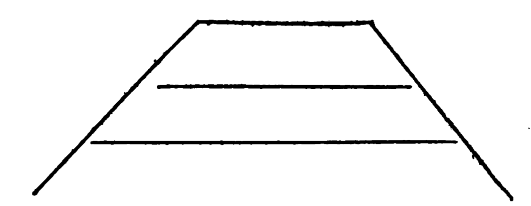
Au lever de l'aurore, Charles VI se fit dire la messe sur l'autel portatif : les chefs et les soldats assistèrent à la cérémonie dans le plus profond recueillement, en implorant la protection du Tout-Puissant. Les chroniques font observer que les Flamands négligèrent ce devoir, auquel les armées ne manquaient jamais.

Le jour avait paru (27 novembre 1382) : le temps s'annonçait moins effroyable que la veille; la pluie, qui tombait sans discontinuer depuis un mois, venait de cesser, laissant après elle un brouillard aussi épais que glacial. Le connétable s'empressa de ranger l'armée en bataille ; il la divisa en cinq corps : le principal fut celui du centre, où se trouvaient le roi et l'oriflamme, avec les comtes de Flandres, de Lorraine, de Saint-Pol, les sires d'Entoing, de Montmorency, de Châtillon, de La Fère et d'Hangest. Le front du centre était couvert par une ligne d'avant-garde formée des Génois, et des Bretons à la tête desquels on distinguait Beaumanoir, Rieux, Laval, Rohan, Porrohet. L'aile gauche marchait sous la conduite d'Enguerand de Couci, à qui le connétable donna pour lieutenants le sire de La Trémouille et Miles de Dormans, évêque de Beauvais : ce prélat tenait la place que Philippe de Dreux, également évêque de Beauvais, occupait jadis à Bouvines. La droite obéissait aux ordres des maréchaux de Sancerre, de Blainville et de Jean d'Artois : les ducs de Bourbon et de Berri commandaient la réserve. Le connétable, placé en arrière du centre, dirigeait tous les mouvements; tandis que le duc de Bourgogne, décoré du titre de généralissime, recevait les rapports et veillait sur la personne de Charles VI.

Pendant qu'on rangeait l'armée en bataille, le jeune roi faisait des chevaliers : plus de 400 écuyers reçurent l'ordre en cette occasion. Les historiens contemporains

disent que les nobles renvoyèrent leurs chevaux pour combattre à pied : était-ce une règle générale de la tactique du temps, ou bien une mesure de circonstance qui faisait regarder la cavalerie comme plus embarrassante qu'utile sur un terrain fangeux et très-gras ? Toutefois Froissard assure que des gros de cavalerie soutenaient l'extrémité des deux ailes ; l'issue de l'événement justifie cette assertion.

Clisson avait disposé l'armée d'après des règles nouvelles : voulant cacher ses forces à l'ennemi, afin d'augmenter sa confiance et de l'engager à quitter la montagne, il ne présenta qu'un front très-étroit : les deux ailes se repliaient en arrière sur le centre, de manière à former avec lui deux angles très-ouverts représentant cette figure :



Grâce à cette disposition, il laissait les Flamands libres de s'étendre dans la plaine, et se ménageait en même temps la faculté de les envelopper par un mouvement simultané des deux ailes. Désirant attirer l'ennemi dans le vallon, le connétable résolut d'engager une forte escarmouche : en conséquence, il envoya, sur les neuf heures du matin, Beaumanoir à la tête de 3,000 hommes tâter les Flamands. Favorisé par un brouillard très-épais, Beaumanoir arrive jusqu'au bord des fossés sans être aperçu ; il franchit le ravin, et attaque vigoureusement les premières lignes :

celles-ci, éperdues, jettent l'alarme et reculent en désordre, laissant beaucoup de morts sur le terrain. Le banneret breton, emporté par la fougue de son courage, les poursuit chaudement et ne tarde pas de se trouver au milieu de l'armée ennemie : les Flamands allaient lui couper la retraite, mais Beaumanoir ne leur en laisse pas le temps ; il reprend le chemin de la plaine, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, saute le ravin, et rentre en rase campagne, se glorifiant d'avoir provoqué 50,000 hommes avec 3,000. Ce trait d'audace ne fut pas un exploit inutile, comme tant d'autres faits d'armes ; l'habile Clisson sut en tirer les avantages qu'il en espérait. Les Flamands, outrés de colère d'avoir été insultés par une poignée de soldats dans une position réputée inexpugnable, demandèrent à grands cris le combat. Artevelle, aussi inconséquent que tous les siens, s'ébranla sur-le-champ, et par un mouvement de flanc il porta toutes ses forces sur cette montagne appelée le Mont-d'Or, d'où partaient la nuit précédente tant de sinistres clameurs : une petite chaussée l'en séparait. Cette éminence se liait à la plaine par une pente insensible, et s'élevait en amphithéâtre vis-à-vis du corps de bataille des Français ; Clisson l'avait sans doute laissée libre dans l'espérance que les Flamands s'empresseraient de l'occuper pour fondre sur lui avec plus de facilité : le parti adopté par Artevelle justifia pleinement ces sages prévisions.

Dès que le connétable s'aperçut de la faute que l'ennemi venait de commettre, il fit sonner les trompettes et déployer l'oriflamme. Le beffroi de Deinse frappait alors midi : c'est le moment où les brouillards se dissipent. Au même instant où Villiers élevait l'étendard sacré, on vit disparaître comme par enchantement l'épaisse brume qui couvrait les campagnes ; le soleil le plus brillant éclaira

l'horizon : ses rayons, dardant avec force sur la bannière de France, en faisaient ressortir la couleur éclatante. En même temps une colombe, sortie de Courtray, se mit à voltiger devant Charles VI, et vint se poser sur le fer de lance de l'oriflamme.

Les deux armées différaient d'aspect : les Flamands, revêtus d'habits d'une nuance très-apparente, rangés par ordre de métiers, formaient un coup d'œil pittoresque; les Français, couverts d'armures resplendissantes, présentaient un front qui semblait inabordable. Artevelle se plaça au centre avec les Gantois; 60 archers anglais lui servaient de garde particulière. Les historiens belges disent que les Flamands portaient tous des lances très-longues et très-fortes; de sorte que l'agglomération de leurs bataillons ressemblait assez à une forêt. Enfin les Flamands de l'avant-garde assaillirent, comme des furieux, la première ligne du connétable, défendue par les Génois. Clisson fit appuyer ces bandes étrangères au moyen de plusieurs compagnies d'arbalétriers français.

Au bruit que ces deux corps occasionnaient en s'abordant, le jeune Charles VI demanda ce que signifiait tout ce tumulte : Le Bègue de Villaines lui dit que c'était le commencement de l'action. En entendant cette réponse, le prince pique son cheval pour aller, disait-il, *faire des mains ;* mais les barons commis à sa garde retiennent le destrier par le frein, et l'empêchent de s'élancer. Charles VI criait, s'agitait, suppliant qu'on le laissât combattre. Les chevaliers restèrent sourds à ses prières, et l'empêchèrent de s'enfoncer dans la mêlée : ils agissaient avec d'autant plus de sagesse en retenant cette fougue précoce, que dans le moment même les Flamands venaient d'effectuer une attaque générale. Voyant leur avant-garde repoussée, ils avaient voulu fondre sur le corps de

bataille. Ces cinquante mille hommes, entrelacés les uns aux autres par les bras, glissèrent du haut de la montagne, et vinrent heurter le front des Français, comme un rocher qui, détaché de la cime des monts, descend dans la plaine en entraînant tout sur son passage. Aucune puissance humaine n'était capable de résister à ce choc : les Français le soutinrent avec leur courage accoutumé, mais ils furent obligés de reculer, et le firent sans se désunir. Plusieurs chevaliers de distinction furent alors tués, entre autres Gui de Pontalier et le sire de Revel. Clisson sentit le danger, car il y eut un instant d'hésitation. Placé sur un tertre au centre de la ligne, dominant les combattants, le connétable animait les chevaliers par ses discours. D'une voix éclatante, il pousse le cri solennel : *Au roi! Montjoie Saint-Denis!* En même temps il s'élance vers les Flamands; le corps de bataille le suit, chasse l'ennemi et regagne le terrain perdu : l'équilibre se rétablit incontinent. Les Français et les Belges, transportés de cette fureur qui dans les combats change l'homme en bête féroce, se joignent, et, pied à pied, corps à corps, commencent une lutte sanglante dont le plus hardi ne pouvait prévoir l'issue. Les Flamands, descendus du Mont-d'Or, occupèrent un terrain qui formait la conque, de sorte que leur centre se plaça naturellement dans un bas-fond, tandis que les extrémités, plus élevées, cessaient d'être liées au corps de bataille, ce qui rompait d'une manière funeste l'ensemble de la ligne. Clisson, s'arrachant de la mêlée, accourut à l'aile gauche, formée en grande partie de cavalerie, et la conduisit contre l'extrême droite des Flamands. Enguerand de Couci, saisissant la pensée du connétable, répète le mouvement sur le point opposé. Dans ce moment on vit les deux ailes des Français traverser

les champs, la cavalerie à toute bride, et même un peu en désordre, dit Froissard. L'infanterie, enlevée par une ardeur mutuelle, la suit à la course. Enfin, Olivier et Couci viennent effectuer leur jonction en queue de l'ennemi, de sorte que les Flamands se trouvent enveloppés comme dans un enclos de mur : leur carré est assailli sur toutes les faces ; ils ne cherchent qu'à percer le front de cette bataille, qui, semblable à une muraille de fer, rendait tous leurs efforts inutiles. De moment en moment les Belges s'élançaient pour pénétrer jusqu'à Charles VI, qu'ils distinguaient fort bien à cheval, au milieu de cette plaine de casques et de boucliers. Cependant, abordés de divers côtés, bien loin de songer à attaquer, ils ne doivent plus penser qu'à se défendre. Les chevaliers, armés d'épées effilées, traversaient aisément leurs pourpoints et leurs chemises de mailles ; ils fendaient à coups de hache les grands chapeaux de fer des Flamands : « On aurait cru, dit Froissard, entendre tous les forgerons de Bruxelles et de Bruges frapper sur leurs enclumes. » Resserrés de plus en plus, les Flamands des ailes reculent, glissent des rebords de la conque, et retombent sur ceux du centre ; bientôt l'espace de leur ligne se rétrécit, bientôt il disparaît entièrement ; bientôt ces 50,000 hommes, qui dans le principe occupaient un terrain considérable, ne forment plus qu'un corps compacte au fond de cet entonnoir dont la cavalerie française borde le contour. Ces gens sont tellement pressés, qu'ils ne peuvent plus retirer leurs bras pour frapper ; ils reçoivent la mort à découvert, mais ils la reçoivent encore d'un air menaçant. Les bannerets, se rappelant qu'ils combattaient un ennemi résolu à n'accorder aucun quartier, se montraient insensibles à la vue d'un spectacle aussi hideux. Du centre de cette masse ainsi comprimée,

s'élevaient par intervalle des cris sourds et horribles; c'étaient les gémissements des malheureux étouffés par la pression. Cependant le connétable craignit que, par un effort désespéré, les Flamands ne pratiquassent une trouée, et dans ce cas on ne pouvait prévoir ce qui en adviendrait; voulant y obvier de bonne heure, Clisson fit ouvrir un passage à l'extrémité de la gorge. Les Belges de l'arrière-garde s'y précipitent sans réflexion, ne songeant plus qu'à sauver leur vie, et non à disputer la victoire. Leur situation devint encore plus affreuse, car les Français, ayant la faculté de se déployer, se jetèrent sur cette longue colonne de fuyards; ce ne fut plus qu'un massacre. Clisson laissa le sire de Couci sur la trace des Flamands, et revint au corps de bataille du roi, où les gens d'armes français contenaient avec beaucoup de peine les premières divisions d'avant-garde de l'ennemi. Les assaillants, ne voyant aucune possibilité d'échapper, faisaient des efforts incroyables pour parvenir jusqu'au jeune monarque : ils voulaient l'immoler, et venger leur trépas par cette mort illustre. L'arrivée d'Olivier releva la résolution des Français, qu'une pareille lutte commençait à lasser. Les Belges, rejetés dans la plaine, y trouvèrent tous le terme de leur vie; les uns tombèrent sous le fer des vainqueurs, les autres se noyèrent dans les canaux qui coupaient le terrain : il en périt plus de 20,000 (1).

Les Français, harassés de fatigue, las de frapper, couchèrent sur le champ de bataille, rangés comme pour soutenir un nouveau choc : Clisson l'ordonna ainsi, craignant sans doute que les Flamands échappés à la boucherie ne se ralliassent en opérant leur jonc-

(1) La chronique de Tramecourt dit 35,000.

tion avec Piètre Dubois campé en deçà de Bruges, et ne revinssent tenter une seconde fois le sort des combats : il ignorait encore que Piètre Dubois avait été *tué* dans un engagement soutenu contre le sire de Couci et le duc de Bourbon.

Le lendemain on apprit que les Flamands ne cherchaient qu'à se cacher dans les places fortes. Charles VI voulut parcourir le champ de bataille : nul autre n'aurait pu lui offrir un exemple plus terrible de la fureur des hommes ; les Flamands, étendus sur la terre, figuraient un carré long dont le centre recélait des monceaux de cadavres étouffés les uns sur les autres. Le roi se montrait curieux de voir le corps d'Artevelle : personne ne connaissait ce chef. On eut recours à un bourgeois de Gand qui avait été pris, criblé de blessures, et dont on avait bandé les plaies avec beaucoup de soin : c'était précisément un des meilleurs amis d'Artevelle. Des écuyers le conduisirent sur le lieu du carnage : il découvrit Philippe sous un tas de morts. On ne trouva pas une seule blessure apparente sur le corps du général flamand ; il avait été étouffé, *éteint*, comme dit la chronique. On le traîna par les pieds devant Charles VI. Le Gantois qui avait servi à cette recherche ne put contenir son indignation en voyant traiter sans égards les restes de son ami ; il se répandit en imprécations contre les Français, arracha ses bandages : le sang jaillit de ses blessures, et l'infortuné expira au bout de quelques instants. Les autres chefs flamands tués ce jour-là furent Jacob-le-Riche, Jean Hermann, Pierre Wandell, Guillaume Harlebec et Pieruche Zarin. (Buzelin, Chron. de Flandres.)

Telle fut la bataille de Rosebec, la plus extraordinaire sans contredit du moyen âge, en ce qu'elle fut livrée entre des guerriers expérimentés et des artisans

qui méconnurent toutes les règles de l'art militaire : c'était l'aristocratie combattant contre le tiers-état, la prudence contre la présomption, la valeur éprouvée contre le courage naturel. Plusieurs chevaliers se signalèrent par des traits d'audace, principalement Jean de Mornay, chambellan de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui, en récompense, lui fit une pension de 1,000 livres, somme considérable pour cette époque (1). La victoire remportée le 27 novembre termina l'expédition ; la majeure partie de la Flandres se soumit. La campagne avait été conduite par Clisson avec une prévoyance, une habileté qui seules en assurèrent le succès. Personne n'eut la prétention de lui disputer la gloire de l'avoir menée à une si heureuse fin. Le jeune roi lui en témoigna sa reconnaissance en termes chaleureux. Dès ce moment Clisson devint le personnage le plus puissant du royaume. Les oncles du roi virent pâlir leur influence, sans qu'il leur fût permis d'élever la moindre objection ; mais ils se promettaient d'accabler un rival aussi dangereux, lorsqu'il s'en présenterait une occasion. C'est ainsi que naquit cette inimitié entre le duc de Bourgogne et le connétable, inimitié dont les suites furent si fatales au vainqueur de Rosebec.

Pendant l'absence du roi, les Parisiens avaient arboré l'étendard de la révolte. Le commerce de la capitale prenait tous les jours une extension plus rapide : il devait cette prospérité subite à la protection spéciale de Charles V. Les marchands devinrent, par leurs richesses, une puissance rivale de la noblesse. Il se forma à cette époque, dans les divers pays de la chrétienté, une ligue contre les feudataires et contre tout

(1) Cour des Comptes de Dijon, année 1384. — Labarre, p. 42.

ce qui était seigneurial. En rapprochant plusieurs circonstances notables, on découvre aisément l'existence réelle d'un plan qui tendait à changer la face de l'ordre social par un soulèvement universel. Pendant que les Flamands s'insurgeaient contre leur souverain, en France les Parisiens faisaient main-basse sur le petit nombre de bannerets qui ne purent suivre le roi dans son expédition, et pillaient les maisons de ceux qui l'avaient accompagné. Les habitants de Tours, de Lyon, d'Orléans, de Chartres, de Bourges, imitèrent la métropole. Aussi Artevelle dit-il aux siens, au moment de la bataille : « Soyez persuadés que les villes de France apprendront avec une joie inexprimable la destruction des nobles (1). » A Londres, un forgeron, Tyller, à la tête de 100,000 ouvriers, imposait des lois au roi son maître, dépouillait les riches de leurs propriétés; en Allemagne, des insurrections éclataient à Francfort, à Leipsick, à Vienne, à Ausbourg, et préludaient à la déposition de l'empereur Wenceslas. Les papes luttaient contre un esprit de révolte sans cesse renaissant, et qui infestait toute l'Italie : naguère Rienzi avait voulu rétablir le tribunat dans Rome; Castracani, simple ouvrier, s'était érigé en souverain de Lucques, après avoir chassé les nobles et les particuliers les plus opulents. Il fallut qu'Urbain VI eût recours aux supplices pour effrayer les agitateurs conjurés contre lui; et, quelques années plus tard, un de ses successeurs, Jean XXIII, d'un caractère moins ferme, se vit déposé et jeté au fond d'un cachot. Mais, au milieu de tant d'excès, ce fut Paris qui se signala d'une manière toute particulière : cette ville se mit dans la triste position d'être obligée de souhaiter la honte des armes fran-

(1) Meyer. — Buzelin, 1re partie.

çaises ; elle reçut comme une calamité la nouvelle de la victoire de Rosebec. Dans cette crise il importait, pour le salut de l'Etat, qu'une main vigoureuse prît la direction générale des affaires en attendant que le roi fût en âge de gouverner. Clisson se plaça de lui-même à ce poste difficile : les oncles du roi ne purent s'y opposer, ils furent obligés de dévorer leur dépit et de remercier Olivier des services qu'il venait de rendre à la monarchie.

Le connétable conduisait à sa suite le jeune souverain, comme un pupille ; il traversa les provinces du nord, et ramena le roi à Paris : une nombreuse députation de la capitale vint au-devant de l'armée. Olivier ne permit pas qu'elle fût admise auprès de Charles VI : il entra dans la ville en vainqueur par une brèche nouvellement pratiquée ; il se faisait précéder d'une avant-garde de 800 hommes commandée par Louis de Clermont. Le connétable déploya en cette occasion toute la sévérité de son caractère ; il fit abattre six portes, et n'en laissa que six debout : de cette manière la capitale restait démantelée.

Les Parisiens avaient eu d'abord la pensée de ne pas recevoir Charles VI à son retour de Flandres ; le connétable voulut les mettre hors d'état d'exécuter jamais un semblable projet. Le jeune Charles VI approuva les mesures prises par Clisson, dont le zèle n'avait en vue que de consolider la puissance de son maître. Olivier se relâcha insensiblement de sa sévérité ; il intercéda même en faveur des Parisiens : ses bons offices leur valurent la remise des peines prononcées contre eux. Voulant reconnaître ce bienfait, la ville lui fit présent d'une très-belle maison, dite *le grand Chantier du Temple :* on donna à cette habitation le nom d'*Hôtel de la Miséricorde*, afin de perpétuer le souvenir du

pardon que les bourgeois avaient obtenu du roi par les sollicitations d'Olivier : cette maison devint plus tard l'hôtel de Guise.

Dès ce moment, aucune ambition rivale n'essaya de balancer la faveur de Clisson ; le banneret breton exerçait une puissance égale à celle des anciens maires du palais: néanmoins, plus loyal que les Ebroïn et les Pepin, il voulait dominer sans doute, mais seulement dans l'intérêt de l'Etat. Cette courte période fut la plus belle époque de sa vie, car il y déploya des talents qui attestaient sa haute capacité dans les affaires administratives. Il ne lui fut pas donné de poursuivre long-temps cette carrière pacifique : la mort du comte de Flandres, arrivée en 1383, provoqua de nouvelles guerres.

L'Angleterre avait vu d'un œil inquiet le triomphe de Rosebec : elle fit ses dispositions pour empêcher le duc de Bourgogne de prendre possession de la Flandres. On sait que ce prince avait épousé la fille unique de Louis de Mâle. Les provinces arrosées par la Meuse et la Lys devinrent une seconde fois le théâtre des opérations militaires; les Belges, unis aux Anglais, opposèrent une vigoureuse résistance : les campagnes de 1384 et 1385, dirigées avec beaucoup de supériorité par Clisson, auraient eu des résultats immenses si le conseil du roi n'eût pas détruit par une politique erronée tout ce que le connétable faisait de vigoureux à la tête de l'armée. En dépit de cette fâcheuse opposition, il parvint à soumettre les Flamands : ce peuple venait de perdre, dans trois années de rébellion, les richesses acquises par un demi-siècle de travail. Philippe-le-Hardi fut reconnu souverain de la Flandres à Tournay, le 18 décembre 1385. Ce prince, l'ennemi secret d'Olivier, ne pouvait se dissimuler qu'il devait ses nouveaux états au courage et à l'habileté du héros breton. Une innovation introduite dans l'adminis-

tration militaire, signala l'expédition de 1385. Les subsistances des troupes furent assurées, au moyen d'une convention passée avec un fournisseur nommé Colin Boulard, riche bourgeois de Paris, qui traita pour la nourriture de 100,000 hommes pendant deux années (1): l'armée ne se composait que de 45,000 soldats de toutes armes.

(1) Histoire de Paris par Félibien, t. II, preuves. — Daniel, Hist. de la Milice française, t. III.

LIVRE III.

Nouvelle rupture avec l'Angleterre. — Clisson est fait prisonnier au château de l'Hermine par Jean de Montfort.

L'Angleterre fit, durant tout le quatorzième siècle, des efforts inouïs pour obtenir sur la France une supériorité durable; mais, après des combats sans nombre, elle se vit contrainte de signer une trève qui lui devenait indispensable. En ce moment les deux nations voyaient commencer de nouveaux règnes; toutes deux avaient pour souverains des princes jeunes dont la destinée fut déplorable, et qui en montant sur le trône se virent obligés de lutter contre des rébellions fomentées au sein de leurs capitales : Charles VI et Richard II subissaient le joug d'oncles inhabiles et ambitieux. Lorsque les troubles de Londres et de Paris eurent été apaisés, que la crainte de la guerre civile se fut évanouie, les conseils des deux rois songèrent simultanément à poursuivre le cours d'une rivalité dont les effets avaient été déjà si funestes à l'un et à l'autre pays.

La nation britannique se rappelait, avec une joie mêlée de regret, les triomphes de Crécy et de Poitiers; elle songeait au temps où la moitié de la France, et principalement les provinces méridionales de ce beau royaume, obéissait à ses lois. Deux fortes armées, conduites par Robert Kenolles et Lancastre, s'étaient fondues en parcourant seulement la Picardie, l'Artois, la Champagne et la Beauce: l'orgueil patriotique demandait à réparer des affronts inconnus jusqu'alors. De son côté, la France ne se croyait pas dédommagée de ses revers passés par les immenses avantages du règne de Charles V: on nageait dans la prospérité, et la sagesse commandait de se borner à cet état de calme; mais il semblait que l'on pressentît de loin le déluge de maux qui devait fondre sur la patrie: chacun voulait s'y soustraire en s'agitant. On résolut de prévenir l'Angleterre dans ses projets d'invasion. Le conseil de Charles VI renfermait des hommes capables de s'élever aux plus hautes conceptions. Olivier de Clisson, Enguerand de Couci, Bureau de La Rivière, Louis de Bourbon, le maréchal de Sancerre, se montraient amis de leur pays, jaloux de sa gloire et de sa félicité. Le connétable et ses collègues s'arrêtèrent au projet de diriger contre l'Angleterre des coups tellement assurés, qu'on la mît pour long-temps dans l'impuissance d'inquiéter le royaume: on se concerta pour porter la guerre jusqu'au milieu de la Grande-Bretagne, sans se contenter d'insulter ses côtes et d'enlever quelque butin. Depuis que les Valois régnaient, on avait effectué douze descentes en Angleterre, et envahi l'intérieur du pays: si Londres ne subit pas le joug, c'est qu'à cette époque les Français ne mettaient point dans leurs expéditions la constance nécessaire pour amener des résultats importants.

Le jeune Charles VI, d'une imagination ardente, ac-

cueillait avec transport les projets d'entreprises qui demandaient beaucoup de mouvement; il exprima sa reconnaissance à Clisson pour le soin que ce guerrier prenait d'illustrer son règne.

Afin de diviser les moyens de défense qu'opposerait l'Angleterre, on voulut l'attaquer sur trois points à la fois : le vaillant Louis de Clermont, à la tête des féodaux du Languedoc et de la Guienne, reçut la mission d'enlever aux Anglais ce qu'ils possédaient encore dans le midi; l'amiral Jean de Vienne, commandant une division navale et 6,000 hommes d'élite, devait aller débarquer en Ecosse, s'unir aux guerriers de ce pays, et pénétrer ensuite dans le Northumberland. Robert II, roi d'Ecosse, avait fort bien accueilli, l'année précédente, Geoffroy de Charni, chevalier français : il le chargea de dire de sa part à Charles VI, que si le connétable, l'amiral ou quelque autre grand officier de la couronne venait en Ecosse accompagné de cinq ou six mille archers, il pourrait faire à l'Angleterre un trou qui ne serait pas facile à boucher, pour nous servir de l'expression de Froissard. Clisson se chargea de lancer 30,000 hommes sur les côtes méridionales, et de les y conduire lui-même.

Louis de Clermont accomplit sa mission d'une manière merveilleuse : il balaya la Guienne, chassa les Anglais du Périgord, de la Gascogne, et les contraignit de se renfermer dans Bordeaux qu'il bloqua étroitement, attendant, pour commencer un siége en règle, les renforts que la flotte française devait lui amener. Nous renvoyons à la Vie de ce général, en ce qui touche les détails de cette campagne; nous renvoyons également à la Vie d'Enguerand de Couci, pour l'expédition dirigée vers l'Ecosse : il nous reste à parler de celle que commandait en personne Olivier de Clisson.

Le connétable mit une incroyable célérité dans ses préparatifs : il fit construire à ses frais, dans le port de Tréguier, quantité de navires légers, propres à recevoir des troupes de débarquement ; une partie de ses richesses furent employées à cet objet. Les historiens contemporains font la description d'une ville en bois de trois mille pas de circonférence, qui se démontait ; elle devait servir à loger l'armée dès qu'on aurait touché les côtes d'Angleterre, fort dépourvues alors d'habitations. La promptitude avec laquelle cette machine colossale sortit des chantiers, atteste la supériorité des arts mécaniques de cet âge.

Pendant que l'on réunissait la flotte, l'infatigable Olivier forma la résolution d'enlever aux Anglais la ville de Brest, que le duc Jean IV leur avait livrée vingt ans auparavant lorsqu'il les appela à son secours : ces étrangers l'occupaient encore, sans vouloir s'en dessaisir. Montfort, toujours attaché aux intérêts des Plantagenet, sans néanmoins l'avouer ouvertement, fit manquer l'expédition en retirant tout-à-coup de l'armée du connétable les soldats bretons qui servaient en qualité d'auxiliaires. Olivier, nonobstant son extrême violence, sut commander à l'indignation que lui causait une manière d'agir aussi déloyale : il leva le camp de devant Brest, et se rendit à Dunkerque où l'armée se trouvait réunie (juillet 1386). Les forces navales de la France et de ses alliés se composaient de 1,200 navires de diverses grandeurs, tirés de tous les ports du royaume et des côtes de l'Océan depuis Algésiras jusqu'à Lubeck : Froissard assure que le nombre des vaisseaux aurait suffi pour former un pont de Calais à Douvres.

Les rois de Castille, de Portugal, d'Aragon, de Danemark, envoyèrent à Charles VI tous les bâtiments dont ils pouvaient disposer : cette multitude de mâts

couvrait la mer, qui, dans un certain espace, ressemblait à une forêt. Le moyen âge ne se rappelait point d'avoir vu un spectacle aussi imposant : cette flotte portait des armes, des chevaux, des provisions de toute espèce, et en si prodigieuse quantité que ces détails en paraissent fabuleux; les archives de la cour des Comptes en ont conservé long-temps les preuves authentiques. Geoffroy de Charni, bailli du pays de Caux, fut chargé de faire manutentionner pour sa part 700 tonneaux de biscuit. On embarqua 3,000 pièces de vin : cette liqueur était devenue commune depuis vingt ans, grâce aux encouragements donnés par Charles V à la culture de la vigne. L'escadre particulière de Clisson se composait de 75 voiles; les sires de Rohan, de La Marche, de Laval, de Beaumanoir, de Braquemont, de Rais, de Malestroit, de Coëtmen, de Plumengat, de La Houssaye, y servaient comme volontaires. Pierre de Damas, sire de Marcilly, amena 400 mariniers pour armer deux galères dont il reçut le commandement, avec une solde de 500 livres pour trois mois. Gaucher de Caulincourt, sire de Marteville, jeune banneret picard fort riche, amena également une compagnie de mariniers, et fit construire plusieurs galères au Crotoy et à St-Valery (1). Chacun de ces barons possédait en

(1) On trouve, dans la Vie de saint Quentin, par Claude de La Fons, page 392, une anecdote singulière au sujet de ce Gaucher de Caulincourt : on disait que les clous qui servirent au martyre de saint Quentin furent forgés à Marteville, et que pour cette cause aucun maréchal n'osait s'établir dans ce bourg. Le sire de Caulincourt amena de Normandie un valet, maréchal de son métier, lequel, après la mort de son maître, s'établit à Marteville pour y exercer sa profession, malgré les avis des habitants. Au bout d'un an il fut attaqué d'une maladie extraordinaire, dont il mourut. « Depuis oncques on ne vit plus de maréchal à Marteville. »

propre un navire : ils déployèrent tous dans cette circonstance un luxe extravagant ; le sire de La Trémouille paya 2,000 livres aux peintres et aux doreurs chargés de décorer le vaisseau qu'il montait (1).

Les apprêts d'un armement si extraordinaire ne pouvaient rester secrets pour les Anglais : ils en rirent d'abord, comme d'une menace impuissante ; mais à la vue de cette flotte immense concentrée le long des côtes de Flandres, la jactance fit place chez eux à la terreur. Leur patriotisme ne voyait pas de moyen suffisant pour résister à une agression aussi bien combinée ; ils envoyèrent en diligence sur le continent des émissaires façonnés à l'intrigue : ces agents promirent de découvrir un de ces expédients à l'aide desquels on arrive sans bruit à des résultats majeurs. Edouard III fut très-souvent redevable de ses succès au soin qu'il mit à faire servir les passions des hommes à ses desseins ; c'est à elles que le monarque s'adressait lorsqu'il voulait frapper des coups décisifs. Dans cette circonstance, les habiles conseillers de Richard suivirent cet exemple. Le duc de Berri avait reçu mission de lever 12,000 hommes de noblesse dans le Poitou et dans le Languedoc, plus 3,000 matelots sur les côtes de la Saintonge, de l'Aunis, et dans les pays arrosés par la Garonne, la Dordogne et le Rhône. On destinait ces troupes à former le noyau de l'expédition : leur concours devenait indispensable, car Sancerre, l'amiral de Vienne et Enguerand de Couci avaient emmené les premières divisions qui se trouvèrent disponibles. Les émissaires anglais coururent après le duc de Berri. Ce prince, inconsolable de la perte de la régence, s'indignait que le roi, son neveu, se fût affranchi de sa tutelle ; dans son dépit il souhaitait que

(1) Toutes les chroniques.

le royaume s'abîmât sous le poids des désastres, espérant que l'urgence du danger le ferait rappeler à la tête des affaires. Les envoyés étrangers, sachant le duc préoccupé de si criminelles pensées, surent le gagner facilement. On ignore si en réalité il y eut un pacte conclu entre le duc Jean et les ennemis de sa patrie, s'il en retira un prix quelconque ; ces faits sont restés ensevelis dans le secret le plus profond : l'historien n'en peut citer aucune preuve authentique ; mais si, remontant aux causes par les effets, il est permis de conclure par induction, que doit-on penser de la conduite du duc de Berri? Il savait, à ne pas en douter, que les hommes d'armes levés par ses soins étaient attendus avec impatience, et que le moindre retard pouvait occasionner un mal irréparable; car si l'on ne saisissait pas le moment où la mer est bonne, l'expédition devait nécessairement se renvoyer à l'année suivante, ce qui procurerait à l'Angleterre les moyens de se mettre en défense. Bien convaincu de ces vérités, bien persuadé qu'il tenait dans ses mains le sort de l'Etat, l'oncle de Charles VI fit tout ce qu'il fallait pour que l'entreprise manquât. Au lieu de se hâter de conduire sur les côtes de l'Océan les 15,000 hommes demandés, dont la levée s'était exécutée sans rencontrer le moindre obstacle, il les retint dans le midi en alléguant des prétextes frivoles. Pressé par les messages du roi, le duc de Berri se mit en route, puis s'arrêta le surlendemain, s'avança une seconde fois, et demeura quinze jours sur les bords du Lot, sans y être obligé : c'est ainsi qu'on employa trois mois à un trajet qui demandait cinq semaines au plus. Enfin le prince arriva lentement à l'Ecluse le 14 septembre 1386 : Charles VI l'accabla de reproches sanglants; il y répondit par des sarcasmes. L'instant propice était passé sans retour : le soir même de la venue

du duc de Berri une horrible tempête désola la côte, « comme si la mer, dit l'anonyme de Saint-Denis, eût voulu témoigner son courroux à ce prince perfide. » Dès ce moment les ouragans se succédèrent sans interruption, des vents impétueux régnèrent sans relâche, et la fière Albion se trouva délivrée du danger le plus imminent qu'elle eût jamais couru. Pendant les délais occasionnés par le retard du duc de Berri, cette première ardeur française si propre aux entreprises hardies, mais qu'il importe de saisir en temps opportun, s'était évanouie; le découragement passa dans toutes les âmes. Le mauvais temps augmentait de jour en jour : lorsque les vents cessaient, la pluie tombait en telle abondance que, selon les chroniques, on craignit un déluge; l'armée entière marchait dans l'eau; les vivres, les tentes, les harnais furent pourris très-promptement. Charles VI, désespéré de voir perdre ainsi le fruit de tant de soins et surtout de tant d'impôts levés péniblement, voulait que l'on essayât d'affronter la fureur des vagues; en vain les marins les plus expérimentés s'efforcèrent-ils de lui en montrer l'impossibilité : ce jeune roi, digne d'un meilleur sort, essaya de relever la résolution de ses soldats par un trait de vaillance. Au moment où le temps paraissait moins affreux, le prince monta sur un vaisseau et sortit de l'Ecluse à la tête d'une escadre ; il vogua au large. A peine fut-il à deux lieues en mer, qu'un coup de vent le sépara de la flotte; les vaisseaux, battus par la tempête, vinrent se briser contre des bancs de rocher; le sien, manœuvré plus habilement, put regagner le port. Ce mauvais succès ne découragea point Clisson; il donna le signal de lever l'ancre, vers la fin d'octobre : mais les premières divisions navales furent accueillies par un ouragan furieux, qui les jeta sur les côtes de la Zélande; beaucoup de bâtiments, entraînés

par les courants, allèrent se perdre dans la Tamise. Les navires de Clisson furent les plus maltraités; une partie de la ville de bois et les charpentiers chargés de l'établir, lorsqu'on aurait abordé, tombèrent au pouvoir des Anglais : on les conduisit en triomphe à Londres, ainsi que 2,000 tonneaux de vin. Olivier éprouva beaucoup de difficultés pour gagner l'Ecluse. Enfin ces vastes préparatifs s'en allèrent en fumée : ils coûtèrent trois millions de livres, plus de cinquante millions de nos jours.

Le terrible échec que l'on venait d'essuyer ne rebuta point le conseil de Charles VI. Jean de Vienne et le sire de Couci revenaient d'Ecosse : ces deux généraux avaient envahi une partie de l'Angleterre, et pénétré jusque dans le pays de Galles; leurs récits montraient comme facile la conquête de l'île entière, si l'on parvenait à y conduire 30,000 hommes : d'ailleurs les circonstances paraissaient favorables, car la discorde régnait d'un bout de l'Angleterre à l'autre. La féodalité, unie cette fois aux communes, avait déclaré la guerre à Richard, en haine de ses favoris. Richard, pour se soutenir contre cette ligue, implorait sous main l'assistance de Charles VI, en offrant de remettre Cherbourg et Calais, ou plutôt il proposait de les livrer secrètement. La découverte de ce complot ne tarda point à causer une irritation extrême : les hostilités commencèrent sur plusieurs points. A cette nouvelle les Français, oubliant les revers de la campagne précédente, ne songèrent plus qu'à la réussite d'une seconde tentative. On rassembla les débris de la flotte de 1386; des ouvriers nombreux travaillèrent sans relâche dans les ports de Flandres, de Hollande, de Bretagne, de Guienne, à la construction de nouveaux vaisseaux. Ces forces, moins considérables que celles de la première expédition, pouvaient transporter néanmoins sur les côtes d'Angleterre une

armée de 30,000 hommes, laquelle une fois débarquée serait facilement secourue au moyen d'escadres stationnaires. Clisson, que la grandeur de l'entreprise exaltait au dernier degré, parcourait la Bretagne, appelant ses compatriotes aux armes, faisant des levées dans ses domaines : sa voix électrisait les Bretons, ils accouraient en foule se ranger sous les bannières du connétable.

Tout en combattant son roi, tout en levant l'étendard de la révolte, le parlement anglais se préparait d'une manière énergique à parer les coups que la France s'apprêtait à porter au pays. Il ne pouvait se dissimuler que, sans les lenteurs calculées du duc de Berri, l'armement de l'année précédente aurait eu un plein succès : le parlement avisa donc aux moyens de conjurer l'orage par quelque expédient semblable. Les Anglais gagnèrent le duc de Bretagne, et lui donnèrent des sommes considérables pour l'engager à mettre quelque entrave à l'expédition projetée : on le laissait libre dans le choix des moyens ; on lui demandait seulement de la célérité, car la majeure partie de la flotte se trouvait déjà rassemblée au port de l'Ecluse ; on parlait même de fixer le jour du départ. Le formidable Clisson allait prendre à Tréguier sa division navale, pour la conduire au lieu du rassemblement général, et cingler aussitôt après vers l'Ecosse et le pays de Galles. Le duc de Bretagne se montra d'autant plus empressé de servir les projets du parlement, que ses intérêts, gravement compromis, lui faisaient une loi de rechercher un appui auprès des ennemis de la France.

On n'a sans doute point oublié que les deux fils de Charles de Blois (tué à la bataille d'Auray) demeurèrent en otage à Londres, comme garantie de la rançon que leur malheureux père devait aux Anglais, qui le

firent prisonnier au combat de la Roche-Derrien. Charles de Blois, ayant payé une faible partie de sa rançon, obtint une liberté temporaire; il revint en Bretagne tenter pour la dernière fois le sort des armes : on sait qu'il périt dans cette nouvelle lutte. Après sa mort, l'avare Edouard refusa de rompre les fers des deux jeunes princes bretons; il exigeait 400,000 livres en échange de leur personne : ni la mère de ces infortunés, ni le duc d'Anjou leur oncle, ne voulurent acquitter cette dette. Les fils de Charles de Blois passèrent leur jeunesse dans la captivité : une aussi cruelle position durait encore en 1386. Clisson, se trouvant alors auprès du duc de Bretagne pour renouveler son hommage de vassal, plaida la cause de la famille dont lui-même avait si fort contribué à renverser la fortune dans les champs d'Auray. Clisson dit au duc Jean IV qu'il serait beau de voir le vainqueur de Charles de Blois payer la rançon des enfants de son compétiteur : « Taisez-vous, messire Olivier, répondit Jean IV ; où prendrais-je les 400,000 livres que l'on demande pour eux ? » Sur ces entrefaites, Guy, le plus jeune de ces princes, expira, n'ayant pu supporter plus long-temps les ennuis d'une détention indéfinie. Clisson, craignant que l'aîné ne subît le même sort, forma le généreux dessein de briser ses fers; il dépêcha donc en Angleterre le chevalier Jean Rolland, muni des pouvoirs nécessaires pour conduire cette négociation : ceci se passait de 1386 à 1387, dans l'intervalle des deux expéditions. Le messager s'adressa au duc d'Irlande, favori de Richard, qui jouissait auprès du monarque d'un crédit illimité. Le duc d'Irlande demanda à son maître, Jean de Blois, pour prix de ses loyaux services. On disposait alors d'un prisonnier comme d'un domaine, et ces sortes de donations se faisaient par lettres patentes. Richard ac-

corda cette grâce à son favori : il fut convenu entre le duc d'Irlande et le chevalier Rolland que le comte de Penthièvre serait conduit à Boulogne, où l'on acquitterait une rançon de 120,000 livres. Le chevalier Rolland annonça au prisonnier que Clisson, pour prix d'un pareil bienfait, désirait le voir uni à sa fille Marguerite, condition à laquelle le fils de Charles de Blois souscrivit avec empressement. Les historiens de la Bretagne ont cherché à obscurcir la belle action d'Olivier, en lui supposant des projets d'ambition : « Le connétable savait fort bien, disent-ils, que d'après le traité de Guerande les enfants de Charles de Blois devaient succéder à Montfort, dans le cas où celui-ci ne laisserait pas d'héritiers directs; il voulait, au moyen de cette union, mettre le duché dans sa famille. » Ces écrivains ont oublié qu'à l'époque du traité conclu en Angleterre par le chevalier Rolland, Montfort était remarié depuis un an avec la fille de Charles-le-Mauvais, et que cette princesse promettait de donner incessamment un héritier à son époux : l'enfant qu'elle mit au monde naquit le 12 août 1387; ainsi on ne peut refuser de convenir que Clisson agissait dans des vues désintéressées. Montfort n'en fut pas moins très-alarmé : il se promit de ne rien négliger pour traverser l'union projetée. On ne pouvait employer la force ouverte à l'égard d'un leude aussi puissant qu'Olivier; il ne lui restait qu'un seul moyen, celui d'user de perfidie. Montfort ne rougit pas de la mettre en œuvre pour venger sa propre querelle, et remplir en même temps les intentions du parlement anglais.

Jean IV n'exerçait l'autorité souveraine que par intervalles; restreint dans l'exercice du pouvoir, il trouvait rarement l'occasion de s'occuper de l'administration de ses domaines ou du bonheur de ses sujets. Cependant,

au milieu des embarras qui l'accablaient, ce prince réunit, sans aucun motif apparent, les états de la province à Vannes. Les Bretons voyaient avec joie ces sortes d'assemblées, car ils en retiraient toujours quelques avantages. Pendant la réunion des états, auxquels assistait Clisson, en sa qualité du plus puissant feudataire, Montfort tenait sa cour à Vannes, dans le château de la Mothe, situé au centre de la ville (1). Le connétable tenait la sienne dans une vaste maison dont on ne connaît plus l'emplacement; il y déployait une magnificence dont celle de Jean IV ne pouvait approcher. Montfort, sans être attendu, vint faire visite à Olivier, le jour même où celui-ci donnait un repas splendide aux barons et chevaliers qui partaient le lendemain pour l'armée. Clisson invita Jean IV à prendre place au banquet (mai 1387): le prince accepta gracieusement, et s'assit à la table de celui dont il méditait la ruine. A l'issue du repas, au moment de se retirer de chez son hôte, le duc dit à Olivier : « Vous passez à juste titre pour l'homme le plus habile en constructions; je vous prie de venir incontinent examiner la tour de l'Hermine, que je fais bâtir : je serai bien aise d'avoir votre avis. » Le château de l'Hermine était à cent pas (2). Clisson consentit à y monter sur-le-champ, en faisant observer qu'il ne

(1) Ce château fut détruit dans le seizième siècle ; on construisit sur son emplacement un palais épiscopal, dont madame de Sévigné parle quelquefois dans ses Lettres : c'est aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture.

(2) Le château de l'Hermine, espèce de forteresse, terminait la ville du côté de l'est. Il se trouvait entre la porte Paterne et la porte Saint-Jean ; ses murailles, formant la continuation des remparts, étaient baignées par un fort courant que la mer enflait, ce qui n'existe plus aujourd'hui, à cause des chaussées que l'on a construites depuis, et qui arrêtent les eaux. La tour, que l'on finissait de bâtir alors, devait compléter les fortifications du château.

pouvait y rester que fort peu de temps, vu que des soins très-urgents réclamaient sa présence à Tréguier. Le duc sortit immédiatement (trois heures après midi), accompagné d'Olivier, du sire de Laval, de Beaumanoir et de quelques chevaliers. Jean IV et sa suite arrivèrent au château de l'Hermine : le duc fit rendre à Clisson les plus grands honneurs à l'entrée de la barrière et du pont-levis; il conduisit les bannerets dans tous les appartements, et parvint enfin à la porte de la grosse tour; le connétable s'arrêta par respect, pour laisser passer son suzerain : « Hissez d'abord, dit celui-ci, examinez bien l'intérieur, et surtout la construction de cette tour; je reste ici un moment pour dire quelques mots au sire de Laval. » Clisson monte seul et sans défiance; à peine est-il entré dans la chambre du premier étage, que la porte se referme violemment en dehors : au même instant cinq hommes cachés dans les angles se jettent sur lui, arrachent son épée et la brisent. Clisson, dont l'âge n'a point encore affaibli la vigueur, oppose la résistance la plus opiniâtre, et contient les assaillants : enfin il succombe sous le nombre; on le charge de chaînes, on l'assujettit sur un bloc de marbre, et on lui passe au cou un carcan de fer : Yvonet, premier écuyer du duc, présidait à ces cruels détails. Lorsque ces quatre soldats, ministres de la vengeance de leur maître, virent ainsi attaché sur une pierre cet indomptable guerrier, la terreur des Anglais, le premier officier de la couronne de France, ce héros dont le courage fixa la victoire dans les plaines d'Auray, ils parurent étonnés de la grandeur d'un pareil attentat; ils allèrent jusqu'à demander pardon à leur captif d'avoir exécuté un ordre aussi barbare. L'un d'eux, nommé Bernard, voyant le pourpoint du connétable mis en pièces par suite de la longue lutte qu'il venait de soutenir, ôta son manteau et le jeta sur les

épaules du prisonnier, qui, sans cet acte de pitié, serait peut-être mort de froid dans ce lieu humide et glacial. (Froissard, livre III, chap. 60.)

Cependant Montfort n'avait pu s'empêcher de pâlir en entendant le bruit qui se faisait dans le donjon; Laval inquiet n'osait le questionner. Beaumanoir (fils du héros du combat des Trente) arrive sur ces entrefaites, et, voyant le trouble extrême de Jean IV, demande vivement où est le connétable, son beau-père : « Veux-tu être comme lui? s'écrie Montfort en courant sur Beaumanoir; réponds : veux-tu être comme lui ?—Je crois que Clisson est bien, dit le banneret étonné. — Eh bien ! puisque tu veux être comme lui, je vais te crever un œil, afin que tu sois également borgne. » Clisson avait perdu un œil en servant la querelle de ce Montfort. Au même instant, saisissant fortement Beaumanoir, le duc se mettait en devoir d'exécuter sa terrible menace avec la lame de sa dague : le banneret épouvanté tombe à ses genoux, et le supplie de considérer qu'il se couvrirait de honte par une action semblable. Montfort remet sa dague dans le fourreau, et se contente de faire confiner Beaumanoir dans un cachot. Quant au sire de Laval, il essaya inutilement de rappeler le duc à des sentiments plus humains : celui-ci, fatigué de ses supplications, le fit mettre par force hors de la barrière, et ordonna de lever le pont-levis. Laval, ne voulant pas s'éloigner des lieux où l'on retenait son ami prisonnier, demeura au bas des murailles du château de l'Hermine, dans l'espoir de prêter quelque assistance au connétable.

Montfort, libre de suivre les impulsions de son ressentiment, maître de la personne de son ennemi, allait enfin goûter le détestable plaisir de la vengeance. Il mande auprès de lui le gouverneur du château de l'Hermine, Jean de Bavalan, guerrier vieilli dans les combats, pauvre,

mais d'une vertu égale à sa bravoure. « Messire Jean, lui dit le duc, vous irez à minuit prendre Clisson dans son cachot, vous le lierez dans un sac de cuir, et le jetterez dans la rivière qui borde les remparts : aucun supplice ne peut racheter le mal que m'a fait ce mécréant. » Bavalan, terrifié, se prosterne aux pieds de son maître et le conjure de rétracter cet ordre cruel ; pendant deux heures ce serviteur fidèle essaie vainement de fléchir sa colère. Jean IV, irrité d'une telle opiniâtreté, lui intime l'ordre une seconde fois, en le rendant responsable sur sa tête de l'entière exécution de cette sentence. Bavalan se retire en s'inclinant.

Montfort, accablé de lassitude, chercha le repos dans le sommeil; il s'assoupit profondément. Mais au bout de quelques heures il s'éveilla en sursaut; ses sens avaient recouvré leur calme habituel : le supplice de Clisson apparut à son esprit, environné de tous ses horribles détails et de toutes ses conséquences ; plus la raison reprenait son empire, plus ses terreurs augmentaient : les ténèbres qui l'entouraient, le sifflement des vents, les cris plaintifs des oiseaux de nuit, tout, jusqu'au murmure de cette rivière devenue le tombeau de Clisson, remplissait son âme d'effroi ; les remords qui l'agitaient commençaient déjà son châtiment. Le jour vint accroître son supplice; Bavalan entra dans l'appartement : à son aspect, Montfort poussa un cri déchirant : « Avez-vous exécuté mes ordres ? demanda-t-il d'une voix altérée. —Oui, seigneur : à minuit Clisson a été noyé; j'ai fait mettre ensuite son corps dans une fosse au milieu du jardin. — Retirez-vous, messire Jean, et ne reparaissez jamais plus devant mes yeux, » reprit le duc avec l'accent du désespoir. Jean IV, resté seul, se roulait par terre ; ses gémissements faisaient retentir le château; il refusait les consolations, repoussait la nourriture qu'on lui pré-

sentait. La journée tirait à sa fin, et sa douleur ne diminuait point. Bravant sa défense, Bavalan vint le trouver une seconde fois : « Seigneur, dit-il, je suis bien coupable, je n'ai point exécuté vos ordres; vous me les aviez donnés dans un moment où la colère égarait votre raison, j'ai cru qu'il valait mieux en différer l'accomplissement: maintenant je viens prendre de nouvelles instructions. Clisson vit encore. » En entendant ces paroles, Montfort passa d'un désespoir affreux à une joie immodérée; il combla de caresses le vertueux Bavalan (1). Mais, après ce premier mouvement de satisfaction, Montfort redevint ce qu'il était auparavant, avare et sans élévation de caractère : il demanda une somme considérable pour la rançon d'Olivier, dans la double intention de retirer un lucre honteux de la plus insigne perfidie, et d'absorber les ressources de son prisonnier, afin de le mettre hors d'état de payer la rançon du comte de Penthièvre.

Olivier, chargé de chaînes, n'ayant pris aucune nourriture depuis trente heures, attendait la mort: il ne reconnut pas le sire de Laval, qui entrait dans son cachot, et, le prenant pour un de ses bourreaux, il se préparait à disputer par la force le souffle de vie qui lui restait; mais la voix de son ami ranima ses esprits, vint faire renaître l'espérance dans son cœur, et avec elle le désir de la vengeance. Laval, que le duc avait rappelé au château de l'Hermine, lui fit part des conditions imposées par Montfort. Clisson souscrivit à tout, se promettant bien de ne rien tenir; mais le duc exigeait au préalable 100,000 livres, somme considérable à une époque où le numéraire était fort rare. Les sires de Laval, de

(1) La famille de cet homme généreux subsiste encore; et l'un de ses descendants, portant le même nom, était encore maire de Vannes en 1828.

Rohan, de Châteaubriand, de Malestroit, de Tanneguy, de Rochefort, fournirent la moitié de ce que l'on demandait, les intendants de Clisson apportèrent l'autre moitié, et le connétable se vit rendu à la liberté au bout de quinze jours de captivité (1).

(1) Le château de l'Hermine n'existe plus ; il n'en est resté que cette fameuse tour, qui sert maintenant de maison de correction pour les femmes : on l'appelle *la Tour du connétable*. Rien n'est changé dans l'intérieur : elle se compose de deux étages ; ses murs sont d'une épaisseur extraordinaire : on ne la voit bien qu'en dehors de la ville. Le ruisseau dont nous avons parlé sépare les remparts de la promenade publique dite *la Garenne*, plantée de beaux arbres, de sorte que la tour de l'Hermine se trouve en face d'une grande allée latérale : c'est au bout de cette allée que le jeune Sombreuil et ses compagnons d'infortune furent fusillés en 1795.

LIVRE IV.

Clisson devient plus puissant que jamais. — Maladie de Charles VI. — Le duc de Bourgogne, devenu régent, accable Olivier de sa disgrâce.

Clisson, ivre de ressentiment, quitta le château de l'Hermine, et, sans aller visiter ni sa famille ni ses domaines, il partit pour Paris, accompagné d'un seul page. Le roi et sa chevalerie avaient abandonné l'Ecluse depuis plus de quinze jours. A la nouvelle de l'arrestation du connétable, un cri d'horreur s'était élevé dans l'armée; mais le découragement ne tarda pas de succéder à l'indignation : les bannerets, ainsi que leurs gens, abandonnèrent le camp et regagnèrent leurs foyers ; on se hâta de licencier les troupes soldées, que l'Etat ne pouvait garder trop long-temps sur pied ; enfin ces vastes préparatifs, pour lesquels on avait épuisé les ressources du royaume, furent encore en pure perte. Ainsi les deux expéditions les plus formidables que la France eût jamais disposées contre l'Angleterre, et dont chacun

espérait des résultats aussi utiles que glorieux, échouèrent par suite de deux intrigues ourdies avec la plus odieuse lâcheté.

Olivier, arrivé à Paris, y trouva tout le conseil dans la consternation : on lui témoigna peu d'empressement. Les oncles du roi, ses ennemis déclarés, heureux de le voir humilié, saisirent cette occasion pour chercher à le perdre dans l'esprit de Charles VI : ils purent croire quelques instants d'y être parvenu. Le roi reçut froidement le connétable ; celui-ci ne se laissa pas intimider par cet accueil : « Seigneur, dit-il en se jetant aux pieds du monarque, jamais je ne me suis rendu indigne de la charge de premier officier de la couronne, dont vous avez daigné me revêtir ; si quelqu'un ose ici me démentir, je jette mon gage : » en même temps il laissa tomber son gant ; personne ne le releva. « Seigneur, continua Olivier, en exerçant la charge de connétable, j'ai été arrêté traîtreusement par le duc de Bretagne ; cette violence inouïe a suspendu l'expédition d'Angleterre, et finalement l'a fait échouer : je demande une réparation éclatante, et si vous croyez qu'elle ne doive pas m'être accordée, je vous prie de reprendre l'office de connétable, dont je me démets entre vos mains. »

Le roi parut touché du malheur d'Olivier, néanmoins la présence de ses oncles l'empêcha de manifester ouvertement tout l'intérêt qu'il lui portait. « Je penserai à votre affaire, répliqua-t-il ; mais en attendant je vous dirai que vous avez commis une grosse faute en vous laissant conduire au château de l'Hermine par votre plus cruel ennemi : le duc de Bretagne vous a joué comme un enfant. — Eh ! monseigneur, répondit Olivier, il me montroit de si beaux semblants, que je ne lui osois pas refuser. »

Les services passés du banneret breton ramenaient

déjà Charles VI à des dispositions plus favorables, lorsque le duc de Bourgogne le retint par cette phrase adressée à Olivier d'un ton ironique : « Je vous cuidois plus subtil que vous n'êtes. » Clisson aurait pu répondre au duc : « Vous me regardiez comme subtil lorsque mon bras et mon courage vous mettaient en possession de vos états de Flandres. » Au reste, le conseil ne partageait pas à l'égard d'Olivier les sentiments des oncles du roi : deux partis bien distincts s'y disputaient l'avantage de s'emparer de l'esprit de Charles VI, et de gouverner au nom de ce prince ; l'un reconnaissait pour chefs les ducs de Berri et de Bourgogne, l'autre les guerriers les plus fameux de cette époque, le sire de Couci, le maréchal de Sancerre, le comte de Saint-Pol, le maréchal de Blainville, l'amiral Jean de Vienne et le chancelier La Rivière. Ce parti, quoique composé d'hommes recommandables, et jouissant de l'estime publique, subissait la loi des oncles du roi, vu l'impuissance de placer à sa tête un chef rempli de résolution et d'une consistance personnelle non équivoque. Clisson, quoique disgracié, parut propre à remplir ce rôle, autant par son caractère et sa réputation militaire que par ses immenses richesses, qu'il savait prodiguer lorsque la nécessité l'obligeait d'abaisser des rivaux. Olivier embrassa d'un coup d'œil la véritable situation des choses ; il se releva tout-à-coup, et redevint en peu d'instants plus puissant qu'on ne l'avait jamais vu. Les adversaires des oncles du roi, et ils étaient nombreux, se rallièrent spontanément autour de lui ; l'université, la ville de Paris même, offrirent au connétable leur appui contre des princes, objets de la haine publique ; le parlement, les syndics des corporations vinrent le visiter en grand appareil. (Froissard, liv. III, ch. 68.) La chevalerie surtout se montra très-empressée auprès du connétable. Dans d'autres circon-

stances, Olivier se serait hâté de quitter Paris pour aller en Bretagne venger son offense par la force des armes; mais ayant conçu des projets plus vastes, il ne voulut pas s'absenter de la capitale du royaume, et ce qu'il fit alors peut donner une juste idée du pouvoir exorbitant que les hauts barons exerçaient à cette époque, en vertu de la constitution féodale. Clisson se trouvait à cent lieues de ses domaines, et cependant ses ordres s'y exécutèrent comme s'il y eût été présent. Olivier commanda à ses chefs de compagnies, à ses capitaines d'armes, aux gouverneurs de ses châteaux et forteresses, de commencer sans délai les hostilités contre le duc de Bretagne. Ces farouches capitaines obéirent avec toute l'ardeur que l'on pouvait attendre d'hommes auxquels la guerre offrait autant de charmes que de profit. Coëtmen prit la ville de Guingamp, défendue par le sire de Kermarec; le sire de Rostremen emporta Châtel-Audren, et passa au fil de l'épée la garnison, en punition d'avoir tenu une heure; Allain de Rolland bloqua Châteaulin, combla les fossés, et prit la place d'assaut; Beaumanoir, naguère captif au château de l'Hermine avec son beau-père, enleva Lamballe par escalade; Robert de Guitté et Geoffroy Feron surprirent Saint-Malo, occupé par des Anglais unis à des Bretons du parti de Montfort, et firent la garnison prisonnière de guerre, malgré la résistance soutenue du gouverneur, Pierre de Châteaugirons. La nouvelle de succès aussi brillants et aussi rapides étonna le conseil de France, et particulièrement Charles VI, dont l'imagination ardente s'enflammait au simple récit d'un fait d'armes extraordinaire. La réputation que le connétable avait acquise dans les combats lui parut encore plus méritée, il se repentit d'avoir écouté les cris de l'envie. Clisson, profitant habilement de ce retour, se présenta devant le roi et lui offrit en pur don la ville de

Saint-Malo, conquise par ses armes. Charles VI accepta la donation : dès ce moment il rendit ses bonnes grâces à Olivier, et ne voulut agir que d'après ses avis. Les princes essayèrent vainement de retenir le pouvoir qui leur échappait, et ce fut contre leur gré que le jeune monarque, regardant l'offense faite à Clisson comme la sienne propre, en demanda réparation. Il somma le duc de Bretagne de venir sans délai à Paris pour comparaître devant les pairs, le menaçant, en cas de refus, de l'y contraindre à la tête de 60,000 hommes, et de le dépouiller du duché. La nation bretonne ne se montra nullement empressée de compromettre son existence pour défendre la querelle particulière de ce prince. Jean IV, effayé des intentions que manifestaient ses sujets, se soumit : il vint à Paris dans le mois de juin 1388, sollicita long-temps une audience de Charles VI, et se vit obligé de suivre le souverain à Montereau. Ce fut là seulement que le monarque consentit à recevoir ses excuses, pour avoir insulté le premier officier de la couronne. L'entrevue du roi et de Montfort eut lieu au moment où la famille royale allait se mettre à table : soit à dessein, soit par hasard, Charles VI se lavait les mains lorsque le premier chambellan introduisit le duc de Bretagne ; Jean IV prit la serviette que tenait l'officier du palais, et la présenta lui-même au roi. Pour obtenir son pardon, Montfort dut remettre non-seulement les quatre places reçues par lui en caution, mais encore les cent mille livres arrachées à Clisson. Il venait de dépenser une somme double pour repousser les agressions des capitaines d'armes agissant au nom d'Olivier. Le duc aurait dû prévoir, quand il fit prisonnier le connétable, que cette perfidie n'était en réalité qu'un acte de démence, et qu'elle finirait par tourner à sa honte.

Charles VI, désirant cimenter cette réconciliation forcée, fit asseoir à sa table Montfort et Clisson : l'un et l'autre, sur son invitation, burent dans la coupe royale, que Pierre d'Auberjon, grand échanson, leur présenta au nom de son maître. D'après les mœurs du temps, cette cérémonie équivalait au serment le plus solennel. A l'issue du repas, Charles VI voulut les voir embrasser en sa présence. Cette contrainte, loin d'affaiblir leur haine, la rendit plus implacable. Le roi, satisfait, regardait la querelle comme définitivement terminée par les engagements que Montfort venait de contracter ; mais le prince breton, avant de quitter Rennes, avait pris la singulière précaution de protester d'avance, entre les mains de deux chapelains, contre toutes les promesses qu'on allait exiger de lui. En effet, rentré dans le duché, il ne remplit qu'une faible partie de ses obligations. Olivier, qui s'y attendait, vola en Bretagne. Les habitants de ce malheureux pays ne virent pas sans effroi rallumer de nouveau le flambeau de la guerre civile ; car lorsqu'il s'agissait des intérêts de Montfort et de Clisson, tous se partageaient d'opinion. Quoique les hostilités se poursuivissent chaudement, Olivier ne craignit pas de s'absenter du duché, et chargea Beaumanoir de conduire les opérations de la guerre. La Bretagne lui paraissait un théâtre trop restreint pour son ambition, la France seule pouvait la satisfaire. Il ne tarda pas de regagner Paris, guidé par le désir de présider au grand acte qui se préparait : c'était de priver les ducs de Berri et de Bourgogne de la tutelle du roi leur neveu, tutelle si longuement prolongée, dont le prince s'était affranchi par intervalles, et sous le joug de laquelle il finissait par retomber. Le vœu de la nation favorisait, sans contredit, le parti opposé au duc de Bourgogne ; néanmoins ceux qui le dirigeaient ne pouvaient

agir sans l'intervention du connétable, dont la réputation balançait l'avantage que donnait aux régents le prestige de leur position élevée. Clisson accourt; il arrive à Reims, où résidaient le roi et sa famille. A son apparition, le mouvement est donné; un coup d'état s'apprête : l'explosion a lieu le 30 novembre 1388. Depuis long-temps des gens sages instruisaient le roi des désordres enfantés par la gestion de ses oncles; les ducs de Bourgogne et de Berri en avaient comblé la mesure. On fit prendre à Charles VI la résolution de réparer tant de désastres au sein de cette même ville où huit ans auparavant, en recevant l'onction sainte, il avait promis d'être juste. Charles VI assembla un conseil extraordinaire où parurent ses trois oncles, les ducs de Bourgogne, de Berri et de Bourbon; trente prélats, le connétable et les dignitaires de la couronne y assistèrent pareillement.

Le roi, dans un discours préparé, annonça la résolution de gouverner par lui-même; il remercia ses oncles de tous leurs soins, en exprimant le désir de les décharger du pénible fardeau de l'administration de l'Etat. L'assemblée parut très-joyeuse de cette détermination. Les ducs de Berri et de Bourgogne jurèrent de tirer une vengeance éclatante des menées d'Olivier, qu'ils regardaient comme le principal artisan de leur disgrâce; le premier alla reprendre son gouvernement du Languedoc, le second se retira en Flandres. Clisson, qui les supplantait dans la confiance du roi, devint premier ministre; il ne fit aucune difficulté de partager les soins de la fortune publique avec le duc de Bourbon, prince vertueux, qui estimait le connétable sans l'aimer.

Clisson, voulant détourner l'attention générale, et en même temps marquer son avénement au pouvoir par quelque spectacle propre à frapper les yeux autant qu'à

toucher le cœur, imagina de faire célébrer un service funèbre en l'honneur de Duguesclin, son ancien frère d'armes. L'évêque d'Auxerre prononça le panégyrique: il étala dans son discours toute l'éloquence d'un orateur chrétien et tous les sentiments d'un chevalier français; le prélat termina par ces mots remarquables: « Le titre de preux n'appartient vraiment qu'à ceux qui, à l'exemple du héros breton, se signalent également en prouesses et en vertu. »

Des mariages succédèrent au service mortuaire de Duguesclin; le duc de Berri alla à Riom donner sa main à la fille du comte d'Auvergne (6 juin 1389), et le duc d'Orléans, frère du roi, épousa dans la même semaine Valentine de Milan: ce fut l'occasion de tournois et de fêtes brillantes. Tant de dissipations cachaient des orages: les princes du sang tombés en disgrâce cherchaient par des intrigues sourdes à renverser les ministres, et principalement le connétable, dont la conduite ne se montrait pas toujours exempte de blâme. Les ducs de Bourgogne et de Berri trouvèrent un instrument docile de leurs passions dans le duc de Bretagne; ils lui persuadèrent de rompre le traité en vertu duquel le prince devait restituer les 100,000 livres extorqués à Clisson: la rupture ne tarda pas d'éclater; les démêlés recommencèrent. Le conseil et la famille royale de France se partagèrent d'affection entre Montfort et le connétable: les princes embrassèrent le parti du premier, ils furent les seuls; la chevalerie tout entière se prononça en faveur du second. Clisson quitta la France, qu'il gouvernait en maître, pour aller en Bretagne, où il jouissait d'un crédit au moins égal: à sa voix les preux vinrent se ranger sous ses bannières. Il possédait un moyen infaillible pour enflammer leur ardeur: c'était de montrer les Anglais prêts à venir

ravager le duché. Montfort, au moindre danger, renouait ses liaisons avec les Plantagenet; ses sujets en concevaient pour lui plus d'aversion. Clisson profita de ces dispositions pour défendre les côtes de la Bretagne menacées par les ennemis perpétuels de son pays (juillet 1391), et dans cette circonstance il prouva à ses compatriotes que l'habitude de régir les affaires civiles de l'Etat n'avait point amolli son courage ni diminué son activité. Au bout de trois mois le duc perdit les deux tiers de ses domaines : les soldats de son redoutable adversaire taillaient en pièces les troupes qui osaient tenir la campagne contre eux; ils enlevaient à l'escalade les châteaux et les villes crénelées. Clisson déployait la même intrépidité qui l'avait fait remarquer au début de sa carrière. Au fort d'une rencontre, tombèrent un jour entre ses mains Yvonet et Bernard, écuyers du duc de Bretagne, les mêmes qui l'avaient arrêté au château de l'Hermine : nous avons vu que le premier exerça avec une extrême dureté son odieux ministère, et que le second au contraire, touché de compassion, se dépouilla de son manteau pour le jeter sur les épaules du connétable. Clisson tua l'un de sa main à coups de dague, et combla l'autre de largesses.

Quoique la guerre n'eût lieu que sur les terres de Bretagne, on en ressentait cependant les effets jusque dans le cœur du royaume. Les ministres La Rivière et Noviant, hommes éclairés, désireux de la paix, résolurent de mettre un terme à ces contestations. D'après leurs conseils, Charles VI intima aux deux rivaux l'ordre de suspendre toute hostilité, et les appela une seconde fois à son tribunal afin de juger ces différends. On choisit à cet effet la ville de Tours, plus rapprochée du théâtre de la guerre (fin de décembre 1391).

Les négociations entamées entre tant d'esprits altiers

et de cœurs ulcérés furent plusieurs fois sur le point d'être rompues ; enfin les princes, qui favorisaient le duc de Bretagne, se servirent d'un expédient pour empêcher le roi de rendre une justice complète à Clisson, comme celui-ci le désirait : ils proposèrent le double mariage d'une fille de Charles VI, encore au berceau, avec le fils aîné du duc de Bretagne, âgé de trois ans, et celui de la fille de ce même duc de Bretagne avec le fils du comte de Penthièvre. Clisson était l'aïeul de ce jeune prince, de la maison de Blois. L'idée de ce mariage entre quatre enfants plut au roi, mais ne sourit pas au connétable. L'ambition et la colère ne l'avaient cependant pas aveuglé au point d'étouffer dans son cœur les sentiments généreux ; il sacrifia ses intérêts particuliers au bien de l'Etat, et ne recula devant aucune concession. Dès ce moment les démêlés parurent définitivement arrangés, et néanmoins la noble modération de Clisson ne désarma point le courroux de ses ennemis.

Parmi les personnages saillants de cette époque on distingue Pierre de Craon, homme pervers, artisan d'intrigues, qui sut gagner les bonnes grâces de tous les princes de la famille royale. Choisi pour favori par le duc d'Anjou, il détourna à son profit les sommes considérables que la femme de ce prince l'avait chargé de porter à son mari, qui disputait en Italie la couronne de Naples à Charles de Durazzo.

Pierre de Craon se fit le client empressé du duc d'Orléans, frère du roi, prince fort dissipé ; il devint confident de ses désordres, et le trahit en les dévoilant à Valentine de Milan : celle-ci ne cacha point à son époux le nom de celui de qui elle tenait ces informations. Le duc d'Orléans, outré de dépit, annonça qu'il percerait de sa dague le traître de confident, s'il le rencontrait sur

son passage. Craon reçut l'ordre de sortir du royaume : cette disgrâce le mortifia singulièrement. Les barons dévoués aux anciens régents lui persuadèrent qu'Olivier de Clisson l'avait desservi auprès du roi. Pierre de Craon jura d'en tirer vengeance : il courut trouver le duc de Bretagne, qui se repentait alors, dit Froissard, de n'avoir pas ôté la vie au connétable lorsqu'il le tenait enchaîné dans la tour de l'Hermine. Craon vendit sa terre de Sablé à Jean de Montfort, annonçant que des motifs de conscience l'obligeaient à faire un voyage en Terre-Sainte : personne n'en douta, et il fut bientôt oublié. Sur ces entrefaites, la santé de Charles VI s'altéra : la nature de sa maladie confirma l'idée généralement reçue, qu'avec un corps robuste et une imagination ardente, ce prince avait une tête très-faible; cependant cette indisposition, quoique grave dès le principe, céda en peu de jours à des soins éclairés. Ce prompt rétablissement fournit un prétexte naturel pour donner des fêtes. Le 13 juin 1392, le jour du Saint-Sacrement, les chevaliers et les écuyers formèrent des joûtes : Guillaume de Flandres, comte de Namur, remporta le prix. Ces joûtes furent suivies d'un souper, donné à l'hôtel Saint-Paul, appelé l'*Hôtel des joyeux esbastements* : à l'issue du banquet on dansa une partie de la nuit. Clisson se retira un des derniers : il vit en partant le duc d'Orléans, qui l'aimait beaucoup, et lui demanda s'il ne songeait pas à quitter le bal : « Je ne sais, répondit le prince ; mais partez toujours. » Clisson monta à cheval, accompagné seulement de huit écuyers et de quelques valets portant des flambeaux: son hôtel occupait la place que tient aujourd'hui celui de Soubise. Lorsqu'il passa dans la rue Culture-Sainte-Catherine, des inconnus se mêlèrent brusquement à sa petite troupe, arrachèrent les flambeaux, et les éteignirent sur le pavé. Telle était la sécu-

rité du connétable, qu'il prit d'abord cette attaque subite pour un simple jeu de la part du duc d'Orléans, le seul qui pût se permettre de plaisanter ainsi avec lui. Olivier se mit donc à crier : « Ma foi, monseigneur, c'est mal fait à vous, mais je vous pardonne ce badinage.— A mort Clisson, à mort ! » fut la réponse qu'on lui fit, et il se sentit frapper en même temps de coups d'épée. « Qui es-tu, dit Clisson, toi qui parles ainsi ? — Je suis Pierre de Craon, et tu vas expier l'outrage que tu m'as fait. » Olivier tira une petite épée (1), et essaya de se mettre en défense. Une voix ayant crié : « Les tuerons-nous tous ? » Craon répondit : « Oui, tous ceux qui résisteront. » Clisson s'étant adossé contre un mur afin de ne pas se laisser entourer, se défendait comme un homme accoutumé à braver la mort au milieu des combats. Les assassins à gage, persuadés jusque-là qu'il s'agissait de venger quelque injure particulière sur un baron obscur, furent saisis d'étonnement (comme ceux de la tour de l'Hermine), lorsque la voix de Craon leur apprit qu'ils avaient devant eux le plus grand guerrier de l'époque, le premier officier de la couronne. Leurs bras tremblants ne portaient plus que des coups mal assurés ; mais leur chef, que nul respect ne retenait, guidé par l'animosité, s'acharnait à frapper Clisson ; il l'atteignit enfin au visage, et l'étendit : le connétable tomba de son destrier, et alla heurter contre la porte d'un boulanger, qui venait de l'entr'ouvrir au bruit qui se faisait dans la rue. Craon ne douta pas que son ennemi ne fût mort ; il partit suivi de sa bande de stipendiés, quitta Paris sur-le-champ, et reprit la route de Bretagne.

L'artisan reconnut le connétable, le plaça sur son lit,

(1) On portait ces petites épées lorsqu'on allait dans le monde : c'était un simulacre d'arme.

et s'empressa d'envoyer chercher des chirurgiens à l'hôtel Saint-Paul. Le roi fut informé de cet attentat au moment où ses gens finissaient de le déshabiller : il prit à la hâte un manteau, et courut chez le boulanger, escorté de quelques gardes et de plusieurs flambeaux. A la vue de Clisson couvert de sang, le prince poussa des cris de désespoir. « Comment vous trouvez-vous, mon connétable? lui dit-il.—Chier sire, petitement, foiblement.—Eh! qui vous a mis dans cet état? — C'est Pierre de Craon, qui m'a pris traîtreusement sans défense. » Les médecins visitèrent les blessures, et assurèrent au roi que dans quinze jours le malade aurait assez de force pour monter à cheval. « Ne songez qu'à vous guérir, reprit Charles VI, ne vous inquiétez de rien; cet outrage est le mien, et je me charge du soin de la vengeance. » Le prévôt de Paris, Pierre de Folleville, venait d'accourir sur les lieux : le roi lui ordonna de se mettre incontinent à la poursuite de Craon; mais celui-ci sut donner le change, au moyen d'un faux avis qu'il fit semer sur la route, et le prévôt ayant pris le chemin de Cherbourg, entra dans cette ville, où Craon n'avait point paru.

Sur les douze portes de Paris, six existaient encore; les autres avaient été abattues par ordre d'Olivier, lorsqu'il ramena le roi dans sa capitale, après la campagne de 1382 : depuis dix ans on ne les avait pas rétablies. Cette négligence favorisa l'évasion des assassins; ce qui fait dire à Froissard que Clisson paya les verges dont il fut fouetté, et que jamais on n'aurait osé attenter à sa vie si les portes de Paris eussent été fermées.

Les informations apprirent que Craon s'était tenu caché pendant un mois dans son hôtel; qu'il y avait rassemblé des armes et des spadassins; que la plupart d'entre eux ne savaient pas quel homme ils allaient frapper; qu'enfin Pierre de Craon, sorti de Paris par le faubourg

Saint-Antoine, ne s'était arrêté qu'à Chartres, dans la maison d'un chanoine, qui lui fit boire à la hâte quelque peu de liqueur; puis, au bout de dix minutes, Craon poursuivit sa route jusqu'à son ancien château de Sablé, où il demeura pour connaître l'effet qu'avait produit son attentat. Un page et deux de ses écuyers furent arrêtés; on leur coupa le poing sur le lieu du délit, et puis on leur trancha la tête aux halles quatre jours après l'assassinat. Le lendemain, le concierge de l'hôtel de Craon fut décapité, pour n'avoir pas révélé au quartenier l'arrivée de son maître. Le prévôt se saisit du chanoine chez qui Pierre de Craon but un verre de cordial: on le condamna à rester enfermé, au pain et à l'eau, le reste de sa vie. Le roi voulait qu'on punît tous ceux qui, directement ou indirectement, se trouvaient impliqués dans cette affaire. De son côté, la ville de Paris demandait qu'on fît justice des criminels et des complices. L'hôtel de Craon fut démoli: on convertit son emplacement en un cimetière; la rue qui passait sous les murs du jardin où les spadassins s'étaient cachés, fut appelée désormais *la rue des Mauvais Garçons*, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Froissard assure qu'un clerc attaché au sire de Craon instruisit le duc de Berri du complot formé contre le connétable, mais que ce prince n'en prévint pas Olivier. L'attentat du 13 juin 1392 devint, par l'enchaînement des circonstances, la cause première des longs malheurs qui affligèrent la France durant les règnes de Charles VI et de Charles VII.

Pierre de Craon apprit avec une extrême surprise que le connétable vivait encore: il quitta à la hâte le château de Sablé, et se retira auprès du duc de Bretagne. En le voyant, ce prince lui dit: « Vous êtes un chétif, quand vous n'avez pu occire un homme duquel vous étiez au-dessus. — Monseigneur, je crois, répondit Craon, que

tous les diables de l'enfer l'ont gardé des mains de moi et de mes gens, car il y eut lancé sur lui et geté plus de soixante coups d'épée et de couteau, et quand il fut chutté de cheval je cuidois qu'il fut mort (1). » Ceux qui s'attachent à étudier le cœur humain trouveront sans doute étrange de voir Montfort reprocher à un autre d'avoir laissé échapper Olivier, lui qui, quatre ans auparavant, d'un mot aurait pu trancher les jours de ce redoutable ennemi, retenu prisonnier au château de l'Hermine. Au reste, si Olivier n'avait pas encore cessé de vivre, sa mort n'en paraissait pas moins prochaine : il fit son testament, d'après lequel on vit que le puissant vassal possédait (la dot de ses filles payée) 1,700,000 livres de nos jours, en mobilier, numéraire, joyaux; ses domaines territoriaux valaient le double : il avait conquis ces richesses sur les Anglais. Les rançons produisaient alors des gains considérables : dans l'espace de vingt ans, le sort des armes fit tomber entre ses mains 160 bannerets, qui se virent obligés de se racheter au prix de 15,000 livres chacun (2). Contre toute espérance, Clisson se trouva hors de danger au bout d'une semaine, grâce aux soins de deux praticiens allemands. Quoique Olivier ne craignît plus pour sa vie, cependant il ressentait des douleurs très-aiguës : l'espoir d'une prochaine vengeance pouvait seul apporter quelque adoucissement à ses maux; en effet, Charles VI ne se montrait animé que du désir de lui tenir parole. En apprenant l'assassinat du premier officier de la couronne, le roi avait donné les marques de la plus violente colère : il était rentré à l'hôtel Saint-Paul dans une agitation qui ne se calma plus; la douceur habituelle de son caractère

(1) Froissard, liv. II.
(2) Lobineau, t. II, preuves.

fit place à une acrimonie que le moindre incident excitait au plus haut degré ; il éclatait en fureur lorsque le hasard lui rappelait cette criminelle tentative envers la personne de son connétable.

Charles VI somma le duc de Bretagne de lui livrer le sire de Craon; Montfort répondit qu'il ignorait absolument si le fugitif s'était retiré dans ses états : sur cette réponse, des commissaires furent envoyés pour saisir les terres que Pierre de Craon possédait dans le Maine et dans l'Anjou. Le duc protesta contre ce séquestre, en qualité d'acquéreur tout récent de ces domaines. Le courroux du roi ne connut plus de bornes, et, ne pouvant atteindre le véritable coupable, le monarque dirigea ses poursuites contre Montfort, qu'il regardait comme l'instigateur de l'assassinat; il manifesta hautement l'intention de porter la guerre en Bretagne, et ordonna sur-le-champ les préparatifs de cette expédition. Les ministres le secondaient de tout leur pouvoir; ils étaient amis du connétable, et avaient pour eux l'opinion publique. Les oncles du roi, tremblant pour Montfort, qu'ils chérissaient en raison de la haine qu'il portait à Olivier, mirent en jeu tous les ressorts de l'intrigue pour faire échouer ce projet. Charles VI reçut des avis anonymes, qui le menaçaient des plus grands malheurs s'il persistait à fondre sur le duc Jean IV. Faire partir le roi ou le faire rester, devint l'unique objet de toutes les brigues : le voyage de Bretagne occupait les esprits; un noir pressentiment semblait annoncer quelque calamité. Charles VI n'en travaillait pas moins à poursuivre ses desseins ; en vain le duc de Bourgogne voulut-il lui alléguer les fatigues d'une campagne commencée au fort de l'été : « Je me porte mieux à cheval que dans l'oisiveté, lui répondit son neveu très-sèchement ; ceux qui me conseillent autrement ne m'aiment pas, et ne cher-

chent pas à me plaire. » Enfin il partit pour le Mans, le 12 juillet 1392, avec 10,000 hommes; ses deux oncles, commandant d'autres divisions de troupes, arrivèrent le plus tard qu'ils purent. Les intrigues recommencèrent dès que l'on atteignit la capitale du Maine; la faction opposée essaya vainement de détourner le roi, de la guerre. Les hérauts publièrent l'ordre suprême d'après lequel l'armée devait se ranger en bataille hors de la ville du Mans, le 1er août au matin. Ce jour-là le roi se trouva fort incommodé par des spasmes nerveux; mais ayant retrouvé du calme, il fit donner le signal du départ; ainsi le connétable triomphait. Pendant que l'armée (1) défilait sous les murs de la ville et se mettait en colonne de marche, Charles VI assistait à l'office divin dans l'église cathédrale; il paraissait inquiet, accablé sous le poids de pénibles rêveries. Le prince refusa de toucher aux mets qu'on venait de lui servir, et ne prit qu'un peu de clairet. A l'issue de la messe il monta à cheval; l'horloge de la ville sonnait onze heures; la chaleur se faisait déjà sentir vivement, et le roi l'éprouvait d'autant plus qu'il était vêtu comme en plein hiver: on ignore la cause de cette singularité. Charles VI portait sa jaque de drap d'or, recouverte d'un manteau; un vaste chaperon de velours écarlate couvrait sa tête; un collier de grosses perles, présent de sa jeune épouse Isabeau, pendait à son cou. Les gens de la suite particulière du roi marchaient à quelque distance, afin de ne point l'incommoder par la poussière qui s'élevait sous les pieds des chevaux. Les

(1) Louis de Clermont la commandait spécialement. Les historiens modernes disent que le connétable avait suivi le roi: c'est une erreur; les chroniques contemporaines assurent qu'Olivier souffrait encore trop de ses blessures pour pouvoir monter à cheval.

ducs de Bourgogne et de Berri cheminaient à côté l'un de l'autre; le duc de Bourbon, le sire de Couci, le comte de Clermont, don Pèdre de Navarre, suivaient les deux régents. Les personnes les moins éloignées du monarque étaient deux pages : l'un portait la lance de Charles VI, l'autre son casque de bataille, exhaussé sur le pommeau de la selle. La lance, remarquable par le travail et par la trempe de l'acier, venait du duc de Berri, qui en fit fabriquer douze pareilles dans la capitale du Languedoc (1). (Froissard, liv. IV.)

Le roi traversait la forêt du Mans, et longeait seul la lisière du bois; tout-à-coup un homme, vêtu singulièrement, sort du milieu des arbres, saisit la bride du cheval en disant : « Roi, ne chevauche pas plus avant, mais retourne, car tu es trahi. » Ces paroles, et l'apparition de cette espèce de mendiant, tirèrent Charles VI de sa préoccupation, sans l'épouvanter néanmoins, comme quelques écrivains l'ont dit. Le prince ne discontinua pas de marcher : il pouvait regarder cet étrange avis comme une ruse employée par ceux qui voulaient empêcher l'expédition d'avoir lieu. Cependant les gardes accourus de divers points repoussaient l'inconnu, qui répétait par intervalle et d'une voix forte le fatal avertissement, en cherchant toujours à joindre le roi : enfin il se retira, se perdit dans l'épaisseur du taillis, et, chose assez surprenante, on ne l'arrêta point. Charles VI, absorbé plus que jamais par de tristes pensées, acheva de traverser la forêt, au sortir de laquelle s'ouvrait une plaine argileuse qui réfléchissait fortement les rayons du soleil; on n'entendait raisonner ni le pas des fantas-

(1) La manufacture d'armes de Toulouse fut célèbre dans le moyen âge; elle rivalisait avec celle de Bordeaux. Bajazet en tira plusieurs armes de prix, ce qui la mit en réputation dans tout l'Orient.

sins, ni celui des chevaux, puisqu'ils marchaient sur le sable. Le silence morne qui environne le cortége est brusquement interrompu par le bruit de la lance royale, que le page laisse tomber sur le casque de son compagnon qui le précédait immédiatement. A ce choc inattendu Charles VI tressaille, se retourne et voit tout près de sa poitrine le fer de cette lance que l'on relevait avec vivacité; le prince frissonne, sa tête se perd, il croit distinguer le cliquetis des armes; l'avertissement du mendiant lui revient à l'esprit, l'assassinat encore récent du connétable reparaît à son imagination: l'infortuné se voit environné d'ennemis; il tire son épée, pousse son cheval sur ses pages et les renverse: « En avant sur les traîtres! » s'écrie-t-il d'une voix altérée. Charles agite le glaive sans vouloir rien écouter: tout fuit, tout se disperse. Le duc d'Orléans, son frère bien-aimé, se présente, espérant le contenir, mais le prince fond sur lui comme un furieux, et Louis de France n'échappe à ce péril que par une prompte fuite. Chacun courait, sans songer à se défendre contre le roi; enfin le cheval haletant de fatigue s'arrêta: Charles VI continuait à frapper, quoique le fer se fût cassé dans ses mains. Cette scène affreuse dura près d'une heure. Froissard, contemporain, mais éloigné des lieux où l'événement se passait, assure que personne ne fut tué; le moine de St-Denis, qui faisait partie du cortége, dit que le roi blessa mortellement quatre écuyers, et cite parmi eux le jeune Héraclins de Polignac. Guillaume Martel, chevalier normand fort aimé de Charles VI, sauta légèrement sur la croupe du destrier, et embrassant étroitement son maître, lui ôta ainsi l'usage de ses mains. Le roi ne connaissait aucun de ses serviteurs: on le tenait couché sur le sable; il finit par s'évanouir. « Le voyage est fait pour cette saison, »

dit le duc de Bourgogne, d'un ton d'assurance. Les troupes reçurent incontinent l'ordre de rebrousser chemin, et de regagner le Mans : on y transporta le malheureux prince dans un chariot à bœufs, la seule voiture que l'on put se procurer en ce moment. Arrivé au Mans, Charles VI fut placé dans la salle du palais épiscopal; on lui prodigua les secours que nécessitait son état. On laissait entrer tout le monde : plusieurs envoyés d'Angleterre, assurent la plupart des historiens, y pénétrèrent comme les autres, et ne purent s'empêcher de témoigner leur joie, ne doutant pas que cette catastrophe n'eût pour la France de terribles conséquences. Le fait est vrai à l'égard de ces personnages, mais il est certain que le roi Richard II et la ville de Londres montrèrent de véritables regrets en apprenant ce funeste accident (1). Charles VI demeura plongé deux jours entiers dans une léthargie complète; sa chaleur était presque éteinte. Les médecins, après l'avoir cru mort pendant plusieurs heures, parvinrent à ranimer ses forces vitales, sans pouvoir néanmoins ramener sa raison : il paraissait en être privé totalement. Ces médecins déclarèrent qu'il n'y existait aucun symptôme de poison, ce qui fit cesser les fâcheuses rumeurs répandues parmi le vulgaire. Les hommes de l'art pensaient que l'ardeur du soleil, auquel le roi était resté exposé long-temps, avait pu occasionner une congestion au cerveau; désordre d'autant plus facile à se développer, que les esprits du jeune prince se trouvaient livrés depuis quelque temps à une exaltation inexprimable (2).

Comme le merveilleux se mêlait alors aux faits im-

(1) Rapin Thoiras, t. II.
(2) Anonyme de Saint-Denis, liv. XII, chap. 3.

portants, les chroniques de la Bretagne et du Maine disent que pendant la léthargie du roi le grand anneau de la Vierge Marie, de l'église de Saint-Julien du Mans, roula une heure autour du doigt de la sainte, sans que personne y touchât. (Manuscrits du seizième siècle, p. 263.)

Charles VI entrait dans sa vingt-troisième année; la reine, plus jeune, attendait le moment de devenir mère: on eut soin de lui cacher ce malheur. Les oncles du roi, profitant de la circonstance, s'emparèrent du pouvoir et culbutèrent le parti de Clisson.

Le connétable se rétablit beaucoup plus promptement que ses amis et lui-même ne l'avaient espéré: déjà Olivier voyait le moment où il pourrait aller rejoindre le roi; déjà il se représentait au milieu des états de son ennemi, vengeant sa propre querelle les armes à la main; mais la nouvelle de la catastrophe du Mans vint dissiper ces rêves brillants: il en fut atterré, et ne songea plus qu'aux maux prêts à fondre sur la France. Hélas! ses craintes n'étaient que trop réelles; les difficultés qui s'élevèrent subitement pour savoir quel serait le prince du sang qui exercerait la régence, faisaient présager des désastres sans nombre. Le droit de la naissance la mettait aux mains de Louis d'Orléans, frère du roi; mais sous prétexte que ce prince était trop jeune et trop léger, le duc de Bourgogne l'évinça, et prit sa place. Le duc de Berri, d'un caractère apathique, se désista de ses prétentions; mais il voulait de l'argent: son frère lui en promit en quantité.

Le nouveau régent se montrait depuis long-temps le plus implacable ennemi de Clisson. Au mépris des services éminents que ce guerrier lui avait rendus lors de la succession des états du comte de Flandres, le duc de Bourgogne saisit la première occasion qui se présenta

pour lui faire sentir combien l'ingratitude est redoutable. Les princes s'étaient hâtés de congédier les troupes, sans acquitter la solde arriérée. Les archers, fort mécontents, vinrent porter plainte à Clisson, leur défenseur naturel, en sa qualité de chef de l'armée; ils le supplièrent de les protéger en cette occasion. Olivier promit d'employer tout le crédit que lui donnait sa charge. En effet, quoique convalescent et fort affaibli, il se présenta à l'hôtel d'Artois où le duc de Bourgogne venait d'arriver; il exposa à ce prince les plaintes des archers et des gens d'armes, et demanda, peut-être avec trop de hauteur, qu'on payât à l'instant la solde arriérée. « Clisson, lui dit durement le régent, vous n'avez que faire de vous embesogner de l'état du royaume, il a eu malheur tant que vous vous en êtes mêlé. Où diable avez-vous assemblé tant de finance? le roi, mon frère le duc de Berri et moi, ne pourrions en mettre autant ensemble. Partez de ma chambre, hissez de ma présence, et faites que oncques je ne vous voie; car ce n'étoit l'honneur, je vous ferois l'autre œil crever. » Un pareil langage tenu au premier officier de la couronne, à un vieux guerrier dont la nation appréciait les services, montrait la ligne qu'allait suivre le nouveau régent. La ruine de Clisson fut donc résolue; celui-ci l'apprit de bonne heure, grâce au duc d'Orléans qui lui montrait un intérêt généreux. Olivier sut, à ne pas en douter, que sa maison allait être cernée le soir même: profitant des avis qu'on lui donnait, il sortit par une issue souterraine, et se trouva en quelques instants hors des murs de Paris, suivi d'un seul page. C'est ainsi que le héros de Rosebec abandonna, comme un fugitif, la capitale du royaume, où dix ans auparavant on l'avait vu entrer en triomphateur et en maître. Clisson gagna la forteresse de Montlhéri, qui lui appartenait; mais on

vint l'informer, au bout de quelques heures, que le sire de Châteaumorand, lieutenant de Philippe-le-Hardi, accourait pour l'investir avec des forces considérables : il sortit de Montlhéri, accompagné d'une partie de sa garnison, se fraya un passage par la force à travers la Beauce, et arriva dans ses domaines de Bretagne, décidé à soutenir seul la guerre contre les régents de France. Ceux-ci lui dépêchèrent quatre hérauts d'armes pour le sommer, au nom du roi, de remettre l'épée de connétable. Olivier reçut ces messagers à Josselin, les fit magnifiquement traiter, les combla de présents, et les renvoya porteurs de cette réponse : « Le roi Charles VI m'a donné l'épée de connétable, et je ne la rendrai qu'à la mort. » Le duc de Bourgogne, ne gardant plus de mesure, lui fit faire son procès par le parlement : on observa à son égard les formes ordinaires. Le délai prescrit pour la comparution étant expiré, Clisson fut appelé trois fois, à la table de marbre, au perron, à la porte du palais : personne n'ayant répondu, le parlement condamna Olivier, comme faux traître, à être banni et amendé de 100,000 livres (un million) (10 décembre 1392).

Cet arrêt indigna Paris et les provinces. Le duc d'Orléans refusa d'assister à ce jugement inique, car chacun savait que Clisson avait toujours bien servi l'Etat. L'intérêt que ce prince témoigna au connétable dans cette circonstance, fut l'origine de la rivalité des deux maisons de Bourgogne et d'Orléans.

Clisson étant banni, le régent offrit l'épée de connétable au sire de Couci : cet illustre vassal eut la délicatesse de la refuser ; Gui de La Trémouille imita une aussi noble conduite : Philippe d'Artois, comte d'Eu, petit-fils du fameux Robert d'Artois et gendre du duc de Berri, ne se fit pas scrupule de l'accepter.

Après sa condamnation par le parlement, Olivier ne reparaît plus sur la scène politique, et dès ce moment cesse d'appartenir à l'histoire de France. Ce guerrier vécut encore quatorze ans qu'il passa en Bretagne, toujours puissant, toujours redouté et toujours malheureux. Nous consacrerons le dernier livre à parler de ces quatorze années, qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

LIVRE V.

Clisson se réconcilie avec le duc Jean IV. — Sa mort.

Olivier, disgracié par les régents de France, dépouillé de ses dignités, parut aux yeux de Montfort un ennemi facile à vaincre. Au mépris de ses serments, ce prince ne songea qu'à presser l'exécution de ses projets hostiles. La venue de Pierre de Craon dans le duché rendit sona nimosité plus active : l'un et l'autre avaient tenu en leur puissance ce connétable si détesté, deux fois ils s'étaient vus les maîtres de sa vie, deux fois un miracle avait trompé leur espoir homicide.

Pierre de Craon, l'homme le plus aventureux de son temps, venait de s'évader des prisons de Barcelonne, où la veuve de Louis d'Anjou le gardait captif pour le punir d'avoir trahi les intérêts de son maître en dissipant les sommes confiées à sa foi; il poignarda le geôlier, sauta un mur haut de vingt pieds, traversa le royaume de France déguisé en pèlerin, et arriva en

Bretagne. Montfort, quoique dévoré du désir de la vengeance, hésitait d'attaquer cet Olivier dont le seul nom remplissait son âme d'effroi. Il craignait de troubler par de nouveaux démêlés l'espèce de calme dont jouissaient ses états : il céda néanmoins aux instances du sire de Craon. Cet homme odieux sut persuader au duc que Clisson n'aspirait qu'à chasser la maison de Montfort pour lui substituer celle de Blois, dont le chef était le comte de Penthièvre, son gendre. Jamais imputation ne fut plus calomnieuse : Clisson ne cessa de prouver que la violence pouvait fort bien s'allier dans son caractère à la loyauté; son cœur repoussa constamment toute idée d'usurpation.

Pierre de Craon, désormais le conseiller intime du duc de Bretagne, imprima aux affaires l'impulsion rapide de son génie actif et entreprenant; d'après ses avis, il fut décidé que l'on ne donnerait pas le temps à l'ennemi commun de se reconnaître. Dans sa position, Clisson ne pouvait, sans encourir le blâme général, commencer les hostilités. Il apprit que les troupes bretonnes, commandées par Montfort en personne, devaient venir le surprendre dans son château de Josselin, où Marguerite de Rohan, la digne compagne du connétable, résidait depuis long-temps. En effet, au milieu de la nuit du 28 février 1393, à la faveur d'une neige très-épaisse, la forteresse fut investie; les soldats de Montfort firent tomber dansu ne embuscade le chevalier d'Aigreville, que le duc d'Orléans envoyait avec 300 lances au secours d'Olivier. Ce succès obtenu, les vainqueurs ne doutèrent pas de la prompte reddition de Josselin, mais restait à savoir si Olivier se trouvait réellement dans la place; on n'en avait pas la certitude. Clisson, informé de ces doutes, loin de les mettre à profit, les fit cesser par un trait de jactance, inhérent aux mœurs de ce siècle : dès que le

jour fut assez éclatant, il parut aux créneaux revêtu d'armes brillantes, tenant sa bannière afin qu'on le distinguât mieux. L'historien Lobineau, favorable à Montfort, ne parle pas de cette circonstance, et dit au contraire que Clisson s'évada par une poterne et courut se renfermer dans Moncontour. Il était fort possible que le connétable ne se fût montré sur les remparts que pour tromper l'ennemi par une ruse chevaleresque, et qu'il eût quitté la place aussitôt après son apparition aux créneaux. Quoi qu'il en soit, Josselin ne fut point pris. Les soldats d'Olivier, électrisés par l'exemple de Marguerite de Rohan, douée de ce courage si commun chez les femmes bretonnes, soutinrent tous les assauts, et firent perdre à l'ennemi l'espoir de conquérir la forteresse. Montfort, désespéré d'avoir laissé échapper Clisson, honteux de ne tirer aucun fruit de ses armements considérables, dégoûté de Pierre de Craon et de la guerre, écouta les propositions que lui fit le beau-frère du connétable : il consentit à cesser les hostilités. Mais son orgueil ne pouvait supporter la pensée qu'on pût dire que le duc de Bretagne avait échoué devant Josselin, défendu par une femme : sa gloire s'y trouvait intéressée, car il avait fait le serment indiscret de ne point lever le siége sans être entré dans la place. Le sage Rohan adopta un expédient capable de satisfaire l'amour-propre de ce prince : on baissa les ponts-levis ; Montfort les passa seul, à cheval, s'avança au-delà des portes, reçut les clefs, les prit en mains, puis les remit à un des officiers de Marguerite en repassant les barrières : il crut que cette vaine formalité mettait son honneur à couvert. Ainsi avait agi le duc de Lancastre devant la ville de Rennes.

Le roi Charles VI ayant retrouvé momentanément sa raison, demanda son connétable : des serviteurs fidèles

ne lui cachèrent point qu'on l'avait dépouillé de sa charge, que le parlement venait de le condamner comme criminel d'Etat, et qu'enfin il soutenait dans ce moment la guerre contre le duc de Bretagne, son agresseur. Le monarque, en apprenant ces particularités, versa un torrent de larmes : il ordonna qu'on dépêchât sur-le-champ des ambassadeurs à Nantes, pour arrêter les hostilités. Ces messagers partirent accompagnés de deux divisions; leur commandant devait s'unir aux soldats de Clisson, dans le cas où Jean IV refuserait d'entrer en accommodement. Le duc de Bourgogne essaya vainement de s'opposer à ce départ; il fallut obéir au roi, jouissant alors de toutes ses facultés. Les ambassadeurs vinrent saluer Montfort à Morlaix, mais celui-ci ne voulut ni les recevoir ni les entendre. « Que viennent chercher ici ces Français? s'écria-t-il; oh diable! qu'ils se mêlent de leurs affaires. » (Lobineau, liv. IV.) Conformément aux ordres de Charles VI, les divisions qui marchaient à la suite de ces envoyés se mirent sous le commandement de Clisson, qui s'était vu obligé de reprendre les armes; car le duc, sur un prétexte futile, avait remis ses troupes en campagne.

Le duc de Bourgogne fit des efforts impuissants pour détourner l'orage prêt à fondre sur son intime allié; le duc de Bretagne, de son côté, ne se laissa point intimider par ces apprêts militaires : il concentra ses forces sous les murs de Moncontour pour en former le siége, qui ne fut pas plus heureux que celui de Josselin. Olivier, plus habile et mieux servi, surprit Saint-Brieux, prit la ville, en fortifia avec célérité l'église, et en fit un boulevard imprenable. Il courut ensuite s'établir sur les grèves d'Hélion : de là il pouvait suivre les mouvements de l'ennemi, et assaillir ses colonnes dès qu'une occasion favorable s'en présenterait. Jean IV, exaspéré par les

revers, retira des villes toutes les garnisons, afin d'augmenter son armée active : ces corps réunis composèrent une masse de 16,000 hommes, à la tête desquels Montfort vint présenter le combat à son rival. Olivier, trop prudent pour abandonner sa position et s'engager dans la plaine, sut contenir la bouillante ardeur de ses bannerets; le duc ne put jamais le forcer dans ses retranchements. Dégoûté d'un genre de guerre nouveau, ne pouvant alimenter son armée sur le même point, Jean IV fut contraint de la disloquer; alors Olivier, sortant des grèves, attaqua impétueusement les corps séparés de Montfort, et les battit en détail : son adversaire, découragé, se trouva trop heureux d'accepter la médiation de la France. Le duc de Bourgogne vint dans le duché au commencement du mois de novembre 1394, en qualité de pacificateur; sa fierté dut souffrir quand il se vit dans la nécessité de traiter d'égal à égal, et par ambassadeur, avec ce Clisson qu'il avait dépouillé de la charge de connétable, et dans ce moment plus puissant que jamais. Loin d'aplanir les difficultés, le duc de Bourgogne les compliqua, il quitta la Bretagne sans y avoir ramené le calme. La lutte recommença : Olivier, poursuivant le cours de ses succès, surprit le château de l'Hermine, pénétra en vainqueur dans ce même lieu témoin de son odieuse captivité; et cette tour, qui avait dû être son tombeau, vit flotter sa bannière; il en enleva la vaisselle, les bijoux, les joyaux appartenant au duc de Bretagne, et livra à ses soldats ce riche butin. L'apparition du duc de Bourgogne (février 1395), qui venait offrir une seconde fois sa médiation, ralentit le feu de la guerre; une suspension d'armes fut signée le 20 août. La chevalerie se montrait néanmoins impatiente d'en voir arriver le terme, et de rouvrir la campagne. Montfort résolut de conjurer cet orage, en suivant sa seule inspiration.

En vertu d'un traité secret conclu en 1388, Monfort avait fait donation de son duché à la maison de Plantagenet, dans le cas où il mourrait sans enfants; mais depuis cette convention Montfort eut deux fils, Jean et Arthur : ce bonheur inespéré fit changer ses résolutions, et le rattacha davantage aux intérêts nationaux. De leur côté les Anglais, se voyant frustrés de l'espoir de posséder la Bretagne, abandonnèrent Montfort sans retour. Jean IV arrêta donc, dans sa ferme volonté, de se réconcilier franchement avec Olivier : il dicta à son secrétaire une lettre pleine d'amitié, par laquelle il invitait le connétable à oublier le passé, lui offrant de payer sur-le-champ le reste des 100,000 livres, objet principal de leurs démêlés; il terminait sa missive en le priant de venir le trouver à Vannes. Le duc ferma lui-même cette lettre, y apposa son cachet, et la fit porter à Josselin par un écuyer de confiance, qui reçut la défense expresse de dire à qui que ce fût l'objet de sa mission.

Clisson reçut la lettre, et en lut le contenu avec étonnement : néanmoins, ayant réfléchi quelque temps, il ne douta plus de la bonne foi de son ancien rival : les circonstances l'assuraient qu'un prince de l'âge de Montfort, sans amis, abandonné des Anglais et fatigué de la guerre, ne devait désirer que de mourir en paix, et d'assurer son héritage à sa famille. Il consentit à l'entrevue; mais craignant que des inspirations étrangères ne fissent changer les dispositions bienveillantes que l'on montrait à son égard, Olivier répondit qu'il regardait comme un honneur de s'aboucher avec son suzerain, mais qu'il désirait au préalable tenir en sa puissance le fils aîné de Montfort (né en 1394). Jean IV savait que Clisson était homme à le tuer sans pitié, lui et ses enfants, s'il le rencontrait en rase campagne, mais qu'il ne pouvait commettre ni une lâcheté ni une trahison. Le duc appela

auprès de lui le sire de Rohan : « Vous et Robert de Montboucher, dit-il à ce banneret, menez mon fils au châtel de Josselin et le laisserez là, et me mènerez messire Olivier, car je me veux accorder avec lui. »

Le sire de Rohan, qui déplorait depuis long-temps les malheurs causés par la rivalité de Montfort et de Clisson, témoigna une satisfaction extrême en se voyant chargé d'un pareil message : il conduisit le jeune prince à Josselin. Clisson, ayant en son pouvoir l'héritier de la Bretagne, n'écouta plus que sa générosité naturelle, et voulut vaincre son souverain en magnanimité comme il l'avait vaincu dans les batailles : Olivier partit sur-le-champ, amenant l'enfant pour le remettre à son père. Il arriva à Vannes de grand matin, se rendit à l'église de Saint-Patern, lieu convenu pour la première entrevue. A l'aspect de son fils, que Clisson conduisait par la main, Jean IV fondit en larmes et courut embrasser son loyal ennemi, ne voulant voir en lui que le compagnon de ses premiers jeux, le héros dont la valeur lui avait assuré jadis la possession de la Bretagne. Le suzerain et le vassal se séparèrent vers la fin de la journée, non pas bons amis, mais bien réconciliés, comme deux lions vieillis, qui, ne pouvant plus se dévorer, cessent pourtant de s'attaquer.

Un traité définitif fut signé le 19 octobre 1395 : le duc fit de notables sacrifices, soit en faveur de Clisson, soit en faveur du comte de Penthièvre, dont il fallait payer l'abandon de toute prétention; mais Jean IV y gagna d'être reconnu irrévocablement, lui et les siens, pour légitimes souverains de la Bretagne.

Le duché célébra par des fêtes la cessation d'une rivalité si funeste à son repos. Pendant que Clisson, par une noble abnégation, assurait la paix à son pays, Charles VI, dans un moment lucide, cassait l'arrêt du parlement

qui avait dépouillé Olivier de ses dignités, et invitait ce guerrier à venir reprendre la charge de connétable, ainsi que la place que lui assignaient auprès du trône ses services et sa renommée. Clisson, trop sage pour aller affronter les orages dans une cour livrée à l'anarchie, s'excusa auprès du roi en le suppliant de le dispenser de se mêler désormais des affaires de France. Par une seconde lettre adressée au parlement, il manifesta l'intention d'accorder le pardon à Pierre de Craon son assassin, lui imposant à cet effet l'obligation de fonder une maison religieuse. Pierre de Craon y souscrivit, et fit bâtir une église dont les desservants devaient se consacrer, d'après le vœu du fondateur, aux soins spirituels des prisonniers; ils s'engageaient à accompagner sur l'échafaud les criminels condamnés à perdre la vie.

La réconciliation de Clisson et de Montfort avait eu pour base un mouvement mutuel de générosité; elle devait être durable, en effet leur union ne s'altéra plus. Jean IV quitta le duché en 1396 pour aller à Paris assister au mariage de son fils aîné, qui épousait la seconde fille de Charles VI. Avant de partir, il investit Clisson de la régence de ses états et de la garde de ses autres enfants. Au retour de Montfort, Clisson regagna ses domaines qu'il sut conserver dans une situation prospère. Il s'était plu à orner ses châteaux de Clisson et de Josselin (1); le premier surtout devint

(1) Le château de Josselin se trouvait à trois lieues de Ploermel, petite ville que plusieurs ducs de Bretagne habitèrent. Entre Josselin et Ploermel, à égale distance de l'un et de l'autre, on rencontre un vaste emplacement, appelé *Mivoie* : c'est là que se livra le combat des Trente. Une simple borne, surmontée d'une croix de bois, marquait l'endroit où s'était passé cet héroïque événement. En 1820, M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, eut l'heureuse idée d'élever à Mivoie un magnifique obélisque sur lequel sont inscrits les noms des trente Bretons vainqueurs.

l'objet de la curiosité des habitants du duché, qui venaient le visiter par plaisir : Olivier 1er, un des ancêtres du connétable, le fit bâtir en 1170 à son retour de la Palestine, où il passa quinze années. Ce feudataire voulut imiter les constructions de l'Orient. Les élégantes tourelles et les ogives mauresques dont les ouvriers étrangers décorèrent son château, suffirent pour le distinguer de tous les autres manoirs du pays. Le connétable de Clisson, sans en changer l'architecture, y ajouta des fortifications qui le rendirent une place de guerre redoutable. Des ouvrages extérieurs s'élevèrent pour défendre la tête des ponts-levis, mais dans l'intérieur les appartements brillaient de toute la magnificence que le siècle comportait : leurs fenêtres avaient des vitres; des cheminées remplaçaient l'âtre grossier établi ordinairement au milieu des pièces. L'usage des vitres et des cheminées était alors fort rare en France; la mode en venait d'Allemagne et d'Angleterre. La recherche que le connétable montrait pour les ameublements et pour les moindres détails de sa vie privée, contrastait singulièrement avec son humeur sévère. Les chroniqueurs de l'époque, pour achever de le peindre comme un homme extraordinaire, assurent qu'il lisait en plein missel aussi bien qu'un clerc.

Olivier goûtait le repos depuis deux années lorsqu'un événement des plus importants le contraignit de sortir de sa retraite : Montfort venait de descendre au tombeau (26 octobre 1399). Quelque temps avant de mourir il nomma Clisson tuteur de ses enfants, en lui adjoignant les évêques de Nantes et de Dol, les sires de Rohan, de Malestroit, et Jean du Fou. Il institua par le même acte Olivier *gardien* de la Bretagne, jusqu'à l'arrivée du duc de Bourgogne, régent de ses états pendant la minorité de son successeur. Clisson ne tarda pas d'être

à même de fournir une preuve bien éclatante de sa loyauté: Marguerite, sa fille, unie au comte de Penthièvre, nourrissait depuis long-temps l'espérance de voir rentrer un jour son époux en possession du duché; elle vit d'un très-mauvais œil la réconciliation de son père avec Montfort. Au premier bruit du trépas de Jean IV, elle quitta son manoir de Chantoceaux, et vint trouver Clisson dans le château de Josselin : « Mon père, lui dit-elle, il ne tiendrait qu'à vous que mon mari recouvre son héritage de Bretagne; nous avons de si beaux enfants, monseigneur, je vous supplie que vous nous aidiez.—Eh! quel moyen y aurait-il? » demanda Olivier sans trop réfléchir. Marguerite osa lui proposer de servir ses projets en faisant périr secrètement les enfants de Montfort. Clisson ne put contenir son indignation : farouche jusque dans sa vertu, il saisit une hallebarde qui se trouvait sous sa main, et en aurait tué sa fille si celle-ci n'eût évité le coup. Marguerite prit la fuite si précipitamment, qu'elle tomba dans l'escalier et se cassa une jambe (1). « Ah! cruelle! ah! perverse! lui criait son père en la poursuivant, si tu vis longuement, tu causeras la ruine de ta famille (2). » Nous verrons plus tard cette prédiction se vérifier.

Le 22 mars 1401, Jean V, nouveau duc de Bretagne,

(1) La comtesse de Penthièvre resta boiteuse toute sa vie, par suite de cet accident.

(2) On voit encore, dans le château de Josselin, l'appartement qui fut témoin de cette scène et l'escalier dans lequel Marguerite tomba. L'aile du château habitée par le connétable n'était divisée qu'en deux parties, la grande salle au rez-de-chaussée, et la chambre à coucher au premier, où Clisson devait être alors, puisqu'il sauta du lit pour courir après sa fille. Or, ces deux pièces existent encore tout entières : nous les avons vues très-bien conservées.— 1826.

fit son entrée à Rennes; le sire de Clisson, en sa qualité de *preux des preux*, l'arma chevalier au pied du maître autel de la cathédrale : cette cérémonie fut l'occasion de fêtes et de tournois. Des troubles inséparables d'un nouveau règne suivirent de près ces fêtes pompeuses.

La féodalité bretonne, fière de son illustration, jalouse de l'indépendance de son pays, ne pouvait voir sans dépit la France et l'Angleterre se disputer le droit d'asservir le duché; elle forma une ligue pour la défense des intérêts communs. Le caractère, les services et les richesses de Clisson le portaient naturellement à la tête de cette sainte coalition : les sires de Rohan, de Laval, de Malestroit, de Derval, de Beaumanoir, de Rostrenem, de Kergorlay, de Quelen, de Leborgne, de La Marche, se montrèrent les plus ardents à le seconder dans ses efforts.

Clisson songea d'abord à traiter une affaire essentielle : il importait à la ligue bretonne d'avoir en sa puissance quelques places fortes, quelques villes considérables. Olivier offrit à Jeanne de Navarre, veuve de Jean IV, de lui acheter le gouvernement de la ville et du château de Nantes : l'offre fut acceptée. La duchesse devait recevoir de Clisson 12,000 écus d'or à titre de prêt; mais le gouverneur du château, Gilles de Lesbiet, agissant d'après les ordres du duc de Bourgogne, fit manquer la négociation en déclarant qu'il ne remettrait la forteresse qu'au régent de Bretagne : nous venons de dire que Montfort en mourant avait conféré ce titre à Philippe-le-Hardi, ainsi que la tutelle de ses enfants. Quoique Olivier eût échoué, la nation entière lui sut un gré infini du zèle qu'il venait de montrer pour assurer l'indépendance du pays. Néanmoins le banneret ne croyait pas sa tâche accomplie, si la Bre-

tagne ne sortait promptement de sa position critique. Il convoqua dans un château du district de Vannes les députés de la noblesse, du clergé et du tiers-état; il leur fit sentir qu'un seul moyen restait pour épargner au duché des maux incalculables : ce moyen consistait à se mettre sous la protection de la France ou de l'Angleterre. Lui-même, abjurant le souvenir de ses propres injures, conclut à se jeter franchement dans les bras du duc de Bourgogne, son ennemi personnel. Cette sage détermination calma les esprits, et arrêta l'incendie prêt à embraser toute l'ancienne Armorique.

L'Angleterre, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger en portant le fer et le feu dans le duché, qui osait se soustraire à sa domination. Une flotte considérable vint croiser devant les côtes de Bretagne : à son apparition, les habitants coururent aux armes; toutes les voix désignèrent Clisson pour généralissime. Le héros, courbé sous le poids des ans, revêtit sa cuirasse, et jouit encore, au terme de sa carrière, de quelques moments de gloire : la vue de ce léopard arboré sur les vaisseaux ennemis ranima son ardeur. Il mit sur pied, en peu d'instants, un corps de douze cents arbalétriers et de trois mille hommes d'armes (1403), en ne cessant de déployer cette activité qui l'avait toujours rendu si redoutable. Les côtes se trouvèrent également en défense : une flotte de 25 navires sortit, comme par enchantement, des chantiers de Tréguier. Clisson présida lui-même à cet armement; sa supériorité dans les arts mécaniques le distingue d'une manière particulière des guerriers de son siècle. Les chroniques du temps, et Lobineau lui-même, peu favorable à Olivier, ne peuvent s'empêcher d'accorder à ce général un rare talent pour la construction.

Le duc de Bourgogne, régent de la Bretagne, loua on

ne peut plus le zèle de Clisson, sans néanmoins se réconcilier avec lui : il confia à ce feudataire la défense du littoral, pendant que la flotte bretonne allait chercher celle des Anglais. L'escadre, réunie sous le commandement de Penhouët et des deux Tanneguy-Duchâtel, sortit du port de Roscoff vers la fin de juillet 1403, rencontra la flotte britannique, la battit, et débarqua plusieurs divisions sur la côte de Dorset. Le sol de la fière Albion vit déployer l'étendard chargé des hermines bretonnes. Le mois suivant une seconde expédition traversa le détroit du Pas-de-Calais, pénétra dans la mer du Nord, et parvint à incendier Yarmouth (1). Les soldats de Penhouët, après avoir porté la terreur fort avant dans le comté, se rembarquèrent, amenant 1,000 prisonniers et 20 bâtiments chargés d'un butin immense; puis ils regagnèrent leur pays au mois de septembre. Le duc de Bourgogne, trop occupé en France, s'étant démis de la régence, le jeune duc Jean V se trouva livré à ses propres forces. Les Anglais regardèrent cette circonstance comme très-favorable pour venger les ravages commis récemment par les Bretons : ils débarquèrent, à leur tour, un gros de troupes sur les côtes de Brest. Olivier, qui gardait cette ligne, les repoussa, en les rejetant jusque sur leurs vaisseaux : l'ennèmi entendit encore une fois le terrible cri de, *Clisson! Clisson!* Le connétable avait fait avertir Jean V au moment de l'attaque des Anglais; il put dès le lendemain lui annoncer leur expulsion : mais on apprit, dans le même jour, qu'une division beaucoup plus nombreuse que la première venait de prendre terre aux dunes de Lannion. Jean V accourut accompagné des sires de Rohan et de Châteaugirons, ses lieutenants, et

(1) Lobineau, t. II.

de 4,000 hommes de troupes ; il se trouva le jour même en présence des Anglais : ceux-ci marchaient sous la conduite du comte de Beaumont, issu d'une branche cadette des Plantagenet, homme d'une valeur éprouvée et d'un caractère singulier. Le combat s'engagea ; l'ennemi fut taillé en pièces. Tanneguy-Duchâtel, si célèbre depuis par sa fidélité à Charles VII, rencontra au fort de la mêlée le comte de Beaumont, le combattit corps à corps, et lui fendit la tête d'un coup de hache. (Lobineau, Froissard.)

Les soldats de Richard, au nombre de douze cents, débarquèrent au Croisic, entrèrent dans la ville de Guerande, appartenant à Clisson ; ils la pillèrent, et enlevèrent deux muids de sel conservés en magasin pour l'usage particulier du connétable : ils firent un trophée de cette capture, s'enorgueillissant d'avoir désolé les domaines du plus cruel ennemi de l'Angleterre. Cette expédition se terminait lorsque Olivier reçut de Paris un message qui lui apprenait, à sa grande surprise, que le duc de Bourgogne l'avait nommé, en mourant, un de ses exécuteurs testamentaires, afin de réparer sans doute, par un témoignage d'estime aussi manifeste, les torts dont il s'était rendu coupable envers ce guerrier. Clisson n'aurait certainement ressenti aucun regret de quitter la vie, si la mort était venue le frapper au moment où une réparation si glorieuse venait le consoler des injustices passées ; mais le sort lui réservait encore une cruelle épreuve.

Sa fille Marguerite, veuve du comte de Penthièvre, nourrissait toujours dans son cœur des projets d'ambition. Le terrible accident qui lui était arrivé en fuyant la colère de son père, ne l'avait point corrigée ; elle se rappelait sans cesse que son époux aurait dû régner sur la Bretagne : elle voulait recouvrer, au moins pour

ses enfants, l'héritage de la maison de Blois ; elle ne négligeait rien pour entretenir dans le cœur de quelques bannerets l'amour qu'ils portaient jadis aux anciens maîtres du duché. Les ministres de Jean V, qui surveillaient les démarches de Marguerite, accusèrent Clisson d'encourager sa fille dans ses coupables espérances. Il était absurde de supposer qu'Olivier fût animé d'intentions malveillantes, lui dont l'activité et la valeur venaient récemment de consolider la maison de Montfort, lui que naguère on avait vu courir après sa fille, une arme à la main, pour la punir de demander le trépas des enfants de Jean IV : pouvait-il donner des marques plus réelles de sa loyauté ? Mais Olivier était âgé, infirme et fort opulent; le duc manquait absolument d'argent : il fallait trouver un prétexte pour dépouiller le connétable d'une partie de ses richesses. L'accusation de félonie serait tombée d'elle-même. Jean V, ou plutôt ses conseillers, déférèrent Olivier en justice pour crime de magie, de maléfices, afin de le perdre dans l'opinion du vulgaire. Le juge de Ploermel, dont la juridiction s'étendait jusqu'à Josselin, où habitait Clisson, somma ce guerrier de comparaître pour se défendre de l'inculpation. Le héros d'Auray et de Rosebec, gisant depuis long-temps sur un lit de douleur, touchait au dernier période de la maladie : il ne put comparaître. Le juge de Ploermel le condamna par défaut à la prison et à 100,000 livres d'amende, au profit de Jean V : c'était la somme que le père de celui-ci avait exigée comme rançon lorsqu'il retint prisonnier le connétable, et qu'un arrêt de Charles VI le força de restituer. Le jeune Montfort regardait cette restitution comme arbitraire; de leur côté, les Bretons regardèrent, avec plus de raison, la condamnation d'Olivier comme l'acte le plus inique. Ses amis, ses vassaux, les sol-

dats, dont il était l'idole, accoururent au château de Josselin, décidés à le défendre jusqu'à leur dernier soupir. Le duc se vit contraint de marcher à la tête de 4,000 hommes, pour mettre à exécution l'arrêt du juge de Ploermel; il vint assiéger Josselin, dont les remparts se garnissaient des généreux défenseurs d'Olivier. Le héros montra encore dans ce moment toute la fierté de son caractère: il ne pouvait soulever ses membres affaissés, cependant il demanda son casque et sa hache, cette hache terrible qui n'avait jamais trompé sa valeur. Le sort des armes en allait décider, lorsque le sire de Rohan sortit de Josselin, et se porta médiateur, afin que le sang breton ne coulât point pour cette étrange querelle: il compta à l'instant même le tiers des 100,000 livres demandées, et obtint à ce prix que Clisson pût mourir en paix. Olivier expira le surlendemain, âgé de soixante-treize ans, le 23 avril 1407: ce jour-là même Alain de Rohan, son petit-fils, épousait Marguerite de Bretagne, sœur de Jean V, persécuteur du connétable. Sentant approcher ses derniers moments, Clisson appela Beaumanoir, son vieux compagnon d'armes, et lui remit l'épée à pommeau d'or, parsemée de fleurs de lis, insigne caractéristique de la charge de connétable, et dont il n'avait jamais voulu se dessaisir, ne s'étant pas cru destitué, malgré la nomination successive de Philippe d'Artois, de Louis de Sancerre et de Charles d'Albret. Il pria Beaumanoir d'aller porter cette épée au roi Charles VI, et de la remettre entre les mains du monarque. Le banneret, fondant en larmes, se chargea d'accomplir le vœu de son cœur; mais lui-même n'eut pas le temps de remplir sa mission: il ne survécut que quelques jours à son ami.

Avant de descendre au tombeau, Clisson désira ré-

pandre ses bienfaits sur ceux qui avaient le plus souffert de son humeur intraitable : par une autre disposition, il consacra 100,000 livres, un million, à distribuer en forme de legs aux familles sur qui lui et ses officiers avaient fait peser les malheurs de la guerre durant ses démêlés avec Jean de Montfort. On conservait dans le château de Nantes l'original de son testament, monument singulier dont nous avons recueilli les principales dispositions; car ces sortes de pièces peignent mieux les hommes et le temps que les plus savantes dissertations.

Le testateur veut être enterré avec le moins de pompe possible; mais il ordonne que l'on dise un grand nombre de messes pour le repos de son âme. Il lègue à l'église de Josselin une image de la Sainte Vierge, en argent, pesant vingt marcs; aux pauvres de la même ville, 2,000 livres, somme considérable pour un pareil objet; aux cathédrales de Nantes, de Rennes, de Vannes, de Saint-Malo, de Saint-Brieux, 100 écus pour célébrer un service perpétuel. Il ordonne la restitution des terres dont il s'était emparé injustement; il veut que les maisons, moulins, métairies, qu'il avait fait démolir pour fortifier ses villes et châteaux, soient rétablis à ses frais. Il lègue à la dame de Rochefort une petite croix de perles, et sa Bible en français; il donne au sire de Beaumanoir 4,000 livres et un petit cheval blanc; à l'évêque de Saint-Malo, sa grande haquenée noire, et un anneau d'or. Il donne 50 francs pour faire réparer la croisée et les vitraux de l'église de Blain. Il lègue au jeune Bertrand de Dinan, fils du sire de Châteaubriand, ses habits, son roussin fauve, et sa terre de Lohéac. Il ordonne expressément que l'on envoie un pèlerin à pied à Saint-Jacques en Galice, pour dire des prières en son honneur; etc., etc.

Clisson avait vu descendre dans la tombe tous ses contemporains : Charles V, Edouard III, le prince Noir, Duguesclin, Charles de Blois, Chandos, Montfort, le duc de Bourgogne, Louis de Sancerre, le comte de Penthièvre, La Trémouille. Lui seul se rappelait d'avoir vu Philippe de Valois ; seul il était resté debout du quatorzième siècle, et n'avait survécu que pour montrer au siècle suivant un exemple illustre de l'instabilité des choses humaines. La nouvelle génération le considérait avec un sentiment de respect mêlé de surprise, et aujourd'hui son nom vit encore dans le souvenir des Bretons ses compatriotes (1).

(1) Clisson fut enterré dans la chapelle du château de Josselin ; son tombeau était orné de sa statue et de celle de sa femme Marguerite de Rohan. Ces deux statues furent mutilées en 1793, et l'on en dispersa les débris; mais en 1821 M. le comte de Chazelles, préfet du Morbihan, les fit rechercher, et eut le bonheur de les retrouver. On les plaça, par ses ordres, dans l'église de Josselin, près du maître-autel. On fit également des fouilles dans le lieu où le connétable avait été enterré; on en retira des ossements et quelques débris de sandales et d'étoffe de soie verte mêlée de filigrane d'argent, provenant des vêtements de Marguerite de Rohan. Tous ces restes ont été recueillis avec soin, et sont conservés dans une boîte fermée et déposée à l'hôtel-de-ville, où nous les avons examinés.

LISTE

DES

CHEVALIERS ET ÉCUYERS BRETONS

QUI ACCOMPAGNÈRENT DUGUESCLIN DANS SES DIVERSES EXPÉDITIONS.

Chevaliers. Jean de Beaumanoir, Robin Denneval, Jean Devienne, Olivier de Mauny, Montauban, de Retz, Bardoul, de Beauchamp, Alain de Beaumont, Guillaume de Bizien, de Bitisy, La Boissière, de Braquemont, de Brieulx, de Bron, Geoffroy Budes, de Cambray, Jean de Ceris, de Coëtquen, de Tusseraz, Henry Le Cor, Jean de Cournom, Dangauville, André Daverton, de Saint-Didier, Geoffroy Feurier, du Fresne, Robert de Guitté, Raoul de Lalé, de Lanvalay, Saint-Lidier, Raoul de Lisle, de Loubin, de Maillechat, de Mareuil, Jean Martel, Laurent de Meel, de Molaironville, Robert de Mombret, Guillaume de Montbourcher, de Montenay, Monluc, de Montjan, de Morel, Jean du Mur, de Villiers, Jamet Œillecoute, de Passy, de Pingail, de

31.

Penhodic, du Perier, de Pendren, de Pommereuil, Bertrand de Saint-Pern, de Porçon, de Pons, de Penhoedic, Jean Raguenel, de La Rivière, Alain de Rohan, de Roquebertin, Elie du Rouvre, de Roux, Jean de Roye, Rus de Kergouardet, de Tibol, Tigueran, de Tréal, Maurice de Treziguidi, Pierre Trousseau, de Vieux, Jean de Villiers.

Ecuyers. Olivier Aiguillon, Rolant Aleguer, Alimmas, Ambaut, de Amery, Ancel, Jean Anne, Andrieu, Appert, Arblans, Aubertin, Aubant, Aumont, Ausquetier, de Baille, de Bangane, de Baille, de Bara, de Baulz, Guy Le Baveux, Bazin, Barbé, de Beaurivily, Geoffroy Bevetars, de Beaucé, Belvestre, Eon de Bec, de Berangant, de Belleyaux, Guillaume Bechart, Berenguier, Rolant Le Bequené, de Beaussi, Jean Bermet, de Besu, Jean Burnel, Jean Becquet, Geoffroy de Been, Robert de Berengier, Mahiet de Beusencourt, Yvon Bessile, Henry de Begaignon, de Bintin, Jean Blandin, de Blarut, Regnaut de Bloce, Guillaume Boais, Robin de Boars, Jean Bodard, Boitel, de Bomar, de Boisrousseau, du Bois-Regnaut, de Boisgency, du Boisjourdain, Bosguillaume, Olivier Bonsel, Raoul Bongay, de Boredon, du Bours, Jean Bostot, Bourgeon, Le Bouc, Le Bouteiller, Pierre de Boulegny, Hoppin Boudes, La Bouteillerie, Thiebaut Boyars, de Brais, de Bray, de Brebaus, de Brechaut, de Bregy, de Brehant, Jean de Breillet, de Breon, Bressel, Le Bret, de Bretuchet, de Briant, Le Brigant, de Briorne, Brocoart, de Broeil, de Brueil, Brunel, Joachim Budes, de Bufencourt, de Bure, de Buris, de Burleon, de Burtin, de Bussy, Cadin, Cadris, Canel, de Candurre, de Canaber, de Cambout, Cartier, Cavel, Cerode, de Cerlis, de Ceris, de Cesnoen, des Cirvets, de Cisrevast, Chambalant, La Chapelle, Charil, Le Cham-

bre, Chaperon, de Châtillon, de Champigny, Chanu, Charnay, du Châtelet, Champion, Chamberrier, des Chesnes, Chelberon, Chemin, de Cheaus, Raoul Chas, Thibaut de Chasteaubriant, de Cuirans, de Chartiers, Clavez, Clerice, du Clos, de Clicano, de Coarcorden, Coatval, de Coaquen, Rollant Coaletgier, Coclet, de La Codroye, de Cogale, de Coëtoreden, Le Coint, de Coecqueriden, Le Coch, Couillet, Coppegorge, Cormoray, Corsay, Guillaume Cossé, Coquelot, Coronde, Coubil, Cosre, Coulomp, Couvran, Cournillière, La Court, de Corval, de Courcy, Coustou, de Craine, Crequy, de Croez, Gilles de Croy, Dagoureaux, Dangoulmant, Darennes, Darcy, Daverton, Davy, Daugé, Dauville, Dauseboq, Decrux, Demandon, Denfluet, Denfernet, Dentry, Desperen, Despineuses, Dies, Divarge, Diomont, Geoffroy Dit, Dodeman, de Dombretan, Macé Doré, Dosraine, Dugué, Duparc, Droch, Eccleguier, Enne, des Eaux, Esnières, de L'Espinay, de L'Espine, Falestra, Ferratière, de Fayel, Ferchaut, Fernelot, Ferrandi, Ferrande, Ferrière, des Ferriers, Feron, Le Fessu, de Fiesses, Flombart, La Freté, du Frest, Folet, Le Forestier, de Forma, de La Fosse, Guillaume du Fournet, Gajot, Galoppes, Gamadel, Garin, Gavaler, de Gauville, Gelibert, Jean Gelvin, Galifez de Gensz, Louis Gensalers, Macé Giffra, Gimendel, Robert Giron, Macé Gralen, Mabiet de Graleville, Garcy de Graniermes, de Greilcourt, de Gringe, Jean de Griveton, Groignet, Gruebine, Alain de Goyon, Jean Gomest, Robert Le Gouge, Robin Gourmel, Guillaume de Guébriant, Geoffroy Le Guiardier, Bertin Guillart, Jean Guillotieaux, Guillaume Le Guendrel, Maurice de Guinguanou, Guchebert, de Guë, La Guorbloye, Guyadont, de Hac, Halle, Halebert, Harpin, Harel, Hazarts, Hastac, Hay, Haubois, du Heaume,

La Helotiere, Hercoart, Heraut, de Henaut, Hermès, de Hevon, Hierry, Hirel, Hissier, Hodeuc, Houdetot, Hojaume, Hongrat, Hounestre, Houssé, du Houx, Hubant, Huon, Hurgaut, Janvier, Jaret, Jatot, Javerton, Jeuston, Infat, des Isles, Jullien, Keradier, Kerdes, Kersaliou, Kerveten, Kerville, Labbé, Laida, Ladverty, de La Lande, Languevan, Langiane, Languenan, Lamy, Larin, Saint-Laurens, Laonnoy, Layens, Lallemant, Lanvallay, Lalbareste, Largillier, Larchier, Largentage, Leame, Leet, Lemé, Lemenan, Lemeneven, Lemolan, Lenguengnière, Lenroc, Lerablée, Leschappé, Lesormel, Lesnu, Lessart, Lescot, Leuret? Leures, Letun, Liel, Lesglantier, de Lihus, Lindeloix, Lisle, Listre, Lituny, Lizart, Lobin, Loges, Lonc, Loncannay, Logny, Longuenue, Langevin, du Lorieu, Louppes, Lou, Lorret, Lorros, de Loussel, Lucas, Menassin, Magneville, Maisière, Maillechat, Majoré, Maiguy, Malherbe, Mauguimer, Manhugeon, Manzugeon, Mauhurey, Marcel, Martel, Maroeil, de Marsnel, de La Marche, Mauvoisin, de Mauvinet, Medren, Merhan, Meleart, Medrenes, Meurneures, Meyer, Misonart, Mocque, Monet, Montmoron, Montcheaux, Mongerois, de Moncergnaut, Monsereau, Monsenaut, Monsonguir, Montener, Mondret, La Motte, Moulcent, Murdrac, Navigny, des Nez, Neuville, Neval, Neuven, de Normel, Ocquel, Oppinel, Orsoy, Orengier, Oynel, de Pacy, Page, Pain, Paragat, Parent, Parier, Passegant, Payen, Piedouë, Peidelou, Pellerin, Pelistre, Saint-Peon, Percevot, Perchaux, Perigné, de Perigny, Perles, Perragin, Peronville, Perquenan, Peurier, Piedevache, du Pin, Pinel, Pinterville, Plaffraguen, Plequen, de Pleurs, Plones, Pluer, Plufagar, Plumengat, Pray, Prelay, de Prery, Prigneur, Prestel, Pomble, Pontayné, Pontbriant, Portevin, Poingneur, Saint-

Pol, Polnié, Pons, Vieux-Pont, Porçon, des Portes, Pourcel, Pustoleneec, Quertier, Quebriac, Quedillac, Quelen, Quenneton, Queredrer, Quernas, Querguinion, Querbignion, Querlam, de Querguevilly, Quervigné, Quingnon, Quoetrimel, Ravot, de Rais, Racière, Ramullier, Regonabet, Remery, Renait, Rian, Richart, La Ride, Rigaut, Rivry, Rolant, La Roche, Rousse, Romelin, Romilliar, Romar, Roxant, Roy, Rufiart, Rufract, Ruffy, La Salle, de Tains, Salien, Sanay, Santin, Santudes, Sandreville, Santchen, Saras, Sarbaye, Sebaut, Sedille, Sencé, Seurment, Seville, Seuvilly, Sifren, Simon, Simonnet, Simple, Sissey, Sombois, Sommet, Songrac, Taillier, Taillandier, de Taucy, Terode, Tesson, Tessou, Texue, Tinel, Tirecoq, Thelin, Torcé, Torchy, Toufflet, Tournem, La Tour, Tornoy, Torode, Touche, Tracy, Tregarenteuc, Tremereuc, Trendont, Tregrandeul, Tremerant, Tremiel, Treuville, Troitiercou, Tuel, Tuisse, La Vache, Vallée, Valence, Valoigne, Valon, Walsomme, de Vare, Vasseur, de Vaulx, Vautvallier, Vayer, de Vaz, de Vé, Le Venour, du Vergier, de Very, Viel, de Viellemer, de Vien, de Villiers, La Vieuville, de Vieux, Villart, Villeis, Villebreme, Villemaire, de Visque, Visdelou, Vitel, Vitré, Voisins, Volence, La Voye, Le Voyer.

DESCRIPTION

DU SERVICE FUNÈBRE FAIT EN 1389 EN L'HONNEUR DE DUGQESCLIN (1).

Jesus-Christ qui a grant poissance,
Vueil tous ceulx de mal garder,
Qui du connestable de France
Monsieur Bertrand orront chanter.
Oyr porront de l'ordenance
Comment le Roy, qu'en doit amer,
Fist faire à Saint-Denys en France
Memoire du noble guerrier.

L'an de grace trois cent mille
Et quatre vins et puis neuf ans,
Sept jours en May ne fut pas guile,
Fist de France li roys poissant
Faire en service mult noble
De Bertrand, qui tant fut vaillant :
Maint roy, maint duc, maint comte amblere
Furent au service presans.

Oncques mes si noble assemblée
Ne fut veue nullement :

(1) Extrait d'un poëme fait à cette époque par Guillaume de La Peréne, et intitulé : Faits des Bretons en Italie sous le commandement de Sylvestre de Budes, un des élèves de Duguesclin en 1378, pendant le pontificat de Grégoire XI, siégeant à Avignon. Le poëme se trouve en entier dans le troisième vol. in-fol, p. 1457 du père Martenne, *Thesaurus anecdotorum*.

Là ot mainte thorche alumée
Et maint cierge certainement,
Huit destriers, c'est chose prouvée,
Furent en armes noblement,
De Bertrand, qui l'ame ayt sauvée,
Orent les armes plainement.
Quatre destriers qui en l'église
Furent à l'offrande menez;
Deus en y ot de telle guise
Comme pour un tournay armez;
Et les autres deus en la guise
De guerre furent ordenez.
Quatre escuiers plains de franchise
Ot sus com les destriers armez.
Le franc comte de Longueville
Porta le primier des escus,
Freres fut Bertrant sans guile
Dieux recieve s'ame la sus.
Li cons de Dammartin nobile
Fu avec luy, n'en doubte nuls,
Le second escus par saint Gile
Fu porté du seignour Cremus.
Alain de Biaumont sans doubtance
Li porta, et deus chevaliers,
Monsieur Olivier sans faillance
De Maugni y porta le tiers.
Le quart escu par reverance
Fu porté de nobles guerroyers
Maugni, Beaumanoir en presence,
Et Le Bègue fesoit le tiers.
Puis y fut noblece hautaine,
Quant vint aux espées porter:
Quar le noble duc de Touraine
En porta l'une sans doubter.

Et le comte de, chose est certaine,
De Nevers volt après aler.
Les autres de pensée saine
Allèrent après présenter.
De Navarre monsieur Pierre
Porta la tierce vrayment,
La quarte presenta grant erre
Henri de Bar certainement.
Je croy qu'ongues en nulle terre
Ne fut plus noble parement,
Qu'il ot pour ceux qui gist en terre,
A qui Dieu fasse sauvement.
Quatre benoieres sans défaillance
Alaon après présenter,
L'une emporta par reverance
Le Baudrain bien Loy nommer
Trezigindi de Saliance,
Et la seconde volt porter
Le marechal sans défaillance,
Qui Blainville se fait nommer.
Monsieur Guillaume Desbordes
Avec celluy qui la portoit,
Et la tierce portoit li Borgnes
De Moubouchet avec estroit
Un escuier qui mult est nobles,
Daugenais et la quarte avoit.
Grantpré, Beaujeu auxi par ordre
Checun son office fesoit.
Après cela je vous affie,
Furent présenter li cheval,
Le primier je vous certifie
Mena monseignour de La Val,
La Bret en fu en sa compaignie
Cliçon le bon, seignour loyal,

Mena l'aulte quelques nul die
La Marche fut o luy égual.
Et le tiers destriers sans eloigne
Si fut présenté noblement
Par le noble duc de Bourgogne
Et de Bourbon certoinement.
Le quart destrier sans millissome
Si présenta très-noblement
Duc de Lorraine sans vergoigne
Felipe de Ber ansement.
Quand l'offrande si fut passée
L'evesque d'Auxerre prêcha,
Là ot mainte lerme plorée
Des paroles qu'il leur recorda.
Quar il conta comment l'espée
Bertran de Glaiequin bien garda,
Et comme en bataille rangée
Pour France grant poine endura.
Les princes fondroient en lermes
Des mots que l'evesque montroit.
Quar il disoit : Plorez, gens d'armes,
Bertrand qui tres tant vous amoit.
On doit regretter les fez d'armes
Qu'il fist au temps qu'il vivoit.
Dieux ayt pitié sus toutes ames
De la sienne, quar bonne estoit.
Charles li noble roy de France,
Qui Dieux doint vie et bonne fin,
A fait faire tellement de remembrance
Du noble Bertrand de Claiquin,
Qu'on doit bien avoir souvenance
Du noble guerrier enterrin :
Dieux otroit à s'ame honorance
Et ceuls, où sont li Seraphim. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

BERTRAND DUGUESCLIN,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

LIVRE IX.

LIVRE X.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

OLIVIER DE CLISSON,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

